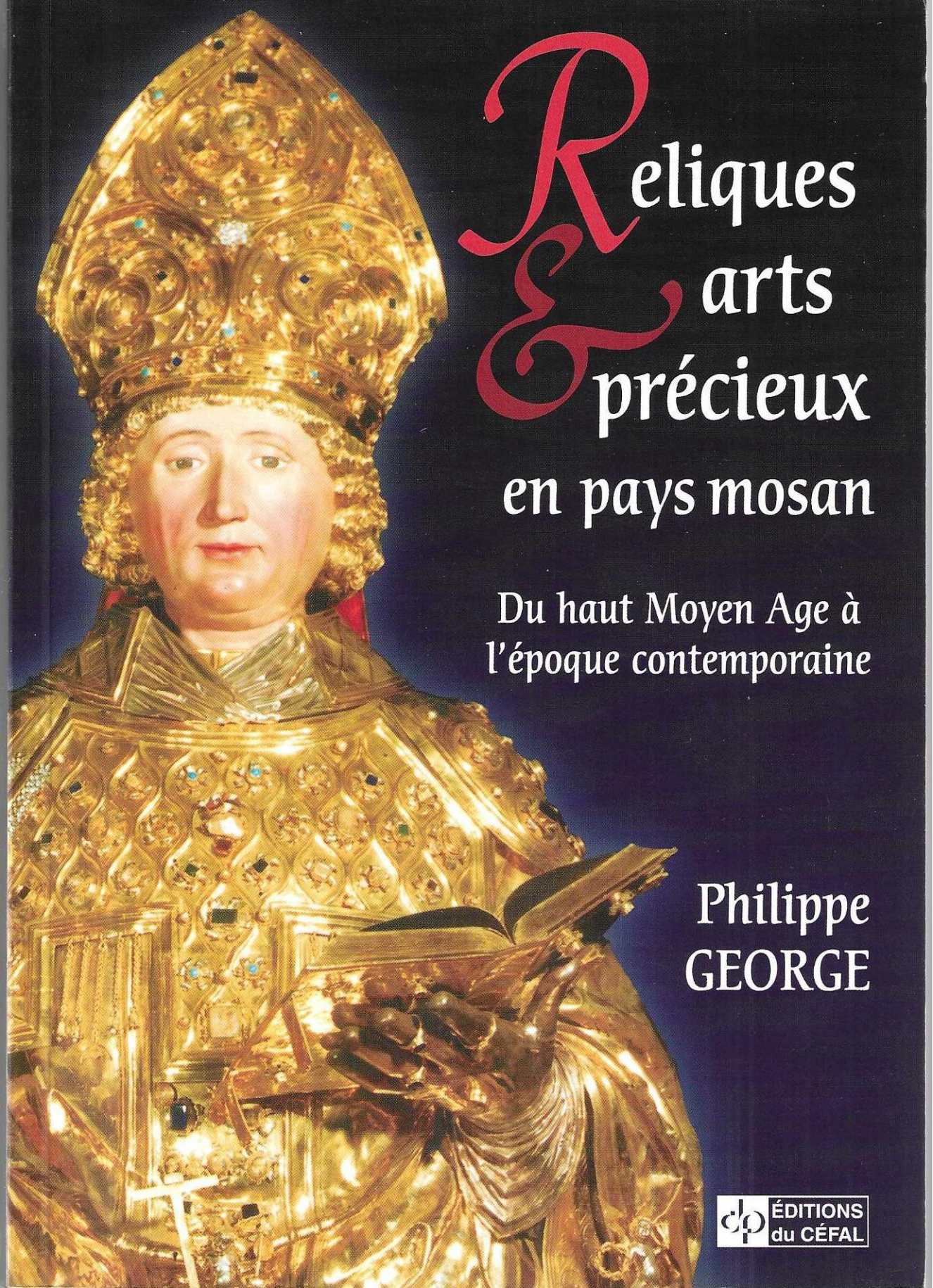

Reliques & arts précieux en pays mosan

Du haut Moyen Age à l'époque contemporaine

Philippe GEORGE

ÉDITIONS du CÉFAL

Reliques & arts précieux en pays mosan

Du haut Moyen Age à l'époque contemporaine

par Philippe GEORGE

Préface

L'apport des reliques à l'histoire des mentalités

Contrairement à certaines idées reçues, l'Eglise n'a pas toujours dédaigné notre enveloppe mortelle. Elle a, en quelque sorte, sacralisé le corps, les différentes parties du corps, à condition que ces restes humains aient appartenu à un personnage dont la rumeur populaire avait proclamé les vertus. Ainsi fleurissent les reliquaires en forme de tête, de côte, de bras, et même de pied. Dans l'art mosan, cette sacralisation a créé des chefs-d'œuvre : le chef-reliquaire du pape Alexandre, la côte-reliquaire de saint Pierre, le bras-reliquaire de saint Ursmer, le pied-reliquaire de saint Blaise. L'ossement, la dépouille mortelle se parent des matériaux les plus précieux - l'or et l'argent -, des pierres les plus chatoyantes – le grenat, l'améthyste, l'émeraude, l'agate, le lapis-lazuli- et parfois, la sainte relique peut s'apercevoir à travers cette curiosité géologique, le cristal de roche. Et, de même que la parole de Dieu, relayée par la Bible, les Evangiles, les livres liturgiques, est soigneusement protégée par des couvertures d'ivoire, d'émail et de métal artistement travaillés, les restes de ceux qui ont proclamé la Bonne Nouvelle ou sont morts en l'annonçant, trouvent, par le miracle de l'art et le talent des créateurs, comme une parure, comme un habit de lumière.
En contraste, au Moyen Age, certains tombeaux et sarcophages où l'on a déposé la dépouille mortelle de personnages qui font l'objet d'un culte, nous offrent la nudité de la pierre ou l'ascétisme d'un relief adouci. Quel contraste, en effet, entre le sarcophage de saint Poppon de Stavelot et le buste-reliquaire du même personnage orfévré par Jean Goesin en 1625-1626, entre le sarcophage de Chrodoara à Amay et la châsse de sainte Ode et de saint Georges! D'un côté, le dépouillement volontaire, de l'autre, l'exubérance du métal précieux, la richesse étincelante des scènes et du décor.
Dans les châsses et les reliquaires, serait-ce l'ossement, la relique que l'on désirerait uniquement magnifier, en élevant ces humbles vestiges humains à la splendeur d'une éternité bienheureuse, en même temps qu'en les enveloppant du chatoiement de l'art ? Plus matériellement les églises et les communautés détentrices de ces reliques ont eu aussi l'intention d'attirer la foule des pèlerins, source pour elles de renommée spirituelle, mais également de profits terrestres non négligeables.

La notion de pèlerinage implique évidemment celle de la route. Les plus célèbres d'entre eux ont conduit les foules à Rome, à Jérusalem, à Saint-Jacques de Compostelle, à Rocamadour. En pays mosan, certains itinéraires locaux ont parfois croisé ou emprunté ces grandes routes de la foi : il en va ainsi de Liège pour Compostelle, de Tongres, de Stavelot, de Saint-Hubert, d'Andenne et Dinant. A cet égard, Huy s'affirme comme un lieu de concentration privilégié du culte des reliques : réseau serré, certes réseau sacré de communications, mais où le commerce et l'activité économique vont de pair avec la quête du surnaturel. Ainsi peut-on établir, sans trop d'effort, la carte des châsses et des reliquaires qui jalonnent ou ont jalonné ces routes à travers le diocèse de Liège.

Et ce n'est pas seulement sur la carte que ces châsses, que ces reliquaires affirment leur présence et leur rayonnement. Tout un cérémonial se déroule, à certaines fêtes majeures, pour exposer, au cours d'un office ou d'une procession, un véritable trésor de reliques : c'est le cas, notamment, à Tongres. Cette ostension – pour reprendre le terme liturgique – ne se limite d'ailleurs pas au seul domaine ecclésiastique. Les restes des saints sont parfois utilisés à des fins politiques : ils sont transportés en grande pompe, soit pour assurer, en 1071, auprès du pouvoir impérial la préséance du monastère de Stavelot sur celui de Malmedy, soit pour stimuler les armées liégeoises commandées par l'évêque Albéron II et faire de saint Lambert

le véritable vainqueur, à Bouillon, en 1141, du comte de Bar qui s'était emparé du château. Ces translations solennelles de reliques portent d'ailleurs, dans la littérature hagiographique médiévale, le titre significatif de « triomphes ». Et, bien sûr, ces châsses et ces reliquaires ou, plutôt les vestiges humains qu'ils renferment, provoquent prodiges et miracles. Aussi en multiplie-t-on le nombre : en témoigne la liste impressionnante établie par l'abbé de Saint-Trond, Guillaume de Ryckel, dépositaire provisoire, entre 1270-1272, de reliques des Onze Mille Vierges. Abondance, partout, qui va encourager leur concurrence et faciliter le vol.

A la lecture de ces inventaires foisonnants, l'honnête homme d'aujourd'hui peut légitimement se poser la question de l'authenticité de ce bazar disparate, pourtant protégé par la garantie des « authentiques », ces morceaux de parchemin qui identifient chaque pièce : limaille des chaînes de saint Pierre, sandales de saint Remacle, clé de saint Hubert, dent de sainte Scholastique, crâne de sainte Pétronille, bras de saint Exupert, lait de la Vierge, poussière des saints Trudon et Eucher, et j'en passe.

A cet égard, les spécialistes des reliques se trouvent, en face de certains faux, - je devrais même dire de faux certains-, dans la même situation que le diplomatiste confronté à des chartes fausses ou non-authentiques. Leur intérêt égale et, le plus souvent, dépasse celui des actes vrais. En effet, l'histoire des mentalités, des intérêts matériels, des conflits de juridiction y trouve un terreau de choix. Enfin, les progrès de certaines techniques modernes, de l'archéométrie par exemple, et, surtout de l'analyse de l'ADN, vont faire progresser considérablement cette recherche, qui ne concerne pas uniquement ce qu'on appelle le territoire de l'historien.

Telles sont les réflexions qui me sont venues à l'esprit à la lecture du beau livre que nous présente aujourd'hui Philippe George. Nourri par une compétence dont on pourra juger la valeur en consultant la bibliographie de l'auteur, le conservateur du Trésor de la Cathédrale de Liège a extrait, avec clarté et discernement, la substance d'une matière complexe, dont les recherches de l'historiographie contemporaine ont mis en relief la valeur exemplative pour une meilleure connaissance de la psychologie humaine, dans un milieu historique déterminé. En outre, cet ouvrage est illustré de quelques chefs d'œuvre les plus représentatifs de l'art mosan. L'image éclairant le texte, Philippe George affirme ainsi son égal savoir dans le domaine de l'histoire et de l'histoire de l'art. Il était donc naturel qu'en mai 2001 l'Académie royale de Belgique, par le soutien de la Fondation Henri Pirenne dont l'auteur est le lauréat pour la période 1998-2000, encourage la réalisation de ce travail, à la fois utile et remarquable.

Liège, le 25 juillet 2002

Jacques STIENNON
Professeur émérite de l'Université de Liège
Membre de l'Académie Royale de Belgique

Sur les traces des saints mosans

"Relique", étymologiquement parlant, c'est ce que l'on délaisse, ce sont les restes et, en langage ecclésiastique, les souvenirs laissés sur terre par le Christ et les saints : leurs corps, leurs vêtements, les objets dont ils se sont servis, les instruments de leur supplice, la terre et les linges trempés de leur sang, et dans un sens plus large les objets ayant touché ces reliques.

Depuis une vingtaine d'années, le monde scientifique unanime reconnaît l'importance des reliques dans l'histoire. Les sujets d'étude abondent et les reliques sont devenues un nouvel objet historique. En 1997 à l'Université de Boulogne-sur-Mer un premier colloque international leur a donné leurs lettres de noblesse. Cette "consécration" universitaire sort les reliques du domaine strictement religieux.

En réalité un intérêt a existé de tout temps, c'est l'herméneutique qui a changé : les perspectives modifient l'approche du sujet. Le *Hierogazophylacium Belgicum* d'Arnold de Raisse en 1628 proposait au pèlerin un guide des meilleurs trésors sacrés de nos régions; le XVIIIe siècle a poursuivi l'enquête en rassemblant des collections extraordinaires aptes à décourager le plus éclairé des philosophes; le XIXe siècle a commencé un répertoire scientifique, depuis le travail de l'érudit local jusqu'aux articles de grandes revues; le XXe siècle y a apporté un sens plus critique encore et surtout des dimensions sociologique et anthropologique, encouragé quelquefois, mais pas toujours, par une sorte d'*Aufklärung* catholique; le XXIe siècle sera le siècle de l'informatisation des données, seule opération capable de tirer l'historien d'affaire et de lui donner les clés de rapprochements dans ce vaste puzzle hagio-historique. Ce qui reste primordial est en effet la publication systématique des trésors d'églises. Ouvrir les châsses avec le doigté archéologique requis ne suffit pas; il faut en inventorier le contenu avec la rigueur scientifique assortie, le conserver dans les meilleures conditions muséologiques et surtout publier le compte-rendu de cette fouille. Ici commence "le métier d'historien".

L'inventaire systématique du contenu des châsses et reliquaires est le seul à pouvoir rendre public des documents jusqu'ici inédits. Complété par les archives et sources diverses, cet inventaire permettra la constitution d'une base de données informatique susceptible de rendre bien des services aux chercheurs. C'est ici que prennent leur tracé "les routes de la foi", pour reprendre la belle expression de Marie-Madeleine Gauthier, ou plus largement les traces de tout contact humain, à la base de la découverte historique.

Le public se passionne aujourd'hui pour l'enquête par son admiration devant la splendeur de l'œuvre d'art et par son intérêt pour l'histoire, ce qui permet et justifie les expositions, qui attirent aussi la curiosité par le côté nécrophilique, macabre ou plus simplement mystérieux de la relique.

"Reliques et arts précieux en pays mosan (IVe-XIXe siècles)" ouvre la porte à la découverte de vestiges inédits et invite à la relecture d'œuvres d'art internationalement connues, sans nullement prétendre à l'exhaustivité, - les dossiers hagiographiques mosans sont innombrables - mais en traçant un cheminement historique doublé d'une analyse d'archéologie et d'histoire de l'art, qui replace les reliques dans l'histoire de la civilisation, concourt à leur compréhension et étudie l'orfèvrerie qui leur sert souvent d'écrin. Du côté de l'histoire de l'art, les progrès sont eux aussi considérables. L'archéométrie ouvre bien sûr une friche immense mais l'informatique et la numérisation photographique permettent des comparaisons extraordinaires à la recherche des artistes créateurs. L'étude technique, stylistique et esthétique des œuvres s'en trouve renforcée.

Notre maître Jacques Stiennon nous a fait l'honneur et l'amitié de rédiger la préface de cet ouvrage. Qu'il accepte ici notre profonde gratitude pour tout l'enseignement universitaire

reçu en histoire et en histoire de l'art. Avec lui, depuis Godefroid Kurth et Fernand Vercauteren, on peut parler d'une école liégeoise de médiévistes, dont son successeur, Jean-Louis Kupper, Président de la Commission Royale d'Histoire, poursuit le développement en encourageant et en guidant les chercheurs.

Liège, le 8 février 2002
Philippe GEORGE

Le pays mosan, terroir hagiographique privilégié

Le pays mosan est un terroir historique privilégié pour l'étude du culte des saints et de leurs reliques. Plus qu'ailleurs politique et religion y ont façonné une culture spécifique d'une richesse hagiographique exceptionnelle. L'héritage médiéval en est fondamental.
L'hagiographie, comme l'étymologie du mot l'indique, est la rédaction des textes relatifs aux saints, et plus largement, l'étude scientifique des saints et de leur culte.
Au Ve siècle, sous la pression des peuples barbares, l'Empire romain s'effondre. Les Francs s'installent chez nous et se convertissent au christianisme, déjà devenu religion d'Etat sous les Romains au IVe siècle. Les dynasties mérovingiennes et carolingiennes préparent la naissance du Saint Empire Romain de la Nation germanique (962) dont dépendront les régions mosanes jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Le christianisme établit ses cadres, de l'évêché à la paroisse rurale. Le monachisme tisse sa toile : rassemblés en communautés selon des principes de vie commune - une règle - les moines s'organisent.

Sancta Legia Ecclesiae Romanae Filia

De Materne, évêque de Trèves et de Cologne au début du IVe siècle, la légende fait un évangélisateur du pays mosan et son souvenir y persiste en maints endroits à travers les siècles. Mais la réalité est tout autre. Vers 350, on connaît l'existence historique de Servais, évêque de Tongres. C'est la première mention du diocèse qui deviendra celui de Liège. Ses limites sont très vastes : il s'étend des bouches de la Meuse jusqu'aux méandres de la Semois, et depuis Aix-la-Chapelle jusqu'à Nivelles et Louvain; son siège fut successivement déplacé de Tongres à Maastricht, puis de Maastricht à Liège. En 1559 son territoire fut profondément restructuré et diminué.
L'évêché de Liège est "le pays mosan" mais la signification géographique stricte évoquée par l'adjectif "mosan" ne doit pas tromper : si l'axe du diocèse est la Meuse, son cadre général dépasse, et de loin, la seule vallée mosane. Bien sûr le culte des saints transcende tout cadre administratif défini, même s'il s'entend déjà mieux dans des frontières religieuses. Ainsi, par exemple, aux portes du diocèse deux grands monastères, Lobbes et Malmedy, sont liés à son histoire et ont leurs saints inscrits au propre du calendrier liégeois; nous les incluons parmi les "saints mosans", expression raccourcie que nous avons créée pour désigner les saints régionaux particulièrement fêtés dans la liturgie de l'ancien diocèse de Liège. En outre, si les limites du diocèse correspondent en gros à celles de la *Civitas Tungrorum*, de nombreuses exceptions sont à relever et elles seront souvent à affiner siècle par siècle.
Avec le réseau des routes romaines, la Meuse est un axe de pénétration sur lequel toutefois on

est mal renseigné pour les hautes époques.

Tongres, Maastricht, Liège, trois noms de lieux, trois étapes dans l'élaboration du diocèse. "Cette Église si ancienne et si célèbre, écrivait en 1746 le jésuite Jean Bertholet, a mérité par son sincère attachement à la saine doctrine, le glorieux titre de fille de l'Église romaine : *Sancta Legia Ecclesiae Romanae Filia*". Cette devise, dont aucune mention n'est antérieure au XIIe siècle, aurait décoré le sceau épiscopal de saint Hubert apposé sur le cercueil de saint Lambert; elle fait partie de ces belles histoires et légendes qui, pour certains, encombrent l'histoire, pour d'autres en constituent toute la saveur. Parmi celles-ci, figure la découverte du vallon de la Légia, ruisseau dévalant des hauteurs d'Ans jusqu'à l'actuelle place Saint-Lambert, par l'évêque Monulphe et sa prophétie du brillant destin de Liège. Mais c'est un peu anticiper l'histoire. Revenons-en à ce que nous appellerons la naissance historique de ce diocèse très vaste, c'est-à-dire le premier évêque historiquement attesté : saint Servais, vers 350. Les documents de cette époque sont peu nombreux et très souvent l'historien doit faire preuve d'imagination pour rassembler les faits et les resituer dans leur contexte.

Au IVe siècle le diocèse existe, un évêque le dirige, le christianisme est présent en pays mosan. Tongres fait place à Maastricht comme siège épiscopal. Le culte de saint Servais y attire l'évêque, comme plus tard celui de saint Lambert le conduira à Liège. L'épiscopat de saint Amand, "l'apôtre de la Belgique" selon le Père Edouard de Moreau, daterait de fin 648/fin 651 voire début 649/début 652. L'évêque a des résidences à Dinant, Namur et Huy. C'est dans cette dernière qu'en 647 aurait été enseveli l'évêque Jean l'Agneau, si du moins son nom peut être maintenu sur la liste critique des évêques de Tongres-Maastricht-Liège, ce qui ne fait pas l'unanimité des chercheurs.
L'importance de Trèves au IVe siècle comme capitale impériale de la Belgique première permet le développement d'un certain monachisme. Nancy Gauthier parle de "débuts du monachisme" puis de "monachisme embryonnaire". L'arrivée de l'irlandais Colomban sur le continent à la fin du VIe siècle "fut l'étincelle qui allume la flamme, le catalyseur des énergies latentes". L'implantation monastique dans les Vosges et dans les pays de la Moselle date de la première moitié du VIIe siècle. Il ne faut pas perdre de vue que Cugnon, monastère qu'aurait fondé saint Remacle, se situe à l'Ouest du diocèse de Trèves et que sa fondation, projet sans doute avorté, s'inscrit dans ce programme religieux.
Par la suite on verra en action à Stavelot-Malmedy ce monachisme colombanien où les tendances pénitentielles et érémitiques sont fortes. "Sa règle est bien adaptée à des êtres chez qui la passion l'emporte sur la raison". La confession des péchés y tient une place importante. Les monastères sont des enclaves à l'intérieur des diocèses; ils établissent des liens entre eux.

Les Mérovingiens et le "Siècle des saints"

La recherche historique désigne par l'expression "Siècle des saints" la période qui s'étend de 625 à 739 où l'on va voir en marche l'action d'hommes et de missionnaires, vite canonisés par la voix populaire.
La Meuse est ponctuée de sanctuaires mariaux et de points d'appui épiscopaux où se développe le culte de saints évêques guérisseurs : Servais à Maastricht, Lambert à Liège, Domitien et Jean l'Agneau à Huy, Perpète à Dinant. Les évêques, dont le recrutement devient local, y séjournent dans leurs résidences.
La seconde moitié du VIIe siècle voit un essor important du monachisme : un réseau de

centres religieux se constitue. L'action missionnaire est due à des hommes venant de régions christianisées - les Aquitains, issus du Centre et du Sud de la Gaule, tels Amand, Remacle..., et les *Scotti*, des Anglo-Saxons débarqués d'Irlande et d'Angleterre, tels Feuillen (+655) et Ultan, fondateurs de Fosses. Ces derniers introduisent la règle monastique de saint Colomban, série de principes de vie commune qui régiront certains monastères, avant l'imposition ultérieure de la règle de saint Benoît. Benoît, né dans la région de Nursie, au nord de Rome vers 490 et mort peu avant 560, avait, comme Colomban, rédigé une règle pour régir les monastères. Plus souple, mieux adaptée et plus équilibrée, la *Regula sancti Benedicti*, fruit d'une longue et lente maturation, verra son succès croître. Cette action est soutenue par les évêques et l'aristocratie locale. Les liens familiaux des Pippinides et des intérêts stratégiques favorisent le développement de ces monastères. Saint Landelin et son disciple saint Ursmer fondent plusieurs monastères dans la vallée de la Sambre : Lobbes, Aulne... Autant de noms célèbres liés au souvenir des saints fondateurs.

En reprenant les dernières études historiques et anthropologiques, on peut tenter de dresser le "portrait-robot" d'un évangélisateur. Le souvenir des évangélisateurs et des saints mérovingiens de nos régions fut pieusement et séculairement conservé. Souvent la légende s'est emparée de leur vie pour nous en restituer une image floue et baroque. Saint Remacle appartient à cette seconde moitié du VIIe siècle marquée par l'essor du monachisme.
Les oeuvres hagiographiques, les *Vitae* et *Miracula*, des saints mérovingiens, la plupart nettement postérieures à l'époque des saints dont elles sont sensées évoquer la carrière, depuis l'étude magistrale que leur a naguère consacrée Léon Van der Essen, sont sans cesse à nouveau explorées par les spécialistes.

L'aristocratie surtout va favoriser le mouvement monastique. Son rôle est fondamental dans la christianisation du nord de la Gaule. En 634, à Amay repose Chrodoara, membre du clan des Chrodoïnides, rival des Pippinides; elle était la tante du diacre de Verdun Adalgisel-Grimo, dont le neveu est précisément le duc Bobon, *vir illuster et fidelis* des diplômes de Sigebert III relatifs à Cugnon et Stavelot-Malmedy. Mais ce sont surtout les Pippinides qui vont encourager la floraison - "l'effervescence" - monastique entre 648 et 652. Vers 648-649, Itte, femme de Pépin l'Ancien et mère de Grimoald, fonde, avec sa fille Gertrude, Nivelles, sur les conseils de saint Amand. La fondation de Fosses date des alentours de 651 : saint Feuillen y fut encouragé par Itte et Grimoald. Une autre fondation pippinide, à la chronologie mal définie, mais sans doute contemporaine (648-651?), est Moustier-sur-Sambre. Quant à Lobbes, c'est vers 660 que Landelin y établit un monastère avant de céder la place à Ursmer, placé par les Pippinides. Saint-Trond fut fondé vers 650. Nassogne aurait peut-être été fondée par l'évêque Jean l'Agneau vers 640-650 et saint Monon serait contemporain de saint Remacle.

Qu'est-ce qu'un "évangélisateur"? Comment se déroule son action sur le terrain?
La *Vita Amandi*, biographie quasi contemporaine, et Jonas de Bobbio décrivent l'évangélisation active de saint Amand qui nécessite déplacements et voyages dans son combat contre le paganisme. Amand jouissait d'un grand crédit auprès du roi Sigebert : le missionnaire est un messager royal, représentant de l'Etat chrétien, qui bénéficie de la protection royale.
A propos de saint Walfroy, un passage de l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours est particulièrement révélateur de la violente lutte sur le terrain : c'est la destruction vers 585 par le saint d'une statue en pierre de Diane, adorée par les paysans, près de Carignan, à une vingtaine de kilomètres à peine de Cugnon. L'emprise du paganisme était encore grande dans

les campagnes en cette fin du VIe siècle, aux confins des diocèses de Reims et de Trèves. Walfroy utilise en effet la manière forte : l'idole est brisée et réduite en poussière. Le souvenir de saint Martin, apôtre de la Gaule, anime saint Walfroy : il lui dédie la basilique qu'il fonde dans la région et est protégé contre les assauts du diable par une huile provenant de son tombeau.
Est-il nécessaire de rappeler que le royaume mérovingien en théorie est chrétien? La religion est une affaire publique et le christianisme est la religion officielle après avoir été celle de l'Empire et des empereurs. Quand on parle de christianisation, il s'agit de percevoir la pénétration en profondeur du christianisme et l'impact réel sur les populations. C'est donc un phénomène de mentalité qu'il convient d'apprécier, d'où la difficulté de bien le cerner. En effet, le choix chrétien des élites n'implique pas la christianisation effective des populations.

Quant au souvenir de saint Martin, il est omniprésent. Un exemple parmi tant d'autres, l'église abbatiale de Stavelot incorpore le "treizième apôtre" parmi les saints de son premier patronage et saint Remacle est enseveli dans un oratoire dédié au saint.
On pourrait bien sûr distinguer une évangélisation active comme celles de saint Amand ou de saint Eloi, et une évangélisation latente, conséquence d'une implantation monastique qui fait pénétrer progressivement la foi et les vertus chrétiennes, surtout dans les campagnes. Cette seconde christianisation, à l'assise fortement rurale, débouche sur une "conversion en profondeur". Une implantation monastique n'implique pas non plus nécessairement un prosélytisme acharné. Tout est question de nuances et d'interprétation. L'historien est à pied d'œuvre.

La vie monastique suppose une séparation complète d'avec le monde. Dom Ursmer Berlière, qui a étudié *l'exercice du ministère paroissial par les moines dans le haut Moyen Age*, a passé en revue la législation ecclésiastique en cours à ce sujet. Pour n'en retenir que les aspects principaux, Grégoire le Grand (590-604) avait établi une distinction nette entre la profession monastique et la cléricature, c'est-à-dire l'exercice de fonctions ecclésiastiques dans un diocèse. Toutefois la régularité du service divin exigeait la présence de prêtres dans le monastère. La Règle de saint Benoît règlemente cette présence. Outre le service divin à l'abbaye, il y a le ministère paroissial. Quelle méthode d'évangélisation suivirent les moines-missionnaires, les "moines-apôtres", disciples de saint Colomban? On ignore comment ils entreprirent réellement la conversion des populations rurales. L'organisation des premières paroisses rurales sur le territoire concédé à une abbaye, fort étendues à l'origine, dut sûrement s'effectuer en liaison avec le nouveau monastère. Les moines en furent-ils pour autant systématiquement les desservants? Pour Stavelot par exemple ce n'est qu'à partir du IXe siècle que l'on obtient des informations.

Les carolingiens, ces "gens de l'Est"

La famille aristocratique carolingienne, originaire de nos régions, occupe les fonctions de maire du palais et, en fait, gouverne au nom du roi mérovingien.
Le maire du palais Charles Martel (+ 741) mena une politique engagée pour promouvoir le culte de certains saints, comme l'a bien montré Alain Dierkens, et les critères familiaux ou politiques intervinrent dans les élévations de reliques, reconnaissance de la sainteté d'un personnage : à Amay vers 730 avec Chrodoara, à Maastricht avec saint Servais et à Liège avec saint Lambert, à Lobbes avec l'abbé Ermin (717-737), ou à Saint-Trond avec Eucher, évêque exilé d'Orléans (+ vers 740), dont le culte accompagnera celui du fondateur Trudon. Charles Martel sécularise de nombreux biens d'Église, des liens personnels s'établissent entre

le prince et ses fidèles. Celui-ci rétribue leurs services et ainsi se créent les premiers liens de vassalité. En échange d'un "bienfait" ou bénéfice, un serment de fidélité ("hommage") est prêté. Le souverain carolingien cèdera les revenus d'un domaine à ses fidèles pour couvrir les frais d'entretien de leur équipement militaire. Pouvoir ecclésiastique et pouvoir civil sont étroitement associés. Pouvait-il en être autrement depuis la nouvelle alliance entre les Pippinides et la papauté ? Pépin III dit le Bref a osé ce que l'on a appelé "le coup d'Etat de 751" : sacré roi par l'Eglise, comme l'étaient les rois d'Israël, il triomphe par ses succès militaires et constitue en Italie pour le pape ce qui deviendront les Etats pontificaux. Le roi mérovingien est déposé. Le christianisme est une religion d'État, imposée par la force aux peuples conquis. L'entourage de Charlemagne et de son fils Louis le Pieux est fait d'hommes d'Église et les interventions du souverain se manifestent dans tous les domaines jusque dans la vie religieuse. Sur le plan hiérarchique, Charlemagne rétablit les provinces ecclésiastiques, avec à leur tête le métropolitain, "l'archevêque". Liège relève de Cologne. L'évêque est le chef du clergé; il visite son diocèse et garde encore le monopole de l'administration de certains sacrements. S'il paraît élu canoniquement (*a clero et populo,* "par le clergé et le peuple"), en fait, c'est le souverain qui le nomme. Le diocèse est divisé en paroisses, dont beaucoup remontent à l'époque carolingienne voire mérovingienne, adoptant les limites du domaine où elles avaient été constituées.

L'époque carolingienne est marquée par un renouveau des études et un développement des arts au service de l'Eglise. La civilisation carolingienne, comme l'a si bien décrite Pierre Riché, est faite de "Renaissances". La décadence des études est grande et Charlemagne va faire appel à des maîtres issus de monastères anglo-saxons, centres rayonnants de culture, mais aussi d'Espagne et d'Italie, un cénacle de lettrés qui assimilent l'héritage antique et lui incorporent des apports culturels nouveaux.

Des réformes vont être mises en oeuvre sous le règne de Louis le Pieux (776-840) grâce à l'action de Benoît d'Aniane. Pour le clergé séculier, un synode tenu à Aix en 816 institue une règle - le terme grec signifiant "règle" donnera "chanoine" - pour la vie commune des clercs des villes. Pour le clergé régulier, les moines et les moniales, un autre synode tenu à Aix en 817 rendra obligatoire la Règle de saint Benoît. Une réforme liturgique s'accomplit également, avec la liturgie romaine pour modèle.

Une division intervient dans le temporel des institutions religieuses entre les revenus affectés à la communauté et ceux qui reviennent à son chef. L'appropriation des biens d'Église par les Carolingiens pour les offrir à leurs fidèles est bien connue. Ils ont placé à la tête des monastères importants des hommes sûrs, et institué le système de l'abbatiat laïque. Ainsi Eginhard fut-il abbé laïque de Saint-Servais de Maastricht. Le roi se réserve pour lui-même certains abbatiats ou en donne à un évêque pour le récompenser. Des abbayes entières sont ainsi incorporées au domaine épiscopal de Liège, comme Lobbes... Le privilège d'immunité, c'est-à-dire l'interdiction aux agents royaux d'intervenir sur les terres de l'immuniste, est concédé plus largement par les Carolingiens. Au nom du roi l'évêque ou l'abbé exerce alors la justice et perçoit les impôts dans ses domaines immunitaires et les place sous la garde d'un "avoué" qui veille à l'ordre et à leur sécurité. Avec les Carolingiens, ces "gens de l'Est", "le cœur de l'empire bat sur la Meuse", selon les heureuses formules de Ferdinand Lot et d'Eugène Ewig. Le pays mosan est propulsé à l'avant plan de la scène.

Sous les successeurs de Charlemagne, l'activité littéraire se manifeste avec des auteurs comme Eginhard, auteur d'une biographie du grand empereur, Sedulius Scottus, poète irlandais émigré à Liège, le chroniqueur Réginon de Prüm à la fin du IXe siècle... La production hagiographique, déjà présente à l'époque mérovingienne, se poursuit par la rédaction de *Vies* de saints et de *Miracles,* récits souvent très instructifs à propos du quotidien. Des bibliothèques se constituent et les *scriptoria,* ateliers de copistes, assurent la

transmission de la littérature latine classique et des œuvres religieuses. On trouve aussi des productions en langue vulgaire, les premières conservées en français et allemand.
Les manuscrits sont enluminés avec soin; ici encore se manifeste l'influence anglo-saxonne mais les centres artistiques importants se trouvent en dehors de nos régions. A Liège cependant, Sedulius brille par son travail de grammairien, son commentaire des épîtres de Paul et son oeuvre littéraire telle sa description du palais de l'évêque Hartgar (vers 850). Ce palais était une construction imposante, un des rares reflets de l'architecture civile de l'époque. L'architecture religieuse développe des édifices à plan basilical, avec trois nefs et abside orientale, ainsi qu'un westbau, construction massive occidentale qui peut comporter un sanctuaire à l'étage. Les églises de Lobbes, Gerpinnes et Couillet en ont gardé des vestiges. Tandis que l'église d'Aix, que Charlemagne a voulue somptueuse, est à plan central, et s'inspire de Ravenne.

Pour recevoir dignement les reliques, on va élever des sanctuaires. La fuite devant les envahisseurs normands avait permis de mettre les trésors à l'abri, mais très souvent les édifices qui les abritaient avaient été endommagés ou démolis. L'ère des grandes constructions liégeoises commence dans la seconde moitié du Xe siècle. Du Xe au XIIIe siècle se produit une deuxième vague de fondations, dont parle si bien Dom Daniel Misonne, à laquelle se rattachent les réformateurs Gérard de Brogne (+ 959) et Richard de Saint-Vanne (+ 1046). L'abbaye d'Hastière fut fondée vers 900, Brogne en 919, Waulsort en 944-945 dirigée par des moines irlandais dont Maccalan et Caddroé. Situées toutes deux sur les rives de la Meuse, Hastière fut rattachée à Waulsort vers 969 et cédées par l'empereur Otton Ier à l'Eglise de Metz dont elles dépendirent jusqu'en 1227, date d'un échange avec Liège.

Le culte des saints est un tout et son programme s'organise : sanctuaire, pèlerinage, objets d'orfèvrerie, liturgie, élévation des reliques
Le développement extraordinaire du culte de saints régionaux est favorisé également par le renouveau de la littérature hagiographique. Des refontes de *Vies* de saints sont nécessitées par l'évolution de la langue et du style. Les récits de *Miracles* attirent les pèlerins les plus incrédules.
Dans ce cheminement progressif vers le coeur du Moyen Age, s'édifie la société féodale dont les éléments constitutifs se mettent peu à peu en place. L'Église de Liège va se façonner une place originale sur les plans spirituel et temporel. Au Xe siècle, son évêque, grand dignitaire ecclésiastique du Saint-Empire germanique, devient en outre prince territorial : telle est l'origine de la principauté épiscopale de Liège qui subsistera jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. L'Etat liégeois était par conséquent dirigé par un prince-évêque qui, comme tous les évêques, était élu mais qui se tenait pour le fils spirituel de ses prédécesseurs et, en particulier de saint Lambert. Comme l'exprime remarquablement Jean-Louis Kupper, les "successeurs de saint Lambert" étaient donc persuadés qu'ils formaient une *series episcoporum*, une "série d'évêques", une véritable généalogie religieuse et politique.
L'émergence de l'art mosan sera une brillante illustration de cet âge d'or qui fit la fierté des liégeois d'alors. Les trésors qu'il nous a transmis font aujourd'hui la richesse de notre patrimoine. Les arts précieux subliment les reliques et concourent à la réputation des nombreux centres de pèlerinage.

Le Moyen Age "inventeur" de reliques

Le Moyen Age a vécu un long développement du culte des saints, qui imprègne toutes les mentalités. Les reliques y ont joué un rôle considérable. Aux amulettes et autres fétiches des peuples germaniques, le christianisme a substitué les reliques dont le succès entraîna rapidement de graves déviations. Ces objets sacrés ont su concilier foi chrétienne et croyances profondes du peuple. Ce syncrétisme religieux stimula le phénomène. Dans une société qui éprouvait le besoin du concret et du tangible, l'importance acquise par la religion détermina les fidèles à posséder et toucher l'objet de leur piété. Comme l'écrit Nicole Hermann-Mascard, "le culte des reliques se fonde sur le principe que le contact, l'ingestion, l'usage, la vénération d'une chose ayant fait partie, appartenu ou approché une personne riche en vertu, fait participer aux qualités de cette personne. Le dêvôt en vient à attribuer aux reliques une valeur magique".

A Milan, saint Ambroise dépose dans sa basilique les corps des martyrs Gervais et Protais. Ce cas est significatif du désir de disposer de reliques dès le IVe siècle.
A Rome, les catacombes furent un champ privilégié pour ces appropriations sacrées. La demande augmentant, on dut se contenter de parcelles, détachées des corps saints ou de leurs tombeaux, d'objets ayant appartenu aux "hommes de Dieu" ou seulement frottés à leurs souvenirs terrestres.

L'époque mérovingienne a connu un développement extraordinaire du culte des saints. Dès sa mort, le saint est entouré d'une vénération sans bornes; ses reliques sont sorties du tombeau qui devient lui-même lieu de pèlerinage; un culte s'organise autour d'une châsse ou d'un reliquaire. L'orfèvrerie, et plus largement les arts précieux, s'attache aux reliques.

L'époque carolingienne est fondamentale dans l'organisation du culte, et d'un point de vue artistique elle sert de base à la création artistique de l'époque féodale, quand la sainte soif d'or se projette sur les reliques et les orne de créations orfèvrées, certaines des plus impressionnantes.
Au IXe siècle, le sac et la démolition des églises par les Normands nécessitèrent une mise à l'abri des trésors. Une fois la paix revenue, l'ère de la construction de grands édifices commence. Chapitres et abbayes vont rivaliser de prestige dans une course à la construction dont le déroulement va nous valoir certains des plus beaux monuments européens.
Les pèlerinages récoltent l'argent nécessaire aux travaux et, au besoin, les religieux n'hésitent pas à conduire sur les routes les reliques de leur(s) saint(s) patron(s) pour obtenir, par ces quêtes itinérantes, les fonds supplémentaires destinés à financer les nouveaux édifices. Ainsi les voyages des reliques de saint Ursmer (1060) ou de saint Amand (1066 et 1107).
L'*inventio,* l'*elevatio* puis la (ou les) *translatio(nes)* de saints locaux vont se multiplier. On redécouvre le tombeau du saint, on élève son corps sur l'autel, on le transfère dans une nouvelle châsse ou dans un nouveau sanctuaire. Les objets ayant appartenu au saint ou réputés tels constituent un trésor de "reliques historiques", que chaque centre religieux important sera fier d'exhiber à la gloire de son héros local.

L'insertion des reliques dans la vie quotidienne ne tarda pas : dès le haut Moyen Age, les serments solennels sont prêtés devant châsses et reliquaires, le saint s'érigeant en garant des conventions passées. A travers ses reliques, le saint devient l'intercesseur céleste et par là la figure emblématique et le symbole d'une institution, d'un monastère, d'un chapitre de chanoines, d'un diocèse. La possession d'un corps saint peut aussi conférer d'autres avantages. En 944, par un véritable raid sur Boulogne, Gérard de Brogne s'empare des

reliques de saint Wandrille et s'arroge le titre et les droits de l'abbaye normande de Fontenelle dont Wandrille est le saint patron.
Les pèlerinages renommés sont les remèdes extrêmes contre les handicaps physiques ou autres.
Le toucher direct de la relique est recherché : à Amiens, en 1514, Jérôme Aléandre, secrétaire du prince-évêque de Liège Erard de la Marck, écrit : "j'ai voulu toucher l'or de la tète de st Jean pour deux pièces d'or et là et dans beaucoup d'autres endroits j'ai touché beaucoup de reliques". Quand ils visitent la cathédrale Saint-Lambert vers 1724 les mauristes Martène et Durand racontent que le Doyen du chapitre leur fit le grand honneur de sortir de son reliquaire le crâne de saint Lambert "pour le leur faire baiser à nud".
Faute de pouvoir obtenir une relique réelle, - un fragment du corps - , les pèlerins rapportent parfois un peu de poussière prélevée sur le lieu saint ou quelqu'autre souvenir dont ils feront usage contre le mauvais sort. La célébrité d'un lieu se juge à l'importance de son trésor de reliques et obtenir une relique insigne est un sublime honneur. Sur les champs de bataille, la présence du saint à travers ses reliques est gage de victoire.
Les déviations du culte des reliques interviendront vite et les puissants vont vouloir accaparer ces "talismans", source de bonheur et aussi de profit. Ici l'exemple "classique" est celui d'Eginhard : le secrétaire impérial n'hésite pas en 827 à faire appel à un véritable pilleur de catacombes afin de s'approprier à Rome des reliques des saints Pierre et Marcellin pour une église qu'il avait fait construire outre Rhin à Michelstadt. Il raconte avec verve cette étonnante aventure pleine de rebondissements et de péripéties dans un écrit la *Translatio sanctorum Marcellini et Petri*, si bien étudié par Jacques Stiennon. On y découvre un Eginhard pragmatique qui voit dans la possession de reliques un moyen privilégié d'augmenter son prestige et d'assurer un rôle politique.
La fin justifiant les moyens, il sera normal de vendre et d'acheter des reliques. Ce commerce est occasion de "pieux larcins" (*furta sacra*) certains sont châtiés pour l'exemple, d'autres seront vite officialisés voire récupérés par des autorités religieuses locales.
Les formes diverses que revêtent la dévotion et le "trafic" des reliques s'expliquent par l'intérêt majeur porté à ces objets qui dans bien des cas sont lucratifs. Si les reliques majeures, - le corps entier d'un saint ou d'importants fragments -, sont dans un premier temps désirées, au cours des siècles une demande plus pressante développe la mode des collections de minuscules fragments dûment authentifiés.
Derrière les notations souvent sèches des catalogues de reliques se profilent les traits d'une histoire qui n'est pas toujours facile à saisir.
Sanctuaire, pèlerinage, objets d'orfèvrerie, liturgie, élévations des reliques... La littérature hagiographique va elle aussi concourir à promouvoir ce développement extraordinaire du culte de saints. Les récits de miracles contribuent à encourager les pèlerinages.
Les reliques constituent un vrai capital pour une église : elles en sont sa richesse spirituelle, tandis que les reliquaires en sont la richesse matérielle. Leur renommée assure des bénéfices par les offrandes au(x) saint(s) faites lors des pèlerinages. L'efficacité de leur pouvoir se manifeste en cas de conflit comme argument ultime et leur présence assure le triomphe du bon droit.

L'usage liturgique entraîna d'abord l'acquisition de reliques pour la consécration d'un sanctuaire, d'un autel, pour le placer sous la protection du saint ou y favoriser son culte. L'édifice est alors organisé comme un vaste reliquaire autour des autels et de la Confession du saint. Les cryptes mettent bien en évidence les déplacements de reliques et les acquisitions nouvelles qui ont exercé leur influence sur le développement des constructions. Des pierres reliquaires sont parfois retrouvées dans les autels, comme, par exemple, le petit sépulcre à

reliques roman d'Eben-Emael.

Mais bientôt il fallut aussi satisfaire la dévotion privée. Les reliques importantes constituèrent alors un présent insigne offert à une personnalité. Le culte du saint prend naissance généralement à son tombeau. Les pèlerinages nécessitent l'aménagement d'une crypte avec un ou plusieurs autels. Le corps du saint, pour répondre à la vénération, est ensuite "élevé" de terre et placé dans une châsse, par exemple au-dessus du maître-autel ou sur le jubé. Le retable de Stavelot est significatif de la richesse de la décoration qui peut entourer une châsse - ici en l'occurrence celle de saint Remacle; le triptyque de Stavelot évoque la richesse d'un oratoire privé d'abbé et un programme iconographique et théologique raffiné, sans oublier des reliques prestigieuses de Constantinople qu'il recèle.
Les phases successives de la dévotion entraînèrent la construction de sanctuaires destinés à préserver dignement les reliques. Châsses, reliquaires, staurothèques, phylactères…vont se multiplier pour servir d'écrins aux reliques.

Enfin, les réceptacles confectionnés pour contenir les reliques sont non seulement des oeuvres d'art mais aussi une réserve monétaire à laquelle on recourra en cas de besoin. L'exemple de l'évêque de Liège Otbert (1091-1119) est célèbre: en 1096 il n'hésite pas, au grand dam du chapitre de Saint-Lambert, à faire enlever des plaques d'or recouvrant la châsse du saint patron du diocèse pour réunir la somme nécessaire à l'achat du château de Bouillon au duc Godefroid qui partait en croisade. En 1096 l'abbé de Gembloux aliène une partie du trésor pour accroître les possessions du monastère.
Parfois les reliques ont été achetées à prix d'or, ce qui donne une idée de la valeur que l'on y attache.

L'Italie, immense réservoir de corps saints, avait attiré les pèlerins avides de reliques. Par le biais des Croisades, l'Orient vint bientôt à la rescousse de l'Occident. Le sac de Constantinople par les Croisés en 1204 jette sur le marché européen des quantités de reliques qu'embellira l'art gothique dans des créations quelquefois surprenantes.

Par ailleurs, la multiplicité et la variété des reliquaires ainsi que la nature étrange de certaines reliques jettent des doutes sur leur authenticité. Pour mémoire c'est à Wittenberg, trésor remarquable de reliques, que Martin Luther (1483-1546) affiche ses thèses. Jean Calvin (1509-1564) publie plusieurs écrits contre les reliques. Mais le Moyen Age eut la vie longue : il se prolonge dans certaines mentalités jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, et plus loin encore.

Les reliques au cœur des batailles : les "Triomphes" de saints mosans

Le transport de reliques s'accomplit parfois pour soutenir une revendication. Les communautés religieuses vont emmener leur précieux trésor sacré au devant des puissants pour tenter d'obtenir justice. Les sources historiques mentionnent ainsi les voyages des reliques de saint Servais en 944 et 1087, de saint Ursmer en 1049-1059, de sainte Begge en 1095 et 1101, de saint Guibert en 1123, de saint Hubert en 1097, de saint Trudon en 1088/9, de saint Théodulphe en 1104 …

Le terme de "triomphe", avec toute sa résonance antique, est-il particulier à nos régions pour désigner la victoire des saints par la puissance de leurs reliques? *Triumphus* désigne ainsi le récit d'épisodes particulièrement fameux de l'histoire liégeoise : l'hagiographie les relate, la liturgie les commémore. On parlera du Triomphe de saint Remacle à Liège en 1071 (9 mai), de

celui de saint Lambert à Bouillon en 1141 (17-21 septembre), puis à Andenne en 1151, et enfin à Steppes en 1213 (13 octobre). Le premier *Triumphus* est celui de saint Remacle à Liège en 1071; c'est l'un des plus beaux écrits de nos régions pour le XIe siècle.

Ce qui est neuf avec ce genre de littérature, c'est le contexte historique et l'utilisation du terme *triumphus* pour désigner le succès de l'entreprise. Les événements du siège de Bouillon sont principalement connus par le *Triumphus sancti Lamberti de castro Bullonio*, texte anonyme quasi contemporain des faits (1141), et le *Triumphale Bulonicum* du chroniqueur liégeois Renier de Saint-Laurent (vers 1153-1187); le même Renier relate le triomphe de saint Lambert à Andenne en 1151. Un auteur anonyme incorpore à la *Vita Odiliae* le *Triumphus sancti Lamberti in Steppes*.

De tous ces triomphes se dégagent des traits communs. Outre le caractère miraculeux évident et bien mis en valeur, on soulignera tout d'abord le caractère offensif dévolu aux reliques, à Bouillon comme à Andenne où le corps de saint Lambert, amené au coeur de la bataille donne la victoire aux Liégeois; sinon offensive, militairement parlant, l'intervention des reliques relance tout au moins l'initiative et s'accompagne d'un déplacement, comme à Liège en 1071. On ne se contente plus de garder le dépôt sacré *intra-muros* comme palladium d'une cité ou d'une abbaye; on ne se contente plus de le promener sur les remparts comme lors de l'attaque de Tours par les Normands pour dissuader l'assaillant; maintenant les reliques sortent de leur cadre traditionnel de conservation pour intervenir directement et désigner le bon droit, à la manière d'un jugement de Dieu.

La caractéristique principale commune à ces triomphes de saints est le souvenir qu'ils ont laissé dans la liturgie, dans l'hagiographie, au sens le plus large du terme, et dans l'histoire. Le désir de commémoration est manifestement voulu; le retentissement des faits est fort; il est habilement soutenu et amplifié par la liturgie. Le but recherché est l'exaltation de sentiments qu'il importe de disséquer pour mieux comprendre.

Les textes rédigés sont l'oeuvre de lettrés qui s'adressent à un public cultivé. Ils veulent faire passer un message. Les récits sont diffusés ainsi qu'en témoignent certains manuscrits retrouvés : les moines de Stavelot adressent un exemplaire du *Triumphus* à leurs confrères de Saint-Maur des Fossés; l'abbaye d'Orval ou celle de Signy, proches des lieux des événements, conservent des manuscrits du triomphe de Bouillon. L'objectif prioritaire est d'asseoir les prétentions des églises de Stavelot et de Liège sur leurs possessions : le saint invoqué est le véritable propriétaire de la terre et la présence de ses reliques atteste sa volonté d'attachement à celle-ci. A Steppes en 1213 le transfert de ces valeurs s'opère dans l'étendard de saint Lambert et l'auteur du *Triumphus* insiste sur la présence quasi charnelle du saint aux côtés de ses sujets; on peut s'interroger si ce désir n'est pas à l'origine de la confection des bustes-reliquaires de la fin du Moyen Age qui incarnent si bien cette présence lors de manifestations importantes. Le symbolisme est en tout cas omniprésent.

D'un autre côté, dans tous les cas évoqués, un cortège conduit la châsse vers le triomphe, une procession s'organise avec les reliques et la route suivie à travers le pays est jalonnée de miracles qui stimulent les sentiments religieux mais aussi patriotiques. Est exalté le sens d'appartenir à un diocèse, à une *patria* dont l'évêque est le père et le digne successeur de saint Lambert. Ce nationalisme naissant est encore accentué lorsqu'à Andenne il se dresse contre l'expansionnisme namurois et à Steppes contre l'impérialisme brabançon. L'élément d'unité qu'est la religion stimule le facteur nationaliste naissant. Ces sentiments nationaux et religieux unis dans un esprit épique et dans une idéologie au goût du jour sont propagés et entretenus par la liturgie pendant tout l'Ancien Régime.

La liturgie est bien la clé qui doit nous permettre d'analyser correctement ces faits.

Tout d'abord le Triomphe de saint Remacle est ponctué de nombreux hymnes, de litanies, de psaumes et de prières diverses; un seul exemple : lorsque le cortège retourne de Liège vers Stavelot, il s'arrête outre Meuse et l'abbé célèbre une messe à l'endroit où sera érigée l'église Saint-Remacle-au-Pont, au faubourg actuel d'Amercoeur; la foule est venue de partout, notamment des élèves des écoles liégeoises qui, "sur les sommets des collines, répartis en trois groupes, chantent comme des anges à travers les nuages" : en introït le *Magna Vox*, ensuite le *Crucifixum laudate*, puis le *Salva festa dies*.
Quant à l'assaut de Bouillon, il est donné le 17 septembre, jour de fête de saint Lambert; Bouillon est une nouvelle Jéricho.
Ensuite la liturgie entretient la mémoire de l'événement : chaque 9 mai, la châsse de saint Simètre vient à Stavelot pour fêter la victoire de Remacle et l'on chante un hymne à la gloire du saint patron, créé à Liège en 1071 et retranscrit dans le *Triumphus*. L'antienne *Magna Vox*, antienne bien connue de l'office de saint Lambert par l'évêque de Liège Etienne (Xe siècle) et qui deviendra le chant national liégeois pendant tout l'Ancien Régime, avait déjà été entonnée par les Stavelotains en l'honneur du saint patron du diocèse quand ils avaient pénétré dans la crypte de la cathédrale de Liège où était conservée sa châsse.
A Bouillon en 1141 les clercs chantent aussi une antienne à la gloire de la Sainte Croix dont un fragment accompagne les reliques de saint Lambert. Le terme *triumphus* comporte ainsi indéniablement une connotation liturgique; en latin médiéval le verbe *triumphare* signifie "chanter à trois reprises" et un parallèle doit être établi avec le degré de solennité liturgique *triplex*, degré maximum des grands fêtes à Liège lors desquelles les antiennes de procession ou grandes antiennes devaient être "triomphées", c'est-à-dire triplées sur un diapason plus élevé et dans un mouvement plus lent.

Dernière caractéristique de ces triomphes : ils mentionnent le découragement qui s'est installé chez les moines de Stavelot après six ans de schisme de Malmedy, ou parmi les assaillants de Bouillon. Les reliques sont aptes à stimuler les énergies et à leur rendre vigueur. L'efficacité du pouvoir des saints se manifeste comme argument ultime - *ultima ratio* - du conflit, et leur présence assure le bon droit.

Art, archéologie et typologie historique des reliques : les "multi-reliques"

L'étude des reliques relève à la fois de l'archéologie et de l'histoire. Le classement archéologique se double ainsi d'une typologie historique.
Tout d'abord la nature elle-même de l'objet doit être définie. Relique "réelle" et relique "représentative" sont les deux divisions préliminaires : les ossements d'une part et d'autre part tous les objets contenus dans les reliquaires qui ont acquis par contact la captation de la sainte *virtus*.
La relique "historique", quant à elle, est un objet ayant servi ou réputé avoir servi au saint lui-même.
Les reliques réelles sont le domaine privilégié de l'anthropologue. Est-il besoin de démontrer l'importance de l'identification des corps saints, de saint Pierre à saint Benoît pour ne prendre que des exemples célèbres? De l'identification fautive à Reims au XVIIe siècle du corps d'Albert de Louvain, prince-évêque de Liège (+ 1192), à la reconnaissance des ossements de "saint" Notger, autre évêque, lors de fouilles à la collégiale Saint-Jean à Liège par l'éminent médiéviste Godefroid Kurth, il y aurait pourtant beaucoup à écrire sur ce sujet. Et de l'étude des différentes parties du corps, *de capite*, *de brachio*, *de costa*... recherche qui débouche sur les

reliquaires anthropomorphiques? Quant aux contenants des reliques, reliquaires et châsses, ils font la réputation de l'orfèvrerie médiévale, et moderne, sans compter les édifices religieux construits parfois *ex nihilo* pour abriter les dépôts sacrés. La Sainte-Chapelle de Paris est l'exemple le plus célèbre de ces "reliquaires de pierre". L'histoire de l'art est ici à l'honneur.

Nous avons proposé de parler de "multi-reliques" pour bien mettre en évidence le caractère pluriel des objets archéologiques devenus sacrés et insister avant tout sur l'objet historique. Les néologismes pourraient en outre consister à ajouter au mot relique le nom de l'objet archéologique concerné et parler ainsi de "textile-relique", "suaire-relique", "clé-relique", "pierre-relique", "vase-relique", "lit-relique", "cuillère-relique"... Pareille typologie en surprendra plus d'un. En poursuivant l'inventaire des multi-reliques, on pourrait parler de "parchemin-relique", "authentique-relique", "papier-relique", si l'on veut accorder la même *virtus* à ces documents accompagnant les reliques, mais nous utiliserons alors plus volontiers l'expression "Sources écrites permettant l'identification des reliques"qui forment le domaine propre de l'historien.

C'est à vrai dire depuis peu que les sources écrites permettant l'identification des reliques des saints retiennent l'attention des historiens, même si quelques travaux-pionniers ont paru sur certains trésors d'églises. Ces sources sont les listes, catalogues et inventaires de trésors, les documents épigraphiques, les inscriptions dédicatoires d'autels... et surtout les "authentiques", petites lanières de parchemin avec le nom des saints, qui accompagnent les reliques. Ainsi l'existence historique de saint Monulphe, évêque de Maastricht, repose notamment sur une authentique trouvée dans une châsse de la cathédrale de Chartres qui atteste l'authenticité de la chasuble-relique du saint par l'inscription en écriture mérovingienne : " + Hyc sunt pignora de coberturio Domno Episcopo Monulfo Trejectensi Episcopo".
L'entreprise de Jean Vezin et Helmuth Atsma est à cet égard exemplaire depuis l'édition des célèbres authentiques de Chelles, abbaye royale carolingienne de la région parisienne, véritable coup d'envoi contemporain. L'intérêt de ces sources est multiple. Sur le plan archéologique, elles éclairent parfois l'histoire d'un édifice religieux ou d'une œuvre d'art - le contenant, le reliquaire - et, sur le plan historique, elles mentionnent des noms de saints, - on a parfois constaté la précocité voire l'unicité de leur témoignage - de lieux et de personnages. Enfin leur intérêt paléographique est évident. C'est dire le nombre de domaines qu'elles peuvent concerner.

Il faut aussi insister sur la difficulté d'interprétation de ces sources : les identifications des nombreux saints, attestés par des reliques, sont autant de pièges dans la reconstitution de leur histoire. Expliquer et commenter les enrichissements successifs d'un trésor est une vraie fouille archéologique dont il importe de bien reconstituer la stratigraphie. Dom Jacques Dubois avait montré le chemin en étudiant le célèbre trésor du Mont-Saint-Michel. La spécificité des reliques nécessite une critique historique appropriée. L'étude des reliques transcende aussi les périodes chronologiques traditionnelles de l'histoire : un document du XIXe voire du XXe siècle peut avoir une importance capitale pour le Moyen Age. Une liste de reliques sauvegardées après la Révolution permettra de reconstituer un trésor; les reliquaires créés au XIXe siècle conservent les vestiges du Moyen Age. Sur ce point l'exemple de la Sainte-Chapelle est significatif. Publier les textes n'est pas tout : il faut toujours les accompagner d'un commentaire critique; aussi sommaire soit-il, il est le premier pas herméneutique, indispensable, même si quelque grand savant comme Dom Nicolas Huyghebaert n'hésite pas à "donner sa langue au chat" dans l'identification des saints. L'important est de participer : de réflexion en réflexion, la Science avance.

L'importance des multi-reliques tient au contexte historique et archéologique dans lequel

elles s'insèrent mais aussi à leur appartenance à l'hagiologie au sens le plus large du terme. Seule une typologie fera reconnaître l'intérêt profond de ces objets sacrés.
Le lieu quelquefois exceptionnel de leur conservation, les châsses et reliquaires, à la fois public mais aussi secret, - cacher pour suggérer,- nécessite un inventaire systématique qui permette la mise au jour de documents inédits, précieux témoins de l'évolution d'un culte multiforme. De nombreux domaines de recherche sont concernés et la pluridisciplinarité est indispensable pour la mise en œuvre de ce genre d'études car, outre des sources écrites, d'autres documents peuvent également être découverts lors de l'inventaire des reliquaires et doivent recevoir l'étude adéquate : nous pensons principalement aux tissus de haute époque.

Une typologie historique des reliques pourrait être très largement développée; elle pourrait faire l'objet d'un volume de cette remarquable collection de la "Typologie des sources du Moyen Age occidental", initiée par Léopold Genicot. Tout au plus nous permettons-nous de suggérer ci-dessous quelques pistes de recherches. Divers critères peuvent entrer en ligne de compte et déterminer des catégories de reliques. Avant tout les "vraies" et les "fausses" reliques. Dans ce domaine du culte des reliques, les critères d'authenticité et de véracité sont omniprésents. En grossissant le trait, nous pourrions écrire que plus une relique est fausse, plus elle intéressera l'historien !

L'origine des reliques se décline selon : la personne dont on conserve le souvenir : reliques dominicales (du Christ), mariales (de la Vierge), apostoliques (des apôtres)...; ensuite selon les textes sur lesquels leur existence se base : reliques hagiographiques ou évangéliques...; enfin selon l'origine géographique; la géographie sacrée accroît le prestige de ces objets : reliques de Terre Sainte, reliques romaines, reliques de Byzance, mais aussi reliques mosanes, rhénanes, provençales.… Importante est la provenance de reliques qui ont séjourné dans un espace particulier où elles se chargent d'un surcroît de puissance. Reliques d'Etats, reliques de villes, reliques d'établissements religieux, reliques de diocèses, reliques nationales. La sacralisation par le pouvoir de lieux géographiques au moyen de reliques doit être envisagée.

Une typologie fonctionnelle peut être entrevue c'est-à-dire la fonction qu'occupent les reliques dans la société selon l'utilisation historique de ces objets sacrés. Détailler ces fonctions permet de mieux saisir les motivations des pieux ou impies zélateurs.
On parlera ainsi de reliques thaumaturgiques, de reliques protectrices ou tutélaires, de reliques de pouvoir. A Malmedy, en plaçant le corps de leur saint patron Agilolf dans les mains d'Annon de Cologne, les moines malmédiens recherchent la protection de l'archevêque et tendent à assurer l'autonomie de leur monastère par rapport à Stavelot.
La géographie de la foi s'écrit aussi avec ces translations de reliques, quêtes et voyages, cadeaux et dons de reliques, mais aussi bien sûr vols de reliques. Après la vénération des corps saints et entiers, recueillis dans toute leur intégrité et sous la protection desquels se placent les individus d'un espace désormais sacré (monastère, église...) se développèrent les collections de reliques. Dans cette pluralité de reliques on recherche quelque spécialité thaumaturgique, comme l'atteste bien l'inscription de la boîte à reliques de Momalle au XIIe siècle, dont nous parlerons plus loin. Le chevauchement de certaines reliques dans plusieurs catégories n'a pas lieu de surprendre. Au contraire, plus nombreuses sont les fonctions d'une relique, plus grand est considéré son pouvoir. Nous pourrions encore développer ces catégories et parler de reliques répandues au sein et par certains ordres religieux, de reliques à la diffusion extrêmement dense comme celle des Thébains ou des Onze Mille Vierges.

Les routes de la foi en pays mosan

Le colloque qui s'est tenu en septembre 1997 à l'Université de Boulogne a voulu, pour la première fois, aborder les reliques "dans une perspective réellement globale et interdisciplinaire". Déjà deux colloques s'étaient tenus en France sur le thème des trésors avec leurs reliques : *Trésors et routes de pèlerinages dans l'Europe médiévale*, à Conques en 1994, et *Les trésors de sanctuaires, de l'Antiquité à l'époque romane* à Paris en 1996. Des centaines d'articles, souvent même d'intérêt majeur, pourraient s'ajouter à ce panorama bibliographique. A Boulogne les Actes du colloque distribuent les 17 contributions sur 4 axes principaux : *Les reliques, un trait commun du christianisme*; *Les reliques, une affaire de foi*; *Les reliques, un objet de culte*; et *Les reliques, un enjeu de pouvoir*. Ces axes de recherche ne peuvent que stimuler les réflexions concernant les pistes de recherche à poursuivre.

La problématique d'une géographie de la foi

A Boulogne, la grille de lecture appliquée par Edina Bozoky au comté de Flandre mérite un arrêt. Les reliques y acquièrent une "fonction pacificatrice" (rassemblement des reliques lors des conciles de paix) et une "fonction justicière". Dans une principauté épiscopale comme Liège, ou abbatiale comme Stavelot-Malmedy, l'acquisition et la translation de reliques n'ont pas lieu de surprendre. En revanche cela peut paraître plus étonnant dans une principauté séculière comme la Flandre : elles témoignent de l'avidité de grands laïcs, tout comme les prélats, à posséder aussi ces objets sacrés. "La tradition hagiographique atteste que, dès les débuts de la principauté territoriale, les comtes de Flandre menèrent une politique d'acquisition et de concentration de reliques dans leurs centres de pouvoir, comme s'ils avaient la conviction que la prospérité et la sécurité du pays ne pouvaient être assurées qu'avec la présence de corps saints". "L'âge d'or des acquisitions de reliques faites à l'initiative comtale s'attache au nom d'Arnoul le Grand (918-964) et à celui de son collaborateur Gérard de Brogne". Dom Daniel Misonne avait vu juste : la dévotion de Gérard aux reliques s'inscrivait dans le mouvement du renouveau monastique. Par ailleurs, nous l'avons dit, la *virtus* et la *potestas* des reliques de Fontenelle faisaient valoir des droits sur les vastes propriétés foncières de l'abbaye normande.
Que se serait-il passé si Poppon de Stavelot-Malmedy, "amateur" lui aussi de reliques, n'était pas mort en 1048 à Marchiennes alors qu'à la demande du comte il partait en voyage vers la Flandre pour mener la réforme monastique? Lui qui, de surcroît, était né à Deinze…
Saint-Pierre de Gand, la nécropole comtale, et Saint-Bertin sont parmi les lieux privilégiés en acquisitions de reliques. L'extraordinaire dédicace de la cathédrale de Cambrai en 1030 et tout le symbolisme qu'elle dégagea, la dédicace de Lille en 1065 et celle de Hasnon en 1070 témoignent d'une vraie "politique des reliques" des comtes de Flandre. L'hagiographie *stricto sensu* est à la mesure des événements : *translatio, adventus, miracula, sermo, vitae,* chronique…
La protection de la Flandre par les saints est tout à l'honneur du détenteur du pouvoir : le comte, qui a installé leurs reliques, après la frustration ressentie, à la suite des raids vikings, par les habitants privés des restes sacrés. La prospérité du pays découle de leurs effets miraculeux. Cette politique des reliques s'observe ailleurs en Europe : Oviedo, Saint-Jacques de Compostelle, Glastonbury, Venise… "L'un des moyens […] de capter la *virtus* des corps saints était la concentration de reliques dans les grands centres du pouvoir, qu'il s'agisse de chapelles

palatines et castrales, d'abbayes royales ou comtales".
Les reliques deviennent ainsi un marqueur spatial d'appartenance territoriale : la fixation du pouvoir sur un territoire se déroule par leur intermédiaire et les objets sacrés s'y concentrent. La grille d'analyse appliquée par Edina Bozoky pour la Flandre pourrait l'être de la même manière au pays mosan. Tout d'abord le transfert du siège épiscopal de Tongres à Maastricht, puis de Maastricht à Liège, s'explique par le culte des saints. Ensuite les liens entre le développement des villes mosanes et le culte des reliques mériteraient d'être sondés davantage. Une ville est aussi un lieu de culte. Intervient en premier lieu un phénomène d'oblitération du paganisme. Ensuite, sur la Meuse, les saints évêques veillent comme les sentinelles du pouvoir; leur *corpus integrum* est élevé sur l'autel, "translaté" dans des châsses impressionnantes et promené en procession pour les grandes causes : Servais à Maastricht, Lambert à Liège, Domitien à Huy, Perpète à Dinant et d'autres saints complètent le tableau : Ode à Amay, Hadelin à Celles puis à Visé, Begge à Andenne, Mengold à Huy…Au-delà du sillon mosan des centres sont largement pourvus de reliques insignes comme Tongres avec Materne, Namur favorisée par les pouvoirs voisins du comte et de l'évêque de Liège, … Jusqu'au cœur du Moyen Age le moindre petit établissement religieux voudra s'élever au rang des grands par l'accroissement et l'enrichissement de son trésor.

Grégoire de Tours et nos régions. A Maastricht, saint Servais

Grégoire de Tours (+ 594) "père de l'histoire de France"s'est intéressé aux églises du Nord, au *magnum templum* de saint Servais de Maastricht, à la *basilica* de Saint-Géréon de Cologne,… et à toute cette "topographie chrétienne des cités de la Gaule", pour reprendre le titre d'une excellente collection, mais souvent sans s'attarder sur ces différents monuments. Grégoire est sensible à leur décoration : colonnes, mosaïques comme celles très riches de Saint-Géréon qui avaient valu au monument d'être connu des habitants de Cologne sous le nom de "Saints d'Or", fresques monumentales, tapisseries, étoffes et autres toiles peintes, comme celles tendues pour le baptême de Clovis.

Un remarquable colloque organisé à Tours en 1994 par Nancy Gauthier montre parfaitement que "le décor, finalement, ne vaut que par celui qui l'habite : le saint dont le monument conserve les reliques" (J. Guyon). Les *loca sancta* de Grégoire de Tours sont déterminés par les miracles survenus dans ces lieux, quelle que soit l'authenticité du saint. Le pèlerin part à la rencontre des saints, de leurs reliques, de leur tombe souvent située dans les faubourgs immédiats, le *suburbium*. Grégoire atteste la présence de bâtiments chrétiens en bois sur presque tout le territoire de la Gaule, mais jusqu'ici aucune de ces mentions n'a pu être corrélée à des résultats sur le terrain. "A Maastricht, les premiers oratoires construits sur la tombe de saint Servais […] étaient "en légères planches de bois; mais ils étaient aussitôt emportés par le vent ou tombaient en ruines d'eux-mêmes" car le saint voulait une basilique digne de lui, qui sera construite par Monulphe au VIe siècle" (N. Gauthier). "La mention d'édifices en bois concerne généralement des constructions particulièrement modestes. Ceci, joint aux explications qui justifient à l'époque carolingienne la construction d'édifices de qualité en bois par des usages propres aux régions non romanisées, tend à faire penser que, sur le territoire de l'ancienne Gaule, les églises de quelque importance étaient normalement construites en pierre".

En 585 Grégoire rend visite à saint Walfroy (*Vulfilaïcus*), le stylite des Ardennes près de Carignan, et raconte dans son Livre VIII l'affrontement direct du religieux et de gens du

pays, qui adoraient une immense statue (*simulacrum, statua*) de Diane chasseresse et d'autres statues plus petites (*simulacra*?). L'histoire se termine par la victoire de la nouvelle religion et la destruction de la statue réduite en poussière par l'ermite et le peuple. Sur le sommet de la montagne Walfroy a édifié une église "dont on a rehaussé l'éclat par des reliques de saint Martin et d'autres saints". Grégoire raconte qu'y étant entré seul, il se dévêtit devant le saint autel. " J'y avais, en effet, écrit-il, une ampoule pleine d'huile que j'avais apportée de la basilique de saint Martin; de mes propres mains je m'en oignis tous les membres et bientôt je tombai dans le sommeil. Je me réveillai vers le milieu de la nuit, et tandis que je me levais pour accomplir l'office, je trouvai mon corps entièrement sain comme si aucune plaie n'avait paru sur moi".
La célèbre thèse développée par Emile Mâle en 1950, *La fin du paganisme en Gaule*, soutient que les églises remplacèrent les temples païens sur les mêmes lieux, réaffirmant ainsi paradoxalement la puissance de l'ancienne topographie religieuse. Le sujet est complexe et Bailey K. Young soutient que "cette topographie était indépendante de l'ancien réseau de sites sacrés païens, considérés désormais comme néfastes. Mais cela n'implique pas la destruction de ces derniers dont les vestiges ont pu perdurer, marquant encore le paysage pour longtemps". Cette thèse passionnante mériterait des développements plus longs. "Le geste de Vulfilaïcus marque-t-il, non pas la fin d'une campagne chrétienne à l'encontre d'un paysage païen, campagne ayant débuté deux siècles auparavant avec saint Martin, mais plutôt une nouvelle phase de récupération des lieux païens que l'on se contentait jusqu'alors de laisser dans leur état d'abandon, comme témoins de l'impuissance des démons?" et Bailey K. Young de citer la célèbre lettre du pape Grégoire le Grand à saint Augustin de Canterbury de 601 : les instructions transmises pour la conversion des Anglo-Saxons sont de "ne surtout pas détruire les temples des idoles mais détruire seulement les idoles elles-mêmes qui s'y trouvent". Eau bénite, autels et reliques suppléeront au reste. Une nette distinction entre les époques et les vagues de christianisation est nécessaire, de même que l'étude du syncrétisme religieux, tant décrié par d'aucuns et révéré par d'autres. L'impact de l'épisode de Vulfilaïcus reste toujours vivace vers l'an mil quand le chroniqueur mosan Hériger dans sa *Vita prima Remacli* montre son héros Remacle, à l'instar de Walfroy, qui démolit des pierres dédiées à Diane en Ardenne. La réminiscence nous semble claire : Hériger a lu Grégoire de Tours. De plus, Carignan est à une vingtaine de kilomètres de Cugnon, premier lieu d'implantation de saint Remacle en Ardenne avant Malmedy et Stavelot, vers 650, et saint Martin est incorporé au patronage primitif de l'église de Stavelot; c'est dans l'oratoire de saint Martin que sera enseveli Remacle. Le fameux retable de Stavelot, œuvre d'art mosan de l'abbatiat de Wibald (1130-1158), localise la destruction à Malmedy en représentant Remacle à l'ouvrage. Wibald de Stavelot ne s'y trompe pas, pensons-nous, lorsqu'il fait inscrire sur le retable de Stavelot, érigé comme la conscience historique de l'abbaye, les mots "*simulacra ara Dianae*"; le terme "*simulacrum*" est précisément celui utilisé par Grégoire de Tours. Ainsi cet épisode de Grégoire de Tours trouve un écho indirect à la fois dans l'historiographie et dans l'art.
Bailey K. Young postule *in fine* "que beaucoup de vestiges de l'ancienne topographie religieuse étaient bien visibles aux yeux de Grégoire de Tours et de ses contemporains et le sont restés longtemps encore". Barbara H. Rosenwein démontre, exemples à l'appui, que "les reliques créaient ou renforçaient également certaines hiérarchies : les évêques qui organisaient les cultes de reliques gagnaient en prestige et en influence pour eux-mêmes et pour leur évêché, alors que ceux qui ne le faisaient pas sombraient dans l'oubli".

A Liège, Lambert l'évêque martyr

A Liège, le 17 septembre d'une année inconnue, vers 696-705, saint Lambert, l'évêque de Tongres-Maastricht est assassiné à la suite d'une vengeance privée.
Au Moyen Age, comme à notre époque, la mort violente d'un évêque constitue un événement tragique majeur qui frappe l'opinion. Si le pouvoir politique, impliqué dans l'assassinat, a quelque peu muselé l'émotion populaire, il n'a pu empêcher l'éclosion du culte du saint martyr dont le développement fera la fortune historique de Liège par le choix du nouveau centre de pèlerinage comme nouvelle cité épiscopale. Le processus était irrémédiablement enclenché. Il se déroulera par les interactions entre l'hagiographie, la liturgie et l'architecture. Lorsqu'il inscrit de sa main dans son calendrier personnel la mémoire de son contemporain Lambert, *Landberich(tus)*, à la date du 17 septembre, saint Willibrord, "l'apôtre des Frisons" et le fondateur d'Echternach, est l'un des premiers à contribuer au phénomène. Au Moyen Age l'imbrication de l'Eglise et de l'Etat décuple sans nul doute l'impact d'un pareil assassinat. Pendant tout l'Ancien Régime dans la principauté épiscopale de Liège, Lambert, le *pater patriae*, est la référence fondamentale et l'assise identitaire d'une conscience historique qui deviendra nationale.

Une tradition a la vie longue à Liège : saint Lambert se serait élevé contre l'adultère de Pépin de Herstal avec Alpaïde, et c'est à Jupille près de Liège, au cours d'un banquet, qu'un incident aurait directement mis aux prises l'évêque et la concubine; irritée, celle-ci aurait alors dépêché son frère Dodon pour assassiner Lambert dans sa retraite de Liège. Finement analysée par Godefroid Kurth, cette tradition, apparue la première fois cent cinquante ans après les faits , est aujourd'hui rangée aux placards de l'Histoire. Il n'empêche que saint Lambert devint, bien malgré lui, le "martyr de la chasteté conjugale" c'est-à-dire l'archétype de la fidélité.
Les *Vies* de saint Lambert, qui s'échelonnent de la première moitié du VIIIe siècle au milieu du XIIe siècle, ont été remarquablement étudiées par Jean-Louis Kupper. La plus ancienne fut rédigée par un clerc du diocèse qui n'a pas connu personnellement saint Lambert mais qui a été en mesure d'interroger des contemporains du prélat, entre 727 et 743 environ. Ce texte liturgique devait être lu chaque année, le 17 septembre, jour de l'anniversaire de la mort du saint. Ce texte relève de l'hagiographie - le héros s'achemine vers la sainteté - et l'œuvre est gonflée des *topoï* habituels et des emprunts à d'autres *Vies* de saints, tout en adaptant l'idéal de sainteté - le saint devient un homme étroitement lié au siècle qui exerce, conjointement, des activités religieuses et politiques : il met ses vertus au service du pouvoir.
Au milieu du IXe siècle, la légende commence à se développer. L'implication de la "maison royale" est au cœur du débat qui assaille les différents interprètes des faits. Comme c'est souvent le cas en hagiographie, la légende de saint Lambert s'enrichit, d'année en année, de détails nouveaux calqués sur les événements politiques du moment, et devient une hagiographie de propagande.
Sous l'évêque de Liège Etienne (901-920) une *Vie* en prose est rédigée, qui correspond au besoin d'adaptation en un latin plus châtié que celui de la *Vie* primitive. Sa fonction liturgique apparaît clairement : elle est découpée, suivant l'usage, en neuf "leçons" destinées à être lues à l'office du 17 septembre. La version est expurgée de tout ressentiment à l'égard des Carolingiens mais ne réussit pas à tuer la légende. En marge des textes liturgiques, celle-ci continue, au gré des circonstances, à se développer.
La *Vie* d'Etienne sera longtemps utilisée par les chanoines de la cathédrale jusqu'à la commande vers 1080, auprès du moine Sigebert de Gembloux d'une nouvelle *Vie* de saint

Lambert, synthèse de la légende et de la réalité. Une des idées-forces de l'oeuvre du moine de Gembloux , bien analysée par Mireille Schmitz-Chazan, est l'accession de la race des Francs à l'Empire et la continuité de cet Empire depuis Charlemagne jusqu'aux souverains germaniques des XIe et XIIe siècles. Lambert, qu'il considère comme un évêque impérial, s'efforce de soustraire son maître à l'influence perverse d'Alpaïde, la vraie coupable. Malgré les périls auxquels le souverain expose son âme, l'évêque lui reste foncièrement fidèle.
Au milieu du XIIe siècle, un chanoine de Saint-Lambert, le diacre Nicolas, rédige une nouvelle *Vie*, bien analysée par Renaud Adam. Nicolas l'adresse à Wédric, abbé de Liessies de 1124 à 1147. En 1141, les reliques de saint Lambert avaient triomphé à Bouillon. Deux ans plus tard, le 19 décembre 1143, eut lieu une élévation des reliques du saint qui furent déposées dans une nouvelle châsse. L'abbé Wédric de Liessies, présent à Liège ce jour-là, en profita pour se faire céder quelques reliques du saint. Nicolas lui offre un exemplaire de son oeuvre, une *Vie* parfaitement mise à jour, nécessaire pour la célébration du culte de saint Lambert dans son abbaye. J'avais pour mission, écrit Nicolas, "de rechercher, avec diligence, une cause qui expliquerait, de façon plus digne, le martyre du saint homme; je devais rechercher ses actions recouvertes de la poussière du temps pour les faire ressurgir au grand jour". Nous verrons plus loin l'adaptation subtile qu'en fit le chanoine. Et Jean-Louis Kupper de conclure : "Les contemporains du chanoine Nicolas ont placé leur confiance dans saint Lambert et dans la force jaillissante de ses reliques. Ils ont voulu faire de leur saint patron le symbole d'une volonté politique et l'instrument d'un travail de légitimation. Le clergé du VIIIe siècle avait récupéré le martyre de son pasteur assassiné. Celui du XIIe siècle va donner à la légende sa consécration liturgique".

Le culte de saint Lambert s'est considérablement développé à travers toute l'Europe, principalement en région germanophone. L'iconographie du saint est très riche. Elle insiste sur un assassinat politique qui devient un martyre chrétien. La mort subite d'un prélat impressionne. Sur de nombreuses miniatures médiévales le sacrifice du martyre est mis en parallèle avec le sacrifice de la messe par la présence du calice sur l'autel.
Au Moyen Age les images ont acquis de multiples fonctions et usages. Des interactions existent notamment entre la relique et l'image du saint, comme objet de culte et facteur de sa diffusion. Le plus bel exemple n'est-il pas le Buste-reliquaire de saint Lambert? Sur son socle se déploie le plus beau cycle iconographique de la légende du saint. Sa principale fonction est d'abriter la relique insigne parmi toutes du saint martyr, son crâne transpercé, et d'en permettre les processions. A l'époque moderne des gravures popularisent le buste à travers toute l'Europe. Nous en reparlerons.
Sans réduire la dimension esthétique des œuvres, l'iconographie de saint Lambert est surtout l'illustration des trois fonctions attribuées par les théoriciens du XIIe siècle aux images : apprendre, remémorer et émouvoir. Apprendre tout d'abord : un saint évêque est mort assassiné. Remémorer ensuite : comme d'autres il est la victime politique du pouvoir en place. Emouvoir enfin : le meurtre fut sanglant mais la victime fit preuve d'une étonnante sérénité face à la mort. Seul, devant la troupe qui assaille sa maison, saint Lambert émeut davantage. Le choc provoqué par la mise à mort de "l'homme de Dieu" en est encore plus fort. En outre l'accomplissement de la fonction de l'image et son efficacité sont renforcées par l'aspect artistique. Mais cette triade théologique définissant une légitimité de l'image au Moyen Age constitue une définition normative; elle est de loin dépassée et par la pratique et par toutes les intentions particulières qui interviennent dans sa réalisation. Comme l'écrit Jérôme Baschet, "l'image est bien souvent un instrument privilégié dans la construction d'une légitimité et d'une sacralité d'un pouvoir temporel". Ainsi, autour de la personne de Lambert, saint martyr patron du diocèse et véritable propriétaire de la terre de l'Eglise de Liège, se sont parfaitement

alliées la liturgie, le culte des reliques et l'iconographie pour créer et transmettre une composition hagiographique cohérente, "l'un des moyens permettant de s'élever vers Dieu".

Hubert, de l'histoire à la légende

Liège s'enorgueillit du souvenir de deux saints importants : Lambert et Hubert; le premier devint patron du diocèse, le second celui de la cité. Lambert fut d'abord enterré à Maastricht, alors cité épiscopale et le corps du saint fut ramené à Liège treize ans plus tard, soit en 718 au plus tard. Une "basilique" avait été construite sur le lieu-même du martyre où se produisaient des miracles. C'est Hubert, successeur de Lambert à l'épiscopat, qui décida cette translation qui équivaut à ce que nous appelons aujourd'hui la canonisation. Elle allait faire la fortune historique de Liège : le culte de saint Lambert connut un rayonnement extraordinaire et Liège devint le centre d'un important pèlerinage. Pourtant Hubert ne fut pas en reste. Il devint l'un des saints mosans les plus populaires.

Quand Hubert mourut le 30 mai 727 à Tervuren, son corps fut ramené à Liège en la basilique Saint-Pierre; cette église aujourd'hui disparue, proche du palais, avait été fondée par l'évêque qui la destinait à une fonction cimetériale. Il y fut enseveli dans un sarcophage en pierre devant l'autel de Saint-Aubin au milieu de la crypte. Le 3 novembre 743, en présence de Carloman, maire du palais d'Austrasie, eut lieu l'exhumation du corps de Hubert qui, selon son biographe, apparut intact et dégagea une "odeur de sainteté". L'historien néglige souvent ces impressions sensorielles, olfactives, sonores, visuelles, pourtant si importantes, perçues par les pèlerins mais à peine évoquées par les textes : l'impact du son des cloches, les cris des malades, les fumées de l'encens, la lumière des oculi des cryptes, la flamme des cierges, et … l'odeur de sainteté. Elles contribuent à ce tableau impressionniste de la sainteté.
La date du 3 novembre devint la date de la fête de saint Hubert. En septembre 825, après avoir demandé conseil à son métropolitain, l'évêque de Liège Walcaud permit la translation à Andage en Ardenne des reliques de Hubert. Le saint donna son nom à la localité et à l'important monastère bénédictin, siège d'un pèlerinage international. Libéré de la concurrence que Lambert lui faisait à Liège, Hubert se construisit en Ardenne une personnalité légendaire nouvelle, popularisée par une iconographie exceptionnelle.

La clé de saint Hubert, dont nous parlerons plus loin, fait partie de la légende de saint Hubert. En milieu mosan, la clé n'est pas un attribut iconographique propre à saint Hubert. C'est saint Servais qui en est le plus souvent gratifié. La célèbre clé de saint Servais, en réalité du début du IXe siècle, est aujourd'hui conservée au Trésor de Saint-Servais de Maastricht. La *Vita* et les *Miracula sancti Servatii*, rédigés par le prêtre Joconde à la fin du XIe siècle, la mentionnent : la découverte de la clé dans le tombeau du saint lors de l'élévation de ses reliques aurait été accomplie à l'époque de saint Hubert; la quasi homonymie des noms permet à Joconde de suggérer le rôle joué par son contemporain Humbert, prévôt de Saint-Servais de Maastricht (+1086), dans ses efforts de promotion du culte de saint Servais. Ce que nous retiendrons surtout pour notre propos, c'est l'association de saint Hubert et d'une clé de saint Servais.

Si la clé de saint Hubert n'est pas un attribut iconographique du saint, elle apparaît pourtant dans les gravures du XVIIe au XIXe siècle qui montrent "Saint Hubert priant dans la Grotte de l'église Saint-Pierre de Liège" : la clé est posée au pied de l'autel près de la crosse et de la mitre du saint. Au XVIIIe siècle, une gravure sur bois de Philippe J. Lecuyer montre la

scène de la conversion de saint Hubert : dans le ciel un ange apporte l'étole et la clé. Le dessin préparatoire d'Englebert Fisen de la toile qui ornait jadis le maître-autel de l'église Saint-Hubert montre l'ordination de saint Hubert par le pape : dans le ciel, un ange avec l'étole et saint Pierre une clé à la main. Dans la superbe peinture du songe du pape Serge attribué à Roger de la Pasture (vers 1495) seuls la mitre et l'étole sont apportées par un ange au pape : il vient lui suggérer de nommer Hubert, alors en pèlerinage à Rome, comme évêque de Liège.

A Huy, Domitien l'évêque confesseur

Saint Domitien est le patron de Huy. Evêque de Tongres-Maastricht, il participa à deux conciles en 535 et 549 et sa souscription aux bas des actes sont les seules attestations historiques que l'on aît conservé du personnage. Vers l'an mil son souvenir ressurgit à Huy où il a la réputation d'avoir chassé un dragon et d'être enseveli. Sa châsse du XIIe siècle remplace une châsse plus ancienne.

Plusieurs écrits hagiographiques perpétuent la mémoire de l'évêque : la première *Vie* de saint Domitien, la *Vita prima Domitiani* (VD1), les *Vies* postérieures, la *Vita secunda* (VD2) et la *Vita tertia* (VD3), de même que les *Miracula Domitiani*.
Si la *Vita prima*, écrit postérieur de plusieurs siècles à la mort de Domitien, n'apporte rien d'essentiel sur la carrière du saint lui-même, en revanche, à l'analyse, elle se révèle être un témoin privilégié de la culture du XIe siècle. Texte délaissé par l'érudition positiviste car dénué à première lecture d'une signification obvie, la VD1, remise dans son contexte, révèle toute sa dimension spirituelle dans le portrait qu'elle propose du bon évêque, face à l'hérésie notamment; en outre elle apporte des éléments très instructifs, contemporains de sa date de rédaction.
Bien sûr, faute de documents, des questions subsistent quant aux visées exactes de cette hagiographie épiscopale. Comme l'écrit le chanoine Henri Platelle, "l'évêque est [tout d'abord] l'image du Christ, notamment en vertu du rite de l'onction". Par conséquent, la cérémonie d'élection et de consécration du saint sera très bien décrite dans la VD1. Domitien est porté à la tête de l'Eglise diocésaine, mais pour l'Eglise de Huy, la mise en exergue de son saint patron est aussi un événement capital. Un évêque, si l'on peut dire, est "propulsé" comme archétype de sainteté dans "une Eglise disposant la société toute entière selon une chorégraphie parfaite". Dans ce XIe siècle où s'affrontent plusieurs modèles de société, une *Vie* de saint comme la VD1, par les transferts opérés et les réminiscences qu'elle engendre, est aussi une réponse à une contestation profonde, à un mouvement "hérétique". Elle est indirectement l'écho des " bruissements d'hérésie" de l'époque, pour reprendre la belle expression de Guy Lobrichon. On y voit en effet l'évêque réagir fermement contre des hérétiques. Du point de vue strictement hutois, la recherche des origines et des racines, dans le cadre d'un processus de légitimation, pouvait aussi, tout comme à Maastricht, la ville de saint Servais, fournir quelques explications, surtout quand on sait l'attachement très fort du chapitre collégial de Huy à son saint patron, attachement qui se manifestera plus tard à maintes reprises; surtout lorsque l'on sait que l'église de Huy et son domaine appartenaient depuis 874 à l'évêque de Cambrai; Notger en aurait récupéré la propriété. En 1066, lors de la consécration de la nouvelle collégiale hutoise reconstruite par l'évêque de Liège Théoduin, son confrère Libert de Cambrai est bel et bien présent. Dans cette grande cérémonie cadrerait parfaitement la lecture d'une *Vie* d'un évêque de Liège enseveli à Huy qui fut aux prises avec l'hérésie. L'hypothèse tient la route.

La VD2, quant à elle, fut rédigée entre 1172 et 1185; la VD3 entre 1185 et 1246-1251. Quant aux *Miracula Domitiani*, leur datation a pu être fixée entre 1172 et 1196. Leur intérêt, faut-il le dire, est considérable pour le culte du saint.

En clôturant ce dossier hagiographique de Domitien, nous ne pouvions nous ôter de l'esprit l'idée de l'existence possible d'une *Vita Domitiani antiquissima* (VD0), jusqu'à présent inconnue. En effet on a tout lieu de penser que l'archevêque de Mayence Willigise, archichapelain d'Otton III, a été mêlé à une élévation des reliques de Domitien sous l'épiscopat de Notger (972-1008). Dans une perspective, convenons-en, assez classique mais combien séduisante, n'est-il pas légitime de supposer que cette élévation aît suscité la rédaction d'une *Vita* ou, tout au moins, d'un texte documenté, dû peut-être à la plume d'Hériger. L'abbé de Lobbes, bras droit du prince-évêque Notger, a très bien pu assister à ces événements. Il serait d'ailleurs étonnant qu'il ne se fût pas intéressé de très près à ce prédécesseur "hutois" de Notger, à ce maillon dans la prestigieuse généalogie épiscopale. Le chanoine Anselme (+ 1056), continuateur de l'œuvre d'Hériger, est quant à lui plus proche encore de l'époque supposée de rédaction de la VD1. Ainsi, au-delà du personnage historique et légendaire de Domitien, des questions fondamentales subsistent sur la méthode d'élaboration de la "Geste des évêques de Tongres-Maastricht-Liège" et, plus encore, sur l'origine du pouvoir temporel de ceux qui deviendront plus tard les princes-évêques de Liège.

En Ardenne, saint Remacle l'évangélisateur. Entre mythe et réalité

Parmi les "évangélisateurs" du pays, Remacle s'est taillé une solide réputation; il est considéré comme l'une des grandes figures du siècle de saints. Vers 650, originaire de Luxeuil et de Solignac, il vient en Ardenne pour fonder une abbaye à Stavelot-Malmedy (Diocèses de Tongres-Maastricht et de Cologne), après un essai manqué à Cugnon-sur-Semois (Diocèse de Trèves).

La *Vita Remacli*, écrite vers 830-840 par un anonyme de Stavelot, n'apporte rien sur Cugnon. Par contre, Hériger développe le sujet : il parle d'un oratoire "creusé dans la roche", objet de pèlerinage. Si l'établissement vers 650 d'un monastère à Cugnon paraît aléatoire, cette grotte dont parle Hériger devait sans doute exister aux alentours de l'an mil, lorsqu'il rédigea sa *Vita Remacli*.

Le schéma-hypothèse que nous avons dégagé des sources renouvelle la problématique de cette fondation monastique en Ardenne et la rend, nous semble-t-il, plus compréhensible. Remacle quitte Solignac, à l'instar de Colomban et de ses retraites *in deserto*, ou même à l'exemple de Benoît de Nursie, pour s'établir dans la forêt d'Ardenne. Recommandé auprès du roi, peut-être par l'intermédiaire d'Eloi son protecteur, Remacle reçoit du souverain Sigebert III un diplôme de fondation monastique. L'action de Remacle peut servir les desseins du roi qui en avertit son maire du palais, l'homme-fort du moment, qui est aussi possessionné dans la région en question. Pour le roi, dont la piété est bien connue, le soutien apporté à Remacle s'inscrit dans un état d'esprit généreux envers l'Eglise pour le salut de son âme mais aussi, à l'âge de sa majorité, comme une marque d'émancipation, toute relative puisqu'il en réfère à son maire du palais Grimoald. Pour ce dernier, Remacle est un pion sur un échiquier politico-stratégique, à un moment où les Pippinides cherchent à conquérir le pouvoir et où les abbayes servent leurs desseins. Le projet de Cugnon est abandonné et c'est à Malmedy et à Stavelot que Grimoald

installe son protégé. C'est le maire du palais qui "fera construire les monastères". Toujours dans cet esprit de *peregrinatio* et de recherche de solitude, Remacle pousse ainsi plus loin son action, de Cugnon à Malmedy et à Stavelot, plus au Nord dans cette Ardenne profonde. Il reçoit alors le deuxième diplôme.

André Ozer explique géologiquement le choix de Remacle pour Stavelot. Il met en évidence la spécificité de la roche appelée "Poudingue de Malmedy", conglomérat fluviatile d'âge permien, qui affleure sur 22 km de long et 2,6 km de large, qui se répartit sur deux lambeaux principaux, celui de Stavelot-Malmedy et celui de Basse-Bodeux. "Par ses versants en pente douce, ses sols plus riches grâce à la présence de calcaire et à un meilleur micro-climat, entre autres un excellent ensoleillement des versants septentrionaux, cette dépression constituait une zone favorable à l'agriculture au sein d'une Ardenne peu adaptée à cette activité". L'affectation herbagère du sol, les caractéristiques chimiques de l'eau, et l'exploitation de l'or dans la région sont autant d'arguments en faveur du choix de Stavelot par Remacle. En poussant plus loin encore l'analyse, Stavelot est situé sur une terrasse de l'Amblève et à l'abri des inondations, contrairement à Malmedy, l'endroit des eaux capricieuses, comme l'indique l'étymologie de son nom. Ce qui pourrait expliquer la préférence de Remacle pour Stavelot, après avoir fondé Malmedy, qui, plus est, se situe dans le diocèse de Cologne.
Anne Dudant recherche des traces de centuriation du sol c'est-à-dire le découpage de la terre en lots carrés ou rectangulaires, de superficie égale, appelés centuries, assignés aux vétérans des légions romaines. Elle suppose, sans preuve absolue, la présence en Ardenne d'un cadastre d'époque romaine, qui constitue l'assiette de l'impôt foncier, et relit les sources historiques dans ce sens.

Si la contrée n'est pas vierge de toute colonisation, les conditions de vie sont bien différentes du "paradis" de Solignac, l'abbaye d'où provient Remacle décrite comme telle dans les sources historiques. Le climat, pour ne prendre que cet exemple, a dû constituer un fort contraste. La nouvelle perspective ainsi tracée considérerait Remacle comme un religieux à l'idéal bénédictino-colombanien, manipulé sur une scène politique, dont il doit tant bien que mal s'accomoder. Malmedy relève de l'archidiocèse de Cologne, Stavelot du diocèse de Liège. Les deux monastères sont unis sous la crosse d'un même et seul abbé.

A Stavelot, du corps saint à la collection de reliques

Il faut faire un grand effort d'imagination pour se représenter, à partir des premiers diplômes, les débuts de l'abbaye de Stavelot. Les huttes - *tuguriola* - sont groupées autour du sanctuaire qui abrite les saintes reliques - *sanctorum pignora*. Où ont-été acquises ces reliques? Quelle confiance accorder au passage de la *Vita* d'Hériger vers l'an mil qui rapporte un pèlerinage de Remacle à Rome et l'acquisition de reliques de saint Pierre?

Le souvenir du saint lui-même est à l'origine d'une création de reliques endogènes : Remacle est enseveli à Stavelot et sa sépulture est génératrice d'un pèlerinage. Après les premiers temps de la fondation monastique à Malmedy et à Stavelot (VIIe-VIIIe siècles), la consolidation hagiographique se poursuit au IXe siècle autour du souvenir de saint Remacle à Stavelot où il désira être enterré.

Monasteria que sunt in honore patroni nostri Petri et Pauli apostolorum et sancti Martini vel ceterorum qui ibidem ad ipsa loca venerari noscuntur disent les anciennes chartes. Comme toute recherche sur des vocables de sanctuaires, l'étude du titre de l'abbaye est périlleuse. Des embûches en jonchent le chemin. D'abord certains actes recopient systématiquement d'autres, ainsi des formules identiques se retrouvent à des époques différentes et il faut faire preuve de critique. Ensuite Stavelot-Malmedy sont toujours associés sous un même titre d'abbaye; les exceptions sont rares et méritent commentaires. Enfin, la nature des documents est importante : un nouveau titre passe plus vite dans un genre populaire comme certaines *Vies* de saints, en avance pour les sentiments. Ainsi, par exemple, lorsqu'un saint, héros local, tend à l'emporter sur un vocable ancien d'une église, le passage est plus rapide dans la langue populaire que dans le langage administratif ou juridique. Il ne faut pas mélanger les genres.

Dans les premières chartes, le titre de l'abbaye énumère, dans l'ordre, les saints Pierre, Paul et Martin. Martin est aussi le titulaire de l'oratoire de Stavelot où primitivement fut enseveli Remacle (jusqu'en 685). En énumérant les titres, on constate que l'accent se déplace manifestement sur le trésor des reliques. Parmi ces reliques insignes de l'abbaye, il en est une qui tend progressivement à prendre la première place : le corps de saint Remacle, enterré à Stavelot, comme il est bien spécifié. En 902, Remacle est nommé comme seul titulaire. Aux Xe et XIe siècles, Pierre et Remacle resteront le plus souvent les deux titulaires énoncés : le premier comme le patron primitif, et le second comme le héros local, enseveli et vénéré à Stavelot, et dont le nom va bientôt désigner l'abbaye. Cette "ascension" manifeste du patron local n'a rien d'exceptionnel; elle caractérise l'essor naturel du culte d'un saint fondateur. Pour les mentions de terres ou de biens, on trouve saint Pierre et saint Remacle, puis, dès 911, saint Remacle, de plus en plus seul. La "terre de saint Remacle" désigne le territoire abbatial et les "moines de saint Remacle" ses propriétaires.

Remacle mourut un 3 septembre entre 673 et 677, dates déduites d'un examen attentif des sources historiques. La succession immédiate de saint Remacle est historiquement difficile à établir à cause de la carence des documents.

Babolène est abbé en 676. Il fut abbé de Saint-Maur des Fossés (641-après 658). L'hypothèse d’une translation par Babolène des reliques de saint Simètre à Lierneux peut être avancée. Le territoire monastique, augmenté à l’époque du domaine de Lierneux, est ainsi marqué et sacralisé par le présent de reliques insignes provenant de Rome.

Goduin est mentionné comme abbé dans trois chartes que l'on doit situer entre 676 et 690.
L'étude attentive des sources indique que saint Remacle entreprit sans doute la construction d'une abbatiale à Stavelot mais qu'il était mort quand l'église fut totalement achevée : ainsi l'atteste le premier chapitre du Livre I des *Miracula Remacli*, rédigé vers 851-861, qui rapporte que l'autel de l'église était toujours en construction alors que l'on honorait déjà Remacle d'un culte. Selon la *Dedicatio Stabulensis*, récit de la dédicace de l'église de Poppon en 1040, c'est Goduin qui consacra l'abbatiale. Cette dédicace nous semble devoir concorder avec la translation du corps de saint Remacle dans le nouvel édifice et être fixée au 25 juin.

A Stavelot, le culte de saint Remacle joue le rôle d'un catalyseur : le lieu de sépulture du saint détermine la résidence de l'abbé et s'entoure de constructions religieuses; des oeuvres hagiographiques sont produites à la gloire du saint patron.
C'est au début du IXe siècle que commence à se développer la littérature hagiographique

relative à saint Remacle. Comme les autres grands saints du diocèse, le héros local aura lui-aussi droit à une *Vita*, qui construit un modèle hagiographique à usage interne et externe du monastère. Car le saint patron de Stavelot fut aussi un moine, et son archétype va être utilisé à une époque où le monachisme subit une profonde restructuration.

Près de deux siècles après la mort de saint Remacle, vers 830-840, un hagiographe mit par écrit les faits importants de sa vie, s'aidant des traditions, orale ou écrite, de Stavelot mais surtout puisant dans les actes d'autres saints et complétant son oeuvre des ficelles habituelles des *topoï* hagiographiques connus. C'est le premier stade de la "légende dorée" de saint Remacle.

A Malmedy, saint Quirin contre saint Remacle

Le culte de saint Quirin survient à Malmedy dans le contexte très spécifique de la querelle et du schisme entre les deux monastères de Stavelot et de Malmedy au XIe siècle. Malmedy s'approprie des reliques de saints du Vexin normand, dont fait partie le corps de Quirin, sans que l'on connaisse réellement la chronologie réelle et tous les détails de l'acquisition, hormis une justification hagiographique *a posteriori* indispensable, la *Translatio Malmundarium et Miracula sancti Quirini et aliorum*, que dans une première approche, peut-être hypercritique, nous daterions volontiers des années 1062-1071.

Quirin, prêtre martyr au Vexin, est fêté le 11 octobre. D'après leur *Passio*, l'évêque Nicaise, le prêtre Quirin et le diacre Scuvicule auraient évangélisé la vallée de la Seine, en aval de Pontoise et jusqu'à Rouen, sous le règne de l'empereur Domitien (81-95). Quirin aurait délivré la contrée d'un dragon. Décapités tous les trois, de nuit, les martyrs portèrent leur tête jusqu'à l'île de Gasny où ils furent ensevelis. Le corps de Quirin et les reliques d'autres saints normands furent transférés à Malmedy. Le récit de cette translation, fêtée le 9 juillet, rédigé selon nous après 1062, assigne la date de 808 à l'événement; toutefois les premières traces sûres du culte de ce saint et de ses compagnons à Malmedy ne remontent pas au-delà du XIe siècle. Le dossier hagiographique est difficile et nous reviendrons sans doute un jour sur le sujet. Quirin devint le patron principal du monastère de Malmedy; son culte rayonna très faiblement sur la région (Stavelot, Lierneux, Huy, Saint-Trond...) mais fut souvent confondu et supplanté par celui plus célèbre de saint Quirin de Neuss.

Quirin s'érige progressivement en patron du monastère et de Malmedy.
Pourtant le patron primitif semble avoir été saint Juste, dont la première trace historique de culte est contenue dans un acte diplomatique de 1004. La *Translatio Justi*, récit de la translation du corps de saint Juste à Malmedy, rédigé sans doute entre 940 et 980, doit être interprété comme le premier pas vers une hagiographie malmédienne indépendante dans la lutte contre Stavelot. Les litanies de Stavelot du Xe siècle mentionnent pourtant le saint, mais cela n'a rien d'anormal quand on sait qu'il est inscrit au martyrologe. En 1040, l'association des châsses de Remacle et de Juste à la grandiose cérémonie de dédicace de Stavelot laisse à penser qu'il s'agit chez l'abbé Poppon d'une concession aux moines de Malmedy, par ailleurs rappelés à l'ordre. Juste est présenté à l'époque comme le patron principal de leur monastère. La présence momentanée des reliques d'Agilolf à Malmedy (1061-1062) fait passer au second plan les autres saints. Arrivent alors les reliques de Quirin et de ses compagnons. Le pseudo-inventaire popponien du trésor malmédien associe, dans l'ordre, Quirin et Juste, avec la mention *corpora sanctorum integra*

cum capitibus. Par rapport aux autres, ces reliques ont donc une particularité et non des moindres : les moines possèdent des corps *entiers* avec les chefs.

Le corps d'Agilolf ayant été envoyé par les malmédiens à Cologne comme présent à l'archevêque Annon, les reliques de Quirin et de ses compagnons arrivent à point pour enrichir le trésor de Malmedy. L'inventaire du XIIe siècle de ce trésor insiste sur trois noms qui sont inscrits en capitales : MARIE, QUIRIN et JUSTE. Si l'on s'en tient à l'ordre de l'énoncé, Quirin a déjà ravi la place d'honneur. Au cours des siècles, le phénomène va s'amplifier. Hormis le culte marial et la présence de reliques de saint Pierre, saint Quirin va être propulsé à la tête du monastère de Malmedy en véritable patron, à l'égal de Remacle pour Stavelot. Deux arguments nous paraissent avoir plaidé en sa faveur : d'une part, nous l'avons dit et nous insistons, la présence d'un corps entier, caractéristique propre aux anciens trésors d'églises, avant que ne se développe la mode de véritables collections de reliques faites d'infimes parcelles d'ossements ou d'autres objets. D'autre part, saint Juste était un enfant, martyr célèbre sans doute, tout autant que Quirin, mais un enfant tout de même. Quirin, saint céphalophore, a combattu un dragon; à la fin du Moyen Age et à l'époque moderne son iconographie exploitera ces thèmes susceptibles de frapper l'imagination des foules. Enfin, le corps complet de Quirin est accompagné de reliques de ses compagnons, parmi lesquelles celles de plusieurs archevêques de Rouen. Cette quête de prestige, grâce aux reliques et aux légendes qui les entourent, est sûrement le facteur décisif de l'irrésistible ascension de Quirin que l'homonymie avec d'autres Quirin a aussi pu favoriser. Tout se passe comme si la maturité du martyr conférait à son culte une valeur plus élevée.

En 1046 des reliques de saint Quirin sont présentes dans un autel de Stavelot et une dent du saint est incluse dans l'inventaire des reliques de la chapelle Saint-Vith érigée par l'abbé Wibald (+ 1158). A Malmedy, le succès de Quirin est irrésistible. Selon le chroniqueur François Laurenty, qui écrit vers 1650, relayé au siècle suivant par François-Augustin Villers, en 1207 l'abbé Gérard ouvrit la châsse de saint Quirin pour en soustraire un os, ainsi qu'une partie du bras de saint Nicaise qu'il fit exposer solennellement aux jours de fête; il fit aussi couvrir de lames d'argent artistement travaillées le cercueil de saint Quirin. Selon le même Laurenty, en 1470 une bagarre mit aux prises trente paysans de Waimes avec une bande de deux cents pillards limbourgeois, conduits par le seigneur de Gleumont; ces derniers qui voulaient s'emparer de leur bétail furent mis en fuite, grâce au secours de saint Quirin, "patron de l'église de Malmedy", que l'on crut voir en habits sacerdotaux, armé d'un bouclier, à la tête d'une troupe céleste, dispersant les ennemis. Les paysans vinrent en pèlerinage remercier le saint et suspendirent devant sa châsse un arc et des menottes en fer prises aux limbourgeois. Cet épisode de triomphe du saint malmédien est à ranger dans la série des triomphes des saints mosans, ces fameuses victoires, que nous connaissons, attribuées aux saints par la puissance de leurs reliques. En 1485 Quirin entre dans le patronage d'un autel de l'abbatiale de Stavelot.

Guillaume de Manderscheid, abbé de Stavelot-Malmedy de 1501 à sa mort en 1546, est un artisan de réforme. C'est lui qui introduisit les statuts et les cérémonies de la Congrégation de Bursfeld dans les deux monastères, ainsi qu'à l'abbaye de Prüm qu'il détenait aussi.
Le 4 mars 1509 l'abbé présida une procession solennelle à Stavelot pour obtenir la fin des calamités qui s'étaient abattues sur la région. Les premières années du XVIe siècle furent en effet une période de troubles pour la principauté de Stavelot-Malmedy. Guillaume voulait replacer sous son autorité le comté de Logne qui avait été donné en engagère à la famille de La Marck; il fallut attendre l'intervention des troupes impériales en 1521, qui ruinèrent la forteresse de Logne, pour réaliser son dessein. Une procession organisée en 1509 à Stavelot s'inscrit dans

ce climat troublé. La châsse de saint Quirin, précédant celle des autres saints de Malmedy, y est présente; elle a rejoint à Stavelot la châsse de saint Remacle et les reliquaires des autres saints stavelotains. Le rassemblement des moines des deux monastères avec les reliques de leurs saints patrons, en présence de leur abbé, est symbole d'union face à l'adversité.

Le culte des saints à Malmedy, en particulier celui de saint Quirin, reçut un sérieux coup de pouce de la part de l'abbé. En 1509, il fit don d'une châsse pour saint Quirin et érigea une confrérie en son honneur. Toujours selon François Laurenty, l'abbé Guillaume fit déplacer du maître-autel dans la nef la châsse de saint Quirin pour en faciliter le pèlerinage. Un recueil des miracles du saint fut rédigé à cette époque : il s'inscrit parfaitement dans l'élan de dévotion manifesté par l'abbé de Manderscheid.

A Andenne-aux-sept-églises, sainte Begge

Après la mort de son époux Anségise, fils de saint Arnoul, évêque de Metz, Begge (+ 693), fille de Pépin de Landen et sœur de sainte Gertrude, fonde le monastère d'Andenne où elle sera enterrée. Le culte de sainte Begge renaît à la fin du XIe-début XIIe siècle et les reliques jouent un rôle important dans son développement. Vers 1100 la translation du corps de sainte Begge est peut-être à mettre en relation avec la rédaction d'une *Vita*. En 1095 la communauté monastique emmène la châsse devant le duc de Lotharingie Henri II pour revendiquer un règlement d'avouerie, bien étudié par Georges Despy. Enfin, en 1101 c'est à Aix-la-Chapelle devant l'empereur Henri IV que les moniales transportent les reliques de leur sainte patronne et obtiennent justice contre leur avoué. Dans les luttes seigneuriales les religieux fourbissent comme arme ultime leurs reliques. En outre, d'après sa *Vita*,- *topos* hagiographique- , Begge aurait rapporté de son pèlerinage à Rome des reliques de la Sainte Croix, des pierres maculées du sang du protomartyr Etienne et un fragment des chaînes de saint Pierre. D'après la tradition Begge fit construire sept chapelles en souvenir des sept oratoires de Rome, églises rénovées au XVIIIe siècle.

Le trésor de la collégiale d'Andenne s'est constitué au cours des siècles : pour la sainte fondatrice une châsse, un des chefs d'œuvre de l'orfèvrerie Renaissance, et un buste-reliquaire de la fin du XVIIe siècle-XVIIIe siècle. Un petit reliquaire du second quart du VIIIe siècle y fut découvert au début du XXe siècle et est aujourd'hui conservé au Musée Diocésain de Namur : une âme de chêne recouverte de lames de cuivre doré au décor d'entrelacs et d'animaux stylisés sur les pignons; il contenait des reliques d'évangélistes et de martyrs. A Andenne, pour la vénération des reliques tout un rituel est suivi : baiser et bénédictions sur le corps de sainte Begge, passage sous la châsse, lieu privilégié de protection et de miracles, processions….Dès le XVe siècle, l'association de Begge à la création du mouvement béguinal redonne un second souffle à son culte, surtout au XVIIe siècle. Comme tous les saints mosans, sainte Begge opéra, elle-aussi, des miracles posthumes, rapportés par sa *Vita*. Comme Hélène Jadin l'a bien montré, le lieu de sépulture de la sainte y tient la vedette. Ces miracles de glorification et surtout de guérison sont caractéristiques d'un culte en quête de régénérescence.

A Aldeneik-sur-Meuse, les saintes Harlinde et Relinde

D'après la *Vita Harlindis et Relindis* (ca. 855-881), biographie postérieure d'un siècle

environ à la mort des saintes patronnes d'Aldeneik-sur-Meuse, les saintes furent instruites dans l'art des textiles où elles excellèrent. La *Vita*, remarquablement étudiée par Alain Dierkens, mentionne des *palliola*, conservés à l'abbaye, qu'elles auraient réalisés de leurs propres mains et qui nous parvinrent en se chargeant de toute une légende : le *velamen Relindis virginis*, voile de lin blanc, cité depuis le XIVe-XVe siècle, le *velamen Harlindis abbatissae*, et enfin la *casula*, qui a pu servir à protéger les reliques lors de leur élévation par l'évêque de Liège Francon (+ 901).

Les textiles d'Aldeneik sont aujourd'hui conservés à Maaseik. La *casula* est constituée de broderies anglo-saxonnes incorporées dans un étonnant patchwork aujourd'hui complètement restauré. Milred Budny s'est interrogée sur l'arrivée de ces pièces sur le continent. Les exemples montrent que des missionnaires comme Boniface ou Willibrord ont désiré avoir près d'eux des objets utilitaires, ce qui permet, à la lumière de ces œuvres, de réexplorer les relations entre l'Angleterre et le continent. Une reconstitution contemporaine extraordinaire de ces broderies permit de calculer le temps de travail considérable nécessaire à la réalisation de la *casula*, soit 257 heures pour une seule bande.

A Dinant, Perpète l'évêque confesseur

En l'insérant dans la liste épiscopale liégeoise, Hériger est le premier chroniqueur à parler de saint Perpète. Sans nul doute, autour de l'an mil, l'évêque faisait l'objet d'un culte à Dinant, par ailleurs résidence épiscopale, et ce culte concourrait à cette sacralisation du territoire liégeois le long de la Meuse. La "terre de saint Lambert", bien reconstituée par Jean-Louis Kupper, s'étirait sur l'axe fluvial et des sentinelles sacrées veillaient à sa sécurité, avec toutes les armes spirituelles du Moyen Age.
C'est aussi au XIe siècle que Perpète, évêque pour certains en 598, apparaît dans les livres liturgiques. La légende dorée de l'évêque est prête à se développer : extraction illustre, grand savoir, modèle de vie, lutte de l'évêque contre l'hérésie, prédilection pour Dinant… Son historicité est pourtant sujette à caution.

D'abord à l'église Saint-Vincent, ses reliques sont transférées et conservées à la collégiale dont le vocable marial primitif associe le nom du saint. Comme d'autres saints mosans, le crâne du saint fut détaché des autres reliques et enfermé dans un buste-reliquaire, refait en 1671 par l'orfèvre athois Philippe Le Noir. La châsse, décrite par les sources historiques, subit les malheurs du sac de Dinant en 1466 et ne fut restituée aux chanoines de la collégiale qu'en 1476, après bien des inquiétudes. La Révolution française nous en priva.

Hadelin, saint mosan par excellence

Le schéma de développement du culte de saint Hadelin se perçoit rapidement.
La plus ancienne attestation semble être, jusqu'à présent, sa mention *(Hadeline)* dans des litanies du Xe siècle du monastère de Stavelot**.** Quant à l'information sur la carrière du saint, il faut attendre la seconde moitié du Xe ou le début du XIe siècle pour qu'une *Vita, Vie* latine, postérieure de trois siècles environ au décès de Hadelin, relate son action et ses miracles, avec pour seul indice chronologique sa contemporanéité avec saint Remacle. En Austrasie, dans la seconde moitié du VIIe siècle, Hadelin aurait été l'un de ces artisans de la christianisation. Nous l'avons dit : ce phénomène de christianisation lent et complexe, faute de sources

suffisantes, pose des problèmes d'interprétation. Les découvertes archéologiques (VIe - VIIe siècles) d'Anthée et de Franchimont ont toutefois permis à Alain Dierkens d'étayer certaines données de la *Vita Hadelini* et, dans la foulée, d'établir peut-être l'existence historique de Hadelin lui-même. L' "ermitage" que le saint fonda à Celles donnera naissance à une communauté religieuse, dont les origines sont nébuleuses. Le XIe siècle marque un tournant décisif du culte. C'est à cette époque en effet, avec l'affinement de dates ci-dessous, que sont groupées les principales sources historiques et archéologiques conservées, qui sont autant d'éléments déterminants de son essor : *Vita,* église, châsse et monnaie au nom et à l'effigie de Hadelin. Du XIIe siècle datent certaines parties de la châsse du saint.

En 1338, le chapitre de Celles est transféré à Visé et le culte de saint Hadelin vient, reliques en tête, s'implanter dans la ville mosane. Avant 1414 le chef du saint est séparé du reste de ses ossements et placé dans un buste-reliquaire. Désormais Hadelin marquerait de son empreinte sa nouvelle résidence, au point de prétendre même au titre de la collégiale, primitivement dédiée à saint Martin.

Un *Abrégé* de la *Vie* de saint Hadelin, imprimé à Liège en 1788, précise que "l'ouverture de la Châsse ne devoit se faire qu'avec cérémonie et avec la décence due aux Saints". Destinée à assurer la pérennité des reliques qu'elle abrite et *ipso facto* quasi sacralisée, la châsse de saint Hadelin a traversé les siècles bon gré mal gré. Elle a réussi à sauvegarder une série de documents. Tout d'abord les restes corporels du saint pour lesquels elle a été conçue, mais aussi des objets archéologiques, sans oublier des écrits, matériaux privilégiés de l'historien. Chaque époque a enrichi la documentation par la rédaction d'un procès-verbal d'ouverture de la châsse. Il semble que les historiens, même contemporains, aient manifesté à l'égard du contenu des châsses la peur que l'homme du Moyen Age éprouvait parfois à toucher, à effleurer, voire même à contempler des reliques. En ouvrant aujourd'hui ces écrins, on assiste à des découvertes quelquefois surprenantes. La châsse de saint Hadelin échappe peut-être à la règle car, exceptionnellement grâce aux archives, on savait en gros à quoi s'attendre; c'est cependant en 1987 la première fois qu'a été publié intégralement son contenu. L'ouverture de la châsse et du buste de saint Hadelin, pratiquée en 1987 a mis au jour plusieurs documents écrits. Toutefois les archives ont gardé le souvenir d'autres documents qui sont aujourd'hui malheureusement perdus.

Le document écrit le plus ancien renfermé dans la châsse est un petit parchemin, d'une écriture à l'encre noire, contemporaine de son époque de rédaction, à savoir 1414.
On y apprend que, le 16 mai 1414, on replaça dans la châsse un corporal et un autre textile, découverts dans celle-ci lors de la déposition du chef du saint. Une authentique l'atteste, trouvée aussi dans la châsse où elle avait été posée depuis 709 ans. Cette lanière de parchemin est accompagnée de trois documents écrits sur papier de 1653, 1667 et 1788 qui reproduisent son texte dans le but de le sauvegarder ou d'en faciliter la lecture. Outre ces quatre documents, la châsse renferme aussi une authentique sur papier d'une écriture du XVIIIe siècle, qui identifie le peigne en ivoire du XIIe siècle, conservé dans la châsse, et une authentique sur papier d'une écriture de la même époque, qui accompagne la longue et étroite étole des XIe-XIIe siècle.

Il faut savoir que c'est une habitude séculaire de recopier dans un procès-verbal d'ouverture de châsses le ou les procès-verbaux précédents. D'une étude de critique interne du document, nous avons émis l'hypothèse qu'il y aurait eu trois étapes dans la rédaction du texte : d'abord un hypothétique document de 704; ensuite un document, vraisemblablement de

1046, qui recopierait celui de 704; et enfin une copie de 1414, servant à les identifier.
Outre les documents écrits, deux sortes de reliques sont enfermées dans la châsse de saint Hadelin les reliques réelles, ossements du saint contenus dans deux coffres vitrés, posés en 1888 dans la châsse, et des reliques historiques, c'est-à-dire des objets réputés avoir appartenu au saint, soigneusement remisés dans un troisième coffre vitré, à savoir le peigne, l'étole, une paire de gants et un corporal.
L'Abrégé parle des gants que selon la *Vita Hadelini* la ressuscitée Guiza présente à Hadelin "en le constituant ainsi son héritier selon l'usage de ce tems [...]. Les gants de cette Dame se voyent encore dans l'église de Visé, où ils se sont conservés integres".
L'Abrégé cite également deux autres reliques: "le linceul dans lequel il fut enseveli [et] son verre". D'après la *Vie de saint Hadelin* publiée à Liège en 1845, le verre aurait été cassé en 1788 ; quant au linceul, aucune trace. On sait qu'à l'ouverture de 1696, plusieurs linges blancs enveloppaient des vêtements de soie en piteux état, qui sont identifiés à l'époque avec la tunique ou la chasuble de saint Hadelin; deux autres linges enveloppent les ossements.
Ce rassemblement, souvent au sein de châsses, d'un ensemble d'objets ayant appartenu au saint ou réputés tels, est habituel.

Le buste-reliquaire de saint Hadelin est une œuvre de l'orfèvre liégeois Jean Goesin, réalisé en 1654, à partir d'un buste gothique. Son socle présente huit logettes où sont serties des reliques, dont malheureusement les inscriptions ont disparu il y a peu.

Le paradis des saints hutois

Saint Mengold est le second saint patron de Huy, noble, chevalier, pénitent et martyr d'après l'idéal de sainteté que lui a composé sa *Vita*. Son culte n'est attesté à Huy qu'à partir du XIIe siècle. La *Vita Mengoldi* est une œuvre anonyme dont la date de rédaction avoisine sans doute la date de la translation des reliques du saint par l'évêque de Liège Raoul de Zähringen (1167-1191). Dans le prolongement de la *Vita* furent composés les *Miracula Mengoldi*, élément de propagande de son culte.
Au confluent de la Meuse et du Hoyoux, Huy est un complexe défensif formé par l'église-collégiale et ses encloîtres, adossé au rocher, peut-être surmonté d'une tour ou donjon, point fort par excellence. Hors de ce *castrum* primitif un bourg marchand se développe protégé par une enceinte; si Domitien s'avère le premier et principal protecteur du *castrum* primitif, Mengold étend sa protection au *suburbium* dont le complexe économique s'abrite à l'ombre de son église éponyme derrière le marché. Après 1172 au plus tard les reliques de Mengold sont placées dans une châsse conservée en la collégiale; un monument perpétue par la suite l'endroit de la sépulture primitive du saint que l'on doit localiser dans l'église Saint-Mengold.

La *Vita Mengoldi* est un panégyrique de Mengold destiné à promouvoir son culte et surtout à justifier son association à Domitien dans le patronage de Huy. Les premiers témoignages de culte de Mengold à Huy sont regroupés autour de la translation du saint par l'évêque de Liège Raoul de Zähringen vers 1172-1189. La *Vita* charrie une tradition rhéno-mosellane dont on a peine à expliquer l'acheminement jusqu'à Huy. La majorité des sources hagiographiques relatives à Domitien, qui datent pourtant de la seconde moitié du XIIe siècle, sont muettes sur Mengold. Dans cette seconde moitié du XIIe siècle sont rédigés les *Miracula Mengoldi* et les *Miracula Domitiani*. Concurrence ou coopération? A cette époque, le "produit nouveau", vraisemblablement semi-importé, c'est Mengold. On ignore la part prise par Raoul de Zähringen dans le développement du culte et l'on peut aussi se poser des

questions sur l'attitude du chapitre collégial hutois. Seul, dans une notice d'une écriture quasi contemporaine des événements, le martyrologe du Neufmoustier associe la translation de Domitien et de Mengold. L'évêque dut-il donner des gages au chapitre en compensation de cette translation? Transférer préalablement les reliques de Domitien dans une nouvelle châsse. En 1185 c'est cette châsse qui vient seule à Liège après l'incendie de la cathédrale ; en remerciement Raoul élève la fête du saint au rang des fêtes diocésaines.

"Je jure sur les saints Evangiles de Notre Seigneur, et je promets à Dieu Tout Puissant, à sa très glorieuse Mère la Vierge Marie, aux Bienheureux Patrons Domitian et Mengold, de garder et de défendre de toutes mes forces, la présente église, ses possessions, ses droits, les personnes qui en relèvent, les privilèges et les libertés, et cela contre tout dommage, toute violence, toute injure". C'est en ces termes qu'à sa Joyeuse Entrée à Huy, agenouillé devant le grand autel de la collégiale, le prince-évêque de Liège prêtait serment aux deux patrons de l'église, l'évêque Domitien et le chevalier Mengold. Les deux saints jouaient un rôle considérable dans la vie publique hutoise, symboles de la personnalité civile non seulement de la collégiale mais même de la ville. C'est en présence de leurs reliques insignes que se déroulaient actes et cérémonies publics importants; ces précieux restes furent associés aux heures de gloire comme de détresse de Huy, qui martelèrent au coup des siècles les reliefs de leurs châsses.

D'autres saints ont des souches authentiquement hutoises et, si d'aventure, leur carrière paraît fabuleuse, leurs "inventeurs" ont du moins voulu qu'elle se déroulât à Huy. Vers l'an mil le chroniquer Hériger raconte la vie de saint Jean l'Agneau, ce laboureur de Tihange, choisi au VIIe siècle comme évêque de Tongres-Maastricht. L'historien hutois Laurent Mélart rapporte que "le corps de Jean l'Agneau, ainsi appelé pour sa douceur et benignité, 25e Evesque de Tongre, réputé sainct, et de vie entièrement pure, est inhumé en la chapelle de Saincts Cosme et Damien en une tour à la teste du chasteau, mort environ l'an 632". L'existence historique des saints est une chose importante ; leur perception à travers les siècles ne l'est pas moins, surtout dans les réflexes de protection qu'elle suscita : envers et contre tous défendre la mémoire de son saint.

La plus ancienne relation de la vie de saint Mort recueillie en 1466 par un bénédictin de Liège, en fait un contemporain de sainte Begge à la fin du VIIe siècle. Mort-né - d'où son nom - l'enfant fut porté par ses parents en l'église Saint-Jean l'Evangéliste à Huy, qui porte depuis son nom, où les prières à la Vierge le ramenèrent à la vie. Devenu ermite, il fut assassiné dans les bois de Haillot et un char à bœufs ramena miraculeusement son corps à l'église de Huy. Mort était invoqué contre la goutte, le mal de dents, de bras, l'impotence des jambes, la pierre, les nerfs, les maladies infantiles. François Jacques, qui a étudié son culte, atteste la liaison de celui-ci avec celui de sainte Orbie de Coutisse, légendaire dame d'honneur de sainte Begge. Le soir, elle remontait d'Andenne à Coutisse à travers bois, portant une lanterne éteinte par un diable et aussitôt rallumée par son ange gardien, pittoresque *topos* hagiographique. Sa châsse est conservée en la collégiale d'Andenne.

Avec sainte Juette (1158-1228), l'historien obtient toutes les garanties d'authenticité. La pieuse veuve se dévoua entièrement au service de la léproserie des Grands Malades. Juette fait partie de ces femmes pieuses du diocèse pleinement engagées dans une spiritualité en rupture avec la société d'économie nouvelle et la hiérarchie catholique la plus stricte. Sa *Vita* développe un idéal de sainteté laïque peu conventionnel, bien décrit par Isabelle Cochelin : pauvreté, austérité, charité et hospitalité pour les malades.

Dans le courant mystique qui embrase le diocèse de Liège au XIIIe siècle s'inscrit Isabelle de Huy. Sa vision de "la cour céleste prosternée devant le trône de Dieu, et priant pour l'institution de la Fête du Saint Sacrement" la détermina à militer aux côtés de sainte Julienne

de Cornillon et d'Eve de Saint-Martin, en compagnie desquelles les graveurs de l'époque moderne la représentent.

Deux autres saints, liés à Huy, l'un par ses origines, l'autre par sa fonction, n'y obtiendront pas les honneurs escomptés : Abond et Ansfrid. C'est Juette qui conseilla à Abond d'entrer au monastère de Villers en Brabant en 1206. Il y fit montre de vertus éminentes, d'une dévotion mariale et fut gratifié de visions au point qu'à sa mort en 1239 une *Vita* perpétua son aura de sainteté. Un personnage à la carrière plus étonnnante est ce comte Ansfrid qui, le 7 juillet 985, transmit le comté de Huy à l'Eglise de Liège, acte politique capital de l'histoire de la principauté et de l'épiscopat de Notger. Ansfrid devint évêque d'Utrecht de 995 à 1010. Mort le 3 mai 1010, il fut enseveli en l'église Saint-Martin d'Utrecht et vénéré comme saint, alors que son souvenir à Huy est resté des plus minces.

Enfin, le désir fut grand pour certains établissements ecclésiastiques hutois d'élever sur les autels un membre illustre de leur maison, en particulier leur fondateur. Au début du XIIIe siècle, Théodore de Celles, à son retour de croisade, aurait établi une fondation à Huy, pierre angulaire du nouvel ordre des Croisiers, qui essaima rapidement aux XIIIe et XIVe siècles aux Pays-Bas et en Rhénanie. Certains peintres du XVIIe siècle n'hésitent pas à représenter Théodore dans le ciel hutois, la tête auréolée aux côtés de saint Charlemagne, autre bienfaiteur hutois qui, d'après Maurice de Neufmoustier, aurait créé quinze canonicats à la collégiale. Le même chroniqueur hutois considère saint Materne comme évêque de Tongres et premier évangélisateur de Huy. Quant à Pierre l'Ermite, l'invention et le transfert en 1242 de sa dépouille à l'intérieur de l'église du Neufmoustier, invention répétée au XVIIe siècle en présence du nonce apostolique, n'équivalent-ils pas à une reconnaissance de sainteté? D'autant plus qu'au XVIIe siècle encore, on trouve mention d'une quasi incorruptibilité de son corps, avec un détail pittoresque : *cum barba*. Ces deux personnages sont cités en 1659 parmi les "hommes illustres dont est décorée la ville de Huy".

A ces saints authentiquement hutois, d'autres vont être ajoutés, certains dans le cadre d'une dévotion internationale reconnue, d'autres dans le cadre d'une dévotion spécifiquement hutoise. Jean Novelan, croisier parisien, eut la révélation du lieu de sépulture de sainte Odile, une des Onze Mille Vierges martyrisées avec sainte Ursule à Cologne, et de ses deux sœurs Ida et Imma. En 1285, les reliques des saintes furent solennellement transférées à Huy où Odile devint la patronne des Croisiers. Leurs reliques connurent des vicissitudes à la Révolution et regagnèrent finalement la collégiale où elles sont conservées. La châsse de sainte Odile, aujourd'hui conservée à Kerniel au Limbourg belge, est un coffre en bois peint de scènes de la légende et de la translation des reliques, sans doute l'une des plus anciennes peintures sur panneau conservées de l'école mosane, vers 1292.
Au XVIIe siècle les Croisiers de Liège propagèrent le culte d'Odile. Ils publièrent une *Histoire de la translation de sainte Odile, vierge et martyre […]*, analysée par Yves Moreau. L'apparition d'Odile à Jean Novelan y est racontée. Sous le poirier d'un verger de Cologne, il découvre trois sarcophages de marbre bien identifiés. S'ensuit la translation des reliques à Huy, avec une halte à Vivegnis chez les cisterciennes où une religieuse paralytique fut guérie. Tous les épisodes se retrouvent, comme dans une bande dessinée, sur une grande gravure sur cuivre de 1654 du colonais Johann Heinrich Löffler le Jeune, d'après des dessins de Johann Schott.

A Saint-Trond un import-export des Onze Mille Vierges

C'est vers 650 sur un domaine de Hesbaye qui lui appartenait que Trudon (+ vers

693), riche propriétaire, implante une communauté religieuse, qui allait par la suite devenir l'important monastère bénédictin de Saint-Trond. De sa fondation jusqu'en 1227 l'abbaye de Saint-Trond appartint à l'Eglise de Metz. En 1227, à la suite d'un échange, Liège obtenait les abbayes de Saint-Trond et de Waulsort-Hastière.

Dans les années 80, nous avons eu la chance de retrouver au presbytère de Saint-Trond une série considérable d'ossements épars. Dégagés et nettoyés, ces ossements ont fait l'objet d'une véritable fouille archéologique, effectuée avec l'aide de notre collègue Françoise Pirenne. Ce tri minutieux nous permit d'en sortir un nombre important de fragments de tissus anciens qui, restaurés à l'Institut Royal du Patrimoine Artistique à Bruxelles, sont aujourd'hui exposés au Trésor de Saint-Trond. Outre ces vestiges textiles, nous avions également la chance de retrouver quelques authentiques anciennes, qui jointes à celles découvertes lors de l'ouverture des châsses de saint Trond et de saint Eucher effectuée en 1986, nous fournissaient de nouveaux documents à insérer dans le dossier important et volumineux du trésor de l'abbaye.

Le trésor de Saint-Trond a la chance d'être connu par un inventaire très précoce de 870 et au cours du Moyen Age par de multiples mentions, que ce soient les dédicaces d'autels par l'évêque Otbert (29 septembre 1117) ou d'autres plus tardives. Les sources narratives, dont la passionnante chronique de l'abbaye, rapportent, au fil des années, quantité d'anecdotes relatives à la vie spirituelle de la communauté. À ces documents, nous ajoutons plusieurs documents inédits mêlés aux reliques à Saint-Trond.
D'abord les documents conservés dans les châsses de saint Trudon et Eucher. Le plus intéressant est sans doute une authentique en latin sur parchemin, d'une écriture du XIe siècle (?) "De la poussière des saints Trudon et Eucher". Et ensuite les authentiques retrouvées avec des reliques et des textiles au presbytère. C'est cette série d'authentiques des XIIIe-XVIe siècle de saints et saintes de la cohorte des Onze Mille Vierges qui retiendra maintenant notre attention.

Ces saints sont regroupés sous une désignation générale indiquant leur appartenance au groupe des Onze Mille Vierges. Les authentiques identifient les ossements ou les crânes; l'une d'entre elles rapporte que ces reliques ont été amenées de Cologne par Hedwige de Soest et Ermentrude en 1271 mais que les noms des saints sont rendus illisibles par l'usure du temps. Lorsqu'on examine de plus près ces authentiques, on en retrouve la transcription dans les listes de reliques de Guillaume de Ryckel, abbé de Saint-Trond (1249-1272). Des authentiques du même genre, ayant trait à sainte Silia, sont insérées dans un bras-reliquaire en bois conservé à l'église de Saint-Trond. Un cas plus intéressant encore est à mentionner : la relique d'un crâne des Onze Mille Vierges subtilisée et gardée plus de dix ans en Gueldre; son voleur ne peut trouver la quiétude avant qu'il décide de la rendre au prieur du monastère. Cette petite histoire est consignée sur une authentique du XVe siècle, dont une copie a été faite au XVIe siècle. Quant aux reliques, il s'agit principalement de crânes d'abord enveloppés dans un drap de lin, ensuite dans un tissu généralement de soie, - ceux exposés à Saint-Trond -, avec une bandelette croisée qui protége la calotte. Le drap de lin, dont l'analyse au Carbone 14 par Marc Van Strydonck permet de supposer qu'il a été mis à l'époque de Guillaume de Ryckel, enveloppe aussi les petits ossements (datation au 14 C : 542-611) et respecte parfaitement par ses coutures la forme de ceux-ci. Ils sont reliés en chapelet. Des traces de cire sont parfois visibles et l'on a aussi retrouvé des herbes (datation au 14 C :1442-1483) avec les reliques.

Tous les renseignements sur ces reliques se trouvent réunis dans un intéressant placard imprimé vers 1552-1559, naguère inséré dans le "Sacrarium" de Saint-Trond. On désigne sous ce nom le manuscrit 366 de la Bibliothèque de l'Université de Liège, un recueil de 336 pages à l'usage de Dom Trudon de Gembloux, sacristain de Saint-Trond au XVIe siècle. Dom Ursmer Berlière y a découvert deux listes détaillées de reliques des saints et saintes de la cohorte des Onze Mille Vierges acquises par l'abbé Guillaume de Ryckel à Cologne vers 1270. La première liste est attribuée à Guillaume lui-même; la seconde serait un remaniement postérieur de la première. Ces listes étonnent par l'abondance des reliques et les notices explicatives données sur chacun des saints. Elles reflètent bien l'état d'esprit de l'époque, qu'il importe d'expliciter un peu pour mieux comprendre les phases de leur rédaction.

Sur le souvenir de quelques vierges martyrisées à Cologne, avant le IVe siècle, et dont on ignore tout, s'est greffée à partir du IXe siècle toute une légende dont les développements sont considérables au Moyen Age. Sainte Ursule et les Onze Mille Vierges forment l'un de ces cycles littéraires et artistiques si caractéristiques de la mentalité médiévale.

Les premiers textes hagiographiques apparaissent au Xe siècle et restituent bien "l'admirable naïveté" médiévale. Dans le style d'un conte "*Fuit tempore pervetusto* ... Il y avait une fois, il y a bien longtemps ...", la première *Passio* (969-976) rapporte les traits principaux suivants : Ursule, fille unique d'un roi breton très pieux, est demandée en mariage par le fils d'un puissant tyran païen. Pour éviter une guerre imminente, Ursule accepte, et propose que lui soient adjointes dix compagnes d'élite, et pour chacune ainsi que pour elle-même, une escorte de mille vierges. Que l'on construise onze navires pour qu'elles puissent pendant trois ans voguer sur mer à leur guise, avant d'envisager le mariage. Son père ajoute à ces conditions la conversion au christianisme du fiancé. Cet accord est conclu à la satisfaction générale. Ursule, à la tête de ses cohortes, s'embarque et s'adonne chaque jour pendant trois ans à des exercices de piété et à la pratique des vertus les plus nobles. Un jour, le vent se lève et entraîne les vaisseaux jusque Tiel sur le Rhin, puis à Cologne. Une vision céleste les pousse à se rendre en pèlerinage à Rome. Après la visite des églises, elles regagnent Cologne, ignorant que la ville est assiégée par les Huns. A peine sont-elles débarquées qu'elles sont massacrées par les barbares. Le chef des Huns s'éprend d'Ursule qui le repousse et meurt sous le coup des flèches. Dieu punit les barbares qui sont mis en déroute. Les Onze Mille Vierges sont ensevelies avec respect et une basilique élevée en leur honneur.

Sur ce canevas général, des embellissements sont tôt faits. Mais cette tradition va surtout trouver concrétisation parfaite dans la découverte de pseudo-reliques des saintes vierges en 1106 : la construction de la nouvelle enceinte de Cologne met au jour près de l'église Sainte-Ursule de nombreuses sépultures. Aussitôt la légende des Onze Mille Vierges y trouve fondement. Dès 1113, l'exportation des ossements commence à grande échelle, des têtes par centaines, des corps par milliers. En 1381, le pape Boniface IX interdit ces translations qui continuent alors sous le manteau.

On s'empresse d'identifier les saintes et les saints du cycle d'Ursule. Interrogée sur ce sujet, la bénédictine Elisabeth de Schönau (1123-1164), célèbre mystique, éclaire par des révélations à la fois naïves et appliquées des parties de cette histoire. De nouveaux personnages sont créés et de nombreux noms sont inventés. La légende se développe et s'amplifie. Jacques de Voragine et d'autres popularisèrent toutes ces versions et l'art prit aussi le relais. Leur fête est célébrée le 21 octobre.

L'église des "Saintes Vierges" à Cologne, l'actuelle église Sainte-Ursule, est embellie au cours des siècles; la salle du trésor ou "chambre dorée" contient de nombreux bustes-reliquaires gothiques ou baroques. Les chanoinesses des "Saintes-Vierges" devaient être concurrencées, à Cologne même, par leurs voisines de l'église des Maccabées, qui prétendi-

rent se trouver elles aussi dans les limites sanctifiées par les corps des martyres, fouillèrent leur terrain avec succès et se mirent à expédier des reliques malgré les protestations de leurs rivales.

Dans le diocèse de Liège, comme dans toute l'Europe occidentale, le culte des Onze Mille Vierges va connaître un essor extraordinaire. Contentons-nous d'en donner ici quelques repères. A Saint-Trond, en 1117 déjà, l'autel du sépulcre des saints Trond et Eucher recèle des reliques des Onze Mille Vierges; leur passion est connue à l'abbaye et leur fête est inscrite dans le lectionnaire de la seconde moitié du XIIe siècle. Sigebert de Gembloux (+ 1112) en parle dans sa Chronique à l'année 453. La légende se répand à l'Ouest et au Sud de Cologne : Saint-Trond, Liège, Lobbes, Saint-Hubert, Rougecloître, Le Parc, Bethléem-lez-Louvain, Corsendonck, Maastricht…Une translation de trois corps a lieu au début du XIIe siècle à Waulsort, dont un récit garde témoignage, et l'on trouve encore trace de ces reliques dans le trésor au XVIIe siècle. À Stavelot, une *Passio XI millia virginum* est répertoriée dans le catalogue de la bibliothèque en 1105; le buste-reliquaire du pape Alexandre et la chapelle Saint-Vith fondée par l'abbé Wibald (+ 1158) contiennent des reliques des Onze mille Vierges; en 1268, l'abbaye de saint Remacle en envoie à sa soeur de Solignac. Une *Vita* est contenue dans un manuscrit de Malmedy de la fin du XIe siècle et ce monastère conserve des reliques des saintes ursuliennes Albine et Emérentienne depuis le XVIe siècle au plus tard. D'après de Raisse, en 1121, c'est saint Norbert qui aurait donné à Floreffe quatre têtes des Onze Mille Vierges.

Le pèlerinage de Cologne est connu comme en atteste la *Vie* de Julienne de Cornillon (+ 1258); son amie Hymana, abbesse de Salzinnes, obtient l'autorisation de fouiller le sol de *l'ager ursulanus* et d'en retirer une quantité d'ossements exportés en nos régions, où Marguerite, comtesse de Flandre et de Hainaut, en distribua une grande part. Les Croisiers de Huy obtiennent en 1292 la translation dans leur monastère des reliques des saintes Odile, Ida et Imma, suite encore à des révélations, et leur dépôt dans une précieuse châsse en bois peint si bien illustrée, comme nous l'avons vu. Parmi les authentiques encore inédites que nous avons retrouvées à la collégiale de Huy, une du XIIIe siècle *De navi XIm v(ir)gin(um).* À Tongres, selon l'Ordinaire du XVe siècle, les têtes et reliques sont exposées sur l'autel lors de la fête des saintes et le Trésor recèle encore aujourd'hui des reliquaires de ces saintes.

Quelle église sous l'Ancien Régime peut se passer de reliques de la célèbre cohorte immortalisée par les peintures de Memling et par combien d'orfèvreries ou d'oeuvres d'art célèbres? A Liège, une église près du palais est consacrée à sainte Ursule et à ses soeurs sans doute depuis le XIIe siècle. Saint-Jacques et Saint-Laurent, les deux importantes abbayes bénédictines possèdent de leurs reliques. En 1613, l'église Saint-Remi, paroissiale de Saint-Jacques, recueille des dépouilles de l'abbaye des reliques des Onze Mille Vierges "enfermées dans une vitrine devant le tableau de l'autel, d'une façon assez peu convenable, non pas contenues dans des boîtes, mais simplement enveloppées dans de la soie sans étiquettes sur lesquelles on pourrait lire le nom des reliques". Cet exemple illustre l'abandon, dès la Renaissance, de ce culte, qui ne fera que s'accentuer. Témoins parmi d'autres les collégiales Saint-Martin et Saint-Jean à Liège et les exemples peuvent être multipliés.

En pays mosan le culte de la Légion thébaine

A Liège, au milieu du XIIe siècle, à l'abbaye de Saint-Laurent, l'un des deux importants monastères bénédictins que compte la cité épiscopale depuis le XIe siècle, un moine, l'écolâtre Jean, écrit. Il raconte un voyage qu'il a accompli dans l'au-delà sous la

conduite de saint Laurent. La fièvre avait embrasé son esprit. Isolé dans sa cellule, malade et couché sur son lit, il entre en extase. Il se sent monter à travers les espaces aériens, et parvenu au niveau du cercle lunaire, il contemple au-dessous de lui un espace enténébré où des larves semblent s'agiter. Vers l'Est des hommes tristes en habit monastique assis sur un très long siège ont les pieds qui pendent dans le vide. Ce purgatoire est hors d'atteinte des démons. Il comprend le sort des âmes dans l'au-delà et saint Laurent le conseille sur la conduite de sa vie. Quittant Laurent, Jean se dirige vers l'Ouest. Il voit venir à sa rencontre des cavaliers et aussitôt il réalise que c'est saint Maurice qui lui apparaît avec six ou huit de ses compagnons. Il s'adresse à eux avec respect et confiance : "Qu'il était grand votre courage, soldats du Christ, car vous auriez pu résister et vaincre les païens si vous aviez voulu utiliser vos armes!" A ces mots, saint Maurice lui répond : "Mais, mon frère, nous sommes les vainqueurs, nous qui avons acquis la gloire éternelle par le sacrifice de notre vie". Maurice était revêtu d'une chlamyde pourpre. Comme Jean avait les yeux fixés dessus depuis longtemps, Maurice lui dit : " C'est cette veste pourpre qui distingue le soldat romain des autres". Je sais, dit Maurice, que tu es moine sous le vocable de saint Laurent mais j'ai quelque reproche à te faire parce que depuis un an, comme tu jalousais fréquement la propriété où est élevée une petite église sous mon invocation, par trois fois et même plus jamais tu n'as célébré là-bas la messe, jamais tu n'as chanté les heures à ma mémoire". A l'écoute de ces reproches, Jean reconnut sa faute et tenta d'obtenir la rémission du saint martyr. "N'ajoute pas ta colère à ma négligence et si tu t'intéresses à ce petit oratoire, pourquoi Maurice, ne protèges-tu ces pauvres colons contre leurs ennemis?". Jean se trouve soudain emporté dans le petit oratoire de saint Maurice. Le saint est debout sur le côté de l'autel. Au milieu de cette église une pauvre aveugle prie et implore le saint. Un autre contre l'autel réclame son aide contre "ceux qui l'ont dépouillé de ses biens et qui cherchent à le tuer". Un dialogue s'engage avec le saint. Maurice conseille Jean, le bénit et disparaît.

Cette vision de l'au-delà est passionnante et Claude Carozzi l'a parfaitement analysée. Ce n'est pourtant pas elle qui retiendra notre attention mais bien la présence de saint Maurice. Maurice est le titulaire d'un oratoire d'une propriété de l'abbaye de Saint-Laurent. Or cette possession de Saint-Laurent, nous l'identifierions volontiers avec Wasseiges près de Hannut en Hesbaye. L'histoire de Wasseiges revèle que la localité, ou plus exactement les biens appartenant à Saint-Laurent dans la localité, subirent des exactions dès le XIe siècle. Les moines rédigent alors une fausse charte, datée de 1035 - en réalité du XIIe siècle - , et fabriquent un règlement d'avouerie pour mettre Wasseiges sous la protection du comte de Namur. Ils recherchent ainsi l'appui du prince territorial sur la puissance duquel ils veulent compter pour mettre un terme aux exactions subies, et notamment éviter la délégation de l'avouerie et la désignation de sous-avoués. Le choix du titulaire de l'église, saint Maurice, n'est sans doute pas innocent, et cette vision de l'au-delà, contemporaine des faits, concourt à renforcer les moines dans la défense de leur patrimoine. C'est comme s'ils s'exclamaient : "Prenez garde si vous vous attaquez à notre domaine de Wasseiges, saint Maurice et les siens y veillent". Le culte de ce saint militaire est par ailleurs bien implanté à l'abbaye de Saint-Laurent. Dans son catalogue des hommes distingués de son monastère, le chroniqueur Renier de Saint-Laurent (vers 1120/30-1180/90) signale que l'abbé Wazelin de Fexhe, élève de Rupert de Deutz, avait composé des chants sur les saints d'Agaune. Les listes de reliques dont nous avons placé la rédaction vers 1192 mentionnent dans l'autel majeur plusieurs reliques de la Légion thébaine (Maurice, Victor, Géréon, Favillus, Vital, Craton) et dans l'oratoire de Saint-Jacques. Dans son fonds primitif daté vers 1026-1060, le calendrier obituaire de Saint-Laurent porte commémoration au 15 octobre *sanctorum Maurorum* et au 22 septembre *sanctorum Thebaeorum martirum*.

Si Renier de Saint-Laurent parle bien des saints d'Agaune, Maurice et de ses compagnons sont associés dans le trésor de Saint-Laurent avec Victor, Géréon et Craton c'est-à-dire avec les saints thébains rhénans. L'autre abbaye bénédictine de Liège, Saint-Jacques, reçoit aussi au XIIIe siècle des reliques de saint Géréon.
Sur le Rhin, dans le vaste diocèse de Cologne, trois sanctuaires très anciens dédiés à des martyrs locaux s'espacent : Xanten, Cologne et Bonn. Au Xe siècle un clerc de Cologne fondit en un seul récit leurs diverses traditions. L'empereur Maximien avait envoyé un détachement de la Légion thébaine sur le Rhin. Après le massacre d'Agaune, il ordonna de rattraper ces soldats. L'arrière-garde fut rejointe à Bonn où Cassius, Florent et sept autres furent massacrés; à Cologne Géréon et 318 thébains jetés dans un puits; à Birten, près de Xanten, Victor et 330 soldats furent tués. Peu après Maximien appela en Gaule des soldats originaires de Mauritanie. 360 se déclarèrent chrétiens et furent massacrés à Cologne. Cette belle légende du Xe siècle doit être éclairée par des témoignages plus anciens. Grégoire de Tours (+594) parle de la basilique de Cologne où 50 Thébains subirent le martyre et du puits miraculeux où leurs corps furent jetés. Les martyrologes vont également concourir au succès du culte. Grégoire de Tours ne dit rien de Bonn mais parle de Xanten, à trois kilomètres de Birten, *Ad Sanctos*, *Chez les Saints*, qui a donné le nom moderne de Xanten, où Mallosus et Victor sont ensevelis et honorés. A Xanten et à Bonn, les fouilles archéologiques révélèrent les premiers édifices de culte.

Les hagiographes rhénans ont rattaché leurs saints à la Légion thébaine et en ont assuré le succès. Dès 1106, à Cologne, les découvertes des ossements des Onze Mille Vierges vont permettre le développement phénoménal de ce culte en Europe. Les saints thébains rhénans vont connaître une gloire parallèle.
En 1121-1123, l'abbé Raoul de Saint-Trond fait un séjour de deux ans à Cologne. Exilé de son monastère au moment de la succession d'Otbert, évêque de Liège, il est accueilli à Saint-Pantaléon de Cologne. Le 14 septembre 1121, Raoul assiste en personne à l'invention d'un martyr thébain à Saint-Géréon de Cologne. Dans une lettre à ses moines de Saint-Trond, il raconte la découverte : "un des sépulcres des martyrs thébains qui étaient au monastère de Saint-Géréon est ouvert. Toute la nuit les religieux, les clercs et les moines se sont relayés en prières et dévotion. On enleva la pierre supérieure placée il y a plus de huit cents ans sur le sarcophage et on découvrit un grand corps, large d'épaules, des bras et du torse, revêtu d'une chlamyde militaire rouge qui pendait amplement des deux côtés jusqu'au-dessous des genoux […] Par dessus une veste plus courte, dont j'ignore le nom, en soie et d'un pourpre encore plus noble […] Le corps semblait intact du menton jusqu'aux pieds, la veste et les chaussures l'étaient aussi. Et comme nous pouvions le voir très bien, le glaive persécuteur avait porté son coup entre la tête et le menton". Le récit de cet événement annonce les rapports de fouilles modernes, comme l'a bien montré Jacques Stiennon, et fait de Raoul de Saint-Trond un des lointains précurseurs de l'archéologie scientifique. Mais il n'a pas fallu attendre l'abbatiat de Raoul pour que l'abbaye hesbignonne possède des reliques des Thébains. En 1117 le récit de la consécration des autels mentionne une relique de saint Maurice, saint également commémoré dans le lectionnaire de Saint-Trond vers 1165-1180. La passion des Thébains rhénans est, quant à elle, contenue dans un manuscrit de l'abbaye de la première moitié du XIIe siècle et le catalogue de la bibliothèque, dressé en 1538, mentionne une *Passio Sancti Gereonis*. Quand en 1260 Guillaume de Ryckel, abbé de Saint-Trond, ramène de Cologne des reliques des Onze Mille Vierges, il rapporte aussi des reliques *sanctorum Thebeorum et Gereonis*.

Les reliques, comme les manuscrits ou les œuvres d'art, ont voyagé. Dans la diffusion

du culte de saint Maurice et de ses compagnons, les reliques ont joué un rôle très important. Un des vecteurs de ce culte des reliques doit être recherché dans les contacts privilégiés entre les établissements religieux et les hommes au Moyen Age. Ainsi l'invention de reliques à Saint-Géréon de Cologne, à laquelle assiste Raoul de Saint-Trond, a été faite à la demande de saint Norbert. La *Vie* du saint confirme les faits. Le fondateur des Prémontrés, au cours de ses nombreux voyages, a répandu le culte des Thébains rhénans en en diffusant les reliques. A l'origine, Norbert est un chanoine de la collégiale de Xanten où le culte de saint Victor est particulièrement à l'honneur. Floreffe est la première abbaye de Prémontrés fondée en 1121 par saint Norbert en pays mosan. L'inventaire de l'abbaye de Floreffe en 1628 mentionne deux bras de Géréon et de Mallosus, et d'autres Thébains, reliques apportées par Norbert. Certaines de ces reliques ont trouvé place dans une châsse en bois du début du XVe siècle conservée aujourd'hui au Musée de Namur et intéressante par son iconographie mauritienne.
En pays mosan d'autres reliquaires comportent des reliques thébaines. La boîte de Momalle vers 1182 montre une fois encore l'influence rhénane sur le culte des saints par la présence de reliques des Onze Mille Vierges et des saints Thébains. L'obituaire du Neufmoustier près de Huy commémore le prieur Arnulf qui, selon la notice d'une écriture contemporaine de l'événement, transféra en 1169 de la collégiale de Bonn à Huy "deux corps des saints de la Légion de saint Géréon". Ces reliques se retrouvent dans les inventaires des reliques de l'établissement, rédigés du XVe siècle au XVIIe siècle. En 1659, Ambroise de Waremme précise que les reliques sont enfermées dans une châsse double en argent, aujourd'hui perdue. La cathédrale Saint-Lambert de Liège avait aussi en 1489 des reliques de Géréon et de Maurice. Une châsse des Thébains, confectionnée après la Révolution pour récupérer leurs reliques, existe encore aujourd'hui à la cathédrale de Liège.
Le beau tableau-reliquaire mosan vers 1200-1220, conservé aux Musée Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, recèle, d'après l'inscription en vernis brun du revers, des reliques de Maurice et de Victor. L'origine de cette staurothèque n'est pas connu mais les principaux saints commémorés sont mosans.

Vers 940, saint Guibert fonde à Gembloux une abbaye sous le vocable de saint Pierre et de saint Exupert. Sous l'abbatiat de Thietmar (1071-1092), on trouve mention d'une châsse de saint Exupert, décorée d'or et d'argent, aujourd'hui disparue mais dont on conserve un dessin du XVIe siècle. La relique d'un bras de saint Exupert est par contre toujours conservée à Gembloux. Quelques hypothèses peuvent être faites sur le choix par Guibert du patronage de saint Exupert pour son abbaye. Le monastère situé sur une voie fréquentée et dans un site stratégique constituerait bientôt un avant-poste de l'Empire en territoire brabançon. Guibert est un ancien chevalier. Le choix d'un saint militaire, Exupert vexillifère romain, sur le front occidental de l'Empire, est particulièrement significatif. Il se rapproche de la vision de l'au-delà de Jean de Saint-Laurent qui place à Wasseiges saint Maurice et ses Compagnons pour veiller sur la possession de l'abbaye particulièrement convoitée à l'époque. Les armes monastiques sont littéraires mais le pouvoir spirituel leur assure une force extraordinaire.
Vers 1070 Sigebert de Gembloux raconte en vers héroïques le martyre de la Légion thébaine. Un siècle plus tard, Guibert-Martin de Gembloux compose deux hymnes à la gloire de la Légion thébaine et, sur ses instances, le chapitre de Saint-Martin de Tours écrit à l'archevêque de Cologne la légende de saint Martin découvrant le sang des martyrs thébains et le rapportant à Tours où il est l'objet d'un culte. Le lieu du martyre, Agaune, est bien spécifié plusieurs fois. De tous les exemples cités, on constate une interpénétration du culte de saint Maurice et de ses compagnons avec le culte des Thébains rhénans dont le développement aux XIe et XIIe siècles est manifeste.

A Stavelot, les litanies mentionnent au Xe siècle la *Sancta Legio*, de même que Maurice et Exupert; les litanies du XIe siècle : *Mauricii cum sociis*. En 1046 un autel de la crypte de Stavelot est placé sous le vocable de saint Maurice, de saint Exupert et de leurs compagnons dont des reliques sont présentes; cet autel est consacré par Richard de Saint-Vanne dont on connaît l'action réformatrice profonde sur l'ordre bénédictin en Lotharingie. La chapelle de Saint-Laurent en 1030 contenait déjà des reliques de Maurice. Vers 1145, le chef-reliquaire de saint Alexandre conserve des reliques *de corporibus sanctorum Maurorum vel sanctorum Thebeorum*. La chapelle de Saint-Vith consacrée par l'abbé Wibald conserve des reliques des martyrs thébains. En 1268 les moines de Stavelot envoient à leurs confrères de Solignac, d'où était issu leur fondateur saint Remacle, et avec lesquels ils sont unis par confraternité, plusieurs reliques dont certaines des saints Thébains et des Onze Mille Vierges. Stavelot sert ici de relais entre la Rhénanie et le Limousin. On peut continuer l'inventaire : l'église de Lignières-en-Condroz qui dépend de Stavelot est placée sous le vocable de saint Maurice. Une *Passio sancti Maurici cum sociis* est contenue dans un manuscrit provenant de Stavelot et l'inventaire de 1105 de la bibliothèque de l'abbaye mentionne des manuscrits thébains.
Malmedy relève du diocèse de Cologne. L'inventaire du trésor sous l'abbatiat d'Erlebald (1158-1192) mentionne des reliques de saint Maurice, comme la grande châsse de saint Pierre du maître-autel selon l'inventaire du XVIIe siècle. Une *Vie* des Thébains est contenue dans un manuscrit de Malmedy de la fin du XIe siècle. En 1712 Cologne donnera à l'église paroissiale des reliques des saints thébains rhénans.
A Waulsort, le moine Richer écrit dans la première moitié du XIIe siècle une *Translatio sanctorum martyrum Candidi et Victoris*. Le 13 janvier 1143 les reliques des saints Candide et Victor, martyrs thébains, arrivèrent à l'abbaye. La Meuse gelée fut traversée au milieu de l'allégresse et de chants de joie. L'abbé Thierry de Waulsort entre en possession de ces reliques abandonnées dans une pauvre chapelle sur les terres d'un neveu de l'abbé qui finit par en obtenir le transfert à Waulsort.

On le voit : les exemples peuvent être multipliés : le culte des Thébains, ceux d'Agaune et ceux du Rhin, est important en pays mosan, en particulier par la diffusion de leurs reliques. C'est un de ces courants internationaux de culte au Moyen Age et bien après. A la fin du XVe siècle, un autre saint leur est adjoint dans un recueil liturgique de Bilsen qui contient des chants et une messe à leur gloire. Ce saint, c'est Mengold, second patron de Huy, un saint dont le culte fut aussi importé en pays mosan mais qui est loin d'être un thébain. Sa qualité de saint militaire permet l'amalgame.
Comme l'écrivait le bollandiste Jean Cleus dans son commentaire introductif à la *Passion* des Thébains dans les *Acta sanctorum*, il est presqu'impossible de recenser tous les témoignages de leur culte. Nous avons entraperçu ici quelques témoignages. Ils ont été choisis pour leur précocité et leur signification : le symbole donné est fort en pays mosan. Les cultes des martyrs d'Agaune et des martyrs rhénans s'interpénètrent, même si Agaune n'est pas un vain mot et que le souvenir du lieu transparaît dans les textes. Saints militaires, les martyrs d'Agaune et les Thébains rhénans exercent un impact certain au Moyen Age. Leur culte s'adresse à une élite de la société en participant conjointement, comme on le sait, au développement de l'idéologie impériale.

D’innombrables saints mosans

Les dossiers hagiographiques mosans sont innombrables. Il serait vain de vouloir tous les recenser ici. Alain Dierkens a admirablement étudié les "abbayes et chapitres de l’Entre-Sambre et Meuse" dont de nombreux saints peuvent aussi porter l’étiquette de "saints mosans". Les Irlandais ou anglo-saxons ont participé à ce grand mouvement de christianisation de nos régions, bien mis en évidence par Dom Daniel Misonne, et plusieurs d’entre-eux ont vu leur culte s’y développer. Mais nous nous trouvons aux limites de notre territoire privilégié de recherche.

A Liège le XIIe siècle fournit deux beaux cas d’hagiographie épiscopale, récemment revisités par Jean-Louis Kupper : Frédéric de Namur, évêque de Liège (1119-1121) et Albert de Louvain (+ 1192).
Après une élection épiscopale tumultueuse, Frédéric a dû s’imposer *manu militari* à Liège mais meurt peut-être empoisonné. Au dire de son hagiographe, même s’il opère des miracles sur son tombeau dans la cathédrale Saint-Lambert, les chanoines relèguent progressivement, mais sûrement, son culte dans l’oubli. Personne ne peut porter ombrage au patron tutélaire de la cathédrale. Comme l’écrit Jean-Louis Kupper, "Lambert écrase Frédéric". Il avait déjà eu raison de saint Hubert, enseveli primitivement à la collégiale Saint-Pierre proche de la cathédrale. On peut raisonnablement penser que la concurrence des cultes trop voisins avait motivé l'exil ardennais d'Hubert en 825.

La *Vie* d’Albert de Louvain décrit l’assassinat à Reims de l’évêque de Liège, confirmé à Rome et consacré à Reims. Ce dossier est surtout intéressant pour notre propos par le culte qui en découla et fut favorisé au XVIIe siècle par Albert et Isabelle. Malheureusement le corps rapatrié à Bruxelles par les archiducs n’était pas celui d’Albert. Ce n’est qu’après la première guerre mondiale, qui endommagea considérablement la cathédrale de Reims, que le cadavre "authentique" fut retrouvé. La substitution des reliques eut lieu en 1921 et la nouvelle basilique de Koekelberg à Bruxelles les accueillit. Le prénom Albert avait été introduit dans la famille royale belge.

En Lotharingie, les fous de reliques

La confirmation des contacts humains entre individus ou entre établissements religieux par l'échange de reliques est peut-être de nos jours ce qu'il y a de plus novateur dans la recherche historique. Bien sûr on connaissait les cadeaux fastueux qui ont laissé des traces archéologiques ou artistiques célèbres, que ce soit un sanctuaire ou un reliquaire pour abriter les reliques. Mais parfois ne subsistent que des traces écrites éparses et ténues qu'il faut rassembler et interpréter, et quelques reliques sans intérêt archéologique évident qu'il est utile d'en rapprocher. Deux exemples l'illustrent à souhait à propos de Stavelot-Malmedy. La visite de Poppon en Terre Sainte vers l'an mil, avant son élection à l'abbatiat de Stavelot-Malmedy, connue par la *Vita Popponis* pourrait être confirmée par les reliques iérosomolitaines retrouvées à Lierneux.
D'autre part Stavelot est en relations avec Helmarshausen : au-delà de la confraternité et des reliques échangées, l'hypothèse d'un séjour du moine Théophile, alias Roger de Helmarshausen, à Stavelot s'en trouve par là confortée.

L'étude, au cas par cas, du culte des saints à travers l'un de leurs principaux témoins, les reliques, contribue à préciser ces relations entretenues entre les établissements, par les individus et les pèlerinages accomplis. L'inventaire systématique et critique des sources écrites permettant l'identification des reliques des saints reste l'une des données essentielles du Moyen Age chrétien. La géographie de la foi s'écrit aussi à l'aide de ces translations de reliques, quêtes et voyages, cadeaux et dons de reliques, mais aussi avec les vols de reliques. Après la vénération des corps saints et entiers, recueillis dans toute leur intégrité et incorruptibilité, sous la protection desquels se placent les individus d'un espace désormais sacré (monastère, église...), se développèrent les collections de reliques.
Quant à la fondation de lieux de pèlerinages, l'exemple le plus éclatant est celui de la Sainte-Chapelle dont vient d'être retracée, au Louvre, l'histoire du trésor, l'un des plus prestigieux de l'Occident médiéval.

Derrière les reliques se cachent les hommes qui les manipulent et dont on a quelquefois la chance de découvrir la dévotion extraordinaire.

Les Lotharingiens, jaloux du Sud, réservoir de reliques

Anne Wagner a bien mis en évidence la personnalité de certains prélats lotharingiens dans leur dévotion pour les reliques, en particulier de Thierry de Metz (+ 984), cousin de l'empereur Otton Ier. Il réunit un ensemble impressionnant de corps saints, surtout italiens, destinés à sa nouvelle fondation de Saint-Vincent de Metz où il fut inhumé, mais aussi à asseoir son autorité dans son diocèse. Sa *Vita,* écrite par Sigebert de Gembloux, décrit l'activité dévote de l'évêque et la réputation de sainteté qu'il en aurait même retiré, une "sainteté par procuration". La fascination pour l'Italie est doublée d'un intérêt, d'une "avidité" pour les reliques des martyrs dont elle est le réservoir par excellence. Déjà, au début du IXe siècle, Eginhard avait obtenu à Rome à prix d'or auprès du diacre Deusdona les reliques de Pierre et Marcellin pour enrichir sa fondation de Michelstadt/Seligenstadt. Otwin d'Hidelsheim vole le corps d'un saint évêque de Pavie; en 966 Baldéric d'Utrecht rapporte de Spolète les reliques de saint Pontien, et que dire de l'idolâtrie "reliquienne" des Brunon de Cologne (+ 965), Gérard de Toul (+ 994), Wicfrid de Verdun (+ 984), ou Egbert de Trèves (+ 993). Après les saints et martyrs italiens, rares dans le nord-est de la France, ils ressuscitent la mémoire de leurs prédécesseurs évêques sur les lieux de leur sépulture ou attachent à leurs collégiales ou abbayes favorites le culte de saints célèbres dans l'Eglise universelle. Ils ne réussissent pas toujours à en obtenir le corps entier, ni parfois même des reliques corporelles, mais des reliques historiques - bâton, sandales, vêtements… - dont la légende hagiographique s'empare vite pour promouvoir le pèlerinage.

La concordance entre le culte des reliques et les développements hagiographiques *stricto sensu* est bien saisie par Anne Wagner et Monique Goullet pour le diocèse de Verdun aux Xe-XIe siècles : il fallait bien raconter l'histoire des saints dont on possédait les reliques, l'histoire officielle, la "légende", "*legendum*", ce qu'il fallait en lire à l'office. Saint-Paul, Saint-Vanne et Saint-Mihiel, les trois grandes abbayes verdunoises ont des dossiers hagiographiques remarquables. Comment ne pas évoquer ici Richard de Saint-Vanne dont la carrière est parsemée de toute une activité "reliquiophile", "reliquiolâtre". Les reliques sont des instruments de la réforme monastique, ce qui n'a rien d'étonnant puisque la réforme répond à une perte de ferveur religieuse et à la décadence économique des monastères. "C'est pourquoi un discours moderne, qui s'offusquerait qu'un objet sacré soit enjeu de pouvoir, jetterait sur la mentalité

médiévale un regard anachronique : à l'époque qui nous intéresse, le pouvoir ne peut jamais totalement se concevoir en dehors du sacré, et réciproquement; aussi ce qui sacralise le pouvoir entre-t-il forcément, et même tautologiquement, dans le jeu des forces économiques et politiques". Il faut saisir la finalité de l'hagiographie - le fameux thème de l'"l'hagiographe et son public" si bien démonté par le Père Baudouin de Gaiffier - et son imbrication dans le culte des reliques. Le phénomène est à considérer comme un tout, sans excès mais en jugeant les interactions : saint / reliques / *vita* / *miracula* / *translatio(nes)* / œuvres d'art / liturgie / architecture / iconographie…

Revenons au pays mosan. Dom Daniel Misonne a isolé la dévotion de Gérard de Brogne pour les reliques. Gérard obtenait en 919 pour Brogne les reliques de saint Eugène de Deuil offertes par les moines de Saint-Denis de Paris. L'évêque de Liège Richer (921-945) vint reconnaître le précieux dépôt; une fête (le 18 août) et une lecture à l'office en rappelaient les circonstances d'acquisition. De même Gérard réussit à obtenir beaucoup d'autres reliques dont une de saint Martin de Tours et des ossements des saints Innocents. Le phénomène est d'époque et plusieurs abbés lotharingiens l'illustrent également à merveille.

Un réformateur de choc : l'abbé Poppon de Stavelot (978-1048)

L'abbé Poppon (978-1048) est une personnalité lotharingienne de tout premier plan et un réformateur infatigable qui intervint dans la vie de nombreux établissements monastiques. Si l'Histoire a accolé à son nom le toponyme de Stavelot - Poppon de Stavelot - ce n'est pas sans raisons : il occupe en effet une place importante dans l'histoire de l'abbaye de Stavelot-Malmedy qu'il gouverna de 1020 à 1048, et il conçut un grand dessein pour Stavelot dont il consolida la position à la tête des deux monastères qui lui étaient si chers.

La source principale de la biographie de Poppon est la *Vita Popponis*, rédigée vers 1058 par un moine gantois, nommé Onulphe, qui écrivit sur l'ordre de son abbé Everhelm. Onulphe apprit la vie de Poppon de la bouche d'Everhelm, parent et disciple de l'abbé de Stavelot, qui ajouta de sa propre plume le dernier chapitre. Lorsque la *Vita* fut achevée, Everhelm se rendit à Stavelot et la déposa sur la tombe de Poppon. Ce pèlerinage hautement significatif des liens qui existent entre l'hagiographie *stricto sensu* et le culte des morts et des reliques est aussi un témoignage émouvant de la fidélité d'un disciple pour son maître. La *Vita Popponis* comporte les caractéristiques propres au genre hagiographique - une idéalisation sans doute excessive de son héros face aux événements qu'il traverse -, mais c'est une source historique de premier plan, qui apporte beaucoup sur le personnage et son époque.

Né en Flandre, à Deinze sur la Lys en 978, Poppon accomplit deux pèlerinages, l'un en Terre Sainte vers l'an mil, l'autre à Rome vers 1005. Poppon entreprit son voyage en Terre Sainte avec deux amis et en rapporta des reliques, provenant notamment du sépulcre du Christ. Poppon hésitait à se marier. Finalement il renonça au monde et partit pour Saint-Thierry de Reims afin d'y devenir moine. Vers 1008, Poppon rencontra à Saint-Thierry Richard de Saint-Vanne qui devint son maître. L'oeuvre de réformateur de Poppon est marquée par tous les traits caractéristiques de la réforme richardienne : austérité et sévérité de la discipline, redressement du temporel, reconstruction des édifices du culte et des bâtiments monastiques.

La sympathie de l'empereur Henri II envers Poppon était grande. Aussi, en 1020, à la

mort de Bertrand, abbé de Stavelot-Malmedy, Henri II, non sans quelque résistance de la part de Richard, le plaça-t-il à la tête du monastère ardennais. Poppon, homme d'expérience, au caractère trempé, qui a connu la sévérité et l'ascèse imposées par Richard, se vit ainsi transplanté par la volonté impériale en Ardenne, dans une région qu'il ne connaissait pas. Administrateur du temporel à Saint-Vanne, Saint-Vaast et Vasloges, il avait fait ses preuves, n'hésitant pas à s'en prendre aux seigneurs qui usurpaient des biens monastiques. Constructeur à Vasloges-Beaulieu, il avait prouvé son sens esthétique, son goût pour l'art et pour une culture de niveau élevé. Poppon avait emmené avec lui quelques frères dont on ignore l'origine. Il s'attela immédiatement à la réforme de l'abbaye.

La consécration de l'église abbatiale de Stavelot, le 5 juin 1040, fut l'occasion de solennités exceptionnelles. Nous y reviendrons. A Stavelot Poppon favorisa le développement de la localité ardennaise et de son rôle au sein de l'abbaye. En 1040, en présence de l'empereur, Stavelot devient le véritable centre du complexe abbatial, avec une église grandiose bâtie sur les reliques du fondateur saint Remacle. Remacle a désiré être enseveli à Stavelot, ce qui justifie la primauté d'un monastère sur l'autre, base juridique déjà énoncée vers l'an mil par Hériger dans sa *Vita Remacli*. De plus un marché est créé et l'empereur en personne donne l'exemple en achetant, comme pour encourager celui-ci. Parallèlement une réorganisation du domaine abbatial a été entamée, sur le terrain et par écrit. Un règlement d'avouerie est établi.

Poppon devait décéder à Marchiennes le 25 janvier 1048. La scène de la mort du saint est décrite de façon grandiose par son hagiographe. Il avait souhaité être enseveli à Stavelot, le monastère de sa profession. Poppon supplia tous ceux qui l'entouraient de laisser son cadavre intact car les individus étaient avides de reliques et l'on n'hésitait pas à s'en procurer par tous les moyens possibles. Autant la mort du saint est décrite de manière touchante, autant est poignante la scène de ses funérailles. L'abbé avait lui-même fixé les étapes du retour de son corps à Stavelot. Poppon fut enterré dans la crypte extérieure de la nouvelle église qu'il avait fait construire, à l'endroit qu'il avait choisi de son vivant, à l'instar de saint Remacle, dont il avait remis en honneur le culte des reliques. Au moment de l'inhumation, on plaça sur sa poitrine un calice et les lettres que Richard de Saint-Vanne lui avait écrites sur le thème de la charité. Son tombeau fut représenté en 1625-1626 sur le socle de son buste-reliquaire : placé devant l'autel de Notre-Dame, au milieu de la crypte, il devait être éclairé par la lumière de la tour-lanterne. Cette topographie funéraire, que l'on retrouve ailleurs, à Saint-Laurent de Liège ou à Saint-Hubert d'Ardenne, témoigne des rapports entre les saints et les morts, en l'occurrence entre saint Remacle, le saint fondateur, et son successeur, un abbé constructeur et réformateur, considéré comme un nouveau fondateur et bientôt lui aussi "canonisé". Les miracles vont suivre pour glorifier la réputation de "l'homme de Dieu Poppon".

Poppon consolide le critère de centralité du culte et du pèlerinage organisé autour des reliques de saint Remacle à Stavelot, en ajoutant celui de sa propre sépulture appelée à devenir elle aussi un endroit de culte, phénomène plus lent à se développer. Ce n'est qu'au XVIIe siècle qu'il sera élevé sur les autels. Plus que tout autre avant lui, Poppon aura concouru au rayonnement de Stavelot de son vivant, comme après sa mort par sa *gloria posthuma*. Manifestement l'abbé avait un grand dessein pour Stavelot. Il faudra attendre le siècle suivant pour que son successeur Wibald, dont le parallélisme de carrière est saisissant, pousse plus loin encore cette ambition et jette les bases d'une principauté abbatiale.

Sigebert de Gembloux (+1112) et l'hagiographie

Né vers 1028-29, moine de l'abbaye bénédictine Saint-Pierre de Gembloux, Sigebert fut élève des abbés Olbert et Mascelin/Mysach. Folcuin, frère de Mysach et disciple de Poppon de Stavelot, l'invita à Saint-Vincent de Metz pour y devenir écolâtre vers 1050. Il y rédigea plusieurs oeuvres hagiographiques sur sainte Lucie et saint Sigisbert, et biographique sur l'évêque Thierry Ier de Metz. Esprit ouvert, Sigebert acquit de vastes connaissances dans la littérature chrétienne et païenne. De retour à Gembloux vers 1071, il poursuivit cette production (*Passio Thebeorum*, *Vies* de saint Guibert, de saint Malo, de saint Théodard, et de saint Lambert, leçons pour l'office de saint Guibert et de saint Malo). A partir de 1082, il rédigea sa *Chronique universelle*, sous forme de récit annalistique, dont la première version s'arrête en 1084, et la seconde est un remaniement poursuivi jusqu'en 1111. L'oeuvre fut très diffusée et connut un grand succès, comme l'a bien démontré Mireille Schmitz. S'y brassent des sources multiples dont il prit connaissance par les riches bibliothèques de Metz et de Gembloux mais aussi à travers la Lotharingie et l'enseignement liégeois dont il était le brillant héritier. Il fit ainsi la synthèse de toute la production historique et hagiographique de Lotharingie. En 1092, il écrivit son *Liber decennelis* sur des problèmes de comput et de chronologie. Enfin, vers 1100, il composa un commentaire métrique de l'Ecclésiaste et achèva son *Libellus de viris illustribus*. Partisan impérial dans la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, il fut l'auteur de plusieurs écrits polémiques qui exprimaient avec une grande hauteur de vues la position de l'Eglise de Liège devant le programme grégorien.
Tout laisse supposer que l'élévation des reliques de saint Guibert le 23 septembre 1110 à Gembloux, à laquelle Sigebert tenait beaucoup, et présidée par l'évêque de Liège Otbert, fut la récompense des nombreux services rendus par Sigebert à l'Eglise de Liège.

Nous avons procédé en 1989 à l'inventaire du trésor de Gembloux et espérons en publier prochainement les résultats. La conservation des reliques s'en trouva raffermie puisque le crâne de saint Guibert, attaqué par des moisissures, fut traité au Centre Hospitalier Universitaire de Liège, et le bras-reliquaire de saint Jacques, œuvre d'orfèvrerie à rattacher au mécénat de l'abbé Olbert (1012-1048), fut restauré par Christiane Jacquemin et présenté à notre exposition *Liège. Autour de l'an mil, la naissance d'une principauté (Xe-XIIe siècle)* au Trésor de la Cathédrale de Liège en 2000. Des feuilles d'argent épousent l'âme en bois de ce reliquaire anthropomorphique, le tout finement cloué mais restauré au XIXe siècle.

Wibald abbé de Stavelot-Malmedy, du Mont-Cassin et de Corvey en Saxe (1098-1158)

Parmi les hommes de très haute culture qui illustrèrent l'Empire du XIIe siècle, Wibald occupe une place de premier plan. Issu de la *familia* monastique de Stavelot, après des études à l'école abbatiale, cet homme d'origine modeste poursuit sa formation à Saint-Laurent de Liège sous la direction du théologien Robert de Saint-laurent alias Rupert de Deutz. Sa fréquentation des écoles liégeoises le lie à des personnages influents.

Moine à Waulsort (1117-8), il revient à Stavelot avant d'être propulsé à la tête de la chancellerie impériale (1122) et de devenir un conseiller influent de Lothaire III (1125-1137). Il participe aux expéditions impériales en Italie. Il est nommé en 1137 à la tête de la prestigieuse abbaye du Mont-Cassin, liée au souvenir de saint Benoît. Il n'y séjourne que du 19 septembre au 2 novembre. Fasciné par le droit romain, dont la renaissance s'amorçait en Occident, il

s'efforce d'en introduire les principes et d'en développer les applications dans le gouvernement de l'Empire.

Son influence grandit encore sous Conrad III (1138-1152), notamment dans ses activités diplomatiques : habile politique dans les rapports entre le Saint-Siège et l'Empire, et partisan de l'alliance avec Byzance contre les Normands en Sicile.
Dans les abbayes sous sa juridiction, dont Corvey (116-1188), il réorganise le domaine (*dispersa congregare et congregata conservare*) et s'y montre, non sans peine, prince territorial, centralisateur, mettant au pas les féodaux, *ministeriales* et avoués. A Stavelot-Malmedy, il jette les bases d'une principauté ecclésiastique.

Progressivement écarté du pouvoir sous Frédéric Barberousse (1152-1190), il se cantonne à un rôle de diplomate avec Byzance (missions en 1155 et 1158). C'est au cours d'une de ces ambassades qu'il meurt le 19 juillet 1158 à Bitolj-Bitola (Macédoine) et, par les soins de son frère Erlebald, est enterré le 26 juillet 1159 à Stavelot.

Son abondante correspondance (environ 450 lettres entre 1146 et 1157, conservées aux Archives de l'Etat à Liège) nous révèle un esprit curieux et cultivé, amateur de beaux manuscrits, et un humaniste avant la lettre. Traditionaliste bénédictin, réformateur sous certains aspects, élément de liaison entre l'Orient et l'Occident, il fait preuve d'une conception universaliste dans les domaines théologique et culturel (*religionis amator et disciplinae regularis doctor*). Le mécénat artistique de l'abbé de Stavelot nous vaut certaines des oeuvres d'art les plus célèbres de l' art mosan suscitées par sa passion pour les reliques. Nous y reviendrons.

Formé dans les écoles de Liège, Wibald de Stavelot est donc l'héritier intellectuel des évêques Notger (972-1008) et Wazon (1042-1048). Sa carrière ressemble curieusement à celle de son contemporain l'abbé Suger de Saint-Denis (1122-1151), qui fut le conseiller des rois de France Louis VI (1108-1137) et Louis VII (1137-1180). En réalité, Wibald et Suger furent de grands intellectuels au service du pouvoir, comme Poppon ou Richard de Saint-Vanne au siècle précédent.

Erlebald, gardien des reliques de Stavelot-Malmedy

Personnage bien moins connu que son frère Wibald, Erlebald n'en incarne pas moins une certaine continuïté familiale au sein de ses rapports avec le pouvoir, qu'il soit impérial ou pontifical, dans une période où ce dernier est souvent à la solde du premier.
Ayant vraisemblablement fait toute sa carrière à Stavelot, comme simple moine puis comme coûtre, Erlebald marqua son souci envers l'abbaye dans des actes de la vie quotidienne, comme le respect des morts ou le culte des reliques, le tout secondé par un sens économique profond que ses fonctions premières avaient sans doute favorisé. Il est à supposer que pendant tous ses voyages et ambassades, Wibald savait qu'il pouvait compter sur son frère pour assurer la bonne marche des affaires du monastère ardennais. Erlebald fut lui-même envoyé en mission auprès du pape.

Le 17 juillet 1162, l'antipape Victor IV accorda à Erlebald l'usage des insignes pontificaux, privilège renouvelé en 1167 par Pascal III et en 1172 par Calixte III à Erlebald et à ses successeurs. Déjà Wibald avait obtenu pareil privilège mais à titre personnel; nous avons proposé de voir dans les sandales liturgiques aujourd'hui aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles les vestiges de ce privilège papal. Ces sandales-reliques étaient jadis conservées à Stavelot comme reliques historiques de saint Remacle.

Entre 1158 et le 8 août 1188, date de la consécration de la chapelle de Sainte-Marie-Madeleine par Bernold, évêque de Mecklenbourg, Erlebald institua et dota une maladrerie à Malmedy. Il autorisa la fondation de l'ermitage de Bernardfagne. En 1167, Alexandre II, évêque de Liège, donna à Erlebald l'église paroissiale de Stavelot et l'église de Roanne que l'abbé rétrocèda à ses moines le 21 mars 1182.

C'est vraisemblablement sous l'abbatiat d'Erlebald que l'abbatiale s'enrichit du Retable de la Pentecôte, aujourd'hui conservé à Paris, au Musée National du Moyen Age à Paris. Ce long panneau de cuivre repoussé et doré représente la descente de l'Esprit Saint sur les apôtres. Des parallélismes ont été établis avec les oeuvres de Godefroid de Huy. Les deux missels conservés à la British Library, de la fin du XIIe siècle, sont vraisemblablement encore des manuscrits importés, peut-être d'Aix-la-Chapelle, et adaptés à l'usage de Stavelot. Leurs lettrines peintes ou au trait rouge et bleu, enjolivées de fines arabesques, clôturent la tradition romane.

Enfin on mentionnera l'activité d'Erlebald pour le renouvellement de confraternités que l'on mettra en relation avec son intérêt pour le culte des saints.

Erlebald semble s'être préoccupé directement et personnellement du trésor des reliques de son abbaye. Sa dévotion aux reliques est manifeste à travers la documentation que nous avons rassemblée. Cette dévotion n'est extraordinaire ni pour l'époque ni pour le milieu monastique dont est issu Erlebald et elle s'inscrit dans ce vaste mouvement international d'intérêt multiforme pour les saints et leurs reliques.

Erlebald aurait procédé à l'inventaire des reliques de Malmedy, dont un inventaire d'une écriture de la seconde moitié du XIIe siècle nous est parvenu.

Des cultes nouveaux y transparaissent, celui des Rois Mages dont l'invention des restes eut lieu en l'église Saint-Eustorge à Milan en 1158. La même année, les Milanais apprenant que l'empereur Frédéric Ier Barberousse avait décidé de marcher sur leur ville, mirent les reliques à l'abri de leurs murs. Le 26 mars 1162, l'empereur prenait Milan et deux ans plus tard, l'archevêque de Cologne Rainald de Dassel obtenait la translation des précieux restes, accompagnés de ceux des saints Nabor et Félix, dans sa métropole. Ils furent déposés le 23 juillet 1164 dans la cathédrale de Cologne où ils allaient devenir l'objet d'un pèlerinage de grande renommée. La châsse monumentale sans doute réalisée par l'orfèvre Nicolas de Verdun vers 1181-1205 conserve leurs restes.

Quant à la mention de saint Libert dans la liste, elle ne peut remonter au-delà du 11 août 1169, date de l'élévation des reliques du saint à l'abbaye de Saint-Trond en présence de l'abbé Wiric par l'évêque de Liège Raoul de Zähringen. Selon Thierry de Saint-Trond (+ 1107), porte-parole d'une tradition orale, Libert, disciple de saint Rombaut, avait été massacré au VIIIe siècle par des païens à l'abbaye de Saint-Trond. Toutefois ce martyr n'était honoré d'aucun culte avant 1169. Cette année-là, lors des travaux de restauration de l'église abbatiale, les moines mirent au jour des ossements humains dont ils identifièrent une partie comme appartenant à ce Libert. Raoul de Zähringen procéda à son élévation conjointement à celle des saints Trudon et Eucher. S'ensuivit un miracle. Trudon, Eucher et Libert sont mentionnés dans cet ordre dans le catalogue des reliques de Malmedy qu'ils clôturent.

La place de ces reliques des trois Rois, Nabor, Félix et Libert en fin de catalogue laisse à penser qu'il s'agissait là d'acquisitions de fraîche date, et Paul Nisin a émis l'hypothèse que "le texte aura été rédigé très certainement sous l'abbatiat d'Erlebald, sans doute encore dans le troisième quart du XIIe siècle".

Nous avons découvert un second catalogue de reliques dans la châsse de saint Simètre à Lierneux. Cette châsse datée du XIIIe siècle forme la pièce maîtresse du patrimoine artistique de

l'église Saint-André de Lierneux. Elle recèle seize paquets de reliques contenant au total vingt-sept petites authentiques, petites lanières de parchemin d'écritures de diverses époques et le catalogue de reliques qui retiendra ici notre attention. Lierneux fait partie dès l'époque mérovingienne du patrimoine de saint Remacle. Il est mentionné dans la liste des possessions de l'abbaye de Stavelot- vers 1130-1135 et l'église de Lierneux se trouve dans la liste des collations de l'abbé vers 1130-1131. De la translation à Lierneux des reliques de saint Simètre, prêtre martyr à Rome en 159, il est question dans les *Miracula Sancti Remacli*, dans une tranche de texte qui remonte à la fin du IXe siècle; l'authentique qui accompagne dans la châsse de Lierneux la relique de saint Simètre est d'une écriture du XIe siècle. Le Père Maurice Coens releva des mentions liturgiques du saint dans des litanies de Stavelot du Xe siècle, de la seconde moitié du XIe siècle et au XIIe siècle dans un fragment de calendrier. Le catalogue de reliques, d'une écriture de la fin du XIIe siècle, est plus explicite que celui de Malmedy. En effet, après l'énumération traditionnelle des reliques, il y est fait mention qu'en 1185, l'abbé Erlebald procéda à l'inventaire de la châsse *petitione fidelium ecclesie Harduini videlicet investiti ecclesie de Lernau, à la demande des fidèles de l'église de Lierneux et de leur curé Harduin.*
L'inventaire eut lieu le 26 mai 1185, jour de la fête de saint Simètre, mais le document, rédigé à la troisième personne, indique qu'il s'agit d'une notice rédigée après l'événement, sans doute entre 1185 et 1216, dans le but d'en perpétuer le souvenir.

Nous avons surpris ici l'action du frère de Wibald, Erlebald de Stavelot, abbé de 1158 à 1192, qui inventoria sans doute les reliques de Malmedy et celles de Lierneux en 1185. Cette nette préoccupation d'Erlebald pour les reliques enrichit sa notice biographique, bien sèche par rapport à celle de son illustre frère. Avant son accession à l'abbatiat, il apparaît témoin à un acte de 1146, expressément qualifié de *custos Stabulensis, coûtre de Stavelot*; 1146, c'est-à-dire un an après la consécration du buste reliquaire du pape Alexandre, un saint dont on retrouve aussi des reliques à Lierneux. Aussi, derrière le mécénat artistique de Wibald, extériorisation exceptionnelle de sa dévotion aux saints, ne peut plus être négligée la personnalité de son frère Erlebald, directement préoccupé du trésor des reliques des abbayes, une préoccupation qu'il conservera tout au long de son abbatiat.

La dévotion exceptionnelle d'Erlebald pour saint Remacle est sans doute héritée de son frère; il prolonge en effet le développement du culte du saint patron. En 1187 on trouve mention d'une relique de saint Remacle à Schöntal en Suisse et une autre à la même époque dans la boîte à reliques de Momalle, sans pouvoir, bien entendu, prétendre que ces deux dons proviennent directement de Stavelot et sont contemporains d'Erlebald. Toutefois, aux documents que nous avons rassemblés à propos de la boîte à reliques de Momalle, vers 1182, on ajoutera la présence en 1183 de *Petrus de Moumale,* commanditaire de l'oeuvre, à la ratification par l'archidiacre Thierry de Liège de la cession de l'église paroissiale de Stavelot et de ses chapelles par Erlebald au monastère. C'était une occasion parmi d'autres de se procurer des reliques. En 1183, l'*Inventio reliquiarum S. Eligii* rapporte le pèlerinage d'un sainteur de Saint-Eloi de Noyon aux sources Saint-Remacle à Stavelot.
Nous avons évoqué plus haut la destruction par saint Remacle à Malmedy des vestiges païens en Ardenne, les autels de Diane et le culte des fontaines, à travers l'œuvre d'Hériger et les emprunts du chroniqueur à Grégoire de Tours. Le retable de Stavelot illustre la scène. L'épisode pourrait aussi être évoqué à propos de l'identification d'une scène d'un intéressant insigne de pèlerinage. Il s'agit d'une plaque de plomb (90 X 39 mm), avec, à ses extrémités, quatre oeillets de fixation; une scène en léger relief montre saint Remacle qui bénit un personnage dont on n'aperçoit que la tête; à l'avant plan une cuve cylindrique, avec des stries ondulantes qui représentent des flots; à l'arrière plan, à droite, une croix. Une inscription latine invoque saint Remacle pour se débarasser "des vices du corps et de l'âme". C'est l'eau purificatrice des

plaies de l'âme et du corps, l'eau du baptême, l'eau thaumaturgique de ces nombreuses fontaines de pèlerinage, mais aussi le viange issu des saintes reliques dont nous avons déjà parlé. Dans une typologie d'objets plutôt rares dans la région à cette époque, cet insigne de pèlerinage pourrait dater de la seconde moitié du XIIe siècle. Sans entrer dans le détail, nous l'attribuerions plus volontiers à l'abbatiat d'Erlebald dans sa volonté de favoriser le culte de saint Remacle. On notera dans la *Vita Remacli* d'Hériger que lorsqu'il bénit les fontaines de Malmedy et fait graver le signe de la croix sur la pierre, Remacle y fait aussi couler du plomb - *plumbumque superinfudit*, c. 47 p. 184 – la matière même de l'insigne; les eaux en ressortent encore plus abondantes. On soulignera avec Ludwig Drees que le plomb était utilisé au Moyen Age à des fins thérapeutiques. Bien sûr la localisation est difficile et l'on pense avant tout à Stavelot. Toutefois l'hydronyme Malmedy, "endroit des eaux capricieuses", doit être pris en considération de même qu'une fontaine Saint-Remacle qui est aussi attestée.

La passion d'Erlebald pour le culte des saints se double d'un souci particulier pour le culte des morts. En effet, c'est lui qui rapatrie la dépouille de son frère Wibald et l'ensevelit le 26 juillet 1159 à Stavelot au pied de l'autel majeur; la cérémonie est grandiose, rehaussée de la présence de plusieurs abbés et de celle de l'évêque Henri de Leez. De plus, Erlebald fonde son propre anniversaire à Stavelot, dotant la célébration de sa mémoire de divers biens et distribuant aux moines et aux pauvres des avantages en nature. Déjà, le 21 mars 1182, il avait concédé plusieurs biens pour la célébration d'un office funèbre pour son frère Wibald; après sa mort, il devait lui-même être adjoint à cette intention. On ignore l'année de sa mort, il est commémoré le 4 mars dans les deux obituaires. Après sa mort le pouvoir abbatial resta vacant jusqu'en 1198, date d'accession à l'abbatiat de Gérard de Vianden, abbé de Prüm.
Frédéric Ier Barberousse était mort en croisade en Terre Sainte le 10 juin 1190. L'ascension croissante des princes territoriaux et de l'influence de la papauté sonnait le glas de l'Eglise impériale. Les pouvoirs concédés à l'abbé par l'Empereur, il va les exercer désormais en son nom propre. Stavelot-Malmedy va devenir la principauté envisagée par Wibald.

Un propagateur zélé, Guillaume de Ryckel, abbé de Saint-Trond (1249-1272)

De 1270 à 1272, Guillaume de Ryckel abbé de Saint-Trond, obtient des reliques des Onze Mille Vierges de Cologne. Comme il le faisait pour les comptes de l'abbaye, l'abbé rédigea aussi une sorte d'aide-mémoire sur ces reliques de Cologne, qui est conservé dans le *Sacrarium* de Saint-Trond, manuscrit conservé aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Université de Liège. Hedwige de Soest, moniale des Saint-Maccabées à Cologne, les lui envoyait par l'intermédiaire d'une certaine Ermentrude. Il rencontre cette dernière notamment à Spalbeek, où l'abbaye avait des droits et où habitait aussi Elisabeth, célèbre mystique, parente de Guillaume. Elisabeth obtient aussi des reliques. Elle finira sa vie à l'abbaye cistercienne de Herkenrode. Le rôle d'Elisabeth de Spalbeek est à préciser par un rapport d'enquête qu'a établi à son sujet Philippe de Clairvaux; on connaît les relations qu'elle entretenait avec Marie de Lille et l'abbé de Vauclair, deux personnes gratifiées de reliques par Guillaume, de même que Pierre d'Igny, - don personnel d'Elisabeth -, et Catherine du Parc, mystique elle aussi célèbre. Enfin, des moines de Clairvaux bénéficient aussi de ces largesses sacrées. Ces contacts d'Elisabeth avec les cisterciens peuvent sans doute expliquer que Guillaume gratifie de reliques de nombreuses abbayes de cet Ordre dans des diocèses variés. De tout ceci, est-il téméraire de conclure avec le Père Coens que "l'abbé de Saint-Trond et sa pieuse parente ont échangé quelquefois leurs vues au sujet de l'identité des reliques apportées" et d'établir ainsi

un parallélisme entre Elisabeth de Schönau et Elisabeth de Spalbeek. Il faut dire que ces listes surprennent par la description des supplices imposés aux saints; quelques exemples de traductions du texte latin suffiront à l'illustrer : "Sainte Bénigne, vierge et martyre, fut transpercée d'un glaive au visage au-dessus des joues par les yeux de sorte que ses yeux et son cerveau glissaient de sa tête"; "Sainte Béatrice eut le coeur enfoncé pensa alors que notre doux Seigneur avait lui aussi été ainsi touché et elle dit : "Béni sois-tu, Seigneur, moi je te rends grâce que tu me fasses souffrir le même tourment que tu as bien voulu souffrir pour moi". On trouve ainsi plusieurs fois le style direct et des comparaisons contemporaines; tête ou membres coupés, tel est le sort de la plupart des saints, de même que le martyre par les flèches.

La chronique de l'abbaye assigne à l'année 1260 l'arrivée de reliques des Onze Mille Vierges, des saints Thébains et de saint Géréon. Or les listes ne parlent que de reliques des Onze Mille Vierges et placent les événements entre 1270 et 1272. L'intérêt, voire l'enthousiasme, de l'abbé pour les reliques, s'était déjà manifesté en 1258 lors de la construction de l'église Sainte-Agnès au béguinage à Saint-Trond. S'il distribue nombre de reliques reçues de Cologne, il en garde aussi pour sa chapelle; ainsi les chefs des saintes Catherine et Béatrice, "beaux comme de l'ivoire", de sainte Gertrude orné de soie rouge et verte, et un *ciborium* sur l'autel.

On a la chance de connaître en détail les envois effectués de nombreux crânes et ossements. Ramenées à Saint-Trond ou Spalbeek, des reliques - la seconde liste parle essentiellement de crânes - sont ainsi données aux abbayes cisterciennes ou à des personnalités originaires de Vauclair, de Signy, d'Epinlieu, du Parc, d'Ourchamps, de l'Olive, d'Orientem, d'Herckenrode, de La Ferté-sur-Grosne, de Valroy, d'Aalburg sur la Meuse, de Prémy, de Cherlieu, de Villers-le-Peuplier, de Lille, d'Alem-sur-Meuse, de Dijon, de Reims, d' Hautcrêt, de Beauvais, de Borloo, de Clairvaux, d'Igny, et de Ter Beek.

Comment s'est élaboré l'inventaire de Guillaume? Peut-être à partir des authentiques accompagnant les reliques. La concordance est en tout cas significative entre le texte des authentiques retrouvées et les listes, qui, il ne faut pas l'oublier, ont été retranscrites au XVIe siècle. Les authentiques datent pour la plupart des XIVe-XVIe siècles. Il n'y a rien d'étonnant à cela quand on sait que pareils documents sont recopiés au cours des temps. On y apprend le nom du saint, son âge, sa parenté, mais aussi le genre de supplice qu'il endura. Cette identification était inévitable pour l'authentification de la relique. Elle est particulièrement révélatrice de l'état d'esprit des protagonistes et de leur époque.

On peut à peine se figurer qu'un économiste de la trempe de Guillaume - il est d'abord connu pour son livre de comptes de l'abbaye - ait pu concevoir et codifier ces notices, et poursuivant cette réflexion, on peut s'interroger si ces reliques n'ont pas fait l'objet d'un échange avec les établissements concernés au profit de Saint-Trond? Quelle description matérielle les listes donnent-elles des reliques? On glane ça et là quelques renseignements ainsi le *ciborium* de la chapelle de l'abbé est décrit dans la seconde liste comme un *repositorium* en bois posé sur l'autel qui contiendrait les 31 têtes, et l'on ne peut s'empêcher de penser à ces retables colonais si caractéristiques. Les corps des saints Gilles et Elisabeth envoyés à Ter Beek sont amenés dans un coffret clair avec des textiles divers; on se rappellera que ce sont précisément des reliques de ces deux saints qui sont identifiées par nos authentiques; une partie est donc restée à Saint-Trond et la seconde liste parle des textiles qui les accompagnent : drap de lin, tissu à petites mailles **...** *et id genus alijs femineis ornamentis*, sans doute les textiles aujourd'hui retrouvés, dont la mention réapparaît dans les inventaires postérieurs du trésor; les têtes de sainte Ude et de sainte Magtilde sont ornées, celles de sainte Mabilia et de sainte Margareta sont couvertes d'un drap de lin très fin - nous rappellerons que

le drap de lin retrouvé qui entourait les reliques est contemporain de l'époque de Guillaume - avec par-dessus des ornements dorés de forme carrée que l'incurie des temps n'a pu préserver. Quant aux corps de sainte Béatrice, Silia, Juliana et Siligerna, ils sont conservés dans une châsse peinte; la seconde liste les associe aux corps des saints Gilles et Elisabeth et précise qu'ils se trouvent aujourd'hui en partie mêlés près de la châsse de saint Trond au dos de l'autel et en partie à l'autel de sainte Elisabeth.

Enfin, que reste-t-il dans les divers lieux mentionnés des reliques envoyées par Guillaume? Les sources historiques fournissent quelques informations. En 1628, Arnold de Raisse dans son *Hierogazophylacium Belgicum* note la présence dans le trésor d'Epinlieu du chef de sainte Ursule "acquis en 1300" mais qu'il considère comme une homonyme de la célèbre sainte; de même la tête de sainte Loscia, précisément celle dont parle Guillaume de Ryckel. En 1650, Philippe Brasseur parle de deux crânes et de reliques des Onze Mille Vierges, mais sans citer de noms et on trouve une mention semblable en l730. Aucune trace non plus dans les inventaires des trésors de Saint-Pierre-le-Vieil de Reims, de Igny ou de Signy.

On savait Guillaume de Ryckel restaurateur de la discipline du monastère aussi bien que réorganisateur des finances. Sous ce nouvel éclairage on le découvre grand collecteur de reliques et père spirituel d'une parente favorisée de grâces mystiques. On imagine aisément que devant un si grand nombre de reliques, un classement et une identification ont dû être établis. On conservait jusqu'à présent les deux listes de Guillaume de Ryckel. Nous avons retrouvé les reliques, leurs authentiques et les tissus les enveloppant. Les listes de Guillaume de Ryckel vont être recopiées. On en retrouve des extraits dans un inventaire imprimé de 1538. L'exemple de Guillaume de Ryckel, en ce qui concerne le culte des Onze Mille Vierges, n'est pas unique. Beaucoup d'abbayes ont bénéficié d'un nombre important de reliques ursuliennes; les inventaires du trésor de Saint-Trond parlent de 90 crânes, de nombreux ossements et de textiles.

L'ordre cistercien se distingue dans la célébration du culte des Onze Mille Vierges au XIIIe siècle. Leur fête est introduite dans la liturgie, notamment dans les maisons qui possèdent leurs reliques. On a d'ailleurs vu Guillaume et Elisabeth enrichir des abbayes cisterciennes.

Pourquoi Guillaume de Ryckel s'intéressa-t-il particulièrement aux Onze Mille Vierges de Cologne? Est-ce une initiative personnelle? Déjà, au XIe siècle, Cologne est célèbre dans nos régions par la pléthore de corps saints conservés dans ses églises. L'abbé Raoul de Saint-Trond s'y était rendu pour obtenir des reliques et les relations entre Cologne et Saint-Trond existaient**.** Le trésor de Saint-Trond était important, les saintes de Cologne viennent le "grossir"**.** Est-ce sur les instances de sa parente Elisabeth de Spalbeek que Guillaume agit? Bien sûr, il s'agit d'abord de donner une identification des os trouvés, et, par leur authentification, d'en assurer l'efficacité comme reliques. Mais, au-delà, il y a l'histoire officielle des Onze Mille Vierges, un modèle culturel sans cesse remanié depuis le XIe siècle, un récit empreint de mysticisme et gonflé de "révélations" la virginité et l'engagement chrétien de ces "vierges, épouses du Christ" en marge vers le martyre. On est surtout étonné par l'analyse minutieuse des moments ultimes des saints, de leur sérénité devant "la sainte mort", dont ils acceptent, sans révolte, ni amertume, la souffrance dans la certitude de participer bientôt au bonheur du paradis. Entre deux pôles bien précis de cette seconde moitié du XIIIe siècle, la fixation de la légende par Jacques de Voragine avant 1264 et les peintures de la châsse de sainte Odile de Huy vers 1292, ne découvrons-nous pas exprimé ici un idéal de sainteté? Par la stigmatisation, Elisabeth de Spalbeek franchira une étape supplémentaire dans son modèle de vie et de passion du Christ.

Les ordres religieux et les reliques

La dévotion envers les reliques des saints est un des traits marquants des Xe, XIe et XIIe siècles. Découvrir le moment le plus fort de ce phénomène est question d'appréciation subjective. Nous avons déjà aligné quantité de figures historiques, dont on connaît la piété remarquable envers les saints et le zèle ardent pour leurs reliques. L'appartenance de plusieurs de ces personnalités à l'ordre bénédictin mérite d'être relevée mais ne doit pas tromper. Il ne faudrait pas tenter d'y déceler l'esprit des réformes monastiques du temps. La vénération des reliques est de tous les temps et de tous les lieux mais, l'Ordre de saint Benoît, par le quasi monopole du monachisme qu'il détient à l'époque, est aussi le plus riche en reliques, et l'on peut sans crainte parler de " Reliquienidolatrie"**.** Comme le rappelle pertinemment Dom Daniel Misonne, on ne peut concevoir communauté monastique sans reliques. Lors de leur engagement, les moines doivent rédiger "une demande écrite au nom des saints dont les reliques sont présentes en ce lieu" *ad nomen sanctorum quorum reliquiae ibi sunt*. S'il était facile de prévoir la richesse du trésor des abbayes bénédictines, on reste cependant stupéfait lorsqu'on entre dans le détail de ceux-ci. Parmi les grands monastères de l'Ordre de saint Benoît au pays mosan, Stavelot, Malmedy et Saint-Trond se signalent à notre attention par la diversité, l'antiquité et l'abondance de leurs reliques, Saint-Hubert s'organise principalement autour d'un corps saint qui a fait sa gloire et sa renommée internationale.

Avec Salzinnes, dont nous parlerons plus loin, comme avec l'import-export de Guillaume de Ryckel, notre incursion dans le monde cistercien nous invite à nous poser quelques questions de portée plus générale sur Cîteaux. De même qu'on tente de cerner un "art cistercien", peut-on déterminer au sein de l'Ordre une piété particulière, ou différente, envers les reliques des saints? Le " dépouillement" de l'art cistercien inspira-t-il une attitude semblable vis-à-vis du culte des reliques? Plus encore que les cisterciens, les cisterciennes furent-elles de zélées propagatrices de reliques?

Georges Duby constate que "l'abbaye cistercienne aurait voulu se décharger des fonctions funéraires, laisser à d'autres le soin des corps défunts. Le soin même des reliques des saints. On n'y vit plus de sarcophages à miracles, partant plus de pèlerins, c'est-à-dire plus de spectacle". Si l'ostentation, le spectacle et le théâtre liturgiques sont réduits, et du même coup la splendeur de l'office divin, cela n'empêche pas pour autant la conservation des reliques voire leur accumulation et leur collection. Il faut bien distinguer les époques. Entre les origines de l'Ordre et l'observance stricte des premiers temps et les documents analysés ici, des années voire des siècles ont passé; au sein du monachisme, des habitudes se sont maintenues : il ne faut pas oublier l'importance des reliques dans la Règle de saint Benoît, suivie également par les Cisterciens. La rigueur primitive, comme dans d'autres domaines, s'est ici aussi progressivement relâchée. S'il faut rapidement s'en convaincre, il suffit d'évoquer les sept grandes armoires en chêne bien ferrées contenant les innombrables reliquaires du trésor de Clairvaux.

Les exemples abondent de voyage ou trafic de reliques entre les monastères de Cîteaux, toutes époques confondues. A titre d'exemples, pour nous en tenir aux cisterciennnes de nos régions, nous avons réuni quelques matériaux pour Herkenrode, Robermont ou Val-Dieu. Ils mériteraient sans doute plus ample information. La croix-reliquaire de Robermont, en argent repoussé et gravé (1585), conservée aujourd'hui à l'Abbaye de la Paix Notre-Dame à Liège, a été fixée sur un pied de calice de remploi (1573). Six habitacles ovales aménagés sur sa face contenaient, d'après les inscriptions gravées, des reliques DE LA SENTE/VRAYE CROIX/ET

PLUSSUR/DIGNITE DE/LA PASSION/DU LAIT DE LA/VIERGE MARIE/ET DE SA CHE-/MISE ET PLU-/SSUR DIGNITE. Les obélisques en bois d'Herckenrode, couvertes d'innombrables reliques sous verre, appartiennent à un type de reliquaires en vogue au XVIIIe siècle. La croix de Solières contient des reliques de la Sainte Croix, des saints Floribert et Remy, des saintes Anne et Ursule, de saint Sébastien, de saint Vital et de la verge de Moïse. A Soleilmont, c'est la relique du saint Clou qui suscite un pèlerinage réputé, au point d'intéresser, au début du XVIIe siècle, les archiducs Albert et Isabelle.

Bien sûr des reliques de saint Bernard lui-même sont hautement symboliques dans les monastères de son Ordre. De son vivant déjà, par simple toucher, le saint cistercien avait créé toute une série de reliques génératrices de miracles; son voyage dans l'Empire en 1146-1147, où le saint abbé jouissait d'une extraordinaire popularité, laissa des souvenirs impérissables. Après sa mort le phénomène s'amplifia, tout naturellement. Le *Voyage littéraire de Dom Guyton dans les provinces belges en 1746* répertorie toute une série de reliques bernardiennes. La "vera effigies" de saint Bernard pourrait être portée au compte des reliques du saint; le modèle en serait le buste-reliquaire du saint commandé pour Clairvaux au début du XIVe siècle et détruit en 1791. Salzinnes en possédait une : il s'agit d'une peinture provenant d'Argenton et toujours conservée à Malonne, huile sur bois datée de 1670. En 1878 est toujours mentionnée comme conservée à Malonne une relique *de capite sancti Bernardi abbatis*, provenant de Salzinnes. La statue-reliquaire de saint Bernard de Val-Dieu (XIVe et XVIe siècles), aujourd'hui conservée au Trésor de la Cathédrale de Liège, participe au même phénomène.

Par ailleurs, quand un reliquaire cistercien contient du lait de la Vierge Marie, ne peut-on y déceler une allusion directe à la célèbre lactation de saint Bernard ? Il s'agirait alors d'une relique hagiographique, c'est-à-dire une relique corroborée ou créée à partir d'un récit hagiographique. Dans l'inventaire du XVIIIe siècle de Salzinnes, on peut également répertorier les reliques d'autres saints cisterciens.

Au début du XIIIe siècle l'abbé bénédictin de Saint-Trond Guillaume de Ryckel, dans son import-export de reliques ursuliennes, n'oublie pas les abbayes cisterciennes comme Herkenrode, Vrouwenpark, Ter Beek, Orientem, L'Olive, Epinlieu, Val-Dieu, Ourchamps, Signy, Le Val-Roi, Vauclair, Igny, Clairvaux, Cherlieu, La Ferté-sur-Grosne, Hautcrêt ; la liste est impressionnante. Tout fait farine à bon moulin! Le Chapitre général de Cîteaux institua en 1220 la fête de sainte Ursule et des Onze Mille Vierges et en 1259 un office propre est créé.

Une autre constatation intéressante est la spiritualité encouragée, entretenue et promue par la présence de certaines reliques. Ainsi les reliques envoyées par Guillaume de Ryckel soutendent un mysticisme caractéristique de ces groupements féminins que l'on rencontre au XIIIe siècle au diocèse de Liège, dans le monde des béguines, des recluses ou au sein de nouvelles congrégations religieuses. Ces *mulieres religiosae* sont éprises d'une dévotion plus privée, d'un pathétisme exacerbé confinant à l'extase et mettant en relief, outre les souffrances du Christ, les horribles persécutions des témoins de la foi. Guillaume recevait des reliques des Onze Mille Vierges de Cologne, qui, avec le concours d'Elisabeth de Spaalbeek, moniale d'Herkenrode, étaient envoyées aux monastères cisterciens accompagnées d'authentiques très prolixes inspirées des textes hagiographiques insistant sur les horribles tourments infligés par les païens aux saintes femmes et à leur escorte.

La liaison entre la fête des saints, la lecture de leurs *Vies* ou *Passions* et la mise en évidence sur l'autel pendant l'office d'une de leurs reliques accentuent encore ce phénomène et concourent à une commémoration parfaitement orchestrée et à la symbiose profonde entre la parole et l'objet sacré, l'un illustrant l'autre et vice versa. Il est même tentant d'établir un parallélisme avec la Fête-Dieu, le *corpus Christi* présenté à l'adoration des fidèles dans l'ostensoir, instrument liturgique, qui vient le magnifier et le sublimer ; l'ostensoir serait à l'hostie ce que le reliquaire-monstrance est à la relique. La dévotion eucharistique a par ailleurs

toujours été forte dans le diocèse de Liège.
Selon le *Journal des saints de l'Ordre de Cîteaux*, imprimé à Dijon en 1706, on fait le 11 octobre l'office de deuxième classe, avec octave, de toutes les saintes reliques que possède l'Ordre de Cîteaux.

Enfin la spécificité thaumaturgique des saints, bien évidemmment, n'est pas à négliger à une époque où les malades partent parfois très loin en pèlerinage, en rapportent vinages, c'est-à-dire de l'eau ou du vin mêlé aux reliques, ou tout autre fiole contenant un liquide apte à soulager ou à éradiquer leurs maux. Le pouvoir thaumaturgique était alors transmis par l'utilisation de pareils liquides.

Comme tout centre religieux, le monastère cistercien s'est constitué, à travers les siècles, son propre trésor de reliques. Ni plus, ni moins. Peut-être moins spectaculaire, ce trésor ne fut pas toujours le rendez-vous de l'orfèvrerie ou de l'art : ce n'est pas autour des reliques des saints qu'on retiendra les œuvres d'art les plus prestigieuses ou les plus significatives de Cîteaux. Les principes fondateurs restent-ils présents? Que l'on pense à L'*Apologie à Guillaume* de saint Bernard qui interdisait l'usage des croix en or ou de tout ornement factice et vanité du décor, qui distrayent l'homme d'une bonne méditation. Ajoutons que le monachisme bénédictin avait l'antériorité pour lui : que de précieux reliquaires ou châsses ont vu le jour avant le XIIIe siècle! Pourtant les reliquaires cisterciens existent bel et bien. Tout est question d'appréciation finalement. Partout règne une étonnante avidité de reliques. Rien n'interdisait vraiment aux cisterciens d'assouvir ce pieux penchant. En matière de reliques comme en d'autres domaines, l'austérité cistercienne ne durera que quelques décennies. Les reliques circulaient, certaines abbayes étaient plus comblées que d'autres et les échanges devenaient possibles.

L'étude du culte des reliques par ordre religieux n'a de sens que pour déterminer les dévotions propres aux différents ordres, le tout dans un espace sans frontières. Quoiqu'il en soit, à partir de quelques exemples précis et grâce à la publication de sources écrites inédites permettant l'identification des reliques des saints, on constate à quel point le terrain est en friche, à quel point les interrogations sont nombreuses. Pour ne prendre qu'un exemple qui nous est cher et qui, une fois encore, transcende les époques historiques, le Trésor de la Cathédrale de Liège a hérité des reliques du Carmel, construit dès 1657 au Potay à Liège. Selon leurs " Annales", les Carmélites avaient pieusement sauvegardé ces reliques dont l'inventaire fut fait par le chanoine Lupus en 1872. Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus (alias Maria Freystädten 1882-1957) confectionna en bois "quantité de reliquaires et de panneaux pour monter les autels des reliques" et s'occupa de leur déménagement à Mehagne en 1933. Un même souci fut commun à l'abbaye de la Paix Notre-Dame à Liège, dont nous parlerons plus loin. La mémoire de Mère Anne-Marie-Joseph de Jésus (alias "la mère Capitaine"), tourière de son office, qui entretint avec détermination l'esprit carmélitain pendant la tourmente révolutionnaire, subsiste à travers un curieux culte de reliques : son crâne était présenté sur la table du réfectoire, porté au début du repas, et parfois confié aux mains des novices en guise de méditation. Elles l'ont ainsi astiqué au point qu'il a pris l'apparence de l'ivoire. L'étude du trésor des reliques du Carmel de Liège réserve encore bien des surprises.

Trésors d'église et chambres à reliques

Au cours des siècles, la notion de "trésor d'église" a évolué.
Faut-il rappeler que le plus ancien inventaire connu du trésor de l'Eglise de Liège date de

1025? En inventoriant ses objets sacrés, l'évêque Réginard voulait peut-être parer aux accusations de simonie portées à son encontre, comme l'a suggéré Jean-Louis Kupper.
A la base, il y a la notion de sacré : les reliques des saints et la liturgie.
Liège s'enorgueillit du patronage de l'évêque martyrisé Lambert, mort vers 696-705, dont la relique du crâne fut finalement insérée dans un prestigieux buste-reliquaire qui, même s'il date du début du XVIe siècle, concrétise par son iconographie et son symbolisme tout l'héritage médiéval.
La constitution progressive d'un trésor répond à différentes aspirations.
Au Moyen Age, le trésor procède d'une véritable liturgie du pouvoir, à travers reliques, objets cultuels, orfèvreries, mais aussi par l'accumulation des accessoires les plus divers : objets exotiques, jeux, armes ou curiosités variées.
Le trésor montre la grandeur d'une Eglise : on exhibe son patrimoine, les symboles de sa puissance temporelle. On fait l'ostension de ses reliques, stimulatrices de pèlerinage. On thésaurise or, argent et pierres précieuses, et l'on s'en sert parfois pour quelque acquisition prestigieuse, comme celle en 1096 du château de Bouillon par l'évêque Otbert au croisé Godefroid. On n'hésite pas alors à dépouiller de ses plaques d'or la châsse de saint Lambert.
Le trésor est un capital monnayable pour des moments de pénurie : le métal est alors engagé, vendu ou même fondu et transformé.
Mais le Trésor conserve en premier lieu les objets nécessaires à la liturgie. Leur préciosité accentue l'éclat des cérémonies, au Moyen Age comme après la Réforme catholique où les arts appliqués organisent, aux XVIIe et XVIIIe siècles, un vrai théâtre pour l'office, de l'ostensoir-soleil qui sublime l'eucharistie aux riches vêtements de soie multicolore. On peut distinguer le *ministerium*, tout ce qui sert au ministère divin, de l'*ornamentum*, qui forme le décor de l'église.
Dès la Renaissance, de grands personnages et érudits rassemblent et s'entourent d'œuvres d'art. Leurs collections élargissent la notion de trésor. Le trésor devient un véritable conservatoire d'œuvres d'art, l'ancêtre du musée.
Après la Révolution française, la nouvelle cathédrale de Liège recueille des œuvres d'art provenant d'églises démolies, désaffectées ou endommagées, de Liège ou d'ailleurs .
La mise en valeur et surtout la conservation de ses œuvres d'art sont les buts majeurs de l'actuel "Trésor de la Cathédrale de Liège", rénové récemment, tout en insistant aussi sur sa spécificité de conservatoire d'objets sacrés encore utilisés. Outre la tradition, le Trésor s'inscrit maintenant dans une perspective historique nouvelle : il est et entend rester aujourd'hui la mémoire d'une principauté, témoin de l'histoire du Pays de Liège.
Les Trésors d'églises de l'Eurégio ont connu des rénovations récentes : Aix, Maastricht et Liège sont les principaux, mais aussi Saint-Trond ou Maaseik. La publication du Trésor de Notre-Dame de Maastricht par Mieke de Kreek est un modèle du genre, après les *Antiquités sacrées [de Maastricht]* du chanoine Bock et de l'abbé Willemsen de 1873. Les tissus de Saint-Servais de Maastricht ont aussi fait l'objet d'une remarquable restauration et publication d'Annemarie Stauffer.

C'est précisément la notion de trésor sacré qui est au centre des recherches depuis le colloque organisé au Louvre sur *Les Trésors d'églises* (1991). La problématique a été appliquée d'un point de vue général à quelques grands centres occidentaux. Des études pluridisciplinaires ont été suscitées sur une pièce maîtresse d'un trésor, comme par exemple la clé de saint Hubert de Liège. La complexité et la spécificité des sujets orientent de plus en plus vers ces solutions qui ont l'avantage de tirer parti de la complémentarité des disciplines et créent très souvent du neuf.

"Dans tous les cas de figure cependant, le trésor est un instrument de thésaurisation matérielle et spirituelle qui a pour vocation d'exprimer le pouvoir d'une Eglise, d'un monastère ou d'un roi". Les objets à vocation mémoriale organisent une spatialisation du sacré. Les principaux marqueurs de la localisation du sacré sont l'église - le bâtiment -, l'autel et les reliques des saints. Dès le IVe siècle tout autel consacré contient une relique et les rapports symboliques s'organisent entre le Christ, la tête, et les saints, les parties du corps ecclésial. L'architecture religieuse en est le reflet dans la structuration élaborée de ses espaces. Eric Palazzo fait en outre remarquer que la majeure partie des inventaires de trésor est transcrite dans les livres d'évangiles, recueils des paroles et gestes du Christ qui avaient le pouvoir de conférer à la liste des biens les plus précieux d'un monastère son caractère sacré. Une belle réciproque et interface est l'inventaire des possessions territoriales de Stavelot-Malmedy inscrit sur le retable de l'abbé Wibald (1130-1158).

Outre le tombeau, la confession du saint, sa châsse, la crypte, et les autels, des lieux de conservation spécifiques ont été prévus pour le trésor dans certaines constructions. A Saint-Lambert à Liège une sacristie se trouve près de la salle du chapitre, une "trésorerie", à la fonction mal définie, au rez-de-chaussée de la grande tour orientale. Ces chambres à reliques peuvent être imposantes. L'exemple de Cologne, la "Chambre dorée" de l'église Sainte-Ursule, est célèbre. C'est dans cet esprit que fut aménagé en 1882 le Trésor de la Cathédrale et sa chambre forte. Le monument lui-même peut aussi être conçu comme un reliquaire de pierre. La Sainte-Chapelle de Paris en est l'illustration à l'époque gothique. Existent aussi des armoires à reliques pour entreposer les objets sacrés. Un lointain souvenir est l'armoire à reliques de l'Evêché de Liège, aujourd'hui à la cathédrale, coffre-fort du XIXe siècle destiné à contenir les reliques du diocèse qui sont encore utilisées pour la liturgie.
Les pèlerinages, particulièrement en vogue en pays mosan, et bien répertoriés par Pierre-Corneille Boeren, se dirigent vers des centres renommés où une ostension du trésor procure des indulgences, absolutions spéciales. Par sa richesse et sa complémentarité, l'ostension septennale de Tongres a sa place dans l'ensemble de ces manifestations particulières de dévotion organisées tous les sept ans dans nos régions et qui mettent à l'honneur le trésor de reliques : Maastricht, Aix-la-Chapelle, Cornelimünster, où une chambre à l'étage supérieur du Westbau est destinée aux reliques. C'est au XIVe siècle que remontent à Maastricht les ostensions septennales des reliques à l'instar d'Aix. Le pèlerinage est encouragé par l'octroi d'indulgences et des festivités de toutes sortes accompagnent "la sainte kermesse". Du haut de la galerie de l'abside de l'église Saint-Servais, donnant sur le Vrijthof, les reliques sont montrées aux pèlerins. Des images pieuses sont publiées, des *Histoires* de la vie du saint et des insignes de souvenir du pèlerinage sont diffusés.

Tongres et son cérémonial des reliques

Une église d'une si haute antiquité que celle de Tongres, berceau du diocèse de Tongres-Maastricht-Liège, se devait de posséder un trésor de reliques prestigieuses. Les siècles ont toutefois bien altéré celui-ci et notamment l'incendie de 1677 dont des traces s'éparpillent encore dans les châsses du Trésor sous forme de fragments calcinés et de documents postérieurs tentant d'inventorier tant bien que mal les décombres.

Si, dans les plus importants trésors d'églises de nos régions, les reliques mariales abondent généralement, les dignitaires locaux ont été amenés à faire valoir la spécificité -

nous dirions l'originalité - de leurs reliques ou peut-être même leur importance. A Tongres c'est le cas avec le *cingulum* et le *capitegium*, la ceinture et le voile de la Vierge. Seul reste le *capitegium*, réputé dans la littérature du XVIIe siècle, qui lui ajoute des reliques des cheveux, du lait, des vêtements, de la tunique, de la ceinture et du sépulcre de la Vierge. On connaît la vénération séculaire pour Notre-Dame de Tongres, cette statue de pèlerinage célèbre dès le XIVe siècle. Le placard tongrois du début du XVIe siècle montre une statue de la Vierge avec une légende indiquant que des reliques du lait de la Vierge sont contenues dans l'image. Dans les bourses conservées au Trésor une authentique du XVe siècle en identifie d'autres. Le tableau-reliquaire du Trésor contient un fragment du voile de la Vierge, et Gilles du Monin au XVIIe siècle attestait la présence d'un autre à la cathédrale de Liège. Les grandes églises revendiquaient un pareil trésor, comme Constantinople, Trèves, Rome, Madrid, Moscou…

Le Trésor de Tongres que nous avons inventorié dans les années 80 recèlait des reliques de nombreux saints : "de la coule de saint Bernard", "de la tunique de saint Antoine", "de la chemise de saint Remacle", "du cilice de saint Thomas" (Becket) dont le culte fut important dans nos régions, "de la rouille tombée des chaînes de saint Pierre", "de saint Homobon" de Crémone, patron des tailleurs dont il exerçait la profession, etc.. Toutes ces reliques sont "authentifiées" par une série d'inscriptions médiévales et modernes.

Le Trésor de Tongres foisonne de reliques des Onze Mille Vierges et l'Ordinaire de Tongres révèle l'usage de placer sur l'autel les chefs-reliquaires des Onze Mille Vierges le jour de leur fête. Il suffit de parcourir ce livre liturgique du début du XVe siècle pour se rendre immédiatement compte de l'importance des reliques dans les cérémonies religieuses de l'église de Tongres. Les jours de fête l'autel majeur en est garni et quand c'est possible on met particulièrement en honneur la ou les reliques du saint dont la fête est précisément commémorée en ce jour : ainsi saint Laurent, les Onze Mille Vierges… et saint Materne, le saint patron, dont on place sur le maître-autel le bâton pastoral et le reliquaire en cristal contenant son bras droit. Certaines fêtes majeures sont rehaussées d'une procession solennelle dont l'itinéraire est précisé par l'*Ordo*, parfois en dehors de l'église. On y portait alors une châsse ou des reliques insignes; le clergé capitulaire y paraît en grande pompe. Voici les instructions à suivre pour l'organisation de la procession lors des fêtes majeures : "Après tierce qu'il se fasse une procession solennelle dans l'église, que ce soit ou non un dimanche, avec des chapes en soie et avec un office célébré pendant l'arrêt. D'abord qu'il y ait cinq jeunes revêtus d'aubes et de tuniques, dont le premier portera l'eau bénite; ensuite viendront deux croix sans hampe, et, après, deux autres porteront deux livres. Suivront le chantre et le chanoine en fonction ce jour-là dans deux chapes en soie semblables. Que le doyen soit revêtu d'une chape, le diacre d'une dalmatique et le sous-diacre en tunique, trois prêtres chapelains en chapes de soie semblables, porteront les reliques et marcheront les derniers dans la procession […].
De même l'*Ordo* prescrit un cérémonial rigoureux pour les ostensions septennales : "De sept en sept ans se feront les ostensions des reliques de l'église de Tongres, qui sont tout d'abord montrées en l'octave de la Visitation de la Vierge, comme il est dit dessus, et en d'autres jours particuliers, une grand'messe étant chantée, jusqu'à la vigile de saint Jacques l'Apôtre incluse; lors de cette vigile se fera la dernière ostension après une grand'messe qui est chantée. Alors, que le prêtre soit revêtu d'une chasuble et prêt, avec diacre et sous-diacre, pour chanter une messe spéciale de tous les saints; celui-ci, avec les chanoines et les chapelains, revêtus de chapes de soie, et les *scolares* iront processionnellement jusqu'à la tour, monteront à la chambre aux reliques dans laquelle il sera donné à chacun une boîte à reliques, descendront en ordre avec humilité, avec grande dévotion, en direction de l'autel principal, avec des

cierges allumés. Entretemps résonnera une musique de tous genres c'est-à-dire d'orgues, de trompettes, de flûtes, d'instruments à cordes et d'autres, et sera chanté le respons de tous les saints : *Tua sunt hec Christe opera* avec verset et répétition, de même l'antienne *Gaudent in caelis* et l'antienne *In circuitu tuo Domine*, si l'office a lieu. Que cette processsion soit organisée avec la solennité maximale à l'autel en question, et que toutes les petites boîtes à reliques soient posées sur l'autel majeur. Alors commencera la messe de Toussaint [Suivent les directives pour cette messe]". Des modifications sont intervenues au cours des temps.

Comme le constate Pierre-André Sigal, "l'idée qu'un saint est présent par l'intermédiaire de ses reliques est une idée courante au Moyen Age". On en connaît les conséquences, toutes les conséquences, voire les déviations. Après la Vierge, le saint honoré par excellence à Tongres est l'évêque Materne, omniprésent dans la vie religieuse et quotidienne. Les souvenirs personnels ou réputés tels qu'il a laissés sont l'objet de grande vénération. Mais, à côté, comme partout ailleurs, les reliques ont afflué sous forme de fragments infimes presque symboliques - reliques réelles, historiques ou représentatives - et ont constitué une véritable "collection". Comme reliquaires, les textiles ont sauvegardé une série importante de reliques et, surtout leurs précieuses authentiques.

Stavelot et Malmedy, solidarité et concurrence hagiographique

Rarement peut-être dans nos régions, pour une période aussi longue et pour un même établissement, l'hagiographie stricto sensu aura fourni des oeuvres aussi riches et aussi importantes qu'à Stavelot-Malmedy.
Tout commence autour de la tombe de saint Remacle, dont le désir d'être enseveli à Stavelot, où il avait établi sa résidence, est affirmé et maintes fois répété dans les chartes. Pour les Stavelotains, c'est la base de la légitimité de leur primauté sur Malmedy. Ici commence une longue histoire qui, au fil des siècles, va tendre à l'hagiographie de combat, tant à Stavelot qu'à Malmedy.

Deux siècles après la mort du saint, la *Vita Remacli Prima* veut ériger Remacle à l'instar des Lambert, Hubert, Trudon, Eloi, Martin et de tous les autres. Bien sûr d'autres textes parlaient de Remacle, comme la *Vita Trudonis Confessoris Hasbaniensis* du clerc de Metz Donat (fin du VIIIe siècle), ou de Stavelot comme la *Vita Landiberti*, mais les moines ont désiré posséder le livre des faits et gestes de leur saint patron. L'usage en est interne mais aussi externe quand, vers 820 par exemple, ils vont réformer Montier-en-Der en Lorraine. Saint évêque et abbé, le portrait de Remacle va évoluer et se modeler, prenant les colorations du temps et des préoccupations humaines. Au IXe siècle l'*Omilia in natale sancti Remacli*, exaltation du saint pour le jour de sa fête, développe les thèmes de la *Vita Prima* dans un but pastoral. Remacle est proposé à tous comme modèle de sainteté; chacun y trouvera un enseignement pour soi.

A côté des événements de la carrière du saint, les moines vont ajouter des éléments concrets, les témoignages du pouvoir thaumaturgique de Remacle, et son action directe que recherchent et réclament avant tout les pèlerins auprès de la tombe du saint; ils vont lui assurer une *gloria posthuma*. Tous ces faits surnaturels, guérisons ou châtiments, bienfaits et visions, seront consignés dans le grand livre des *Miracles* dont la rédaction commence à partir de 851, pour se poursuivre au-delà de l'an mil. Tout y est relaté avec force détails, noms des protagonistes, époque et lieux de guérison, circonstances exactes vérifiées... Qui pourra encore nier que Remacle n'est l'égal des Lambert et Hubert? Remacle devient l'abbé, propagateur d'un idéal de vie *secundum Regulam sancti Benedicti*, selon la Règle de saint Benoît à un moment où

celle-ci s’impose comme règle de vie aux monastères de Gaule.
Les invasions normandes et hongroises forcent les moines à l'exil et la châsse de leur patron, qu'ils emportent avec eux, opère des merveilles dans les contrées qu'elle traverse, bien au-delà de Stavelot et de Malmedy. Sa légende dorée commence. Pourtant, à travers les *Miracula Remacli*, on perçoit que Malmedy possède aussi des reliques. La présence du corps de saint Juste y est attestée au moins depuis l'an mil. Un récit remonte dans le temps l'arrivée de ces reliques au monastère; un corps entier d'un enfant fut dérobé aux Parisiens, et sa translation augure du pouvoir d'un grand saint.

Quelles motivations réelles poussèrent Notger à intervenir à Stavelot, dont il se fait en quelque sorte le protecteur? Son fidèle collaborateur Hériger rédige une nouvelle *Vita Remacli* mais, sur le fond historique qui lui est fourni par l'abbé Wérinfride, le moine tisse habilement la trame d'une oeuvre engagée : Remacle n'est pas seulement abbé fondateur mais aussi et surtout évêque de Tongres-Maastricht et prédécesseur de Notger. Malmedy n'est plus qu'un accident historique : Remacle s'est trompé de diocèse et c'est à Stavelot qu'il établit son abbaye, sa résidence et sa sépulture. De l'oratoire de saint Martin où il avait été enseveli, le corps de saint Remacle fut transféré dans l'église abbatiale. Poppon reconstruisit somptueusement l'édifice et le voulut à l'image de son ambitieux programme de réforme monastique. La prestigieuse cérémonie de 1040 associa à Stavelot les châsses de saint Remacle et de saint Juste. Deux ans plus tard ce fut la découverte exceptionnelle du tombeau primitif de Remacle riche en nouvelles reliques. Cet événement exceptionnel était de nature à relancer le pèlerinage.

Les Malmédiens furent-ils jaloux d'un pareil trésor? Pourtant Poppon s'était aussi occupé d'eux et avait reconstruit leur église. De là à proclamer qu'il reconnut personnellement toutes leurs reliques, il n'y avait qu'un pas. Tout bascule quand Annon de Cologne vient à Stavelot en 1061. Les Malmédiens, dont le monastère ressortit à son diocèse, lui racontent l'histoire d'un certain Agilolf, moine de Malmedy devenu archevêque de Cologne. Et l'archevêque Annon, par piété et par opportunisme politique, entre dans le jeu de ses diocésains. L'abbé Thierry est abusé et autorise la translation des reliques du saint de Malmedy à Cologne le 9 juillet 1062. C'est le début d'un schisme de six ans. Les moines de Malmedy rédigent la *Passio Agilolfi*. Ils ont assimilé les leçons d'Hériger et, à l'instar de Remacle, évêque de Tongres-Maastricht et abbé de Stavelot, Agilolf devient archevêque de Cologne et moine de Malmedy; "abbé de Malmedy", renchérira la *Translatio Quirini*. Le combat va crescendo, renforcé encore par les miracles d'Agilolf et des nouveaux saints, Quirin, Nicaise, Scuvicule et les autres; leur arrivée à Malmedy déplace les foules. Quelques années plus tard un écclesiastique hutois écrivait : *plebs rerum gaudens mutatione vetera odit nova desirat*. C'est vrai que le peuple aime la nouveauté et cette nouveauté est apportée à Malmedy par ces translations de reliques. A travers les nouveaux saints protecteurs, le monastère de la Warchenne revendique son indépendance, quitte à tomber sous la coupe directe de l'archevêque Annon. Anselme n'avait-il pas dédié sa *Chronique des évêques de Liège* à Annon de Cologne? Il fallait bien que Malmedy, en quête de son autonomie, se place sous la protection des saints et recherche l'appui archiépiscopal. Les récits écrits entre 1061 et 1071 sont des modèles d'hagiographie engagée. Les Stavelotains répliquent par le *Triomphe de saint Remacle à Liège*. Ces deux livres puissants racontent le voyage des reliques de saint Remacle, qui a permis de rétablir les droits de Stavelot, et montrent l'échec des Malmédiens. Saint Remacle veille au grain. Les moments forts sont passés. Les oeuvres hagiographiques principales sont produites. Longtemps encore leur souvenir sera entretenu par les moines.

Dans ce beau dossier stabulo-malmédien quelques exemples précis attestent bien l'importance et la force attribuées aux reliques.
Dans leur fuite devant les Normands, les moines profitent de leurs possessions extérieures pour

y séjourner et y mettre à l'abri la châsse de saint Remacle. Plus tard, ils rappelleront ces arrêts sacrés qui réaffirment et renforcent encore leur droit du sol. Une même préoccupation temporelle intervient à Lierneux; le dépôt des reliques de saint Simètre doit être replacé dans son contexte historique : il soutient la volonté des moines de récupérer un domaine, la villa de Lierneux et ses dépendances, qui leur avaient été soustraits en 670, rendus provisoirement plusieurs fois, et seulement définitivement en 862.
Les liens des reliques et du sol interviennent souvent, sous des formes différentes. Ainsi lors de la translation de saint Quirin et de ses compagnons, le lieu où repose la châsse reste d'une verdeur éternelle, et, sur les hauteurs de Malmedy, par trois fois apparaît une lumière pour indiquer l'endroit où la châsse s'est arrêtée avant son entrée au monastère; une croix est érigée pour en perpétuer le souvenir. En 1071, à Liège, au palais, la châsse de saint Remacle est impossible à soulever, "inébranlable comme un rocher".

Pour mettre un terme à l'occupation de Tourinne par Eustache, soutenu dans son forfait par le comte de Namur, les moines de Stavelot humilient leurs reliques. Un cas semblable est attesté à Corvey en 1152. Les reliques étaient placées à terre, couvertes d'épines, les cierges éteints à sa chapelle et le saint demeurait là tant que le tort n'était pas réparé. Dans les *Miracula Remacli*, comme dans la *Lettre de Théoduin de Liège à Imade de Paderborn*, saint Remacle est pris à partie pour qu'il opère des miracles. Si, en 1066, l'évêque de Spire n'hésite pas à chasser du palais royal les moines de Stavelot et leur saint patron, la vengeance de Remacle ne se fera pas attendre. En 1071 à Liège, Gonterulus, blessé par la chute de la châsse de Remacle, reproche au saint de l'avoir choisi comme victime dans sa colère contre Annon; il est aussitôt guéri. Dans les *Miracles* de saint Remacle, l'usurpateur d'une vigne de l'abbaye s'en prend vivement au saint patron et le serf du monastère invective Remacle pour qu'il venge cette offense; l'usurpateur sera puni. C'est ce que Patrick Geary appelle "la coercition des saints", c'est-à-dire contraindre le saint à accorder l'assistance que l'on attend de lui, une pratique souvent associée à des formules de malédiction pour en renforcer l'effet.

Bien sûr on notera l'importance de corps *entiers* au sein des trésors monastiques, mais d'autres reliques sont également vénérées. A Stavelot, le calice de saint Remacle, suspendu au-dessus de son autel, sert à donner à boire un vin miraculeux; sa coupe, donnée à Cornelimünster, est enrobée d'or et exposée sur le tombeau de saint Hermès. Le bâton de saint Remacle accompagne les moines de Stavelot dans leurs déplacements. Le *Triumphus* raconte que certains d'entre eux, pourvus seulement de cette relique symbolique insigne, n'hésitent pas à se rendre à Malmedy pour revendiquer leurs droits, au nom du saint. Le bâton posé sur la châsse par l'empereur Henri IV signifie la restitution de Malmedy; le geste est accompli par deux fois : d'abord à Stavelot en 1066 mais il n'est pas suivi d'effets, ensuite dans la cathédrale de Liège en 1071; l'empereur y proclame publiquement qu'il rend justice au saint et implore son pardon. Après le triomphe à Liège, la châsse de saint Remacle est portée symboliquement à Malmedy pour réaffirmer les droits de Stavelot sur le monastère.
Dans ces expéditions de revendications, l'accord de tous les moines est requis pour transporter les reliques de saint Remacle , mais, à force d'utiliser cette arme pacifique, les religieux finissent par exaspérer l'empereur. L'attention d'Henri IV se focalise alors sur le corps de saint Remacle et il envisage de confier le dépôt sacré à l'évêque de Bamberg.
Le recours aux reliques de saint Remacle fit école : en mars 1147, imitant le *Triumphus*, les moines de Corvey sous la conduite de leur prévôt Adelbert portèrent à Francfort les reliques de saint Vith pour obtenir l'incorporation des monastères de Fischbeck et de Kemnade à leur abbaye.
Plusieurs lieux de culte de Remacle existent au monastère de Stavelot : l'oratoire de saint

Martin, lieu primitif d'ensevelissement, le sarcophage ramené dans l'abbatiale et redécouvert, le chef-reliquaire qui opère à lui seul des miracles, et la châsse dont on connaît les renouvellements. Des gardiens sont préposés à la garde du corps du saint lors du séjour à Lierneux et l'église de Stavelot est gardée de jour comme de nuit. A Malmedy, deux moines, Hermeradus et Nevelon sont préposés à la garde jour et nuit des reliques de Quirin et de ses compagnons. En 1071, dans la cathédrale de Liège, à l'autel de la Sainte-Trinité, la châsse de saint Remacle est veillée pendant la nuit. Ces mentions soulignent la garde nécessaire, armée et continuelle, du trésor de reliques.

Le serment sur des reliques fait partie des usages courants au Moyen Age et s'accomplit à propos de biens du monastère, notamment en 1104 et en 1153. Le parjure au nom du saint est durement châtié à en croire les *Miracles* de saint Remacle. A son élection comme abbé au Mont-Cassin, fidélité avait été jurée à Wibald *super evangelia et lignum Domini et sanctorum reliquias*.

Saint-Hubert en Ardenne, une renommée internationale

En 825 l'évêque de Liège Walcaud exila en Ardenne le corps de son illustre prédécesseur saint Hubert, ce qui délivra saint Lambert à Liège de toute concurrence et donna à Andage, petite localité en Ardenne, les atouts de son avenir. Les traditions cynégétiques et le mystère de la forêt d'Ardenne firent le reste et hissèrent la jeune abbaye au rang des grands pèlerinages lotharingiens : Andage devint Saint-Hubert en Ardenne. Comme beaucoup de monastères bénédictins Saint-Hubert va passer du corps entier à la collection de reliques dont les inventaires de l'époque moderne permettent la reconstitution. Parmi tous ses abbés l'abbaye eut aussi ses "fous" de reliques comme Thierry de Leernes.

Ce n'est pas sans raison si les reliques corporelles insignes de saint Hubert ont aujourd'hui disparu. D'autres y avaient déjà suppléé dès le Moyen Age : les reliques "historiques" du saint, à savoir tous les souvenirs dont les siècles lui ont attribué la possession - étole, chasuble, cor, peigne, crosse..., - si célèbres que d'autres centres religieux en ont même revendiqué les honneurs. Il est plus facile d'exhiber pareilles pièces que des ossements. Que d'objets pseudo-historiques a-t-on ainsi "prêté" aux saints mosans! Comme l’écrit si bien Godefroid Kurth, "une fois créée, la légende se transmit, entourée de ce respect que donnent aux souvenirs du passé leur éloignement, qui les rend plus vénérables et qui les impose au respect". Toutes ces oeuvres sacrées ont également concouru à forger l'image du saint, évêque, chasseur et thaumaturge, devenu sans aucun doute le saint "mosan" le plus célèbre, lui qui réussit à dépasser la gloire de son illustre prédécesseur Lambert.

L'abbaye pouvait se vanter de posséder un corps saint et entier, d'un évêque bientôt considéré comme le fondateur de Liège, notamment à travers toute la liturgie liégeoise d'Ancien Régime. Et pas question de retour à Liège, fût-il momentané, du corps saint, pas de "triomphe" de saint Hubert à Liège! En effet, à la fin du XIe siècle, l'évêque de Liège Otbert n'hésita pas à s'opposer violemment à un cortège revendicatif conduit par les moines avec la châsse de leur saint patron, alors qu'ils s'insurgeaient contre la fortification épiscopale de Mirwart, située à proximité de Saint-Hubert. L'évêque à cheval aspergea les reliques d'eau bénite et dispersa les moines à coups de bâton; il reconduisit lui-même les reliques de saint Hubert au monastère. En 1071 saint Remacle avait suffisamment impressionné les esprits dans la cité mosane pour éviter

de rééditer pareil exploit avec saint Hubert.

Comme beaucoup de grands prélats du Moyen Age, l'abbé Thierry [Ier] de Saint-Hubert (1055-1086), à l'instar de son maître Poppon de Stavelot, eut une profonde dévotion pour les reliques, ainsi que le rapporte la chronique de l'abbaye appelée *Cantatorium*.
Ayant appartenu au marquis Boniface de Toscane, une cassette en ivoire avec des reliques, dont un morceau de la sainte Croix, et un autel portatif du pape Jean, lui furent confiés par Godefroid le Barbu. Rentré malade d'Italie, le duc de Basse-Lotharingie, sur le point de mourir, avait convoqué à Bouillon l'abbé pour y fonder un prieuré et diverses oeuvres pieuses. Son fils Godefroid le Bossu ne respecta pas les dernières volontés de son père et ses donations à Saint-Hubert. Voulant se réconcilier avec sa femme Mathilde de Toscane retournée en Italie, il lui envoya la cassette qu'il avait arrachée à l'abbé, excepté l'autel portatif. Thierry partit alors pour l'Italie pour revendiquer ses droits auprès du pape. Il fut bien accueilli par Mathilde, qui lui servit d'intermédiaire auprès de Grégoire VII. La marquise lui offrit une chasuble blanche de Léon IX et une tunique de sous-diacre de Frédéric d'Ardenne. A son retour il se vit aussi offrir une autre cassette en ivoire avec des reliques de saint Claude, évêque de Besançon (+ vers 699). En 1064, Thierry avait obtenu des reliques de saint Gilles pour l'abbaye et l'église voisine dédiée au saint.
Enfin, en [1082], l'abbé assista à l'ouverture des reliquaires de Juvigny. En 873, la reine Richilde, épouse de Charles le Chauve, s'était emparée des reliques de sainte Scholastique conservées au Mans pour les déposer dans son monastère de Juvigny. Le 14 septembre 1082 eut lieu la reconnaissance des reliques; elle prouve la permanence du précieux dépôt à Juvigny à travers la période la plus obscure du monastère et est considérée comme un signe du renouveau monastique. Les reliques étaient enfermées dans un coffret bardé de fer et l'on y trouva deux chefs et des ossements formant deux lots inégaux, l'un d'apparence masculine, l'autre d'apparence féminine. L'abbé Thierry obtint pour son abbaye un morceau d'un doigt de saint Benoît et une dent de sainte Scholastique.

Un coup d'oeil sur le trésor en 1096 est à nouveau donné par le *Cantatorium* lorsque l'évêque de Liège Otbert envoie à Saint-Hubert ses sbires s'emparer d'une série d'oeuvres d'art pour servir à l'acquisition du château de Bouillon. Firent les frais de l'opération : une table d'autel recouverte d'or, trois croix en or avec des pierres "dont une d'un grand poids que l'abbé Thierry [Ier] avait fait exécuter par Lambert le Vieux et que l'évêque [de Liège] Henri [de Verdun] avait interdit de détruire sous peine d'anathème. Le chroniqueur stigmatise l'attitude d'Otbert qu'il oppose à celle de son prédécesseur Henri de Verdun; l'anathème en question n'est sans doute rien d'autre qu'une mention épigraphique sur la croix elle-même, comme c'est le cas pour d'autres oeuvres connues. On soulignera l'intérêt du texte qui nous livre en outre un nom d'orfèvre - Lambert - travaillant à l'abbaye, un atelier monastique en quête d'historien!

Deux inventaires du XVIIe siècle nous renseignent sur la richesse du trésor, d'une part le célèbre *Hierogazophylacium Belgicum* d'Arnold de Raisse (1628) et surtout un manuscrit aujourd'hui conservé à la British Library et intitulé *Reliquiae in ecclesia Sancti Huberti asservatae* (1609).
Outre le corps de saint Hubert et son étole, se trouvent mentionnés dans ces deux sources : le corps de saint Bérégise, considéré comme le fondateur du monastère, le corps de l'abbé Thierry, de Cologne trois corps des XI Mille Vierges, Grata, Hostia et Areapila, le chef de saint Cyriaque, martyr de Nicomédie (19 décembre), une dent de sainte Scholastique et une série de reliques dominicales : une épine de la couronne du Christ, "de l'olivier où fut attaché le Christ dans la maison du grand prêtre Anne", "du lieu où le Christ saigna et sua", de la crêche et du sépulcre. L'inventaire de 1609 ajoute : une importante relique de la sainte Croix, une phalange

d'un doigt de saint Benoît et le bâton d'ivoire de saint Lambert qui fut apporté par un ange au pape Serge lors du martyre du saint. Cette dernière relique appelle un commentaire : dès le XIIe siècle, d'après les *Vitae Lamberti*, saint Hubert apprit à Rome le martyre de Lambert de la bouche du pape Serge qui avait reçu d'un ange l'étole et le bâton pastoral du martyr pour le transmettre à son successeur. Cette relique "hagiographique" prouve tout au moins la bonne réception de ces textes dans l'abbaye ardennaise.

C'est l'abbé Jean Lamock qui aurait mis en lieu sûr en 1568 les reliques devant la menace protestante. Parmi d'autres curiosités du trésor de Saint-Hubert, on trouve en 1688 la mention d'une relique de saint Ulric d'Augbourg, saint vénéré contre les rats.

En 1724, les mauristes Edmond Martène et Ursmer Durand décrivent les reliques historiques dont l'importance crut encore à la suite de la disparition du corps de saint Hubert : "On montre seulement dans le tresor sa crosse qui est qui est d'yvoire, & son étole dans un coffre d'or, donné l'an 1594, par Diane de Domp-Martin marquise d'Autrech, la semele d'un de ses souliers, & son peigne, dont on donna un morceau au prince Palatin, qui en reconnoissance a donné aux religieux un fond de deux cens écus. Les religieux de leur côté se font un devoir de lui faire tous les ans un service". Plus loin : "On conservoit encore autrefois dans le tresor les corps de saint Beregise & de saint Théodoric abbez du monastere, mais ayant été brûlez par les Calvinistes, on n'a plus aujourd'hui que leurs cendres". En 1743 le polygraphe Saumery décrit sommairement le trésor "placé dans le Colatéral du côté de l'Evangile" et ajoute en notes : "On ne sait pas où repose le Corps de Saint Hubert mais on assure que deux Religieux de cette Abaïe en sont instruits, sous le secret qu'ils ont juré".

Saint-Hubert prend place parmi les trésors des grands monastères de l'Ordre de saint Benoît en Lotharingie. Au Moyen Age tout au moins, son trésor s'organise principalement autour du corps saint de l'illustre évêque. Une panoplie de reliques historiques le complètent avant de le remplacer. La sainte étole est une relique historique dont l'utilisation thaumaturgique séculaire accroît le prestige, c'est peut-être pourquoi les Bollandistes, ces hagiologues spécialisés, ont cru bon de la reproduire au XIXe siècle - chose rare - en lithographie coloriée dans leurs *Acta Sanctorum*.

Saint-Laurent à Liège, au croisement des routes de Rome et des confraternités

Au début du XIe siècle, Liège compte deux abbayes bénédictines masculines de création épiscopale: Saint-Laurent et Saint-Jacques. L’évêque Eracle (959-971) eut vraisemblablement l’intention de fonder sur le Publémont une collégiale sous le patronage de saint Laurent. C’est sous les épiscopats de Wolbodon (1018-1021) et de Durand (1021-1025) que se situent les véritables débuts de la fondation et de la construction de l’abbaye bénédictine de Saint-Laurent. Réginard (1025-1037) acheva l’oeuvre entreprise par ses prédécesseurs et dota l’établissement. Saint-Jacques fut fondée par l’évêque Baldéric II vers 1015/16, achevée par Wolbodon qui, plaçant à sa tête l’abbé Olbert de Gembloux, donna une impulsion définitive à la nouvelle abbaye vers 1021. Au cours du Moyen Age, les deux institutions vont acquérir une place importante dans la vie de la cité et de son diocèse, et ce jusqu’à la fin de l’Ancien Régime. Leurs relations se développèrent : une confraternité est renouvelée en 1168, ce qui n’est nullement incompatible avec une rivalité naissante qui n’éclata au grand jour qu’au XIVe siècle.

L'inventaire du trésor offert à Saint-Laurent en 1034 par Réginard n'inventorie pas les reliques données. Pourtant au XVIe siècle, à propos de l'évêque, le moine Jean de Waha écrivait : "Et y donnat encore moult d'aultres nobles joweaz d'oir, d'argens et de reliques, de veste-mens et de livres, qui seroient longe à escrire". Au cours des siècles, le trésor s'enrichit d'oeuvres d'art et de pièces d'orfèvrerie qui attirent l'attention des visiteurs.

Nous avons naguère édité deux catalogues de reliques de l'autel majeur, recopiés au XIIIe siècle, qui sont extraordinaires par les détails qu'ils apportent.
L'ordre liturgique prévaut dans l'énoncé des reliques, c'est pour cette raison que nous parlons de "catalogues" plutôt que de "listes" : le Christ, la Vierge, le Précurseur, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs et les saintes Femmes. Cet ordre est quelquefois perturbé : ainsi, tout naturellement, saint Laurent, patron du monastère, prend place immédiatement après le Christ et la Vierge, avant les apôtres et d'autres saints. On est surpris de la variété des reliques dominicales ou mariales conservées. Une absence à remarquer : d'après les *Gesta abbreviata*, Hugues de Pierrepont fit don à l'abbaye d'une larme du Christ recueillie dans un vase en cristal : le chroniqueur Jean d'Outremeuse, qui en sait toujours beaucoup plus que ses prédécesseurs, croit savoir que l'évêque l'avait obtenue du pape lors du concile de 1216! Nombreuses sont les reliques de Terre Sainte, souvenirs des lieux de la naissance, de la vie publique et de la passion du Christ.

On trouve aussi des reliques évangéliques, c'est-à-dire des reliques qui font référence à des épisodes de l'Evangile.

Des reliques hagiographiques : *de pulvere qui de sepulcro sancti Johannis ebullit*, de la sainte poussière qui sort du tombeau de saint Jean à Éphése, dont parle notamment Grégoire de Tours; *de ianuis sancti Egidii abbatis* : le pape accorda à saint Gilles un privilège d'exemption symbolisé par deux portes en bois de cyprès, dont les sculptures représentaient les figures des apôtres. Le saint ordonna qu'on jette ces portes dans le Tibre et les recommanda aux soins de Dieu ; les assistants déclarèrent qu'il était fou. Il rentra dans son monastère et on lui annonça que les deux portes, amenées par les vagues, étaient arrivées dans le port. Le saint les fit placer au portail de l'église comme témoin visible du pacte liant le monastère à la papauté. Ce "miracle maritime" de saint Gilles est une légende classique exploitée très fréquemment dans les *Vies* de saints. On ignore bien sûr la date d'acquisition de cette relique de Saint-Gilles à Saint-Laurent de Liège. A partir du Xe siècle, la renommée du monastère du Gard crût prodigieusement. Patrick Corbet voit dans les monastères bénédictins et dans la Réforme grégorienne des vecteurs du culte du saint, prototype de l'abbé grégorien du XIe siècle. Il cite notamment Rodoiphe, abbé de Saint-Vanne de Verdun entre 1075 et 1099, qui figure au nécrologe de Saint-Gilles du Gard et qui fut l'un des chefs du parti grégorien en Haute-Lorraine. Par ailleurs, Saint-Gilles du Gard passe vers 1070 sous l'autorité de Cluny et le saint patron devient un des saints "typiquement clunisien". Patrick Corbet dégage ainsi deux phénomènes principaux dans la réussite du culte de saint Gilles : "Le premier est le redressement de la Papauté, son intervention croissante dans les affaires ecclésiastiques et plus précisément le développement de l'exemption monastique"; à ce propos, on se rappellera les démêlés (1092-1095) de Bérenger et de Rupert de Deutz, partisans de la Réforme grégorienne dans ses aspects les plus intransigeants, avec l'évêque de Liège Otbert. Le choix précis de cette relique de la porte de Saint-Gilles, symbole par excellence du privilège de l'abbaye, n'est peut-être pas sans signification. En 1181, l'abbé Pierre de Saint-Gilles du Gard concède à l'abbé Gérard de Siegburg une pareille relique. Le second phénomène est le développement considérable du pèlerinage à Saint-Gilles du Gard, présenté par ses moines comme le lieu unique de conservation de toutes les reliques réelles,

les ossements du saint. Ici, nous avons affaire à une relique représentative. Suit dans l'énoncé du catalogue laurentin une relique de sainte Marie-Madeleine peut-être elle-aussi acquise en Provence.

Les reliques de saint Laurent des catalogues sont bien caractérisées : charbons, grill et graisse du martyre. Notre information sur l'arrivée à Liège au milieu du XIe siècle de reliques du saint diacre-martyr Laurent repose sur un curieux récit de translation, dont nous espérons un jour reprendre l'étude. En 1096, l'abbé Bérenger met ces reliques à l'honneur. Par ailleurs, l'abbé Otton (vers 1197-1227) institua une fête spéciale pour la translation le 29 avril à l'abbaye de reliques de saint Laurent, rapportées de Rome par l'évêque Albert de Cuyck et jointes à celles de l'autel majeur après le décès de l'évêque (2 février 1200). Ces reliques du martyr consistaient en *de carne videlicet eius in craticula assata, sanguine tamen quasi recenter infusa,* ce qui donne dans la langue savoureuse de Jean d'Outremeuse : "de la propre chaire saint Laurent qui fut prise sus les resteais quant ons le rostissoit, qui ancors estoit toute fresse ensangletee". Aucune mention de ces dernières acquisitions n'est relevée dans les catalogues.

Plusieurs reliques des saints évêques de Tongres-Maastricht-Liège s'y trouvent inventoriées : Lambert, Servais, Monulphe, Gondulphe, Materne, mais aussi d'évêques de diocèses voisins : Utrecht avec Willibrord, Trèves avec Maximin, Verdun avec Possesseur et Paul.

L'abbaye de Deutz, près de Cologne, est bien présente dans les catalogues : d'abord par la mention d'une côte et d'une dent de saint Héribert, son saint patron-fondateur, dont le culte fut introduit à Saint-Laurent par l'abbé Lambert (1060-1069), ancien écolâtre de Deutz, et dont une translation du corps eut lieu à Deutz le 30 août 1147. C'est de Deutz aussi que proviennent une série importante de reliques de saints et saintes de la cohorte de sainte Ursule et des Onze Mille Vierges. Gerlac, abbé de Deutz, fit appel à la mystique Elisabeth de Schönau pour identifier les nombreuses reliques des Onze Mille Vierges découvertes à Cologne et transférées dans son monastère. Par ses révélations naïves et appliquées, la future sainte bénédictine créa un grand roman hagiographique bien caractéristique du Moyen Age. Vers 1164, le coûtre de Deutz, Thierry, consigna les noms des saints et saintes dont s'était enrichie son église. Enfin, Deutz est unie en confraternité avec Saint-Laurent et on n'oubliera pas non plus la figure de proue de l'abbé Robert de Saint-Laurent alias Rupert abbé de Deutz (vers 1070-1129) qui put favoriser les relations entre les deux établissements. Les catalogues recensent également une série de reliques des saints thébains.

L'édition de ces catalogues de reliques de Saint-Laurent de Liège, les plus anciens répertoriés, permet d'esquisser les relations spirituelles de l'abbaye. Au sein de ces relations se distinguent les abbayes bénédictines avec les mentions de Remacle pour Stavelot, Quirin pour Malmedy, Gengulphe pour Gembloux, Trudon pour Saint-Trond, Jacques pour Liège... et des reliques de saint Benoît.

Nous avons émis l'hypothèse que ces deux catalogues des reliques de l'autel majeur ont été rédigés en raison de l'incendie de l'abbatiale en 1182 et de sa nouvelle consécration le 3 novembre 1182. En 1428, Jean de Stavelot recopia une série d'inscriptions dédicatoires : celle de l'autel majeur fait mention de circonstances historiques importantes pour l'abbaye en 1034, 1056, 1096 et 1182. La consécration le 3 novembre 1034 de l'église abbatiale par le légat Jean, évêque de Porto, l'archevêque de Cologne Pilgrim et l'évêque de Liège Réginard donna lieu à la consécration de l'autel majeur, de l'autel de saint Benoît et de celui des saints Pierre et Paul. L'incendie du 22 mars 1182 entraîna une nouvelle consécration le 3 novembre 1182 par l'évêque de Liège Raoul de Zähringen. De nouvelles reliques de saint Laurent avaient été acquises à Rome en 1056, que l'abbé Bérenger mit à l'honneur en 1096. Le 1er mai 1169, l'oratoire de saint Jacques fut consacré par l'abbé Everhelm qui enferma dans l'autel une série de reliques. Enfin, en 1412, le crucifix de l'arc triomphal fut repeint et

rénové; cette restauration est connue et relatée par Jean de Stavelot : le crucifix contenait des reliques mais il en ignore les noms. Dans ces inscriptions dédicatoires, on trouve des reliques des saints évéques de Tongres-Maastricht-Liège-Lambert, Hubert, Servais mais aussi de saints du Nord de la France : Vaast, Amand, Géry, Valéri, Saintin et Paul de Verdun.

Si la relique de sainte Gertrude mentionnée peut être mise en rapport avec l'église dédiée à cette sainte proche de l'abbaye et à sa collation, on est surpris du silence des catalogues à propos des cultes de saint Sévère de Meeffe et de sainte Ragenulphe d'Incourt. Ce prieuré et ce chapitre dépendent de Saint-Laurent de Liége. Aucune relique de Sévère, dont le corps entier fut finalement ramené en 1578 à Saint-Laurent, comme le relate Gilles du Monin en 1618. C'est en 1171 que l'évêque Raoul de Zähringen confirme l'incorporation totale de Meeffe à Saint-Laurent. Aucune relique non plus de Ragenulphe dont l'abbé Baudouin de Saint-Laurent procéda à l'élévation en 1191. Un émail mosan de la seconde moitié du XIIe siècle, à l'effigie de la sainte, est aujourd'hui conservé au British Museum.

Au XIIIe siècle le trésor de l'abbaye de Saint-Laurent s'enrichit encore : une lettre de 1340 de Blanche, fille du roi Philippe V de France, atteste que la parcelle de la vraie croix envoyée à Saint-Laurent, don de son père, provient de la Sainte Chapelle.
Entre 1389 et 1395, le reliquaire de saint Laurent posé sur l'autel de la Sainte-Croix est réparé. En 1482, le pape accorde une indulgence au monastère.
En 1613, dans son rapport d'inspection, le nonce apostolique Antoine Albergati souhaite que "les reliques des saints et les souvenirs sacrés qui sont conservés dans la sacristie soient arrangés plus dignement et surtout que la parcelle du précieux bois auquel notre salut a été suspendu [...] soit sertie au milieu de la croix d'argent avec ses ornements et ses cristaux comme il nous l'a été promis par le Père Abbé, afin que dans la suite personne ne puisse plus y toucher en aucune manière".
En 1618, Gilles du Monin rédige le *Sacrarium* de Saint-Laurent, qui inventorie le trésor des reliques, "jadis bien distinctes et aujourd'hui mélangées à cause des hérétiques". Cet opuscule répertorie et numérote 23 reliques importantes du monastère. Quels détails neufs apporte-t-il? C'est un subtil mélange entre les corps des saints et ceux de personnages importants de l'histoire de l'abbaye, comme les évêques de Liège Wolbodon, Durand, Réginard, l'abbé Etienne, les moines Gosuin et Jean, et l'évêque Léon, bien connu de Renier qui semble d'ailleurs inspirer plusieurs notices.C'est de cet inventaire que se servira principalement Arnold de Raisse dans son extraordinaire *Hierogazophylacium* de 1628.
Le 26 octobre 1656, en présence du nonce, se déroule l'invention du corps de l'évêque de Liège Wolbodon (+ 1021), honoré comme un saint, déjà dans les éloges des chroniqueurs Anselme de Liège, de Renier de Saint-Laurent et de Gilles d'Orval.
En 1696, l'historien liégeois Barthélemy Fisen souligne encore la richesse du trésor.
Lors de leur *Second Voyage littéraire*, les bénédictins Martène et Durand visitent Saint-Laurent, décrivent la crypte, les tombeaux des évêques Wolbodon et Durand et celui de l'abbé Etienne, ainsi que le trésor : "Il y a aussi un morceau considerable du bois de la vraie Croix, une tres riche argenterie, un calice, une bourse d'argent et une crosse, dont on admire le travail" et ils ajoutent un renseignement intéressant : "L'abbaye d'Averbode, de l'Ordre des Prémontrez, se trouvant pressée d'argent il y a quelques années, les vendit à celle de Saint-Laurent, qui n'a garde de s'en défaire"; il s'agit des objets précieux aliénés en 1580 par Arnold van Leefdael, abbé d'Averbode, dont l'abbaye norbertine envisageait pourtant en 1645 la récupération.

Enfin en 1738, Pierre-Lambert de Saumery rapporte : "On montre dans le Trésor, qui est à côté du Sanctuaire, trois piéces du bois de la sainte Croix, dont l'une a été tirée de la sainte Chapelle de Paris, & envoïée à un Abé de S. Laurent par Blanche de Castille, mere de

S. Louis, la lettre d'envoi se voit encore en original : l'autre tirée de la Sacristie du Pape Clement XI., & la troisiéme par l'Evéque de Porphire, Sacristain de ce Pape, qui en gratifia Gregoire Tutelaire, Abé de S. Laurent, en mil sept cent huit. De la Graisse qui coula du Corps de St. Laurent à mesure qu'on le grilloit ; du Sang du même Martir ; quelques-uns de ses Ossements, & une de ses Dents. Un Ossement de S. Pierre, & un autre de S. André ; un de S. Etienne, un de S. Christophe, un de S. Pancrace, & une Dent de Ste. Apoline. Une petite piéce de linge arosée des larmes de N. Sauveur. C'est un présent du Pape Innocent III. à Hugue de Pierrepont, après la tenue du Concile de Latran, auquel il alla accompagné d'Oton Abé de St Laurent. Le Corps entier, à l'exception de deux doigts des piés, de S. Volbodon ; il a sept piés de longueur. On y montroit, il y a quelque tems, six autres Corps entiers, d'autres Saints, mais ils ont été mis en diférentes Châsses, dont les unes ont été placées dans le Sanctuaire, & quelques autres se voient au Trésor. Pour ce qui est de l'Argenterie, & des ornemens, en voici les principales piéces [Suit la description]".

L'église abbatiale fut démolie sous le Régime français mais les bâtiments conventuels subsistent. Les reliques ont disparu.

Saint-Jacques à Liège, sur les chemins de Compostelle

Une découverte archéologique exceptionnelle à l'église Saint-Jacques de Liège nous a incité à étudier le trésor de reliques de l'ancienne abbaye bénédictine : il s'agit d'une minuscule boîte ovale en argent niellé, de la taille d'une boîte d'allumettes, production espagnole munie de l'inscription d'une bénédiction divine en caractères arabes datés par Ludwig Kalus des Xe-XIe siècles. Nous avons émis l'hypothèse qu'elle aurait été rapportée en 1056 par des pèlerins liégeois et cambrésiens sous la conduite d'un moine de Saint-Jacques de Liège à Compostelle, dont on a conservé le témoignage du récit, si bien étudié par Jacques Stiennon.

Reçus le jour de Pâques 1056 (7 avril) par le roi de Galice, ils parviennent à obtenir des reliques de saint Barthélemy, de saint Jacques le Majeur - but essentiel de leur voyage - et des saints Pancrace et Sébastien. Ils les rapportent triomphalement en pays mosan et arrivent le 13 mai à Liège.Un récit de leur pèlerinage fut composé une cinquantaine d'années plus tard.

Si le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle apparaît dans cette seconde moitié du XIe siècle comme la pérégrination "à la mode", c'est une innovation introduite à Liège par les Cambrésiens. L'abbatiale Saint-Jacques de Liège avait été placée dès sa fondation, en 1015-1016, sous le patronage de saint Jacques le Mineur et ce titulaire fut confirmé en 1030, lors de la consécration du sanctuaire. Dans la deuxième moitié du XIe siècle, un glissement s'opère entre saint Jacques le Mineur et saint Jacques le Majeur. Le culte de ce dernier prend son essor en pays mosan.

Les Liégeois désirent avant tout ramener des reliques de saint Jacques; après la messe pascale, le roi, dans le chœur de l'église de Compostelle expose à son entourage leur requête qu'il désire satisfaire. Sur son ordre, on étend des textiles sur le sol et des reliquaires y sont déposés. Aucun ne contient des reliques de saint Jacques. Le souverain envoie alors quérir dans sa chapelle un autre reliquaire qui contient la relique qui sera ramenée par les pèlerins : *quedam de corpore beati Iacobi haut ineximia portio*. Ces reliques seront transportées dans un sac dont on fera plus tard deux étendards de pèlerinage. On ignore tout de la taille des reliques ramenées. A Liège, au XIIIe siècle, on parlera d'une partie du bras de saint Jacques. La redécouverte d'une copie d'une authentique d'autel datant précisément de 1056 atteste que, ramenées de Compostelle, des *particulae de corporibus* de ces saints ont été incluses dans un

autel de l'abbatiale. La boîte retrouvée servit-elle pour la translation ou, vu sa taille, de reliquaire de consécration d'autel? Cette boîte est ovale et son intérieur est divisé en quatre compartiments; or c'est précisément des reliques de quatre saints qui ont été rapportées. Comme c'est souvent le cas, l'objet a été réutilisé pour terminer sa carrière conservé dans un trésor d'église; peut-être les inscriptions arabes furent-elles alors revêtues d'une signification prophylactique lors de cette conversion catholique toute pragmatique d'une oeuvre de l'art islamique.

Les relations entre Liège et Compostelle vont se poursuivre : en 1114, un chanoine de Compostelle est à Liège pour raffermir les liens entre les deux établissements et apporte de nouvelles reliques de saint Jacques; son voyage est à l'origine d'une fraternité de prières. Enfin Compostelle est sur la liste des pèlerinages expiatoires et judiciaires de Liège au Moyen Age.

Nous avons tenté une approche du Trésor. La pénurie des sources étonne : une copie d'une authentique de 1056, la liste de reliques d'un autel de la fin du XIe-début du XIIe siècle, aujourd'hui à la Bibliothèque de Gotha, une mention de consécrations d'autels en 1206 dans la chronique de Renier de Saint-Jacques, un don d'un reliquaire en 1469, quelques informations sur l'ensemble du trésor à travers certains procès de nomination d'abbés des XVIIe et XVIIIe siècles, et enfin un passage de l'ouvrage du polygraphe Pierre-Lambert de Saumery (vers 1690-1767).
L'historien liégeois Barthélemy Fisen mentionne une translation en 1322 et en 1324 de reliques ursuliennes et thébaines par Herman de Cologne, évêque de Henna (1315-1332). Ces saints avaient déjà été répertoriés dans les inventaires modernes du Trésor mais on en ignorait la provenance.

Saint-Pierre à Liège : la clé de saint Hubert, palladium de la cité épiscopale

Lorsqu'on ouvre le célèbre *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie* de Dom Cabrol et Dom Leclercq à l'article consacré à *Liège*, il n'y a pas lieu d'être surpris d'y trouver à la fois une notice mais aussi une reproduction de la "Clef de saint Hubert". L'objet figure en effet parmi les oeuvres les plus prestigieuses qui soient conservées dans la cité mosane.

Originellement dans le trésor de l'ancienne collégiale Saint-Pierre, la clé a abouti, après la destruction de cette église, à la collégiale Sainte-Croix, toute proche. Cette clé monumentale est traditionnellement rattachée au souvenir de saint Hubert, évêque de Liège (vers 706-727), qui l'aurait reçue du pape lors de son pèlerinage à Rome; la poignée contient une limaille réputée provenir des liens de saint Pierre. La légende est exquise. Il semble qu'avec saint Hubert, plus qu'avec tout autre saint mosan, elle fut sublimée; bientôt les traditions carolingiennes et la forêt d'Ardenne l'embelliront davantage encore. L'histoire, quant à elle, est sans concessions : la première mention de la clé dite de saint Hubert dans les sources historiques ne remonte qu'aux *Gesta episcoporum Leodiensium* de Gilles d'Orval, rédigés vers 1250.

L'histoire de l'église Saint-Pierre à Liège est relativement simple : à flanc de la colline du Publémont qui domine Liège, l'église Saint-Pierre fut édifiée sur un cimetière mérovingien. Restaurée après les invasions normandes (881) par l'évêque Richer (920-945), elle fut consacrée le 29 mai 922 et devint une des sept collégiales liégeoises; en effet Richer la dota et y fonda un chapitre de trente chanoines. L'évêque bienfaiteur y fut enseveli le 23 juillet 945. Les liens de

Richer avec Rome sont connus : ainsi le pape lui concéda le pallium. Otbert procéda à une nouvelle dédicace le 1er octobre 1117. L'incendie de 1185 qui sans doute endommagea l'édifice fut vite réparé car un synode se tint à Saint-Pierre en 1196. En 1263 eut peut-être lieu une reconstruction de la tour; en tout cas des travaux sont attestés à cette époque. Supprimée en 1798, l'église fut démolie en 1811.

A l'instar d'autres saints mosans, - Remacle, Lambert, Hadelin, Domitien, Trudon, Ode ou Begge -, au cours des siècles saint Hubert s'est vu doter d'un trésor de reliques dites "historiques". Ces objets acquirent la réputation d'avoir appartenu au saint. On songe en premier lieu à son étole dont la popularité s'accrut par ses pouvoirs thaumaturgiques habilement exploités par les moines ardennais, mais il faut aussi citer le peigne de saint Hubert, sa crosse, sa trompe et ses vêtements. La clé de saint Hubert est de leur nombre, mais elle était conservée à Liège. A la différence de certains cultes bien localisés en un seul lieu, saint Hubert eut deux lieux principaux de dévotion envers ses reliques: Liège et Andage, futur Saint-Hubert en Ardenne.

Dans sa *Vita Lamberti*, rédigée vers 1145, le chanoine Nicolas est le premier à raconter l'annonce à Rome du martyre de saint Lambert, connue le jour-même du meurtre : un ange en informe le pape Serge et lui remet le bâton pastoral du martyr avec pour mission de le transmettre à Hubert, disciple de Lambert, en pèlerinage à Rome. Ainsi le pape en personne investit saint Hubert de l'évêché de Tongres. Jean-Louis Kupper rapproche cette anecdote hagiographique et l'élection du grand prévôt de la cathédrale, Henri de Leez, à l'évêché de Liège en 1145. A la mort à Rome de l'évêque Adalbéron II, le pape Eugène III était intervenu personnellement pour soutenir Henri à la succession liégeoise. Nicolas affirmait dans sa *Vita* qu'il s'était mis au travail à la demande des dignitaires de l'Eglise de Liège; de fait, il faisait partie d'une sorte de groupe politique dirigé par Henri de Leez, qui s'était donné pour mission de rendre à l'Eglise de Liège, affaiblie par la Querelle des Investitures, sa puissance de jadis.
Nous ne pouvons manquer de relever que le rational, cette sorte de pèlerine de forme crénelée, apparaît précisément sous Albéron II : le 29 novembre 1135, pour rendre un lustre à l'autorité épiscopale, le pape gratifie l'évêque de cet insigne épiscopal et lui accorde la protection de saint Pierre; on connaît la fortune du rational dans l'iconographie des saints évêques de Liège et en particulier de saint Lambert.
A cette cristallisation d'énergies liégeoises autour du culte des grands saints liégeois vers le milieu du XIIe siècle, à ces interventions du Saint-Siège en faveur de l'Eglise de Liège, nous serions tenté d'ajouter la clé de saint Hubert.

Parmi les *topoï* hagiographiques, on relèvera que saint Hubert est décidément lié à de nombreuses histoires d'objets qui tombent du ciel : étole, crosse, clé et la fondation d'Andage est expliquée par un billet miraculeusement tombé du ciel et ramassé par Plectrude dès la *Vita Beregisi*, *Vie* du saint fondateur d'Andage, écrite en 937; à ce moment, "l'historiette du billet tombé du ciel était en quelque sorte à la mode", comme le relève Godefroid Kurth.

La clé dite de saint Hubert est une clé monumentale, haute de 373 mm., qui étonne avant tout par ses dimensions et par la conservation remarquable du fragment de fer, informe mais combien insigne, précieuse relique de saint Pierre contenue à l'intérieur de la poignée. L'oeuvre en laiton fondu et travaillé à jour se compose de trois parties chronologiques différentes, peu visibles car d'un même matériau: la bélière, la poignée, et la tige avec son panneton.

Au sommet de la poignée une bélière ou anneau de suspension s'appuie sur des espèces

d'arcs-boutants. La poignée ovoïde, légèrement effilée, d'une hauteur de 190 mm., est divisée en huit compartiments de forme triangulaire par des bandes, d'une largeur de 18 mm., l'une horizontale et médiane, et les deux autres verticales, comme deux hémisphères juxtaposés. Les reliefs de la poignée sont fortement usés, ce qui permet de supposer un usage fréquent, dont nous reparlerons; il est difficile de s'imaginer exactement leur état originel. Tout le décor est ajouré de manière à laisser voir enfermée à l'intérieur de la poignée une raclure de fer réputée limée des chaînes de saint Pierre, d'une longueur de 18 mm.; quand on déplace la clé, on entend le bruit du fragment. Les bandes sont ornées d'animaux fantastiques, très vraisemblablement des félins, affrontés de part et d'autre d'un arbuste stylisé représentant l'Arbre de Vie. Dans les compartiments triangulaires, on devine les figures en pied de saint Pierre en haut (avec une clé comme attribut) et du Christ en majesté en bas (avec un livre en mains), tous deux bénissant, qui se répètent quatre fois; outre ces figures en relief, des triangles et des croix grecques constituent les ouvertures du réseau. Au bas de la poignée, quatre demi-anneaux en saillie assurent la transition vers la tige.

Une étude pluridisciplinaire, la première d'archéométrie menée à l'Université de Liège en 1996, en collaboration avec Lucien Martinot et Georges Weber, a abouti aux conclusions suivantes. La clé de saint Hubert telle qu'elle est conservée aujourd'hui n'est pas l'objet originel que les textes historiques mentionnent. La clé a été modifiée au cours des siècles. Elle est constituée de trois parties nettement différenciées par la composition exacte des alliages, ce qui jusqu'ici n'avait jamais été mis en évidence. Au cyclotron de l'Université de Liège, la méthode PIXE a permis la détermination exacte des alliages sans aucune déterioration de l'objet.

La partie qui comprend le panneton, la tige et le calvaire, est pour l'analyse, la partie la plus ancienne que nous situons, selon un corpus expérimental, entre le XIe et le XIIIe siècle. La poignée, qui contient la relique, est caractérisée par un alliage dont la fabrication se situerait entre le XVe et la première moitié du XVIe siècle.
Enfin, la bélière est identifiée par un alliage plus récent encore, pas avant le milieu du XVIIe siècle car vraisemblablement avec du zinc d'importation.

Le rapport d'analyse technique de la clé de saint Hubert doit être confronté à l'étude artistique et historique. Pour la bélière, la tige et le panneton, chimiste, physicien et historien sont d'accord. La bélière serait une réparation récente et complète, probablement due à une utilisation trop fréquente de la clé qui a endommagé l'anneau. Tige et panneton peuvent être placés stylistiquement vers 1250; c'est l'époque où des travaux sont attestés à la collégiale Saint-Pierre et Gilles d'Orval est le premier chroniqueur à parler de la clé de saint Hubert.
Reste le problème de la poignée. Sa teneur en zinc est anormalement élevée pour le début du Moyen Age, et c'est pourtant indiscutablement à cette époque, et plus particulièrement au milieu du XIIe siècle, que cette partie de l'oeuvre doit être située stylistiquement. A ce stade, plusieurs hypothèses peuvent être formulées. Les descriptions de la clé avant le XVIIe siècle indiquent un objet en or ou tout au moins qui en a l'apparence. Aucune trace d'or ou de dorure n'a pourtant été relevée. Si l'objet "en or" a été sinistré, n'aurait-on pas pu en imiter les formes exactes en laiton? Se pose ici le délicat problème du caractère sacré de la pièce : la clé a-t-elle toujours été considérée comme une relique historique de saint Hubert? Son utilisation comme clé d'une porte va-t-elle ou non à l'encontre de cette affirmation? Une copie postmédiévale en laiton à la suite d'une destruction n'est pas non plus à exclure. Une teneur en zinc approchant les 15%-20% renforce l'effet doré et pourrait expliquer la confusion des chroniqueurs.
Quant à la relique des chaînes de saint Pierre contenue à l'intérieur de la poignée, jusqu'à plus ample information, pourquoi rejeter son authenticité? Saint Hubert n'aurait-il pu chercher à obtenir une relique apostolique pour la fondation de son église cimetériale?

Les renseignements historiques sont ténus et notre hypothèse prend place parmi d'autres,

de manière plausible : apparue à Liège seulement vers le milieu du XIIe siècle, la clé dite de saint Hubert pourrait faire partie de l'arsenal des pièces justificatives destinées à redorer le blason de l'Eglise de Liège, affaiblie par la Querelle des investitures. Ce n'est pourtant qu'un siècle plus tard que les sources historiques commencent à en parler, au milieu du XIIIe siècle quand l'objet subit quelques transformations que nous mettons en parallèle avec la rénovation de l'édifice dans lequel il est conservé. Le milieu liégeois de la moitié du XIIe siècle est particulièrement riche en intellectuels susceptibles de réflexions historiques et hagiographiques aptes à revivifier l'Eglise de Liège; nous pensons aux chanoines Nicolas, auteur d'une *Vie* de saint Lambert, Alger, auteur d'un ouvrage sur la dignité de l'Eglise de Liège, et Reimbald, spécialiste du droit canon et auteur probable de la *Vie* de Notger. Le climat est propice à l'invention de la clé de saint Hubert : la clé est placée dans le souvenir de saint Hubert et de son pèlerinage à Rome qui est une "nécessité anthropologique", la justification obligatoire *a posteriori* d'un déplacement de saint Hubert à Rome et son contact direct avec des reliques de saint Pierre. L'association de saint Pierre à saint Hubert, de Pierre au fondateur de Liège, est une obligation pour la fondation d'une grande Eglise : l'association du fondateur de l'Eglise universelle au fondateur de l'Eglise locale.

A Salzinnes, des reliques de Constantinople

Le Trésor des reliques de l'abbaye du Val Saint-Georges à Salzinnes près de Namur donne une bonne idée non seulement de la dévotion envers les reliques d'un ordre religieux, ici en l'occurrence les cisterciennes, mais aussi des acquisitions de reliques liées aux Croisades, en particulier après le sac de Constantinople en 1204.

L'abbaye de Salzinnes est une fondation des années 1196/1197 due à Philippe le Noble, comte de Namur. L'affiliation à Cîteaux ne tarda pas. Il en fut de même de la protection de l'évêque de Liège, Hugues de Pierrepont, qui, comme le comte de Namur, fut un bienfaiteur du nouvel Ordre monastique naissant. Aujourd'hui il ne reste plus grand chose des bâtiments de l'ancienne abbaye, proches de Namur. Mais fort heureusement ils ont bénéficié d'une iconographie très riche qui, jointe aux ressources des archives, permet d'en suivre toute l'évolution depuis leur construction au XIIIe siècle.
Les historiens qui se sont occupés du dossier salzinnois ont fait remarquer que la dotation initiale était "modeste"; le développement de l'abbaye en est d'autant plus extraordinaire qu'au XIIIe siècle elle devient l'une des plus riches du Namurois. C'est en effet compter sans l'important trésor de reliques dont le monastère fut gratifié dès ses origines et qui n'a pas retenu toute l'attention nécessaire. On connaît l'intérêt de la famille de Hainaut-Namur pour les reliques lié à sa participation active aux croisades : ils n'oublièrent pas le nouveau monastère; les siècles suivants enrichirent encore le trésor.

La date de fondation de Salzinnes a fait couler beaucoup d'encre. Parmi les documents utilisés existait jadis un tableau placé dans le chœur de l'église abbatiale, mentionné dans les sources vers le milieu du XVIIIe siècle et décrit à la même époque dans le "Registre des traductions". Si les dates que l'on peut en déduire, en fonction des personnages cités (1130 et 1196), sont contradictoires et permettent de rejeter le témoignage de ce registre comme preuve de la haute antiquité de la fondation (1130), on a oublié d'insister sur l'inventaire qui y figure des reliques de l'abbaye, le premier qui soit connu. En voici le texte, intéressant à reproduire entièrement, pour bien montrer la richesse du trésor et la variété des reliques : "Extrait d'un

Registre in fol(io) couvert de parchemin jaune reposant aux Archives de l'Abbaye du Val S(ain)t George dit Salzinne au Tiroir 2^{e}, escrit sur parchemin blanc concernant seulement sa fondation et la succession des Abbesses auquel est escrit ce que sensuit. Copie de la Fondation de l'Abbaye de Salezines et de la consecration de l'Eglise d'icelle thirée mot a motz d'un tableau de bois ancien. Ainsy que par succession de temps, guerres, grandes yaunes et mortalités, de nous predecesseurs plusieurs taubleaux, lettres et enseignement de pardons, joyaulz et reliquairs de nostre Eglise ont estez gastez, perdus et dissipés, sy avons de present entrepris a enquerir et chersir nous chartres et lettres touchant la fondation de n(ost)re ditte eglise en queles trouvons parfaict certification que noble et vaillant Seigneur assavoir Mes(s)seigneurs Godfroid, Philippe Marchis etc Comte de Namur, Mo(n)seigneur Baudouin Conte de Flandre et de Hena(u)lx, Monseigneur Henris conte de Vienne, avec leurs vaillantes et honorables Dame, et epeuse et leurs successeurs et successeres, ont fondee et adyteis nostre susdis eglise al honneur de Dieu tout puissant, de sa Glorieuse Vierge Mere et du Glorieux Martir Monseigneur Saint George; laquelle Eglise ont doûwé, aorné et reparée de tres dignes et precieux Reliques contenues et encassées ens es croix, ymages et joiaulxd'or et d'argent et en la table du grande Aultés et premiers pluseurs pieche de la Saint Vraie Croix de Jh(es)u Crist pendis aujour du grand vendredy, de la colomne, de la lance, du sepulcre, de la creppe ou Dieu fut mys, des drappes ou Dieu fut enveloppés, de la table ou Dieu fist sa Cene, et du pain de la Cene, du Bachin ou Dieu lavat les pies de ses Appostles, et du suaire duquellez il les essuiat, de agonia, du manteaul du purpre duquel Dieu fut vesti et affulés, des precieux cheveux n(ost)re Signeur, de la pierre surquoy degoutta le sang de n(ost)re Signeur, du saint Suaire en quoy Jhesus fut enveloppez , de la pierre ou la croix fut ficée, et du Buisson en quoy Dieu sapparut a Moyse, de la Manne celeste, item de cheveux nostre Dammes, de ses vestemens, de sa chemise, de ses c(e)uverchifs, de sa haire, de sa chinture, de son sepulcre, item ung dens de Glorieux precurseur Monsigneur sains Jehan Baptiste et ung des precieux poces de sa digne mains, des vestemens de saint Jehan l'Evangeliste, et de plusieurs aultres, item de ossibus, de pulvere et de cuculla de nous glorieux et reverend Père Monsigneur saint Bernard, item des ossements de nous glorieux Patron sains George, du pocez, et ceuverchif de Madame sainte Anne, item une petite fiolle de loule du Mont de Sinay, et de sepulcre sainte Catherine, et des ossements sainte Marie Magdelene, et ung dens de sainte Gertrud, item encor ung noble et digne reliquaire assavoir ung corps sains de XI M(ille) Vierge avec XIIII Chief donnés par ung évèque de Cologne frere Germains a Damme Ymanie, jadit Abbesse de chyens, est assavoir que en cest église repousoit encor grand et innumerable nombre de pieche de Relique troppe pour ychy a denomer lesquelles sont tout au plain escripts, en petit joyaux d'or et d'argent, et en ung liveres Registre, et denomer de quoy et desquels sains Nostre intention ne point a se que voullons fair nouvelle chouse ad invencionne appellation du peuple, mais affine que n(ost)re Signeur au jour dou jugement ne nous demende estroitement compte des beeaus quil nos at prestez lesquelles moyens point remoustre ne bien dispenseit, car vous savez que le sage dist sapientia abscondita et thesaurus in visus quae utilitas in utriusque cest a dire le sens absconse et les tresors muchies ne l'ungne l'autre n'est profit ne utilité pour doncques fair nostre devoir vollons ychy remonstrer les gra(n)s et inestimable tresor, pardons et previleges, bienfaits et indulgences données et octroies a tous jours a tous feaubles crestiens visitans les sains lieux et eglise de cheens. Riens a nostre gloire ne loueige qui sommes pour es pechereses, et indignes de servir a sy hautte et noble signeur comme a Roy de gloire et indigne encor de y estre de habiter en sy sains lieu, mais toutte la remonstrance soit a la gloire, honneur et loue(n)ige a Dieu. A salut de vous ames, et de nous, sy vous demonstrons ce que trouvez avons en nous chartres et lettres authentiques cy devant par mortalité succession de temps pau visentées enquelle et amyrée, et ne remonstrons chose qui ne soit vray, et de pluseurs anchiens de la ville de Namur asseis

notoire, et premier metterons sy en escript les pardons et indulgence de la dedicace de cest eglise delle valle sains George nommée Sallezines".

De quand date cet inventaire? Il est bien difficile de le préciser. Imène de Looz, abbesse vers 1239-1258, acquit plusieurs reliques ursuliennes. Sœur de Conrad de Hochstaden, archevêque de Cologne, elle était à bonne source; c'est elle aussi qui accueillit sainte Julienne à Salzinnes, nous en reparlerons.
On ne conserve aucun acte ancien inventoriant les reliques avec une telle précision et l'on doit bien faire confiance au traducteur qui a dû voir le trésor et/ou s'est au moins servi de documents anciens pour en dresser l'inventaire. La "succession de temps, guerres, grandes yaunes et mortalités" eut aussi des répercussions sur la conservation et la préservation des objets sacrés. Ainsi il est difficile de mesurer les conséquences exactes que le sac du monastère en 1258 entraîna quant à l'intégrité du trésor? A l'époque moderne la guerre toucha souvent l'établissement; sa proximité de la forteresse de Namur n'était pas pour arranger les choses.

Parmi les quelques vestiges remarquables de l'abbaye qui ont survécu, la croix-reliquaire fleurdelysée aujourd'hui conservée aux Musées Royaux d'Art & d'Histoire à Bruxelles est sans doute l'oeuvre d'art la plus célèbre. Il s'agit peut-être du sommet d'une croix processionnelle qui fut remonté au XIVe siècle sur un socle épais et quelque peu disproportionné à six lobes. Le Christ daterait des environs de 1270, oeuvre d'art régional en cuivre fixée à une croix en argent avec émaux, nielles et cabochons. Un loculus était destiné à recevoir des reliques. L'oeuvre proviendrait de Salzinnes par l'intermédiaire de Malonne. C'est précisément à Malonne que nous a conduit en 1991 notre inventaire systématique des châsses et reliquaires de l'ancien diocèse de Liège. Si l'examen du contenu de la châsse de saint Bertuin s'est révélé quelque peu décevant quant aux documents écrits et archéologiques conservés dans le coffre, par contre nous avons eu la chance de découvrir quelques intéressants documents provenant de Salzinnes.

Il s'agit de deux bourses à reliques qui, confiées aux soins attentifs du Département des Textiles de l'Institut Royal du Patrimoine Artistique à Bruxelles, ont retrouvé toute leur fraîcheur et furent pour la première fois exposées en 1998 à Namur.
La première (18 X 9,5 cm) montre un décor blanchâtre sur fond rouge, de deux rangées superposées d'aigles adossés de part et d'autre du hôm, l'arbre sacré. Selon Françoise Pirenne, il s'agirait d'un tissu espagnol du XIIIe siècle, assez semblable à celui de la châsse de saint Trudon, conservé aux Trésors de Liège et de Saint-Trond. La seconde (9 X 9,5 cm) est une soie rose ornée de lin et de fils d'or; une tresse de chanvre en cordelière y maintenait une boule d'argile - la relique. Cette bourse est accompagnée d'une authentique inédite, d'une écriture du XVe siècle, dressant l'inventaire des reliques contenues dans la bourse.

On sait qu'après la Révolution, vers 1808, les cisterciennes de Salzinnes ont trouvé refuge à Malonne et qu'elles y ont repris pour un temps l'exercice de la vie commune. La dernière moniale de Salzinnes y mourut au milieu du XIXe siècle. Dans l'église paroissiale de Malonne furent récemment retrouvées quelques reliques identifiables par des authentiques d'époques diverses.

On dispose aussi d'un inventaire détaillé des reliques de l'abbaye établi en 1747. Il s'agit d'une véritable collection de précieuses reliques dont les différents fragments ont été enchâssés dans des oeuvres d'art. C'est l'époque de pareils ouvrages qui ont permis de sauvegarder des reliques plus anciennes comme on peut le constater par comparaison avec les quelques

authentiques conservées; ce n'est malheureusement pas toujours le cas car on en profitait quelquefois pour renouveler les parchemins ou les papiers peu lisibles ou endommagés. En 1740 déjà, dans *Les Délices du païs de Liège […]*, Saumery insistait sur la "quantité de reliques" en dépôt dans la sacristie.
Dans ce second tiers du XVIIIe siècle, sous l'abbatiat et sans doute à l'initiative de l'abbesse Géraldine Coust (1711-1735), on procèda à un répertoire complet des archives du monastère; ce classement à but utilitaire permit avant tout l'inventaire des biens pour parer aux dettes. A ce moment les originaux étaient conservés au nombre de plus de mille dans des layettes enfermées dans les 18 tiroirs d'une armoire spécialement fabriquée dans ce but et placée dans l'appartement de l'abbesse. Dans le "Repertoir" des documents de 1736, mention est faite du "n° 69 un petit registre couvert de parchemain et escrit sur des feuilles de parchemain blanc ou est escrit le tems de la fondation de cette abbaye, la benediction de l'Eglise faite par le pape Innocent 2^{e}, les indulgences y accordees, une specification des Reliques qui s'y trouvent selon les escrits renouvelée es ans 1516 et 1623 et aussy une liste des Abbesses depuis la fondation". Il semble bien que l'on retrouve ici l'analyse du manuscrit mentionné au XVIIIe siècle sur le tableau du chœur de l'église, le premier inventaire complet des reliques de l'abbaye.

L'impression qui ressort et prédomine de l'étude d'ensemble du trésor est celle d'une richesse remarquable voire exceptionnelle pour un monastère de cette taille et une fondation cisterciennne de cette époque. Les liens, évoqués plus haut, entre Salzinnes et la Maison de Hainaut-Namur nous ont obligé à tenir compte des inventaires des reliques conservées à Namur, sources de première importance, dont le commentaire critique reste à faire; parmi ces documents historiques, nous retrouvons encore la trace de l'ouvrage de Gilles du Monin qui, au début du XVIIe siècle, comme Arnold de Raisse, s'est passionné pour les trésors de reliques de nos régions.

L'inventaire des reliques de Salzinnes en 1747 reproduit certaines authentiques conservées; le classement en est fait d'après les œuvres d'art qui les renferment. En reclassant les saints dans cet inventaire afin d'obtenir un vrai catalogue de reliques, on peut distinguer plusieurs catégories, plusieurs strates.
Tout d'abord, nettement majoritaires, les reliques dominicales c'est-à-dire des souvenirs de la Vie et de la Passion du Sauveur que l'on peut comme toujours répartir en plusieurs groupes autour de la Naissance (crèche), de la Vie publique, de la Passion (table de la Cène, colonne de la flagellation, liens, croix, sainte Epine, pierres du calvaire, lance, sang du Christ), du Sépulcre et de l'Ascension ("de la terre où le Seigneur a marché montant au ciel"). La plupart de ces reliques proviennent vraisemblablement de Terre Sainte. On y ajoutera une relique du saint Suaire dont la provenance n'est pas précisée; plusieurs linges sacrés ont été désignés sous ce nom. Une curieuse relique *De agonia Domini* est contenue dans une fiole : au Mont des Oliviers, entré en agonie, le Christ priait de façon plus insistante et sa sueur prit la consistance de grosses gouttes de sang qui tombèrent à terre (Luc, 22, 43/44).
Au vu de la répétition de mêmes reliques dans divers reliquaires, on peut légitimement se poser la question du fractionnement de celles-ci au moment de leur enchâssement. Cette remarque est d'ailleurs générale pour l'ensemble de l'inventaire. Cela ne pourrait-il aussi être mis en relation avec le nom choisi par les soeurs en religion? Pour la profession on veille à faire réaliser, pour l'exposer sur l'autel, un reliquaire contenant des reliques du saint dont la religieuse a choisi le nom; une étude des noms des religieuses permettrait peut-être d'en savoir davantage.
Le patron du monastère, saint Georges, s'impose par le nombre de reliques présentes : os, dent, pièces de vêtement, bras.... Si l'on poursuit l'étude en respectant l'ordre liturgique (le Christ, la Vierge, le Précurseur, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs et les Saintes Femmes), on remarquera aussi un nombre important de reliques mariales, principalement des cheveux de la

Vierge, mais aussi du lait dans une fiole. Un pouce du précurseur est une relique insigne; de Jean-Baptiste ce n'est d'ailleurs pas la seule relique conservée. Quant aux Apôtres, on trouve Pierre, Paul, André, Jacques, Barthélemy. Etienne protomartyr et Laurent diacre sont aussi présents. Des saints locaux ou régionaux interviennent : Gertrude, Bertuin, Lupin (pour Lupicin? Simple hypothèse), Begge, Feuillen, Rolende, Aubain et, sur une authentique, saint Ghislain, mais aussi les saints bénédictins et cisterciens : Benoît, Scholastique, et Bernard. On notera quelques saintes bien en cour : de saintes femmes comme Agnès, Marie-Madeleine, Agathe, Apolline, Catherine et Marguerite. L'importance de l'hagiographie, au sens le plus large du terme, doit être soulignée avec, par exemple, la mention de la roue de sainte Catherine. Les relations entre le culte des reliques et la sculpture ne peuvent manquer d'être évoquées; la liste mentionne des "postures" : celle de sainte Agnès qui ne recèle pas de reliques de la sainte, pourtant présentes en nombre ailleurs, et celle de saint Jean-Baptiste qui, en revanche, contient une relique dudit saint; la "piece de la cuisse de saint Christophe et une piece de son baton" proviennent-elles d'une de ces grandes statues du saint particulièrement vénérées par les voyageurs? Enfin relevons "14 chefs des 11000 Vierges dont il y a 3 enchâssés dans du bois sculturé" : il s'agit de ces chefs-reliquaires des ursuliennes, si caractéristiques de la région Rhin-Meuse, dont nous avons déjà parlé.

De Celles à Visé : un trésor transféré, sauvé et distribué

Le sort du trésor de Visé pendant la guerre contre les Bourguignons (1467-1468) est connu par une note additionnelle du XVe siècle au nécrologe de Visé; elle témoigne de la reconnaissance du chapitre collégial de Visé envers Guy de Brimeu, seigneur d'Humbercourt, lieutenant général de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Le trésor de la collégiale était en effet tombé aux mains des Bourguignons et conservé au couvent des Dominicains à Liège. En novembre 1467 Guy de Brimeu persuada le duc, de séjour à Liège, de laisser reconduire le trésor à Visé. Le retour eut lieu le 24 février 1468. *L'Abrégé* de la Vie de saint Hadelin de 1788 rapporte qu'on procéda à Liège chez les Dominicains à une ouverture de la châsse : "Guy de Brimeu voulut voir les Saintes Reliques, & demanda l'ouverture de la Châsse. Il savoit que cela ne devoit se faire qu'avec cérémonie & avec la décence due aux Saints **;** c'est pourquoi il fit convoquer les Prélats les plus respectables & plusieurs autres personnes de la plus haute distinction: on posa le Coffre sur le grand Autel de l'Eglise des Dominicains, où il fut ouvert en présence de cette nombreuse compagnie. On y trouva deux billets enveloppés l'un dans l'autre, le premier étoit celui qu'on y avoit mis en 704, & dont nous avons déjà parlé. Le second marquoit qu'en 1413 on en avoit tiré la tête pour l'enchasser dans un buste comme nous l'avons dit. On trouva en outre deux grands linges dont l'un étoit le linceul dans lequel St. Hadelin avoit été enseveli en 690. Les os du Saint parurent ensuite dans un état naturel d'une couleur rougeâtre & tout dissemblables aux autres de quelqu'ancienne date: qui sont ordinairement pâles; on remarquoit même encore & fort distinctement les tendons & les nerfs sechés au bout de ces os. A cet aspect tous les spectateurs furent remplis d'étonnement & pénétrés de respect pour le Saint, dont ils invoquerent le suffrage, en adorant la Toute-puissance de Dieu qui se plait souvent à faire éclatter sa gloire dans ses fideles serviteurs. Hembricour que ce spectacle avoit également ravi, entra aussi dans des sentiments les plus respectueux, & demanda en grace qu'on lui accordât quelque parcelle de ces précieuses Reliques, pour l'exposer à la vénération des peuples de ses terres : on ne put pas se refuser à sa demande, & on lui donna une partie d'un bras avec quelques parcelles des vêtements; on fit aussi présent d'une côte au Grand-Doyen pour l'Eglise Cathédrale, & d'un osselet aux RR.

PP. Dominicains".

Si la source est tardive, le "don" d'une relique de saint Hadelin à Guy de Brimeu est très vraisemblable quand on connaît, grâce à Werner Paravicini, la personnalité du lieutenant du Téméraire et que l'on sait qu'il obtint d'autres reliques au cours de sa campagne liégeoise. Est-ce cette relique donnée à la cathédrale en 1467 que l'on retrouve à l'ostension des reliques à Liège en 1489? On y mentionne en effet une châsse en cristal contenant des ossements de Remacle et d'Hadelin. Les reliques de la cathédrale ont souffert pendant la période révolutionnaire. Aujourd'hui, seul subsiste un reliquaire-monstrance néogothique.

De Celles ou de Visé, les reliques réelles, provenant de la fragmentation séculaire du corps de saint Hadelin, ou les reliques représentatives, "souvenirs" pieux distribués, sont autant de jalons du culte du saint.
Une visite de la collégiale Saint-Pierre de Liège le 19 mars 1613 atteste la présence d'un petit reliquaire du saint dans le trésor. L'église de Franchimont, sous le pastorat de J. Léonard (1658-1693), obtint des reliques du saint qui furent enchâssées dans un reliquaire toujours conservé dans cette église. Vers 1715, par suite d'une "croyance aussi douce à leur piété qu'utile à leurs intérêts", les moines d'Orval avaient identifié l'ermitage de Hadelin avec une de leurs propriétés à Conques, situé sur la Semois, à dix kilomètres au sud de Cugnon. Jean Herbeto, curé de Fexhe-Slins, "historiographe de saint Remacle" (+ 1713), s'enquit à Visé de cette fondation : "J'ai envoyé voir chez Monsieur le Reverend Doyen de Visé pour connoître la-dessus, et il m'a fait sçavoir qu'à la requisition du Seigneur Abbé d'Orval, ils avoient envoyé une côte de Saint Hadelin, audit Monastère de Conck, pour y être honoré comme relique dudit saint". Les archives de la collégiale confirment en effet cet envoi. On profita de la même occasion pour octroyer une relique à Celles.
Enfin, dans son ouvrage sur saint Hadelin, le chanoine Demaret a répertorié plusieurs reliques accordées au XIXe siècle à diverses paroisses : Lamine (1845), Olne (1858), Mont-Saint-Hadelin (1884), Isnes (1892), Haversin, Saint-Gilles à Liège...

En fonction des liens entre Remacle et Hadelin, Stavelot est un lieu privilégié du culte de ce dernier. Et l'*Abrégé* en témoigne encore à la fin du XVIIIe siècle : "La grande liaison de St. Remacle avec St. Hadelin passa jusqu'à leurs enfans. Les Religieux de Stavelot & les Chanoines de Visé se sont toujours appellés Confreres. En vertu de leur confraternité, deux Chanoines alloient tous les ans à Stavelot le jour de St. Remacle, pour y chanter les répons en chappe. Deux Religieux venoient faire la même chose à Visé le 3me. de Février, jour de St. Hadelin**;** cette louable coutume a été interrompue par les guerres".
C'est à Stavelot que l'on trouve la plus ancienne mention du culte de saint Hadelin, dans des litanies du Xe siècle. Et la réciproque existe à Celles, même si on n'a pas la chance de conserver des documents aussi anciens : au XIVe siècle, la fête de saint Remacle, abbé fondateur de Stavelot-Malmedy, compte parmi les grandes fêtes liturgiques de Celles.
Au cours des siècles, des liens privilégiés se sont noués entre Stavelot et Celles.
Les sources hagiographiques mettent bien en relief les relations entre Remacle et Hadelin. Au début du XIe siècle, la *Vita Hadelini* évoque les rapports d'Hadelin et de son maître Remacle. L'origine aquitaine de Remacle, "le bienfaisant évêque de Tongres", y est rappelée; Hadelin lui aussi provient de cette région et "[...] c'est avec saint Remacle qu'il vécut cette vie que peu sauraient imiter, partageant en tout ses actions pieuses et ses efforts, supportant avec lui les peines multiples de sa pérégrination". La carrière de Remacle est ensuite résumée. Enfin, l'hagiographe fait sans doute part de son expérience personnelle lorsqu'il écrit : "Or, la réputation de la sainteté et de la sainte communauté de son guide, Remacle, établie au

monastère de Stavelot, parvint jusqu'à lui. De partout, on s'appliquait à affluer vers Remacle, comme les abeilles vers la ruche; plus d'un désiraient se joindre aux serviteurs du Tout-Puissant; d'autres voulaient confier leurs enfants pour qu'on leur apprît les arts libéraux, ou mieux, les règles monastiques, et les destinaient au service permanent de la communauté; beaucoup aussi cherchaient à offrir une partie de leurs ressources et revenus pour subvenir aux besoins des saints. Aussi, Hadelin lui-même, toujours désireux de lui rendre visite et de lui témoigner son affection, s'appliquait à venir souvent chez saint Remacle. Ils s'entretenaient de leurs lectures sacrées, et, en vivant là-bas, Hadelin se nourissait des fruits du paradis. Sur l'un de ses flancs, la châsse de saint Hadelin montre la visite d'Hadelin à Stavelot.
On sait d'ailleurs qu'Hadelin a été inséré dans la liste des hommes illustres qui y est exposée en évidence sur l'autel et qui dit : "Voici les noms de ceux qui furent les premiers, avec saint Remacle, à habiter le monastère de Stavelot : saint Remacle, saint Hadelin, saint Théodard, saint Lambert, et celui qui fut sans conteste son fils spirituel dans le baptême, saint Hubert, lui aussi un chrétien d'une infinie sagesse et beaucoup d'autres".

Poppon, abbé de Stavelot-Malmedy, avait fait élever une nouvelle abbatiale à Stavelot, dont la consécration eut lieu en grande pompe le 5 juin 1040. Le 4 mars 1042, au cours de travaux de déblaiement, survint la découverte sensationnelle de l'ancien tombeau de saint Remacle. Hadelin est le disciple de Remacle. Contenu de la *Vita* et iconographie de la châsse sont là pour le rappeler. Aussi quel prestige pour les chanoines de Celles de posséder les reliques d'un si proche collaborateur de Remacle! Avec ce développement extraordinaire du culte de saint Remacle, nous avons ainsi mis en parallèle celui de son réputé disciple, saint Hadelin, dans la collégiale de Celles. Dans l'abbatiale de Stavelot, l'autel de saint Benoît [1042-1048] contenait des reliques de saint Hadelin.
Il semble bien que ce soit le chroniqueur Corneille Zantfliet, moine bénédictin de Saint-Jacques de Liège, qui, vers le milieu du XVe siècle, donne la plus ancienne mention d'une relique d'un bras de saint Hadelin à Stavelot. La présence de cette relique est attestée dans les inventaires du XVIIe siècle. Le reliquaire de 1895 de l'orfèvre liégeois J. Mainone **,** conservé aujourd'hui en la chapelle des Capucins de Stavelot, abrite les restes de la relique de Hadelin. Ces reliques de saint Hadelin avaient échoué après la Révolution à la chapelle des Capucins de Stavelot dont le desservant - et propriétaire - était Dom Henri Malacord. En 1807, cet ancien moine de Stavelot demanda à l'évêque la permission d'exposer la relique à la vénération publique.

Dans la liste des églises avec lesquelles l'abbaye de Stavelot était unie par des liens de confraternité, dont le plus ancien exemplaire date du XIVe siècle, se trouve le chapitre de Celles. La liturgie de saint Hadelin s'est aussi développée à Stavelot.
Enfin, sur le plan territorial, d'autres avant nous ont fait pertinemment remarquer la présence de biens à Mont-Saint-Hadelin sous Olne dans le patrimoine de Celles et dans celui de l'abbaye de Stavelot-Malmedy.

Des corps saints aux miracles

Il est un aspect tout à fait intéressant de la "vie quotidienne" des saints au Moyen Age sur lequel il faut nous arrêter : un saint opère des miracles, ou plus exactement Dieu opère des miracles par l'intermédiaire de ses saints. Le genre littéraire relatant les faits se développe considérablement avec les *Libri octo miraculorum* de Grégoire de Tours. Les textes sont innombrables pour nous décrire l'activité *post mortem* du saint, soit autour de son tombeau, soit auprès de ses ossements, de toutes ses reliques. Les pèlerins viennent en nombre l'implorer pour obtenir guérison ou lui soumettre d'autres requêtes favorables. Mais le saint peut aussi, à l'exemple du Christ, accomplir des miracles de son vivant.

L'histoire des mentalités resitue bien les recueils de miracles dans leur contexte. Lors d'une conférence sur les miracles de saint Remacle écrits vers l'an mil, un auditeur nous demanda quelle créance accorder à ces *mirabilia*. Pour l'historien le problème n'est pas là, mais dans la perception contemporaine des faits et dans leur impact psychologique, que leur contexte historique restitue, sans oublier toutes les informations que ces textes peuvent livrer pour la période de leur rédaction. C'est ce que Jean-Louis Kupper vient de faire aussi avec un miracle marial particulièrement cher au coeur des Verviétois : le miracle de Notre-Dame des Récollets de 1692. Peu importe la période historique choisie, la problématique reste la même. La fonction idéologique du miracle incite le public à se remémorer des vérités déjà connues, en ce qui concerne la société occidentale les miracles de l'Ecriture Sainte. Pour la Gaule des XIe et XIIe siècles, les recherches de Pierre-André Sigal ont fourni une grille de lecture tout à fait performante pour aborder ce genre de littérature. Encore faut-il poser les bonnes questions aux textes, en bref être original dans sa démarche. Depuis Jacques Le Goff, le merveilleux est définitivement annexé au territoire de l'historien.

Les *Miracula Remacli* , miroir de la société autour de l'an mil

Pour l'histoire de l'abbaye de Stavelot-Malmedy autour de l'an mil, on a la chance de disposer de textes hagiographiques vraiment exceptionnels : les *Miracles* de saint Remacle. Ces textes tendent à sublimer leur héros - le saint - et, à travers lui, le ou les lieux de culte importants. Entre propagande et publicité, le culte du saint est renforcé par la description des miracles survenus par son intercession; leur nombre et leur spécificité font du saint le meilleur guérisseur des maux du Moyen Age. Une thaumaturgie qui se prolongera au-delà du XVe siècle : le Moyen Age, sur ce point, eut la vie particulièrement longue. C'est la "légende dorée" de saint Remacle.

Entreprise entre 851 et 861 la rédaction des *Miracula sancti Remacli* se poursuit jusqu'à la fin de l'abbatiat de Ravenger de Stavelot (980-1008), voire, comme nous l'avons établi, jusqu'en 1029. Cette oeuvre anonyme, fruit de la collaboration de plusieurs moines, se répartit en deux livres.

Bien entendu stéréotypes et clichés hagiographiques s'y succèdent. Les miracles ont souvent lieu la nuit; ils se produisent la veille d'un dimanche, le dimanche, la veille ou le jour d'une grande fête, la veille ou le jour de la fête de saint Remacle. Le malade passe la nuit devant

les portes de l'église. Les textes parlent de trois jours et nuits d'incubation. Le miracle se déroule devant une assemblée nombreuse : la foule est là pour attester le prodige. Un miracle survient lors de la célébration des vêpres, un samedi de l'Avent, huit jours avant la Noël; le moment est précisé : au chant de l'Evangile, quand le chantre entonne l'antienne *De Sapientia* du *Magnificat*. Un autre miracle a lieu à la Saint-Jean-Baptiste et les gens sont si nombreux et si bruyants que les moines recherchent le calme dans le choeur. Les malades trouvent guérison auprès de saint Remacle, après avoir visité d'autres lieux et après avoir consulté en vain les médecins. La gloire du saint n'en est que plus resplendissante.

Plus de la moitié des miracles survenus sont des miracles de guérison, avec une forte majorité d'hommes. Entrent en scène des personnes essentiellement issues des classes populaires : un agriculteur, des membres de la *familia* du monastère, des ouvriers de l'église abbatiale et ceux de la récolte annuelle, ou des moines de l'abbaye : le coûtre ou le moine Leutfridus de Chooz; en outre, une recluse de l'église de Marche et un enfant confié à un pèlerin peu scrupuleux. Même si l'appartenance des miraculés aux classes populaires est manifeste, la reconnaissance du miracle du 17 décembre 858 et sa confirmation ultérieure (vers 858-861) par le roi Lothaire II accroît le prestige de Remacle.

On y parle aussi de choses bien connues des moines : par exemple les possessions de l'abbaye à Marche ou à Chooz. Enfin, saint Remacle assure la protection et la sauvegarde des biens de l'abbaye : une terre contestée, un bélier promis ou une fibule léguée, un linge d'autel offert et dérobé. Et il n'est pas question, une fois la guérison obtenue, de revenir sur la promesse faite au saint et de reprendre son offrande : l'hydropique de la Moselle qui avait offert une vigne en fait l'expérience à ses dépens. L'aire géographique des *Miracles* est restreinte à l'abbaye et à ses possessions, hormis une vague mention de la Hesbaye.

On cerne bien l'auditoire concerné par ce genre de littérature : c'est une hagiographie à usage interne - l'abbaye, ses moines et sa *familia* - et à usage externe : la campagne environnante, les domaines monastiques et leur personnel. A certains endroits, cette littérature se rapproche de "l'hagiographie pastorale". Dans un miracle l'hagiographe précise que le serf de Remagen avait l'habitude de venir leur raconter les miracles de saint Remacle; la frontière entre littérature sacrée et littérature profane est ténue. Les moines sont vraiment omniprésents : dans leur église, pendant les offices, aux grandes fêtes... Des miracles les concernent directement : un coûtre dépravé, deux clercs voleurs, les sacristains de l'église abbatiale de Stavelot; leur personnel intervient également : à Bra la *familia* monastique, à Malmedy le forgeron du monastère. Dans les classes populaires, on rencontre un paysan de Waimes, un paysan à qui apparaît saint Remacle, un serf du comte Hézelon de Mirwart et le serf de Remagen. Les moines sont rompus aux moeurs campagnardes.
Parmi les personnages secondaires, qui ne font pas partie du groupe des miraculés, la sacristine de l'église de Chooz et celle de la cathédrale Saint-Lambert de Liège. Un miracle met en lumière les dangers de l'alcoolisme. L'aristocratie n'a droit qu'à deux mentions, et indirectes encore : la fibule léguée par "une" comtesse et le serf du comte Hézelon.

Un miracle se déroule à l'époque de l'abbé Odilon et un autre sous l'abbé Ravenger. Cette fois, des oeuvres d'art de l'église sont concernées : la châsse du saint bien sûr, mais aussi son calice, le retable en argent de l'autel de la Vierge et une fibule en or. Sans oublier que saint Remacle est toujours considéré comme le vrai propriétaire des biens temporels de l'abbaye; on parle ainsi des raisins de saint Remacle, des boeufs de saint Remacle...

L'aire géographique des *Miracles* est mieux définie. Tout d'abord, les deux assauts normands de 881 et 885 sont à l'origine du déplacement des moines et des reliques de leur saint patron, notamment sur certains de leurs domaines : Bogny au comté de Porcien, Chooz, Logne et Lierneux, mais aussi à Chèvremont et à Soumagne. Tous ces lieux sont l'objet de manifestations miraculeuses. Ensuite d'autres miracles surviennent sur des domaines monastiques, en un endroit non localisé, à Waimes, à Bra et à Remagen, sans oublier les bancroix de Famenne, ces processions liées à l'établissement religieux. Autant de "trophées" à la gloire du saint patron. Enfin, c'est de très loin, de Lombardie, que proviennent un homme et sa fille.

L'intérêt des *Miracles* est multiple et sert à mieux cerner l'époque de leur rédaction. D'abord d'un point de vue archéologique. Le premier *Miracle* se déroule à l'époque de la construction de l'autel de l'église. L'église est pavée, l'abside en marbre. Elle a un cancel qu'il faut franchir pour atteindre le tombeau. Aux portes sont suspendus béquilles et escabeaux de paralytiques qui attestent les miracles.

Les *Miracula* apportent des informations sur le tombeau de saint Remacle. Le lieu de sépulture du saint resplendit d'une lumière éclatante irradiant tout l'édifice. C'est le sarcophage primitif où avaient reposé ses cendres. La lumière sort du mausolée du saint.
Devant le sépulcre de Remacle brûlent cierges et chandelles, des plus gros aux plus petits; peu importe la valeur réelle du geste, l'important, insiste l'auteur, c'est la foi intense des fidèles. Lieu privilégié des miracles, le tombeau est surveillé par des gardiens. Certains aménagements furent opérés autour du sarcophage du saint qui se trouvait toujours en terre sous un appareil exhaussé.

La châsse du saint est visible de loin, comme en témoigne le récit du miracle d'une percluse de Famenne : "J'ai vu, raconte-t-elle, un petit oiseau voltiger au-dessus de la châsse de Monseigneur saint Remacle et s'y poser tout auréolé". Le chef du saint semble avoir été retiré de la châsse sous l'abbatiat d'Odilon; il opère à lui seul des miracles.

Dans le nouveau sanctuaire construit par Odilon, c'est à l'autel de saint Remacle que l'on dépose les offrandes; les malades sont étendus sur le pavé en deçà de l'abside, tantôt près de l'autel de saint Remacle. Le choeur est réservé aux moines; dans l'abside, au-dessus de l'autel de saint Remacle, est suspendu le calice du saint. Béquilles et charrettes des infirmes sont abandonnées devant la porte du monastère. Les autels de l'église ont une décoration spéciale pour les fêtes. Le miracle de châtiment pour le vol du drap d'autel sert d'exemple pour mieux protéger les objets sacrés. Suspendu au-dessus de son autel, le calice de saint Remacle sert à donner à boire du vin qui rend santé et vigueur.

La bénédiction de l'oratoire Saint-Remacle de Marche-en-Famenne est décrite : des reliques du saint patron, à qui est dédié le sanctuaire, sont demandées et obtenues de Stavelot; les vigiles sont dites; à l'instant où le prêtre doit toucher l'autel commence le miracle.

Déjà les premiers diplômes laissaient entrevoir une vie monastique régulière et toute vouée à la prière. Les *Miracula Remacli* renforcent l'image idéale des moines, essentiellement préoccupés du bon déroulement de l'office divin. A la veillée dominicale, ils sont assidus à l'office, entonnant des chants solennels. Ils observent scrupuleusement les vigiles et chantent les hymnes matutinales. Ils s'activent inlassablement à la gloire de Dieu et de leur saint patron. Le dimanche, à l'accoutumée, ils organisent une procession autour du cloître. A la Pentecôte, en chantant et bénissant, ils aspergent d'eau bénite le monastère. Ils récitent inlassablement les

heures. Les miracles sont ainsi souvent liés aux célébrations liturgiques, ce qui permet à l'auteur d'insister sur leur régularité. Après les vigiles, les moines prient pour le malade qui est guéri avant les laudes. Le déroulement quotidien de l'office sous-tend sans cesse les *Miracles* et rythme le texte. Ainsi la guérison de la paralysée de Famenne se déroule pendant toute la journée et l'on voit les moines occupés à la célébration de l'office des matines, de prime, à la messe solennelle de la Saint-Jean-Baptiste, et à sexte; le même schéma est adapté au miracle suivant. La régularité de l'office pose des points de repère commodes pour l'hagiographe, tout comme les temps liturgiques lui permettent de préciser la période de l'année. Les Rogations revêtent une grande importance. Leur institution par saint Mamert, évêque de Vienne vers 475, est rappelée. Les prières des Rogations sont destinées à invoquer le Ciel contre les calamités, à l'origine les différents fléaux que la région de Vienne eut à subir. La messe de la communauté est célébrée à l'autel de saint Remacle.

Le pèlerinage de Stavelot est bien organisé. Sa réputation s'étend jusqu'en Lombardie. La fête de saint Remacle est un jour de grande affluence des pèlerins de toute condition. Pourvu qu'on le serve avec zèle, on peut compter sur l'aide de Remacle. Sa gloire amène au monastère une clientèle de plus en plus nombreuse. Dans l'église, les guérisons sont quelquefois surprenantes. Les miraculés poussent des cris effrayants. Le sang gicle sur le sol de l'église de manière très impressionnante. Ainsi l'église prend souvent l'allure d'un hôpital, pour ne pas écrire d'un asile d'aliénés. Si les moines s'intéressent aux miracles, parfois ils s'isolent pour rechercher la sérénité dans leur choeur. Le monastère compte alors une cinquantaine de religieux.

L'accueil des pèlerins et des malades fait partie des missions des moines.
Les *Miracula Remacli* parlent du *xenodochium*, l'hospice du monastère; les pèlerins pauvres y sont généreusement accueillis et l'hospitalité consiste à leur fournir de la nourriture pendant presque huit jours alors qu'ils font leurs dévotions. Il s'agit d'une sorte d'hospice que l'on distinguera de l'hôpital de l'abbaye - *hospitale coenobii*. Le 13 avril 862 le souverain Lothaire II s'occupe de la répartition des biens *ad hospitale ejusdem coenobii* et ordonne que l'on paie à l'hôpital de l'abbaye *absque negligentia et tarditate* la dîme des fruits dans les manses seigneuriaux. Cette ordonnance est confirmée le 10 juin 873 .

Chaque année, le 24 juin, les habitants de la Famenne viennent à Stavelot pour y célébrer avec les moines la fête de saint Jean-Baptiste. Le lendemain qui est la fête de la dédicace de l'église abbatiale, la prière des malades se poursuit à l'autel de saint Remacle et l'affluence est extraordinaire. Cette foule bruyante et envahissante perturbe la sérénité et le calme du monastère, au point qu'après l'office les moines prolongent leur séjour au choeur pour y retrouver un peu de tranquillité. Cette coutume de bancroix est déjà ancienne au Xe siècle. Il s’agit de pèlerinages annuels exécutés par les paroissiens de filiales de l'abbaye. C'est le cas pour la Famenne, comme ce le sera plus tard pour Lierneux en 1071, après le *Triumphus sancti Remacli*. Les paroissiens de Lierneux viendront à Stavelot chaque année avec la châsse de saint Simètre, leur saint patron, pour commémorer le triomphe du saint à Liège. Un parallèle doit être établi avec un *Miracle* de saint Hubert qui atteste pareille sujétion de certaines paroisses envers l'abbaye au IXe siècle.

A travers les *Miracula Remacli* se manifeste l'importance des fêtes des saints à Stavelot et la fréquence des miracles lors de celles-ci : la Saint-Remacle, la Saint-Jean-Baptiste et la Saints-Pierre & Paul. Les grandes fêtes et les temps liturgiques y sont aussi mentionnés : Noël, la Circoncision, la Pentecôte et l'Avent. La dédicace de l'église de Goduin eut lieu le 25 juin

685, en même temps que la translation du corps de saint Remacle de l'oratoire dans la nouvelle abbatiale. La dédicace de l'église de Poppon eut lieu le 5 juin 1040. Entre les deux édifices, il y a la reconstruction due à Odilon.

Les *Miracula* montrent l'affluence des pèlerins pour la fête de saint Remacle à Stavelot, comme pour la fête de la dédicace. De leur pêcherie de Chooz, les moines font venir du poisson qui garnira leur table pour cette festivité. Devant le tombeau du saint patron, lieu privilégié de grâces et de miracles, on lisait pour sa fête l'*Omilia*. L'*Omilia sancti Remacli* est un développement de la *Vita Remacli prima*, exaltation liturgique du saint pour le jour de sa fête, écrite vers le milieu du IXe siècle. On chante en l'honneur du saint des hymnes, dont certains textes du Xe siècle nous sont parvenus. Les *Miracula Remacli*, ne l'oublions pas, continuèrent à être rédigés sous l'abbatiat d'Odilon et de Ravenger; ils s'insèrent ainsi eux aussi parfaitement dans ce renouveau hagiographique stavelotain.

Au-delà, bien entendu, de la vie quotidienne à Stavelot-Malmedy autour de l'an mil, le premier témoignage des *Miracula Remacli* concerne les invasions normandes. Par deux fois, les moines de Stavelot vont fuir devant les Normands, en 881 et vraisemblablement en 885.

Plusieurs autres sources historiques apportent leur témoignage sur le raid de 881. Le plan d'attaque est organisé. Des éclaireurs sont envoyés pour reconnaître le terrain et, à la tombée de la nuit, les Normands s'apprêtent à l'attaque. Les moines, avertis, s'affolent : ils déterrent à la hâte les reliques de saint Remacle et s'enfuient. C'est le 6 décembre 881. Nombreuses furent à l'époque les communautés religieuses qui, par peur des Normands, s'exilèrent en emportant avec elles leur trésor le plus précieux et le plus vénérable, leurs reliques. "Gage de protection dans l'exil", comme l'écrit Albert D'Haenens, les reliques vont recevoir un accueil bienveillant lors de leur passage et susciter dons et largesses. Alors qu'ils font halte dans leur fuite hâtive et éperdue, les moines aperçoivent l'encerclement du monastère et ils sont menacés de se voir couper la route par l'armée ennemie. Ils s'enfuient au comté de Porcien, à Bogny, près de Rumigny dans les Ardennes françaises. La région n'avait pas été touchée par l'invasion. Stavelot et Malmedy sont incendiés et les moines ne reviendront qu'un peu avant Noël 882. Un séjour à Chooz sur la haute Meuse leur permet d'attendre la réparation du toit des bâtiments monastiques. Les reliques d'Aix-la-Chapelle qui, en raison du danger normand, avaient été confiées à la garde des moines de Stavelot, purent être restituées intactes. En remerciement, par un acte du 13 novembre 882, Charles le Gros fit don à Stavelot de Blendef, dépendance de Louveigné, et leur restitua la chapelle de Bra.

Au premier semestre de 885, les Normands rançonnent la Hesbaye et passent dans la vallée mosane. Ils marchent sur Prüm. Les moines de Stavelot se seraient alors enfuits une seconde fois. Les *Miracula Remacli* racontent en détail la fuite devant l'envahisseur et permettent de suivre toutes leurs pérégrinations. Les moines trouvent abri dans les forteresses de Logne et de Chèvremont.

Un autre danger semble avoir menacé l'abbaye au Xe siècle : les Hongrois.
Ayant été destitué comme duc de Lotharingie, Conrad le Rouge attira les Hongrois dans la région, pour nuire à ses adversaires Brunon de Cologne et Regnier au Long Col. Les *Annales Stabulenses* rapportent : *Anno 954. Ungri populantur regiones Galliae [...] Anno 955. Victoria de Ungris*. Le 1er juillet 960, l'évêque Eracle accorde aux moines de Stavelot-Malmedy un emplacement pour construire un refuge à Liège. La demande est motivée par les troubles de l'époque. Cinq ans plus tôt la victoire d'Otton Ier sur les Hongrois au Lechfeld le jour de la

Saint-Laurent, le 10 août 955, eut un retentissement considérable dans nos régions, ce qui prouve que le danger était bien réel. Les Hongrois, en effet, étaient de redoutables cavaliers-pillards. A ces témoignages s'ajoute une mention d'une charte datée de 1007, dont la véracité a été discutée mais qui nous paraît très plausible dans les faits rapportés : les Hongrois s'attaquent à Malmedy (Diocèse de Cologne) et épargnent le monastère de Stavelot dont on peut supposer, selon les *Miracula Remacli*, qu'il était fortifié.

Ce ne sont pas les seuls miracles opérés par saint Remacle : ses *Vitae* en rapportent d'autres et le *Triumphus sancti Remacli*, en 1071, sera l'apothéose de la "carrière thaumaturgique" du saint.

Hubert le chasseur et la rage

Saint Hubert a bénéficié d'une hagiographie exemplaire : la *Vita prima* rédigée peu après son élévation en 743, les *Vita secunda* et *Translatio* œuvres de Jonas d'Orléans après la translation de 825 à Andage; un premier recueil de *Miracles* fut écrit vers 850, un second recueil entre le milieu du Xe et la fin du XIe siècle, et enfin le *Cantatorium*, chronique anonyme de l'abbaye de Saint-Hubert vers 1100. Dans l'église Saint-Pierre de Liège le 3 novembre 743, en présence du maire du palais Carloman, le corps d'Hubert est découvert intact, préservé de toute corruption et dégageant une odeur de sainteté. L'évêque de Liège Walcaud demanda à l'archevêque de Cologne, son métropolitain, l'autorisation de pouvoir transférer à Andage en Ardenne les reliques de son prédécesseur Hubert.

Alain Dierkens, qui a étudié le dossier hagiographique, démontre que si, dans les premiers écrits, Hubert apparaît comme un saint "généraliste" comme tant d'autres (exorcismes, guérison d'aveugles et de paralytiques), dans le second Livre sa thaumaturgie se spécialise et se précise : protection du temporel de l'abbaye, punition d'usurpateurs, et surtout protection contre la rage. Saint Hubert protège de la rage et guérit les enragés. La taille apparaît au Xe siècle et se maintiendra jusqu'au XXe siècle. L'opération consistait à insérer un fil d'or provenant de l'étole du saint dans une légère entaille pratiquée sur le front de l'enragé. Au XVe siècle l'épisode du cerf crucifère provenant de la légende de saint Eustache entre dans l'histoire de saint Hubert et dope le culte du saint qui devient le patron des chasseurs et par extension celui des animaux liés à la chasse. Mordu par un loup ou un chien, les pèlerins obtiennent guérison auprès de saint Hubert. Le Livre II des *Miracles* rapporte que le noble Gosbert de Marle, taillé et guéri à Saint-Hubert, ne respecte pas l'engagement qu'il avait pris de donner une terre au saint. Possédé, il se démène et devient fou. Plongé dans une eau froide mêlée à de la poussière du tombeau de saint Hubert, il est exorcisé et guéri. C'est une scène un peu semblable qui est représentée sur la célèbre et superbe gravure au burin de Jean Valdor de 1622 où un jeune homme enragé et possédé est enchaîné dans la basilique de Saint-Hubert avant que les moines lui pratiquent la taille.

Domitien l'évêque thaumaturge

D'après sa légende, Domitien accomplit des miracles pendant son existence terrestre, et après sa mort. Son principal miracle est l'expulsion de Huy d'un dragon. A l'époque moderne le lieu du prodige est fixé à la Chapelle Saint-Domitien près du Hoyoux; procession

et pèlerinage s'y organisent jusqu'au XXe siècle.

Les miracles posthumes, écrits au XIIe siècle, se déroulent généralement autour de la châsse qui contient les reliques du saint dans la collégiale de Huy. La thaumaturgie de saint Domitien peut être rangée sous les catégories de guérisons, de protections et de châtiments. Il existe tout d'abord une série de guérisons, opérées par l'intercession de saint Domitien, que l'auteur des *Miracles* ne caractérise pas suffisamment pour que nous puissions en percevoir la nature exacte. Ainsi Domitien guérit : deux femmes, souffrant de maladies mortelles; un habitant de Burdinne qui était resté deux ans et trois mois au lit et avait promis de se rendre à l'église Sainte-Marie; un individu de Visé, de la cour de l'évêque, qui souffrait depuis neuf ans d'une maladie; un habitant de *Nelin* qui souffrait d'une grave maladie, rendu à son seigneur Godefroid de Han, et redevable d'un denier le jour de la Saint-Domitien; un individu d'Andenelle qui n'avait plus mangé depuis trois semaines. Une femme ne voulait pas mettre son enfant chéri en contact avec l'eau qui coulait des reliques des saints pour les malades; pour réprimer cet orgueil, l'enfant commença à être affaibli; reconnaissant son erreur, la mère la professa et l'enfant recouvra la santé. Enfin Domitien guérit un autre petit enfant amené à moitié mort et soudain guéri.

Domitien guérit des paralysés. Une femme depuis six ans paralysée, se tenant sous la châsse du saint, réclama des fleurs des gardiens avec lesquelles elle toucha ses nerfs et fut guérie. Courbée depuis plusieurs années, une femme ne pouvait lever la main droite; elle tendit celle-ci sur la châsse et fut guérie. Courbée depuis neuf ans, une femme fut portée à la châsse du saint, à peine l'eut-elle touché qu'elle put se redresser. Domitien rendit la faculté de marcher, de concert avec la sainte Vierge, à une femme qui ne pouvait se tenir debout en raison de la faiblesse de ses membres. Même guérison pour une fillette qui était restée courbée deux ans par terre et ne pouvait se lever, ainsi qu'à un individu de Nivelle qui avait promis d'aller en pèlerinage au saint s'il pouvait marcher. Domitien guérit en une heure deux femmes qui avaient perdu l'usage des mains et ne pouvaient étendre leurs doigts .Une femme de La Roche, restée six ans au lit ne pouvant tenir sur ses pieds, fut guérie, ainsi qu'une autre femme qui souffrait d'une même maladie et qui avait voué à Domitien son unique vache, qui, indomptable, soudain fut domptée. Domitien guérit un chevalier de Ohey (?) qui ne pouvait marcher. Celui-ci arrivé à Huy ne remercia pas le saint de sa guérison et sur le chemin du retour fut à nouveau malade comme auparavant; il le resta jusqu'à ce qu'il l'invoque en prières. De même un jeune du même village (Ohey?) qui n'avait jamais marché . Domitien guérit une femme de Fallais qui avait perdu l'usage de ses membres, ainsi qu'un jeune garçon d'Achêne (?) qui ne pouvait marcher. Il rend la santé à un membre de la *familia* de Henri de Leez. Il guérit un habitant de Floreffe qui ne pouvait ouvrir sa main, et boîtait d'un pied. Il guérit une femme de Villers qui ne pouvait ni se lever, ni avancer. Pendant trois ans une femme ne pouvait marcher; avertie dans son sommeil de se rendre auprès du corps de Domitien, elle professa sa foi et fut guérie. De même un habitant de Hotton fut guéri pendant la journée et commença à aider les pauvres. Domitien guérit une femme de Jemelle (?) qui était tombée de cheval et était restée sept ans alitée.

Domitien guérit des aveugles : une jeune fille, aveugle depuis neuf mois et une femme de Liège, aveugle depuis sept ans, qui s'accrocha à la châsse du saint lors de son passage en 1185 *in vico S. Christophori* (le béguinage Saint-Christophe à Liège?) comme l'ont rapporté à l'auteur deux moines cisterciens. Il rendit la vue à un jeune garçon qui avait perdu depuis deux mois l'usage d'un oeil; endormi près de la châsse du saint, il se réveilla guéri. De même à une jeune fille.

Domitien guérit des muets. Deux cas sont attestés dont celui d'un certain Godefroid de Han qui confia au saint un jeune homme muet.

Domitien compatit à de nombreux maux, *variis doloribus oppressi.* Il guérit aveugles,

sourds, muets, boîteux et impotents, malades contagieux. De même les aveugles, boîteux, sourds, muets, paralytiques, frénétiques et démoniaques. *Omnes infirmi variis doloribus detenti* sont amenés au saint sur des grabats comme dans des véhicules. Domitien opéra trois miracles en faveur d'une seule et même jeune fille : elle recouvra la vue, la parole, et l'usage de ses membres.
Enfin, Domitien opéra quelques miracles pour des maladies plus ou moins bien décrites. Ainsi il guérit : deux hydropiques; une femme en la faisant vomir "ce qu'elle avait consommé dans sa nourriture et sa boisson" (empoisonnement?); un convers de Cornillon (Liège?) qui était sourd; une femme d'une fistule si grave que les médecins ne voulaient pas la toucher; un individu qui faisait paître ses boeufs, et qui, pris d'un malaise, tomba à terre; transporté chez lui, il ne mangea plus rien pendant trois jours; confiant en Domitien et lui offrant un présent, il retrouva la santé.
Un marchand qui s'était recommandé à Domitien tomba entre les mains de voleurs; mais ceux-ci ne purent tirer profit de leur larcin, en particulier manger le pain que le marchand avait frotté sur la châsse de Domitien; ils durent tout lui restituer.
Domitien ressuscita six jeunes noyés sous les roues de moulins de même qu'un autre jeune homme.
Domitien délivra les prisonniers. Intervient ici le cas particulier d'un habitant de Ciney (?), prisonnier à qui Domitien indiqua le bon chemin pour retourner chez lui; en reconnaissance, l'homme sauvé vint accrocher ses chaînes "à saint Domitien" (sa châsse ou une statue?).
Domitien frappa les envieux qui ne croyaient pas à ses miracles. En particulier, un certain Englebert qui s'en était pris au saint en insultant notamment les pèlerins; mais Domitien accepta son repentir et le guérit des fièvres.

La série est longue. Nous l'avons voulue exhaustive pour bien montrer combien elle est significative de ce genre littéraire au Moyen Age, de son impact et des informations que l'historien peut en tirer. Au total, sur une bonne cinquantaine de miracles relatés, les guérisons sont largement majoritaires. Préservation de dangers, délivrance de prisonniers et miracles de châtiments, pour reprendre la terminologie de Pierre-André Sigal, se partagent le reste. Avec une littérature moulée dans un cadre si stéréotypé, on ne s'en étonnera guère. L'intérêt de notre analyse réside évidemment dans l'étude du culte du saint, mais elle permet aussi de rattacher les miracles et leurs descriptions à la vie quotidienne dans la seconde moitié du XIIe siècle.

Les *Miracles* de saint Mengold, témoignage privilégié d'un culte à la fin du XIIe siècle

Les *Miracula Mengoldi*, écrits au XIIe siècle, sont la seule source narrative à préciser la thaumaturgie du saint. Sept miracles posthumes dont six de guérison. Les miracles de guérison concernent des paralysies, une incapacité motrice de la main et la cécité. La série est trop restreinte pour tirer une statistique valable. L'aire de thaumaurgie concerne essentiellement Huy.

Un homme du nom d'Amicus oublie le vœu qu'il avait fait à saint Mengold en échange de sa guérison. Un an plus tard alors qu'il se rendait devant le tombeau du saint, ce dernier se venge et l'accable. Ceci fournit à l'hagiographe l'illustration concrète qu'il vaut mieux ne pas faire de vœu que de faillir à celui-ci.
Le deuxième miracle explique qu'on ignorait l'endroit précis dans l'oratoire des Saints-

Thimothée-et-Symphorien où avait été enseveli Mengold. C'est en creusant le sol pour enterrer un jeune homme dans le sanctuaire que surgit "une onde de sang" qui révéla l'emplacement. Les plus âgés se rappellent alors qu'en ce lieu avait été enseveli Mengold. On voit alors les habitants de Huy y construire un monument composé de deux pierres avec des colonnes en mémoire du saint. C'est sans doute une partie de ce monument que nous avons retrouvé lors de fouilles archéologiques en 1978-1979 dans l'église Saint-Mengold, ce qui identifierait cet édifice avec l'oratoire des Saints-Timothée-et-Symphorien, sanctuaire inconnu à Huy, où aurait été enseveli le saint après son martyre.
Saint Mengold apparaît en songe à une malade du nom de Gerlende lui intimant l'ordre de se faire porter à l'église des Saints-Timothée-et-Symphorien; elle y arrive justement le jour de la dédicace et devant le tombeau de saint Mengold elle est guérie. Emerveillés les anciens transportent la châsse renfermant le corps du saint de la collégiale à l'église. L'office anniversaire célébré, ils reportent la châsse à la collégiale.
Un malade du nom de Robert habitait à l'hôpital-sur-Meuse devant la collégiale. La vigile de la Saint-Jean-Baptiste il entra dans la collégiale et fut guéri sous la châsse de saint Mengold.
Un enfant de Hesbaye paralysé resta deux jours et deux nuits sous la châsse de saint Mengold et le troisième jour, un dimanche, fut guéri.
Une jeune fille, Hermude, paralysée, passe une veillée dominicale sous la châsse de saint Mengold et y trouve sa guérison.
Alors qu'il se proposait d'aller à Saint-Gilles, Wibert devint aveugle et retrouva la vue auprès de la châsse de saint Mengold par l'offrande de deux cierges qu'il renouvela chaque année.

Les *Miracula Mengoldi* font partie du genre hagiographique avec ses inévitables clichés comme cette onde de sang qui se répand et révèle ainsi aux fossoyeurs l'ancien endroit de sépulture du martyr Mengold, ou comme l'apparition du saint en songe au miraculé. Un rituel de pèlerinage est observé. Le malade se jette en prières au devant du sépulcre du saint. Les malades sont portés à l'église s'ils ne peuvent se déplacer. Un songe incite au pèlerinage; transportée au sanctuaire, Gerlende rampe jusqu'à l'autel et se relève guérie. Des miracles se déroulent sous la châsse du saint, endroit privilégié pour obtenir son intervention. La persévérance des pèlerins est récompensée.

Les *Miracles* de saint Quirin de Malmedy, un livret hagiographique médiéval au coeur du XVIe siècle

Rien n'assure mieux la promotion d'un culte qu'un livret de miracles. Les pèlerins sont ainsi informés des spécialités thaumaturgiques du saint et recueillent des preuves concrètes de son intercession. Leur publicité favorise la dévotion.
Si la *Translatio Quirini*, dont nous avons déjà parlé, rassemble déjà quelques miracles survenus lors du transfert des reliques du Vexin à Malmedy et lors de l'arrivée au monastère, la confusion est manifestement entretenue par l'hagiographe quant au saint responsable de ces mérites : Pierre, Quirin, Ouen, Scubicule ou Mélance de Rouen?

Il faut attendre la première moitié du XVIe siècle pour découvrir un véritable livret de miracles de saint Quirin, digne de ce nom; nous en avons en effet retrouvé une copie inédite du XVIIe siècle; leur rédaction correspond tout à fait au souci de promotion du culte désiré par l'abbé Guillaume de Manderscheit.

Les miracles des saints sont une source historique importante aux centres d'intérêt multiples. Le moule stéréotypé du texte malmédien ne laisse pas de faire penser à celui des miracles médiévaux; les dates retranscrites et les personnages mentionnés nous détrompent pourtant sur l'époque. La série est imposante - 46 miracles - et la grille de lecture communément appliquée aux miracles médiévaux peut ici aussi très bien servir.
On peut regrouper les informations du livret selon certains thèmes bien précis.

L'hagiographe anonyme se manifeste plusieurs fois à travers son oeuvre. Son but est de garantir au maximum l'authenticité des faits rapportés. On peut supposer qu'il est moine de Malmedy, peut-être le coûtre. Il connaît bien la région et les toponymes germaniques lui sont apparemment plus familiers que les toponymes romans : la France est vue comme un pays lointain. Le latin qu'il utilise est en tout cas fort éloigné d'un latin humaniste et recherché auquel on pourrait s'attendre à cette époque.
La langue germanique (flamande ou allemande) fut un important véhicule de propagande hérétique; c'est du Nord et de l'Est que vinrent à Liège l'anabaptisme et le luthéranisme, entre autres de Maastricht et de Juliers. L'allusion à l'hérésie dans le texte - mention d'un luthérien à Maastricht et de son hostilité à l'égard des pèlerinages - désigne clairement l'auditoire visé par l'hagiographe et les dangers contemporains; son texte s'inscrit comme une réaction prétridentine. Le concile de Trente (1545-1563) réformera l'Eglise catholique face à la vague protestante : le culte des saints y jouera un rôle important.
De nombreuses dates sont données, souvent dans le désordre, de la plus ancienne, 1515, à la plus récente, 1545, qui clôt la série. Toutes sont incluses dans l'abbatiat de Guillaume de Manderscheid (1501-1546), dont il est fait une seule fois mention sous la forme germanique de son nom, *Wilhelmd* .

Le coûtre organise le pèlerinage; il est vigilant *in porticu nostrae ecclesiae*.
Malmedy conserve le corps entier de saint Quirin bien mis en évidence. Des témoignages, sortes d'ex-votos, sont conservés pour attester des miracles : le calcul rejeté par un enfant, des bâtons d'un paralysé et le chapon miraculeux . Plusieurs fois est mentionné l'*hospitium peregrinorum*, sans que l'on obtienne des détails bien particuliers.

Des pauvres sont rétribués pour assister à des messes d'action de grâce en faveur du pèlerin. L'habitude de chanter une série de neuf psaumes aux matines semble être le tarif habituel pour obtenir la guérison, en plus de l'offrande rituelle. De nombreux paralysés sont amenés grâce à un véhicule de fortune, ou se déplacent avec des béquilles. Les pèlerins doivent parfois affronter l'opposition de leur entourage avant de partir.

Les précisions sur la période de la journée pendant laquelle s'accomplit le miracle sont plutôt rares. Par contre une grande précision existe pour la date, mais généralement sans récurrence particulière. Cette chronologie diffère notablement de celle du Moyen Age où les miracles ont lieu à des fêtes particulières et à des moments précis de la journée.

Il est important d'avoir de la reconnaissance à saint Quirin : pour le remercier de leur guérison, les pèlerins doivent s'acquitter d'un pèlerinage à Malmedy; un an après le miracle ils se souviendront encore du bienfait et en rendront grâce au saint; et gare à eux s'ils l'oublient, même morts ils ne pourront trouver le repos éternel! Il faudra alors toute la force de leur entourage pour partir à leur place en pèlerinage pour apaiser la colère du saint. Après sa guérison, un adolescent de la région promet même d'offrir le premier enfant qu'il aura, comme sainteur au monastère. Un sainteur est une personne engagée - "vouée" - au saint par des

services ou le versement d’un cens.

Sur 46 miracles, on compte 48 miraculés. La répartition des miraculés selon leur sexe est très inégale : parmi les adultes, 27 hommes (56%) et 8 femmes (17%), 3 adolescents (6%), et parmi les enfants 8 garçons (17%) et 2 filles (4%).

Les Miracles mettent en scène des artisans : un teinturier, un tailleur de pierres occupé à la tour de l'église, un forgeron, un charpentier qui construit un nouveau grenier à Ster près de Francorchamps, mais aussi des ouvriers : un bêcheur, et un mécanicien. Des prêtres font partie des miraculés et beaucoup de bourgeois de Malmedy, ou d'ailleurs : Maastricht, Liège, Tongres, Namur. Est également concernée la *familia* du monastère, directement ou non. Jusqu'à présent nous n'avons pu identifier aucune personne citée dans d'autres sources. Les noms paraissent pourtant bien loin d'avoir été inventés; bien au contraire ces références sont pour l'hagiographe une marque supplémentaire d'authenticité des miracles : des petites gens, la plupart, dont certaines du terroir, peuvent en témoigner.

De nombreux toponymes jalonnent le texte, autant de lieux d'origine des miraculés, ce qui atteste une renommée importante du pèlerinage. Les mentions les plus excentriques sont Paris et Cologne. Les duchés de Limbourg et de Juliers, le Brabant, le Condroz, l'Ardenne, l'Eifel et même la Lorraine et la Bourgogne sont touchés; une concentration évidente s'organise sur Malmedy et alentours : les environs immédiats et les possessions de l'abbaye comme Logne, Amel ou Francorchamps.

Deux autres saints sont nommés dans les *Miracles* : saint Marcoul et saint Quirin de Neuss. Saint Marcoul (VIe siècle) est le fondateur du monastère de Nantus (France, Manche). Ses reliques ayant échappé aux Normands furent habilement exploitées en un pèlerinage renommé à Corbény (France, Aisne), prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Remi de Reims; les bénédictins rémois entretinrent la réputation de spécialisation thaumaturgique du saint pour guérir des écrouelles (adémites tuberculeuses du cou), en liaison directe avec le pouvoir reconnu à la royauté française. Le culte de saint Marcoul fut très populaire et répandu "de la Bretagne jusqu'au Rhin, de la Bourgogne aux Pays-Bas". Dans le *Miracle* qui nous occupe, on retiendra que la maladie se localise au visage et que l'échec d'un premier pèlerinage à saint Marcoul peut accréditer un pouvoir supérieur reconnu à saint Quirin; on mettra précisément en parallèle le succès du culte de saint Marcoul éclatant au XVe siècle, qui suscite d'ailleurs une autre tentative de concurrence dans le pays mantais (Mantes, France, Yvelines).
Avec le saint homomyme de Neuss, dont le culte est éclatant dès le XVe siècle, l'hagiographe rompt également une lance, en suggérant très subtilement qu'un pèlerin empêché de se rendre dans la ville rhénane a trouvé son salut à Malmedy auprès des reliques du Quirin local. Le pèlerin parisien en question était entré en contact avec une colonie de compatriotes qui habitaient Cologne; ces derniers l'avaient informé du siège de Neuss, qui empêchait toute communication, et il reporta sa dévotion à Malmedy.

Deux *Miracles* parlent du "mal de saint Quirin", une maladie indéterminée qui entraîne la paralysie de la/ou des jambes. Il semble bien que ce soit la plus ancienne mention du "mal Saint-Quirin", dont de nombreuses attestations sont parvenues jusqu'à nous par le folklore. Toutefois il faut constater que le saint Quirin invoqué sous le nom d'une maladie portant son nom n'est pas celui de Malmedy (11 octobre) mais son homonyme le tribun militaire romain (30 mars). *Li ma d'sint Cwèlin* désigne généralement une sorte d'ulcère variqueux, dont on trouve par ailleurs la description, peu précise il est vrai, dans d'autres *miracles*. L'eau de saint Quirin,

faite semble-t-il à partir du contact des reliques, doit être employée plusieurs fois - pendant 9 jours - pour obtenir des résultats; elle peut être emportée chez soi comme un médicament. Des images pieuses et des reliques sont mises en contact avec les parties malades du corps.

Une grande méfiance est professée à l'égard de la médecine, dont la cherté est soulignée. Peu d'espoir de guérison est reconnu à la science d'Hippocrate en comparaison des "mérites" du grand saint, si bien mis en évidence. Alors que les prêtres de Malmedy lui conseillent de se faire arracher les dents qui lui font mal par un chirurgien de Malmedy, un prêtre de Bastogne pèlerin de saint Quirin préfère invoquer le saint pour sa guérison.

Les efforts de Guillaume de Manderscheid pour promouvoir le culte des saints s'inscrivent dans une démarche prétridentine inspirée par le mouvement de réforme de Bursfeld. Le livret des miracles recensés est une mine extraordinaire pour toucher du doigt la vie religieuse et plus largement la vie quotidienne dans la principauté abbatiale à l'époque moderne. Le redéploiement à Malmedy du culte de saint Quirin est aussi à inscrire dans le contexte historique précis et plus large d'exaltation de la foi populaire face au protestantisme.

Les Miracles de saint Perpète "en l'an 1599 et quelque peu auparavant"

Vers 1250 le chroniqueur Gilles d'Orval est le premier à révéler la thaumaturgie de Perpète, saint patron de Dinant. Une huile suinte de son tombeau et son corps est élevé sur les autels. Les trois miracles de guérison rapportés par Gilles d'Orval deviennent cinq chez Jean d'Outremeuse. Les deux miracles supplémentaires concernent des résurrections survenues à la suite de l'invocation du saint.

En 1601 l'historien et érudit liégeois Jean Chapeauville rassemble en un ouvrage, en latin et en français, l'*Histoire des guérisons admirables qui par la grâce divine sont advenues à Dinant, l'an 1599, et quelque peu auparavant par les prières et assistance de saint Perpète*. La perspective n'est pas qu'historique : vicaire général, Chapeauville est chargé d'enquêter et d'authentifier ces miracles au nom du prince-évêque Ernest de Bavière. Il fait suivre son recueil d'un historique de la vie de saint Perpète. "Les héréticques (ne) sont(-ils pas) accoutumez de calomnier les miracles de l'Eglise Catholique"(?) Si l'ouvrage s'inscrit dans l'élan de la Réforme catholique, Chapeauville reste historien en retranscrivant *in fine* un acte de 1323 d'Adolphe de La Marck pour la célébration à Dinant de la Saint-Perpète et un acte de 1475 de Charles le Téméraire pour la restitution de la châsse de Perpète par les Bouvignois aux Dinantais. En 1721 paraît à Dinant un livret de pèlerinage *Abrégé […] & […] miracles de saint Perpète […]*. L'intercession du saint évite la destruction de la collégiale lors des bombardements des XVIIe et XVIIIe siècles. Chapeauville série "ses" miracles dans le temps, du XIIIe au XVIe siècle. Les plus intéressants sont ceux qu'il a connus et pour lesquels l'évêque a constitué la commission d'enquête. On y voit des bourgeois de Dinant qui obtiennent guérison auprès des reliques du saint. Le mardi après la Pentecôte la châsse est d'habitude portée en procession, occasion de nouveaux miracles. La renommée du saint s'étend à Namur et à Philippeville. Sa spécialisation thaumaturgique s'oriente vers la guérison d'hernies. Au total, 17 miracles posthumes sont recensés, avec, comme l'a bien démontré Florence Dufrasne, une grosse majorité de guérisons, des résurrections, la protection de Dinant et le sauvetage d'une noyade. Avec ses crues de la Meuse, avec ses chutes de rocher Dinant prend belle place dans l'hagiographie mosane.

Les Miracles de saint Hadelin (XVIIIe-XXe siècles)

Saint Hadelin bénéficie d'un culte populaire. Il a réussi là où d'autres ont échoué et ponctue la vie quotidienne de la population, que ce soit dans le "pays d'Enhaut", pays de Franchimont près de Celles, ou à Visé même. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder les ex-votos suspendus aujourd'hui encore aux grilles autour de ses reliques. A Visé, "on invoque particulièrement saint Hadelin contre les maladies contagieuses, les fièvres, les rhumatismes et l'infirmité des enfants tardifs à se mettre à marcher".
Quelques exemples inédits parmi d'autres : en 1730, l'écolâtre Guillaume Le Cocq remercie "Monsieur Borret, Marchant demeurant proche du pont des Arches a Liege" pour le don d'un ornement de damas vert. Ce marchand "avoit deux jeunes enfants telement perclus de leurs jambes qu'il les falloit continuellement porter, ne pouvant marcher ni aucunement se tenir debout sur icelles, il eut recours a St Hadelin notre bienheureux Patron par une neuvaine qu'il fit faire a l'honneur de ce saint pendant laquelle on apportoit a l'Eglise tous les iours les enfants susdits ; à peine la neuvaine fut finie, qu'ils ont recuperer la force dans leurs jambes et ont ensuitte marcher comme s'ils n'avoient iamais rien eut et c'est pour cette grace du Ciel qu'il nous a fait present de l'ornement susdit".
Le 13 janvier 1776, les chanoines de Visé : "attendus les maladies et les calamités dans nos environs, avons, pour appaiser le Très haut et en obtenir les secours necessaires par l'intercession de notre glorieux patron St Hadelin, dont cette ville a déjà tant de fois ressentit les consolations les plus signalées, avons resous de faire chanter une messe specialle dimanche en huit, le très St Sacrement exposé, comme aussi le corps de notre très glorieux patron "; et le 23 septembre 1781 : "attendu la maladie contagieuse et epidemique qui moissonne les vieux et les jeunes, nous avons annoncé une messe specialle et exposé le buste de Nôtre glorieux patron St Hadelin pendant l'octave, qui a peine a été achevée que la maladie a cessé. Gloria sit Deo".

En 1928, à la fin de son ouvrage sur le saint, le chanoine Demaret lance un appel : "AVIS. : Les personnes qui recevraient quelque faveur insigne par l'intercession de saint Hadelin sont instamment priées d'en donner connaissance à M. le Doyen de Visé. La gloire de Dieu et la Dévotion à leur saint protecteur y sont intéressées. Les lettres de notification doivent être signées ; mais les noms seront tenus secrets quand on en manifestera le désir". Jeté dans l'espoir d'accroître la dévotion au saint, cet appel risque aujourd'hui d'intéresser beaucoup les sociologues et les historiens des mentalités. A eux maintenant, le flambeau, les séries suffisantes et les témoignages recueillis pour écrire une histoire du culte *populaire* de saint Hadelin.

L'art et les reliques

De l'époque mérovingienne à la fin de l'Ancien Régime, l'art de nos régions créa une multitude de types de reliquaires. Bourses, aumônières ou tissus ont servi à envelopper les reliques. Certains à l'origine avaient un usage profane et ont servi à rapporter de manière commode les reliques de pèlerinage. Les bourses de Tongres sont à cet égard remarquables.

La confection d'un beau reliquaire, orfèvré ou en bois peint, est souvent le chef

d'œuvre qui demande temps, réflexion et moyens financiers. Les tissus sont alors renfermés dans les châsses dans lesquelles ils sont aujourd'hui redécouverts. Le contact sacré qu'ils avaient eu avec les reliques interdisait de les reprendre; le tout restait à l'église et leur conservation est ainsi due à la piété dont on entourait ces objets. Les hagiographes sont friands de miracles de châtiment divin survenus à ceux qui voudraient transgresser ces règles.Un exemple parmi tant d'autres est ce marchand Marianus, repéré par André Joris, qui veut reprendre le tissu qu'il a prêté pour envelopper les reliques de saint Jacques rapportées en 1056 d'Espagne à Liège. Frappé par le Ciel, il est ruiné dans ses affaires. Il offre alors le précieux *pallium* aux moines de Saint-Jacques de Liège qui en confectionnent des étendards de pèlerinage, encore visibles vers 1100 au moment de la mise par écrit du récit. Aussitôt le négoce de Marianus reprend.
Enfin, la richesse et l'ornementation de ces œuvres est à mettre en corrélation directe avec la valeur accordée aux reliques.

Le bâton de christianisation en pays mosan

Le pouvoir a ses insignes. Pouvoir temporel exalté par les *regalia* exposés et sacralisés, pouvoir spirituel théâtralisé par les ornements et toute leur charge symbolique. Dès l'origine, les évangélisateurs emportèrent avec eux des gris-gris sans doute destinés à impressionner les populations visitées et ...ils y réussirent à en juger par la place que ces objets acquirent par la suite au sein des souvenirs sacrés conservés ou réputés avoir appartenu aux saints missionnaires.

Les textes gardent des mentions de bâtons célèbres.
De Rome, saint Pierre envoya en Gaule et en Germanie des prédicateurs pour évangéliser les peuples de ces contrées. Parmi eux, Euchaire, Valère et Materne. Parvenu en Alsace, Materne fut atteint d'une forte fièvre et trépassa. Ses deux compagnons, désolés, retournèrent auprès de saint Pierre qui leur ordonna de repartir et d'effleurer avec son bâton le corps de Materne pour lui rendre vie. Ils obéirent et la résurrection qui s'ensuivit incita à la conversion de nombreux païens. Leur mission put se poursuivre. Ces événements sont relatés dans la *Vie* des saints Euchaire, Valère et Materne, écrite au Xe siècle pour justifier les prétentions d'apostolicité de Trèves. L'éclat de la résidence impériale de Trèves à l'époque romaine avait été bien terni par les invasions qui lui avaient fait perdre sa préséance comme métropole de la Belgique première. La lecture par le Pape Jean XIII en 969 de la *Vie* des saints Euchaire, Valère et Materne lui rendit ses droits : héritière directe de saint Pierre, Trèves y trouvait pleine justification. Cette apostolicité, si importante pour la cité mosellane, était transmise par le missionnaires de Pierre; le relais en était un bâton qu'on a la chance de conserver à Limburg-an-der-Lahn et dont la superbe gaine d'or et d'émaux est une oeuvre exécutée sous l'épiscopat d'Egbert de Trèves vers 980.
Cette légende de Materne inscrite sur ce bâton et illustrée sur sa gaine, Hériger, le premier grand chroniqueur liégeois, la connaissait. Il fait de Materne un évêque de Tongres au premier siècle. Le médiéviste Félix Rousseau a suivi Materne à Dinant, Namur ou Ciney, au gré des légendes. Le chroniqueur liégeois Jean d'Outremeuse (1338-1400) rapporte que c'est armé de son bâton pastoral que Materne attaqua le serpent entré dans Dinant: "Tout seul, par devant tout le peuple, il l'occit et le mit à fin par le vertu de Dieu". Un placard du début du XVIe siècle de l'ostension septennale des reliques de Tongres répertorie le "bâton pastoral de Materne avec lequel il gouverna les évêchés de Trèves, Cologne et Tongres ».

Armé de son bâton de pèlerin, saint Servais, premier évêque de Tongres historiquement attesté au IVe siècle, anéantit un dragon et fait jaillir une source.
Depuis le XIe siècle, on rapporte qu'il entreprit un pèlerinage à Rome.
Sa légende trouve de multiples illustrations dont les plus célèbres sont les reliefs en argent d'Hambourg et les xylographies du Blokboek du XVe siècle, si bien édité par Jos Koldeweij et Pierre Pesch.
Selon sa *Vita* du XIe siècle, saint Domitien, évêque de Tongres-Maastricht, vers 535-549, fixa dans la terre son "baculum pastoralem" pour faire jaillir une eau salutaire à tous les maux.
Mais c'est sans doute Jean l'Agneau, évêque mythique de Maastricht au VIIe siècle, qui eut l'histoire la plus singulière, rapportée par Hériger. C'est à Tihange, près de Huy, que l'Agneau -c'était alors son seul nom- homme riche et noble, veillait au soin de ses domaines agricoles quand il fut interpellé par un étranger. Ce dernier se disait envoyé d'au delà des mers par un ange pour le décider à devenir évêque. Etonné et avouant n'avoir pas les capacités nécessaires à la fonction, l'Agneau planta son bâton en terre, déclarant que ce bois était aussi incapable de germer que lui d'accéder à l'épiscopat.
Aussitôt le bâton verdit et devint arbre. Ce miracle arriva aux oreilles du peuple assemblé à Maastricht pour élire un nouvel évêque et une ambassade fut envoyée à l'Agneau.
Celui-ci fut consacré sous le nom de Jean, sous le règne de Clotaire II alors que Dagobert gouvernait l'Austrasie (623-629). Hériger lançait ainsi une bien belle veine légendaire.

De Remacle, fondateur de l'abbaye de Stavelot-Malmedy au VIIe siècle, les inventaires du trésor portent mention de son bâton. En 1263, un fragment en est envoyé à Solignac. C'est pourvus de ce bâton -*cum baculo patroni nostri*- que les moines de Stavelot se rendent à Malmedy puis à Aix-la-Chapelle devant l'empereur Henri IV pour réclamer justice dans la lutte qui les oppose au monastère de Malmedy (1065-1071). Sortant de la cathédrale Saint-Lambert, l'empereur Henri IV, tout contrit du tort qu'il a fait à Stavelot, vient placer le bâton de Remacle sur sa châsse, manifestant ainsi la suprématie de Stavelot sur Malmedy.

D'après sa *Vita* du XIe siècle, Hadelin, disciple de Remacle, abreuve des moissonneurs en faisant jaillir une source grâce à son bâton. Le miracle eut lieu à Franchimont, dans l'Entre Sambre et Meuse, siège d'un pèlerinage annuel encore vivace. Sur la châsse du saint, un panneau latéral du XIIe siècle montre ce miracle et son instrument, le "bacillum" dont parle la *Vita*. Le bâton devient un attribut du saint, parfois surmonté de la colombe, comme sur sa plus ancienne statue (art mosan, vers 1380) à Celles ou sur le reliquaire de 1659 de Franchimont. La *Vie* de saint Hadelin, vers 1046, rapporte la vision de la colombe : Remacle l'interprète comme la reconnaissance des vertus de son disciple Hadelin et de sa vocation. Le bâton comme *topos* hagiographique se retrouve dans la *Vita Landoaldi* où Lambert et son maître Landoald font jaillir une source à Wintershoven pour abreuver les maçons qui construisaient l'église. Une superbe illustration s'en trouve sur le socle du Buste-reliquaire de saint Lambert du Trésor de la Cathédrale de Liège.

D'origine anglo-saxonne, saint Bertuin fonda Malonne, près de Namur, au VIIe siècle. La *Vita Bertuini*, écrite à la fin du VIIIe-début du IXe siècle, rapporte que, lors de la construction de l'abbaye, le fer vint à manquer pour le toit de l'église. Bertuin se rend alors à Nivelles auprès d'Erpon, fonctionnaire important, qui lui dit ne posséder qu'une masse énorme de fer que personne n'a jamais pu réduire, ni par le marteau, ni par le feu. Avec l'extrémité de son bâton, Bertuin en détache une partie.

Les inventaires modernes des reliques de la Cathédrale de Liège mentionnent le bâton pastoral de saint Lambert "qu'il portait lors de son martyre, lequel l'ange allat porter au pape Sergius, avant l'éclaircie du jour [...]". Le pape en investira Hubert, successeur de Lambert à l'épiscopat. Cette légende inventée par le chanoine Nicolas dans sa *Vita Lamberti* vers 1145, trouve une superbe illustration dans une oeuvre issue de l'atelier de Rogier de la Pasture (vers 1485). Mais ici le "bâton" a déja pris l'aspect d'une "crosse".

Nombreuses sont les représentations de bâtons; plusieurs ont déja été analysées. Plus exceptionnelles encore sont les pièces conservées.
Le formulaire d'ostension septennale des reliques de Maastricht (vers 1468?) distingue le *Byschoffstab* et le *bilgrimstab*, "la crosse Sainct Servais que l'ange lui donnait et le bourdon duquelle il occiz le dragon". Le bâton de saint Servais, de la deuxième moitié du IXe siècle, est mentionné dans les inventaires du Trésor depuis 1383. "De pelgrimsstaf", le bâton de pèlerin de Servais, haut d'un mètre 10, est en ivoire, argent et bois; il peut être rapproché de celui de saint Héribert de Cologne (début du XIIe siècle) conservé à Londres et dont une copie se trouve à l'Ermitage. Un autre bâton de saint Servais est conservé à Quedlinburg en Prusse, de "Sanct Cervacius Stap", oeuvre italienne du Xe siècle (?) offerte par Otton III à sa soeur l'abbesse Adelheid. Il fait partie de ce riche trésor, miraculé à la seconde guerre mondiale, seulement redécouvert dans son intégralité récemment et admirablement publié par Dietrich Kötzsche.

Plus impressionnante encore est cette dent de narval d'un mètre 50 de longueur, sertie d’un anneau d'argent doré (vers 1487) qui est réputée être le bâton de pèlerin de saint Amour dont le corps fut transféré de Maastricht à Munsterbilzen au IXe siècle. Selon l'inscription gravée en Néerlandais, celui qui raboterait le bâton serait maudit.

Textes et objets archéologiques se rejoignent pour mieux cerner ce "bâton de christianisation" comme instrument utile et symbolique. Utile comme bâton de voyage ou de pèlerinage. Symbolique, car à travers beaucoup d'exemples donnés, l'image de Moïse prédomine. Dieu avait remis à Moïse un bâton pour servir de signe aux hommes incrédules. L'Exode en parle comme du "bâton de Dieu". Ce bâton, Aaron le jette devant Pharaon et il se transforme en serpent. Il sert pour attirer plusieurs fléaux sur l'Egypte; il divise les eaux lors de la traversée de la Mer Rouge. Enfin, Moïse frappe le rocher avec ce bâton et l'eau jaillit pour abreuver le peuple. Le parallélisme saute aux yeux. L'auteur de la *Vita Hadelini* met cette prière dans la bouche de son héros: "Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, toi qui, par l'entremise de Moïse et d'Aaron, as fait jaillir dans le désert l'eau d'une roche, ouvre nous dans ce lieu, la fontaine de ta miséricorde et souviens toi de ta promesse si clémente : Demandez et l'on vous donnera". L'art popularise cette scène de l'Exode. Ainsi, parmi d'autres, le pied de la Croix de Saint-Omer, travail d'orfèvrerie mosane (vers 1170-1180). Les inventaires des reliques mentionnent aussi la "virga(m) Aaronis". Quand Jean l'Agneau fixe en terre son bâton, Hériger rappelle l’épisode biblique.

Une distinction devra être établie entre le bâton du saint que nous avons baptisé "de christianisation" et la crosse ou le tau, symbole du pouvoir du chef d’une communauté. La nuance est établie dans les textes, les objets sont quant à eux significatifs. Tout ce que le saint a lui-même manipulé, peut devenir par extension générateur de miracles. Le souvenir du saint se perpétue à travers ces reliques qui acquièrent vite une valeur magique. Leur toucher est important, leur possession symbolique.

La plupart des exemples donnés proviennent de textes hagiographiques, de *Vitae* souvent très postérieures à la carrière des saints. Le *topos* hagiographique s'est développé dans cette abondante littérature et a créé l'objet. Que d'objets en contact ou supposés avoir été utilisés par le saint n'ont-ils pas vu le jour plusieurs siècles après sa mort! Nous en avons étudié plusieurs de nos grands saints mosans, de la sandale de saint Remacle à l'étole de saint Hubert.

Si beaucoup de ces souvenirs sacrés sont postérieurs aux saints, il y a des exceptions. Le site d'Amay est d'occupation ancienne. Sainte Ode y est vénérée, identifiée avec Chrodoara dont le sarcophage monolithique, sans doute réalisé vers 740, fut découvert il y a une vingtaine d'années. Le couvercle présente une dame tenant en main un bâton en forme de tau. Une tradition, semble-t-il récente, rapporte que sainte Ode lança son bâton d'Ombret, localité distante d'Amay d'environ 2 kilomètres, et décida ainsi la construction d'une église, à l'endroit où tomba le bâton. Les châsses réservent toujours des surprises. On savait par les inventaires des XVIIe-XIXe siècles de la châsse de sainte Ode que des restes du "bâton rond" de la sainte étaient conservés dans le coffre à reliques. On imaginait bien peu qu'ils aient survecu jusqu'à nous. L'inventaire en mai 1989 de cette châsse nous a permis de les retrouver. Il s'agit, comme bois, de coudrier (noisetier). Une analyse au C14 par Marc Van Strydonck d'un des nombreux fragments fut surprenante quant à ses conclusions, puisqu'elle donne comme fourchette chronologique: 600-860, avec une probabilité convenable. De là à permettre de nouvelles hypothèses dans le dossier hagiographique et à entrevoir la réalité historique du bâton, il n'y a qu'un pas qui fera mettre le doigt sur une des constantes du travail de l'historien : la remise en question, l'incertitude et le doute.

L'autorité épiscopale et les saints : Notger de Liège (972-1008)

Un très beau dossier, récemment rouvert par Jean-Louis Kupper, réunit Flandre et Liège : une lettre de l'évêque de Liège Notger, adressée en 980 à l'abbé Womar de Saint-Bavon de Gand et accompagnée d'une *Vie* de saint Landoald et de ses compagnons. A l'origine, les rivalités de préséance et de prestige qui opposèrent les deux abbayes bénédictines gantoises de Saint Bavon et de Saint-Pierre-du-Mont-Blandin. Saint-Pierre, soutenue par les comtes de Flandre, possédait un domaine opulent et un somptueux trésor de reliques susceptible d'attirer les faveurs des fidèles et de susciter l'enthousiasme des pèlerins. En 976, l'empereur Otton II avait restitué à Saint-Bavon le domaine et l'église de Wintershoven au nord-ouest de Tongres, dans le diocèse de Liège. C'est alors que le prêtre du lieu, Sarabert, révéla aux moines gantois que le domaine récupéré recelait plusieurs corps saints et notamment ceux de Landoald et de ses compagnons. Selon le récit de Sarabert, Landoald, qui avait vécu au VIIe siècle, aurait été le collaborateur de saint Amand et le précepteur de saint Lambert. Le seul élément fiable de toute cette histoire est le culte local rendu à Landoald à Wintershoven depuis l'épiscopat d'Éracle de Liège (959-971). Mais la présence des corps saints à Wintershoven venait à point nommé pour soutenir la cause de l'abbaye de Saint-Bavon dans sa lutte contre Saint-Pierre, sa rivale de Gand. En mars 980, les dépouilles de Landoald et de ses compagnons sont transportées sur les bords de l'Escaut et enrichissent, de façon appréciable, le patrimoine sacré de Saint-Bavon. Toutefois, afin de conférer à leurs nouvelles reliques toute l'authenticité nécessaire, les moines de Gand s'adressent à Notger, l'évêque diocésain de Wintershoven, et lui communiquent un "écrit" consacré à Landoald. Le prélat réunit un synode, procède à l'audition du prêtre Sarabert, donne son approbation aux "actes" du saint et, ainsi que l'indique un autre texte contemporain,

l'*Elevatio sancti Landoaldi*, confie au plus brillant de ses collaborateurs, le moine Hériger de Lobbes la rédaction de la *Vie* de saint Landoald et de la lettre qui l'accompagne. Le 19 juin 980, l'évêque Notger adresse aux moines de Saint-Bavon cet écrit remarquable, rédigé sous son nom et revêtu de son sceau. Et la lettre destinée à Womar ne représente pas un cas unique dans la diplomatique liégeoise de ce temps : Hériger est également l'auteur de la *Vita secunda Remacli* et de la lettre-préface de Notger adressée, cette fois, à l'abbé Wérinfrid de Stavelot. Enfin, l'intervention de l'évêque Notger, dans toute cette affaire n'est sans doute pas dépourvue de préoccupations politiques. Gand, sur la frontière séculaire de l'Escaut, cette frontière qui séparait le royaume de France de l'Empire, revêtait une importance stratégique considérable. Or Liège va devenir, sous l'épiscopat de Notger précisément, comme l'a très bien démontré Jean-Louis Kupper, une véritable place forte impériale face au royaume de France et à la principauté flamande : "Aussi bien, la sollicitude de l'évêque de Liège pour l'abbaye de Saint-Bavon et la rédaction du dossier hagiographique de saint Landoald doivent-elles être replacées dans le contexte politique du rayonnement politique et culturel de l'Église impériale sur les marches de l'État ottonien".

Au XIe siècle des reliques importantes de la sainte Croix sont données à Liège. Elles font partie des nombreux vestiges du Précieux Bois dont peut s'enorgueillir le diocèse de Tongres-Maastricht-Liège au Moyen Age. Elles sont parvenues jusqu'à nous dans des reliquaires exceptionnels de réputation internationale : le triptyque de l'église Sainte-Croix et le reliquaire du Trésor de la Cathédrale de Liège. Les conditions d'acquisition de ces deux reliques méritent que l'on s'y arrête.

C'est l'évêque de Liège Notger (978-1008) qui fonda avant 1005 la collégiale Sainte-Croix à Liège. Il semble bien que le prélat ait voulu sommé la colline du Publémont qui domine Liège d'une église dédiée à la sainte Croix entre Saint-Jean, sa collégiale favorite qu'il avait aussi fondée, et Sainte-Marie, sa cathédrale qu'il avait fait reconstruire sur les lieux-mêmes du martyre de saint Lambert; il voulait ainsi reproduire symboliquement un calvaire pour sa nouvelle cité de Dieu. Cette urbanisation sacrée est doublée de visées politiques puisque Notger s'érige en même temps en protecteur de la cité, refusant l'installation à cet endroit de tout dangereux compétiteur.

Reste à résoudre le problème de l'arrivée de la relique dans la nouvelle collégiale. La tradition rapporte que la relique aurait été donnée par le roi de France Robert II (996-1031) au roi de Germanie Henri II (1002-1024) qui l'aurait offerte à Notger pour sa nouvelle collégiale. Rien n'est plus agaçant pour l'historien que l'affirmation répétée à travers toute l'historiographie d'une "tradition", car il doit en démonter les fondements et, dans le cas qui nous occupe, le travail ne fut pas simple.
Une ambassade de Notger à Paris, mandaté par Henri II auprès du roi de France Robert le Pieux, est bien attestée par les sources, et Godefroid Kurth suppose qu'elle fut couronnée de succès puisque les deux souverains se rencontrèrent par la suite sur la Meuse et que l'évêque de Liège obtint en 1006 un diplôme de confirmation des possessions de l'Eglise de Liège. Rien pourtant n'indique qu'un cadeau insigne d'une relique de la sainte Croix fut fait à cette occasion. C'est une hypothèse formulée à notre connaissance la première fois lors d'une exposition d'art religieux à Malines en 1864. James Weale, auteur du catalogue, renvoie à "Rohrbacher, XIII, 365"; il s'agit en fait d'un ouvrage de vulgarisation *Histoire universelle de l'église catholique* par l'abbé Rohrbacher, t. XIII, Liège, 1845, à la page 365. La chronique sur laquelle s'appuie l'abbé Rohrbacher et dont parle James Weale n'est rien d'autre que celle, célèbre, de Raoul Glaber. Le moine y rapporte en effet l'entrevue des deux souverains sur la Meuse et les cadeaux faits par

Robert à Henri; parmi ceux-ci il n'y a aucune mention de la sainte Croix mais bien d'un phylactère contenant une dent de saint Vincent. Or, sur le bas du triptyque de la sainte Croix de Liège, est inséré un cabochon en cristal de roche qui protège une dent de saint Vincent et, en plus, un fragment du chef de saint Jean-Baptiste, identifiés par des inscriptions renouvelées : *D(en)s S(ancti) Vincentii martyris et de capite s(ancti) Io(ann)is Bap(tiste)*. Par ailleurs on sait aussi par la *Vita Notgeri, Vie* de Notger rédigée au milieu du XIIe siècle, que Notger offrit une relique de saint Vincent à sa collégiale favorite Saint-Jean-en-Ile. Plus loin dans sa chronique, Raoul Glaber rapporte l'acquisition d'une relique de la sainte Croix par Robert le Pieux : de séjour en Terre sainte l'évêque Ulric d'Orléans (1021-1035) reçut de l'empereur de Byzance Constantin VIII (1025-1028) une relique de la sainte Croix pour le roi Robert le Pieux; la cathédrale d'Orléans était dédiée à la sainte Croix et le roi Robert avait une particulière affection pour Orléans. La "tradition" ne vient-elle pas d'un amalgame de toutes ces informations?

On ne prête qu'aux riches et le dossier peut être étoffé d'exemples comparatifs. Le contexte est favorable à l'hypothèse. L'empereur Henri II (1014-1024) aurait aussi donné à l'évêque de Liège Baldéric II (1008-1018), fondateur de l'abbaye de Saint-Jacques à Liège, des reliques de saint André; Henri II est bien connu par son zèle religieux; ce n'est pas sans raison si la légende des deux rois Henri et Robert a fait de l'un un saint et accolé au nom de l'autre l'adjectif "pieux".

La sainte Croix à Liège (XIe-XIIe siècles)

Seule la petite croix du centre du triptyque de la Sainte Croix de la collégiale éponyme de Liège remonterait à l'époque de Notger. Le triptyque qui l'enserre s'intègre dans un groupe de staurothèques mosanes de la seconde moitié du XIIe siècle, d'inspiration byzantine par leur structure en forme de triptyque, par les portraits ornant les volets et par le thème des anges gardant la croix (*nikiterion*). Les deux anges, en pied campés de trois-quarts, gardent en l'encadrant et l'exhibant le *Lignum Vitae*. La relique proprement dite est composée de quatre parcelles de bois, garnies de perles à chaque extrémité, au centre et à la rencontre des bras de la croix dans les angles extérieurs; ils sont sertis dans une double bâte et l'effet de granulations est rendu par un fil d'or plié en dents de scie sur tout le pourtour; sous la croix, enchâssé dans un cercle de palmettes qu'entoure un anneau guilloché bordé d'un perlé, le cabochon et les reliques.

Les contacts privilégiés de l'évêque Notger avec la cour impériale et son soutien dans des temps difficiles ont fait émettre l'hypothèse à Hiltrude Westermann que la croix est un cadeau pour sa fidélité. "En effet, si Jérusalem continue, dans les faits ou dans la légende, à exporter des fragments de la Vraie Croix après le transfert de celle-ci, en 635, le point de départ principal de ce trafic se situe dorénavant au Palais impérial de constantinople". Hiltrud Westermann suggère qu'une ancienne staurothèque protégeait vraisemblablement la croix à l'origine et qu'elle a été renouvelée au XIIe siècle. Si la (ré)solution de la "tradition" ne peut toujours amener que des hypothèses, les rapprochements stylistiques sont tout aussi délicats à mener et à dater. La petite croix en or est à rapprocher d'oeuvres d'orfèvrerie ottonienne du début du XIe siècle.

C'est le chroniqueur Gilles d'Orval, vers 1250, qui le premier rapporte qu'eut lieu le 3 mai 1056 l'arrivée à la cathédrale de Liège d'une relique de la sainte Croix.
L'évêque Théoduin l'aurait personnellement reçue du pape Etienne IX. Fils de Gozelon Ier, duc

de Lotharingie (+ 1044), frère des ducs Gozelon II (1044-1046) et Godefroid le Barbu (1065-1069), Frédéric d'Ardenne, ancien chanoine de Saint-Lambert et archidiacre, était en effet devenu pape sous le nom d'Etienne IX.
C'est Godefroid, prévôt de la collégiale Saint-Pierre de Liège, qui est chargé de l'acheminement du précieux cadeau à Liège. Il fait halte à Bouillon où il reçoit l'hospitalité du duc Godefroid le Barbu, le frère du nouveau pape. L'évêque Théoduin vient à sa rencontre à Huy et c'est en bateau par la Meuse que le cortège gagne le monastère de Saint-Jacques à Liège avant de parvenir à la cathédrale Saint-Lambert.

N'est-il pas normal que le nouveau pape ait tenu à honorer sa patrie d'origine par un cadeau insigne? Les efforts de Frédéric pour enrichir le pays mosan de reliques sont par ailleurs attestés : en 1050, il négocia un transfert de reliques de saint Aubain de Mayence en faveur du nouveau chapitre de Namur; en octobre de la même année, il acquiert aussi pour la même collégiale des reliques de Gérard de Toul dont l'élévation venait d'avoir lieu.
En 1056 toutefois Frédéric n'est pas encore pape, il ne le sera que le 2 août 1057. Le chroniqueur Gilles d'Orval qui écrit vers 1250 le mentionne déjà dans ses nouvelles fonctions et cette attribution *a posteriori* n'a pas lieu de surprendre, ni de jeter la suspicion sur l'ensemble du témoignage du chroniqueur. Frédéric fut également archidiacre de l'évêque Théoduin et l'on connaît l'importance que prirent les archidiacres pendant l'épiscopat de Théoduin. Quoi de plus naturel d'honorer un prélat qui lui avait fait confiance. La relique de la Croix n'est d'ailleurs pas le seul cadeau qu'Etienne IX adressa à son ancien évêque Théoduin de Liège. Toujours d'après Gilles d'Orval, il lui envoya un superhuméral, cette sorte de pectoral crénelé, ornement liturgique. Cet honneur semble avoir échappé à l'attention des historiens et il représente pourtant un élément important dans l'histoire du prestige de l'Eglise de Liège au point que l'iconographie du saint patron du diocèse, saint Lambert, va s'en trouver enrichie a posteriori.

Chancelier de Léon IX, Frédéric fut légat pontifical à Constantinople. Vers 1056 Frédéric devint abbé du Mont-Cassin. Une information qui jusqu'ici n'avait été jamais mise en parallèle avec l'envoi d'une relique de la sainte Croix à Liège est celle d'un don semblable par le même Frédéric au Mont-Cassin alors qu'il en était abbé. La staurothèque, en forme de tableau, ornée de pierreries et d'émaux, contenait en effet un important fragment de la Croix.

En 1738, dans ses *Délices du Pays de Liège*, Saumery suggère que la relique aurait été offerte par le pape Grégoire X. La carrière de ce pape passe également par Liège où il fut archidiacre (1246-1271), avant d'entreprendre un pèlerinage en Terre Sainte pendant lequel il apprit sa désignation comme pape. Rien n'empêche non plus l'Eglise de Liège de posséder plusieurs reliques de la sainte Croix. Reste à savoir laquelle va faire par la suite l'objet du soin attentif des autorités.

Au début du XVe siècle les fragments furent enchâssés dans le remarquable reliquaire conservé aujourd'hui au Trésor de la Cathédrale de Liège. A la place de la Vierge et de saint Jean, Adam et Eve encadrent un Christ suspendu sur le bois même de la relique devant un fond de feuillages finement ciselé et émaillé. Les personnages en émail sur ronde bosse sur or sont stylistiquement datés par Robert Didier des années 1420.

Le diocèse de Tongres-Maastricht-Liège s'inscrit dans le courant général de dévotion à la sainte Croix dont ces deux exemples sont une belle illustration pour le XIe siècle.
Depuis la croix lumineuse qui brillait au-dessus de la maison de saint Lambert le jour de son martyre jusqu'au calvaire symbolique créé par Notger en plein coeur de Liège et qui va perdurer

jusqu'à nos jours, l'histoire liégeoise compte bien des mentions de la sainte Croix. Le vers "Certa salus vite Notgerum salvat ubique" se trouve, dit l'auteur de la *Vita Notgeri* au milieu du XIIe siècle, sur des croix d'or que Notger (972-1008) avait fait faire pour la cathédrale Saint-Lambert. C'est la même *Vita* qui met en scène l'évêque Monulphe (VIe siècle) découvrant le vallon de la Légia, futur site de Liège, marqué d'une grande croix de feu qui, de la terre, s'élevait jusqu'au ciel, et prédisant ainsi le glorieux destin du lieu.
Dans sa chronique, Hériger cite l'Invention de la sainte Croix, avec le passage relatif à Judas Quiriacus; ce livre est mentionné dans l'inventaire de la bibliothèque de Lobbes en 1049. A Lobbes, sous l'abbatiat de Folcuin (965-990), un autel est dédié à la sainte Croix et à tous les saints.
Adelbold, avant de devenir évêque d'Utrecht, fut élève à Liège sous l'épiscopat de Notger et écolâtre à Lobbes avec Hériger; il serait l'auteur d'un livre sur les louanges de la Croix.
A la cathédrale de Liège existait aussi un autel de la sainte Croix, cité depuis 1121. Les chroniques mosanes relatent les événements concernant la Croix; Maastricht et Aix-la-Chapelle, dans le diocèse de Liège, gardent bien d'autres traces de son culte. Est-il extraordinaire à l'époque de posséder une relique de la sainte Croix ? Rédigée vers 1061-1062, la *Passio Agilolphi*, oeuvre hagiographique anonyme mentionne un autel du monastère de Malmedy muni d'une importante relique de la sainte Croix; dans le monastère jumeau de Stavelot, dès le XIe siècle aussi les mentions existent. On pourrait ainsi passer au crible les sources de chaque monastère mosan important et recueillir de nombreux témoignages.

En 1071, pour réussir la délicate et importante opération de l'inféodation du comté de Hainaut à l'Eglise de Liège, l'évêque Théoduin n'hésite pas à mettre à contribution les trésors des églises dont celui de la cathédrale qui possédait une croix en argent contenant un fragment de la sainte Croix. Les fragments se sont sans doute multipliés : en 1213 le pillage de la cathédrale par les troupes brabançonnes existent toujours de saintes Esquilles à la cathédrale.
Un événement bien plus spectaculaire allait à nouveau attirer l'attention sur la Croix à Liège : le séisme du 3 janvier 1117. A Liège survint une grande secousse dans la cathédrale, mais le peuple fut épargné; la crainte du danger fut grande : on vit bouger le crucifix, et avec lui tout ce qui était suspendu; les fidèles cherchèrent à apaiser le courroux divin en portant des offrandes à une relique de la Vraie Croix. Est-ce précisément le vacillement du crucifix de l'arc triomphal de saint-Lambert qui suscite cet intérêt pour la sainte Croix? En 1141 une relique de la Vraie Croix précède le cortège des reliques de saint Lambert et les renforts militaires portés à l'assaut du château de Bouillon - *portio ligni vivificae crucis quae cum magna veneratione apud nos servatur* - et opère des miracles, conjointement avec le saint patron du diocèse.

Les exemples peuvent être multipliés. Les mentions de reliques du précieux Bois à Liège commencent vraiment à se multiplier au XIIe siècle. On retient surtout l'origine des reliques attestées et leurs dimensions. Comme tout cadeau, s'il vient d'un personnage important qui, de surcroît par ses fonctions, peut en garantir l'authenticité, la relique en sera plus insigne. Enfin "l'enveloppe" a son importance : l'or, l'argent, les pierres précieuses font briller de tous feux la relique au coeur du sanctuaire et jusque dans l'obscurité des cryptes ou des trésors d'églises. Le rayonnement du sacré fascine.

Le phénomène est à replacer dans un contexte beaucoup plus vaste : la dévotion à la Vraie Croix, rencontre entre religiosité cléricale et piété populaire. A partir de l'an mil l'image de la crucifixion se diffuse sous des formes multiples dans l'Eglsie latine; la dévotion au Saint Sépulcre à Jérusalem s'intensifie et bien sûr les croisades sont à l'horizon.

L'architecture au service des reliques : l'abbatiale romane de Poppon à Stavelot (1040)

La consécration de l'église abbatiale de Stavelot, le 5 juin 1040, fut l'occasion de solennités exceptionnelles. Les circonstances méritent qu'on s'y attarde. Poppon s'était rendu le 27 mai à Liège pour inviter l'empereur. Henri III vint à Stavelot accompagné de sa cour dont plusieurs prélats, les archevêques de Cologne, de Brême, et de Cambrai et les évêques de Liège, de Metz et d'Utrecht, et Richard de Saint-Vanne.

La cérémonie donna lieu à une relation que nous appellons la *Dedicatio Stabulensis*, écrite par un moine de Stavelot, témoin oculaire, qui écrit après 1048, donc peu de temps après l'événement. L'église abbatiale entièrement reconstruite est dédiée aux saints Pierre, Paul et Remacle. Le texte rapporte : "Les corps des bienheureux, c'est-à-dire de notre patron Remacle et du martyr Juste et les très nombreuses reliques précieuses furent promenées tout autour, à l'extérieur, avec de l'eau bénite. Le tour achevé, ils furent ramenés à l'entrée, entourés des plus grandes manifestations d'enthousiasme du clergé et du peuple, clamant vers les hauteurs les louanges des grands jours. Puis, avec la même solennelle procession, on regagna la porte du monastère, où, après que fut donnée la bénédiction sacerdotale, le roi se présenta devant les saints, avec les évêques dont nous avons parlé et avec ses grands".

Sur l'emplacement "sacré" de l'église ancienne, Poppon va faire construire un nouvel édifice, remarquable exemple d'architecture romane, qui survivra, dans son plan initial en tout cas, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime et sa démolition en 1801. L'architecture de la nouvelle abbatiale doit être comprise comme la traduction de l'idéal de réforme importé à Stavelot. Sa splendeur solennise l'office divin. L'église accueille les pèlerins et vise à les éblouir par son décor grandiose qui magnifie le culte du saint patron Remacle.
Si Poppon fut sans doute le concepteur principal du monument, il en confia le travail à des techniciens : l'architecte Hubald et le maître d'oeuvre Tiétmar qui commandait les charpentiers et les tailleurs de pierre, tous deux mentionnés par la *Vita Popponis*. Une carrière fut ouverte dans les environs de l'abbaye, qui permit la réalisation des colonnes en marbre de l'église.

L'édifice de plan basilical se composait de trois nefs, de huit travées, d'un transept avec des croisillons très développés et d'un choeur avec collatéral dont le retour s'effectue sur les bras du transept (déambulatoire autour du sanctuaire). Enfin, d'une crypte extérieure. La longueur totale de l'édifice avoisine les 100 mètres.

Tenter de pénétrer par une vue de l'esprit dans cette église abbatiale permet de mieux comprendre comment cette oeuvre s'insèrait parfaitement dans le contexte de son époque, et, sentir vivre le monument par le recoupement des informations historiques montre combien il impressionna les contemporains.
Les bas-côtés se prolongeaient autour du large transept et du sanctuaire en un déambulatoire qui permettait la circulation des pèlerins et libérait l'édifice de toute affluence. Les moines pouvaient donc célébrer, avec toute la sérénité requise, leurs offices dans leur choeur.
Le sanctuaire était constitué du choeur et d'une abside semi-circulaire contournée par le déambulatoire. Il renfermait, dans sa partie antérieure, vers le choeur réservé aux moines, l'autel majeur surélevé dédié aux saints apôtres Pierre et Paul et à Remacle.
Derrière le maître-autel se trouvait le tombeau de saint Remacle, retrouvé en 1042. Un jubé ou cancel séparait le choeur de la nef, dont on trouve mention au XIIe siècle.

La crypte extérieure est ainsi appelée parce qu'elle était située hors d'oeuvre, à la suite et dans l'axe de l'abside. Semi-enfouie, composée de 5 nefs de trois travées de largeur équivalente aux trois nefs principales de l'édifice, elle était terminée par cinq absidioles semi-circulaires étagées à chevet plat. Les nefs étaient bâties sur piliers avec un chevet en gradins. Deux passages en pente douce y conduisaient ; ils prenaient naissance dans le transept et aboutissaient dans les nefs latérales. Cette crypte est typiquement mosane, élément d'architecture conservateur qui exprime la fidélité à l'art carolingien. Ses deux toitures à grands versants s'agençaient assez mal sur le transept. Ce genre de crypte extérieure se retrouve à Malmedy.

Alors que la crypte extérieure est typiquement mosane, le dispositif permettant la circulation des fidèles est, selon Luc-François Genicot, un élément novateur dans l'Empire. Ce modèle trouve son origine dans la France royale, dans ce groupe d'églises du type de pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, parmi lesquelles on compte notamment les cathédrales de Tours et d'Orléans, Saint-Aignan mais aussi et surtout Saint-Remi de Reims. Or, Poppon était à Reims, à l'époque où Airard, abbé de Saint-Remi de Reims, activait le chantier de son église. Poppon, impressionné par ce plan, y aurait puisé les principes nouveaux appliqués à Stavelot. Ceux-ci se retrouvent plus tard à Brauweiler, fondation poponnienne et enfin à Cologne, à Sainte-Marie du Capitole avant de donner naissance aux plans treffés colonais du XIIIe siècle. Ce dispositif circulatoire, nouveau dans l'Empire, combiné à un élément local, la crypte extérieure, permet à Luc-François Génicot d'avancer que l'abbatiale de Stavelot est "un jalon entre la France et la Rhénanie".

Outre le maître-autel dédié en 1040, on peut supposer dans l'abbatiale de Poppon l'existence de six autels, trois de part et d'autre de celui-ci. Nous en avons édité l’énoncé des titres et l’énumération des reliques qu’ils contenaient. A gauche, ceux de Saint-Martin, Saint-Benoît et Saint-André, consacrés aux alentours de 1046; à droite, ceux de Saint-Etienne, Saint-Eloi et Sainte-Catherine dont on ignore la date de consécration. Soit un total symbolique de sept autels.
A l'étage de la tour, dans la chapelle dédiée à saint Michel, l'autel de l'Archange fut consacré en 1087. On ignore le titre de l'autre autel de la tour, dont la seule mention date de 1118.

Les titres des autels fondés à l'époque de Poppon ne manquent pas d'intérêt. Au maître-autel, Pierre, Paul et Remacle, c'est-à-dire le patronyme originel, doublé du nom du saint héros local. A gauche Martin, l'archétype des confesseurs, Benoît, le père du monachisme, et André dont le culte est attesté aux Xe-XIe siècles dans l'Empire. A droite, Etienne qui remplace peut-être un autre titre originel et Eloi, évêque contemporain de Remacle, enfin Catherine, la vierge. Dans la crypte, l'autel central est consacré en 1046 à la Vierge; lui répondaient de part et d'autre l'autel d'un martyr et, au-delà, celui d'une vierge martyre; un autel oriental est dédié à saint Lambert.

Le 4 mars 1042, deux ans après la dédicace de la nouvelle abbatiale, fut retrouvé l'ancien tombeau de saint Remacle. Le récit de cette découverte que nous appellons l'*Inventio Stabulensis* est rapporté par un témoin oculaire.
Des restes de chair en poussière et une fiole de sang de saint Remacle étaient restés dans le tombeau, incorporés dans les nouvelles constructions derrière l'autel. La découverte a lieu en l'absence de Poppon, Pierre étant doyen du monastère de Stavelot; le moine Gonter intervint pour récupérer les reliques.

L'adéquation entre la bonne organisation et la bonne exploitation des biens et

l'épanouissement de la vie spirituelle, caractéristique du mouvement de réforme monastique lotharingien au XIe siècle, est soulignée avec raison par de nombreux historiens.
La prospérité matérielle permet la sérénité des cloîtres et le travail intellectuel.

La prestigieuse cérémonie de 1040 sur les bords de l'Amblève, en présence de la cour impériale, fut l'occasion pour Poppon de réaffirmer solennellement les liens entre Stavelot et Malmedy. Pendant la messe, après l'Evangile, fut donné lecture de la bulle de Grégoire V (996) et des diplômes des souverains dont celui d'Otton II (980). Par un nouveau diplôme, Henri III réaffirma la prépondérance de Stavelot sur Malmedy, monastères unis sous un seul et même abbé. L'union des deux établissements s'insérait dans la tradition.

L'embellissement des lieux de culte : le mécénat artistique de Wibald (1130-1158)

L'abbé Aleholf de Fulda considère Wibald comme *religionis amator et disciplinae regularis doctor*. Dans le cadre de notre thèse de doctorat nous avons brossé le portrait de l'abbé et nul doute que nous reviendrons un jour amplement sur le sujet par la multiplicité des facettes attachantes de cette personnalité lotharingienne de tout premier plan. Nous voudrions seulement traiter brièvement ici de son mécénat artistique et de ses racines.

Wibald eut connaissance de la pensée de Rupert de Saint-Laurent : en 1115, alors âgé d'environ 18 ans, Wibald compléta à Liège sa formation dans les écoles de la cité; dans ses lettres, il parle de ses contacts avec Rupert. Il est ainsi possible de connaître l'élève par le maître ou plutôt de mieux saisir sa formation grâce aux renseignements que l'on possède sur ce dernier.

L'œuvre très vaste de Rupert exerça une grande influence. Rupert s'y confie pour se défendre des accusations portées contre lui et ses thèses théologiques parfois hardies, mais aussi contre les défauts de son caractère et de sa formation. Il a ainsi relaté ses expériences mystiques lors de visions où interviennent la Vierge, la Trinité, certains saints et aussi les esprits malins. S'y perçoivent une sensibilité aiguë, une intense émotivité, une grande timidité, mais aussi un bon sens très éloigné de tout excès ascétique ou autre, et même de l'humour et un esprit de tolérance.
La dévotion mariale de Rupert est manifeste. Comme l'écrit Hubert Silvestre, Rupert "a dégagé de la parole du Christ en croix *Ecce Mater tua!* la maternité spirituelle de Marie" envers les hommes; il a renforcé l'exégèse mariale et témoigne d'une sensibilité nouvelle. Le développement du culte marial illumine la rudesse de la société médiévale et Rupert a joué un rôle essentiel dans cette lutte contre la misogynie. Jacques Stiennon parle d'obsessions et d'élans mystiques qui trouvent concrétisation dans le traité *De laesione virginitatis*, dédié par Rupert à l'abbé de Stavelot.

Si la "vénération" de Rupert est manifeste pour saint Augustin, il sait quelquefois garder une indépendance d'esprit que l'on retrouve aussi à l'égard d'autres docteurs de l'Eglise et d'écrivains ecclésiastiques. L'analyse d'Hubert Silvestre est pertinente et éclairante. Le problème du libre arbitre de l'homme a été traité dès l'Antiquité. Dans son *Enchiridion*, vers 421, saint Augustin soutient que "Dieu décide souverainement de la damnation ou du salut des hommes, ce qui implique, à la limite, qu'il veut non seulement le bien mais aussi en quelque sorte le mal". Les écoles de Laon et de Paris ont tenté de résoudre le problème du mal à partir du "matériel augustinien", avec une clarté et une rigueur qui annonce la grande

scholastique. Mis en contact avec cette nouvelle problématique, Rupert est heurté et les écoles de Liège, dont la renommée aux XIe et XIIe siècles est considérable, ne peuvent l'assimiler. L'avantage qui en résulte pour Rupert est de constater ses divergences avec certaines thèses augustiniennes; il s'insurge avec respect et discrétion contre le pessimisme de la pensée augustinienne qui ramène tout au bon vouloir divin sans laisser à l'homme quelque chance. Nous verrons plus loin la tradition mosane dans laquelle s'inscrit la pensée de Rupert.

Rupert refuse la dialectique et cherche à expliquer les dogmes par la littérature sacrée; il apparaît comme un des fondateurs de la mystique spéculative. "L'écriture, dit Rupert, est la nourriture de l'âme en cette vie; au ciel nous jouirons de la vue de Dieu; de même que l'Eucharistie ici-bas est aussi notre nourriture sous les espèces du pain et du vin, tandis qu'au ciel ce sera la substance de Dieu". Le manuel de Théophile s'est vraisemblablement inspiré des écrits de Rupert qui visaient à inclure les arts et métiers dans la *Scientia*, un des sept dons du Saint-Esprit. Un long chapitre de son livre *De divinis officiis* est consacré à l'ornementation des églises et des objets religieux. Ses conceptions vont à l'encontre des tendances, notamment cisterciennes, hostiles à la décoration des édifices religieux. Le *De officiis* connut une certaine vogue, indépendamment des frontières.

Wibald est un moine bénédictin traditionaliste. Au compte de son activité "réformatrice", Franz Jakobi inscrit plusieurs caractéristiques : son oeuvre de bâtisseur, son intérêt artistique multiforme, ainsi que l'intensification des cultes des saints patrons de ses abbayes et des pèlerinages. Wibald vénérait personnellement saint Remacle. Le développement particulier qu'il suscita à son culte indique la piété toute particulière qu'il manifestait au saint patron ardennais. La *Vie* de saint Evermar, composée au XIIe siècle, témoigne que la "renommée des merveilles accomplies par saint Remacle, patron de l'Ardenne et protecteur du monastère de Stavelot, avait fait connaître le nom du thaumaturge à tous les coins de la terre". L'hagiographe met en scène son héros en pèlerinage au tombeau de saint Remacle.
C'est à la grande connaissance de Wibald des lettres tout comme à son intérêt pour le culte des saints, que le moine Robert de Waulsort fait appel quand, vers 1130, il lui soumet pour correction la *Vie* et les *Miracles* de saint Forannan qu'il venait de rédiger. Au XIe siècle les artistes exploitent l'hagiographie locale; au XIIe leurs sources se diversifient par l'enseignement de la théologie - la personnalité de Rupert est caractéristique à cet égard - et les concordances entre le Nouveau et l'Ancien Testament. Wibald est un élément de liaison entre l'Orient et l'Occident et ces contacts se traduisent dans son activité spirituelle; il fait preuve d'une conception universaliste dans les domaines théologique et culturel. Son obsession de la Croix se manifeste dans les oeuvres réalisées sous son mécénat. Comme l'écrit Jacques Stiennon, il n'a pas rédigé d'exégèse théologique mais sa pensée s'exprime dans les oeuvres d'art, notamment sa conception christologique enserrée entre les deux pôles de Rome et de Jérusalem.

Le mécénat de Wibald de Stavelot est bien connu. L'inscription principale du retable de Stavelot ne rapporte-t-elle pas : HOC OPUS FECIT ABBAS WIBALDUS? C'est la seule inscription que nous donnerons ici, afin de ne pas trop allourdir l'étude, malgré la retranscription complète, la traduction et l'analyse que nous en avons faite dans le cadre de notre doctorat.
Au centre de la production d'art mosan, les oeuvres répertoriées ont fait l'objet de nombreuses études. Elles reflètent un programme théologique subtil qui implique une collaboration étroite entre l'artiste et Wibald. Quatre oeuvres principales sont rangées au

compte du mécénat de Wibald à Stavelot : le chef-reliquaire du pape Alexandre, le retable de saint Remacle, l'autel portatif et le triptyque de Stavelot, qui témoignent d'une perfection remarquable de l'émaillerie champlevée.

Le 13 avril 1145, Wibald transfère des reliques dans le chef-reliquaire du pape Alexandre qu'il a fait réaliser. L'oeuvre est aujourd'hui conservée à Bruxelles, aux Musées Royaux d'Art & d'Histoire. Le reliquaire est une tête en argent, repoussé et en partie doré, posée sur un socle en cuivre doré, gravé et rehaussé d'émaux champlevés; le socle est soutenu à ses quatre extrémités par des pieds en forme de chimères. Douze plaques d'émail champlevé le décorent : sur la face, les bustes des saints Evence, Alexandre et Théodule, identifiés par des inscriptions et séparés par des cabochons et des pierres; huit autres plaques montrent des figures allégoriques de femmes, identifiées par les inscriptions *Humilitas, Pietas, Scientia, Fortitudo, Consilium, Intelligentia, Sapientia, et Perfectio*. Chacune d'entre elles porte un phylactère sur lequel on peut lire le début d'une béatitude. Au milieu de ce cortège féminin se trouve une figure avec un diadème à trois perles qui symbolise la sagesse supérieure et montre un disque avec l'inscription *Bonorum laborum gloriosus est fructus*, phrase empruntée à l'Ancien Testament (Livre de la Sagesse, III, 15). Les figures représentent six des sept dons du Saint-Esprit car la Crainte a cédé la place à l'Humilité, une vertu morale. La corrélation entre les dons du Saint-Esprit et les béatitudes est le cheminement vers la perfection de la vie spirituelle, un parallélisme cher à saint Augustin. L'évêque d'Hippone l'exprime dans le *De sermone Domini in Monte* et son texte entrera dans la liturgie aux 7e, 8e et 9e leçons du 3e nocturne des matines du 6e jour de l'octave de tous les saints. Ce commentaire du *Discours sur la Montagne* de saint Augustin est repris par Rupert de Saint-Laurent dans son commentaire de l'Evangile selon saint Jean. C'est, selon Jean Squilbeck, probablement la source directe d'inspiration de ce "système symbolique mûrement étudié". La critique moderne a démontré que si le nombre de sept pour les dons de l'Esprit Saint est unanimement admis, il est scriptuairement faux. Mais saint Augustin écrivait : "Qui est humble si ce n'est celui qui craint Dieu?". C'est peut-être là l'origine de la substitution au don de la Crainte d'une vertu - l'Humilité - par ailleurs chère au monachisme bénédictin. Le programme iconographique reflèterait ainsi via Rupert de Saint-Laurent la pensée augustinienne de Wibald. En choisissant de mettre en valeur des reliques romaines, de saints de l'époque de la splendeur de l'Empire Romain, Wibald semble vouloir insister sur la christianisation du monde antique et symboliser la Rome conquise au Christ.
Dans deux intéressants articles, Jean Squilbeck émet l'hypothèse que ce buste cache un autel portatif sur lequel fut greffé une tête. Si des critères stylistiques peuvent plaider pour une non-homogénéité de l'oeuvre, le texte de la consécration du buste n'est pas équivoque : il parle bien d'une tête en argent. Sur le plan liturgique, rien n'empêche l'abbé de transférer des reliques dans un nouveau reliquaire le jour du vendredi saint.
Le goût de Wibald pour l'Antiquité romaine et ses voyages à Rome et en Italie expliquent le choix de cette tête de saint Alexandre au classicisme tout romain, copie d'une oeuvre romaine ou oeuvre importée. Karl Usener a mis en évidence les influences byzantines des têtes de certaines figures représentées à mi-corps sur les plaques d'émaux à la manière des reliquaires de Byzance, décorés de pierres enchâssées de part en part sans filigranes. L'utilisation d'émaillerie champlevée est ici datable : 1145, et l'art mosan s'y révèle remarquable, notamment dans la typologie tout particulière des têtes - "rendues par un ovale arrondi et qui, dans le bas finit en pointe, grâce à un fort raccourcissement des parties détournées du visage [...] souvent représentées de biais et déformées par une sorte de perspective [...]" selon Karl Usener - , que l'on retrouve par ailleurs dans la Bible de Stavelot, ce manuscrit prestigieux de la seconde moitié du XIe siècle.

Un dessin du XVIIe siècle, conservé aux Archives de l'Etat à Liège (H. 105 X l. 105 cm), permet d'imaginer le retable exécuté sous l'abbatiat de Wibald, dont on perd en effet trace vers 1735. Seuls en subsistent aujourd'hui deux médaillons et deux lamelles de laiton doré. Le titre du document : *Divisio bonorum abbatiae prout describi curavit olim Wiboldus abbas circa an[num] 1130 in circulo tabulae argentae majoris altaris D[omini] Remacli Stabulensis*. Le dessin très précis donne une bonne idée de l'oeuvre perdue qui servait de décoration à la châsse de saint Remacle. Au centre, un portail en plein cintre surmonté d'une toiture à deux pans protège la châsse de saint Remacle dont seul le pignon est visible.
Sur le fronton, trois médaillons. Le médaillon central est orné de la colombe de l'Esprit saint et entouré de deux autres médaillons avec des figures d'anges allégoriques; à gauche la foi et le baptême, et à droite les œuvres, les deux médaillons encore conservés. La châsse est placée sous un dais surmonté dans chaque coin d'un ange tenant un flambeau allumé. Sur le pignon, le Christ nimbé, entouré de l'Alpha et de l'Oméga. A sa droite, saint Pierre et à sa gauche, saint Remacle avec sa crosse. Entre le Christ et les saints, une table appuyée sur une espèce de boule où l'on devine un buste. Le pinacle du pignon montre un médaillon soutenu par deux anges avec un socle à l'inscription : LIGNVM SANCTE CRVCIS.
Le retable est divisé en deux registres symbolisant les mondes terrestre et céleste. En bas, entourant le portail et la châsse de saint Remacle, huit scènes organisées symétriquement sur deux étages, quatre de chaque côté de la châsse. Les scènes se lisent de la gauche vers la droite. Des inscriptions identifient les lieux et personnages au milieu des plaques émaillées, une plinthe sert de légende explicative à chaque scène. Dans l'ordre sont représentés : l'éducation de saint Remacle et l'investiture du diocèse de Maastricht, le songe de saint Trudon et sa visite à saint Remacle, la donation de terres pour la fondation d'une abbaye et la construction du monastère de Malmedy, la construction de Stavelot et les funérailles de saint Remacle.
En haut, au-dessous du portail, un plein cintre divisé lui aussi en deux étages, avec au centre, comme posé sur la toiture du portail, un énorme phylactère polylobé. On y voit le Christ en buste, en majesté, avec l'Alpha et l'Oméga, entouré de huit lobes symétriquement posés : les quatre vertus cardinales dans une structure quadrilobée, accompagnées des attributs des quatre évangélistes. Les vertus cardinales sont identifiables par leurs symboles et leur nom gravé : en haut, la Prudence tenant un serpent, en bas la Tempérance tenant deux pots, à gauche la Force avec un lion, et à droite la Justice avec une balance. Même chose pour les évangélistes, tétramorphe traditionnel avec les noms gravés. La soudure du phylactère et de la toiture est parfaite par deux autres lobes, avec représentations des fleuves du paradis sous forme de porteurs d'eau, GION et TIGRIS. Les deux autres fleuves, FISON et EVFRATES, dans des lobes séparés, soulignent l'angle entre le registre inférieur et le cintre supérieur. L'étage supérieur montre le choeur des anges, quatre de part et d'autre du phylactère. L'étage inférieur présente deux scènes : à gauche la rencontre des prophètes Enoch et Elie autour de l'arbre de la Science du bien et du mal. A droite l'apparition de l'ange à saint Remacle autour de l'arbre de vie.

63 noms de localités sont inscrits sur l'intrados de l'archivolte du retable en trois lignes. Les revenus de ces biens ont servi au financement de l'oeuvre. Aucun ordre strict et logique ne semble avoir présider à leur énumération. Comme en d'autres monastères, Wibald eut à coeur le rétablissement du temporel de Stavelot-Malmedy.

Remacle par ses reliques reposait physiquement au coeur du monde terrestre. Du monde terrestre représenté dans le registre inférieur du retable l'âme s'élève vers le monde céleste et y accède par l'intermédiaire de l'Esprit Saint, symbolisé par la Colombe du tympan du portail. Les deux anges qui l'entourent rappellent que la béatitude céleste est accordée à

celui qui a la foi et a reçu le baptême en ayant accompli de bonnes oeuvres sur terre. L'âme chrétienne peut alors franchir la limite entre les deux mondes, "symbolisée par l'épaisse corniche moulurée et orfévrée qui court sur toute la largeur du monument", comme l'écrit Jacques Stiennon. Les deux zônes du registre supérieur soulignent le cheminement vers la lumière. La Divinité y resplendit dans toute sa gloire, entourée des Vertus et des Evangélistes, célébrée par des anges. Et Jacques Stiennon de souligner "l'enracinement du terrestre dans le sacré", perceptible dans le mouvement général de l'oeuvre.
La pensée christologique de Wibald se manifeste par la relique de la Vraie Croix, présente au pinacle du fronton de la châsse. Le thème de la Passion et de la Rédemption est décidément le fil conducteur de sa conception théologique, comme il est le but vers lequel saint Remacle tendait au cours de son existence terrestre, dont on nous détaille les différentes étapes.

Un autel portatif de Stavelot est aujourd'hui conservé à Bruxelles, aux Musées Royaux d'Art & d'Histoire. Des critères stylistiques ont permis à Dietrich Kötzsche de ramener cet autel sous l'abbatiat de Wibald. L'autel se présente sous la forme d'un socle rectangulaire d'une dizaine de centimètres de hauteur dont les quatre pieds sont faits des statuettes des quatre évangélistes, figurines assises en train d'écrire. La tablette du dessus et les côtés sont décorés de plaques d'émaux. Au centre de la tablette, un parchemin visible sous un cristal de roche porte le mot S(AN)C(TU)S , abrégé, répété trois fois; il est entouré d'un quadrilobe avec des inscriptions identifiant les représentations : en haut l'Eglise triomphante et en bas la Synagogue, toutes deux personnifiées de manière conventionnelle, à gauche Sanson emmenant les portes de Gaza, et à droite Jonas sortant de la baleine; dans les écoinçons, des préfigures du sacrifice du Christ : Abraham et Isaac, le serpent d'Airain, le Sacrifice d'Abel et celui de Melchisédech; le reste de la tablette présente six panneaux émaillés, alignés trois au dessus et trois en dessous: au-dessus , dans l'ordre, le Portement de Croix, la Crucifixion, et les Saintes Femmes au Tombeau; en-dessous, la Dernière Cène, Jésus devant Pilate et la Flagellation. Sur les côtés sont représentées des scènes du martyre des apôtres associées au mystère de la Rédemption. Le programme théologique, simple et traditionnel, est évident pour un autel portatif : la concordance entre l'Ancien et le Nouveau Testament se porte sur le sacrifice du Christ, thème principal de la messe.

Le triptyque de Stavelot est aujourd'hui conservé à New York, à la Pierpont Morgan Library. Le grand triptyque mosan incorpore en son centre deux triptyques byzantins. Les reliquaires byzantins furent donnés à Wibald par Manuel I Commène lors de son ambassade à Constantinople en 1156-7 ou 1157-8. Quant au triptyque mosan destiné à les incorporer, si sa provenance stavelotaine est certaine, la date de sa confection n'est pas connue; au point de vue technique en effet, des différences ont été constatées avec les autres oeuvres wibaldiennes et ses émaux sont rapprochés d'autres, conservés à Berlin et à Londres, éxécutés vers 1160. Sur le triptyque mosan, six médaillons, au diamètre d’une dizaine de centimètres, d'émaux champlevés avec des inscriptions, trois sur chaque volet, racontent l'histoire de la Sainte Croix.
Un large cadre indenté de quinze godrons en triangles sphériques entoure le panneau médian sur lequel sont présentés superposés les deux triptyques byzantins, décorés d'émaux cloisonnés et moulurés dans l'épaisseur de l'ais. L'intégration est parfaite. "Le triptyque supérieur était une icône miniature, avec l'Annonciation à l'extérieur des volets et la Crucifixion à l'intérieur; cette dernière plaque scella le réceptacle creusé dans le bois, conférant à l'objet "oriental" la fonction "occidentale" de reliquaire. Le triptyque inférieur est une staurothèque où la relique du Saint Bois adopte l'assemblage cruciforme, fiché de perles à la croisée, et l'image habituelle de la Vénération de la Croix par Constantin et Hélène. En pied

se tiennent les saints souverains fondateurs de l'Empire chrétien; les deux archanges Gabriel et Michel apparaissent en buste. A l'intérieur des volets, les saints Georges, Procope, Théodore et Démétrius en pied; à l'extérieur, les bustes des quatre évangélistes : Mathieu et Jean, chenus et âgés; Luc et Marc, bruns et jeunes". Tous les personnages sont désignés par des légendes en grec.

L'intérêt artistique de l'abbé Wibald, esprit curieux et cultivé, ne se limita pas au domaine exclusif de l'orfèvrerie. Son activité scientifique et littéraire amena à Stavelot quelques beaux manuscrits. Ses fonctions l'obligèrent à posséder quelques ouvrages liturgiques dignes d'un abbé. Le sacramentaire personnel de Wibald (Bruxelles Bibliothèque Royale) est un livre d'origine saxonne, du début du XIIe siècle, qui a été adapté à l'usage liturgique de Stavelot où il a été conservé jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Déjà, avant son accession à l'abbatiat, Wibald possédait un manuscrit, aujourd'hui à Manchester, qui porte la mention "*Frater Wiboldus*" au bas de plusieurs de ses cahiers. Sous son abbatiat, le scriptorium de Stavelot produisit quelques piètres manuscrits : un psautier (Bruxelles, Bibliothèque Royale), un exemplaire de la *Chronique de Léon d'Ostie* (Mont-Cassin) et un exemplaire du *De viris illustribus* de saint Jérôme (Bruxelles, Bibliothèque Royale). A Malmedy, la production est de meilleure qualité avec les manuscrits au Vatican. Wibald semble bien avoir été le propagateur d'un nouveau type d'enluminure qui se manifesta conjointement à Stavelot-Malmedy et à Helmarshausen, caractérisé par "un nombre important de lettrines à rinceaux d'or dont l'éclat est avivé par la présence de fonds colorés de rouge, de bleu et de vert vif, qui débordent vers l'extérieur des jambages en dessinant une frange dentelée des plus caractéristique". Ces "manuscrits wibaldiens" sont, d'après Marie-Rose Lapière, des réalisations d'un atelier laïc produisant en alternance des oeuvres d'orfèvrerie et d'enluminure. Les rapports sont en effet très étroits entre les pièces d'orfèvrerie et les manuscrits dont les enluminures paraissent "découpées dans de fines plaques métalliques" : *Lectionnaire* de Stavelot (Bruxelles, Bibliothèque Royale), Bible de Malmedy (Vatican) ou *Vitae Sanctorum* de Malmedy (Berlin, Staatsbibliothek).

Quant à l'oeuvre architecturale de Wibald, elle est surtout perceptible à Corvey où il embellit l'église en transformant le massif occidental en choeur occidental muni d'une crypte et en créant un bras occidental dans lequel fut placé un autel. A Stavelot, la grandiose abbatiale construite par Poppon et dont l'aménagement fut poursuivi par ses successeurs, ne nécessitait sans doute pas de pareilles transformations. Wibald va toutefois faire élever une chapelle dédiée à saint Vith qu'il enrichit de reliques dont nous avons eu la chance de retrouver l'inventaire à la veille de la démolition de l'édifice en 1789. Outre les attestations iconographiques, ce document est un des rares sur cette chapelle; il montre le souci de l'abbé de développer le culte du saint patron de Corvey à Stavelot et de concrétiser de la sorte l'union spirituelle entre les deux établissements. La chapelle Saint-Vith est pourtant très intéressante. Venant extérieurement flanquer au sud l'abbatiale, elle aurait été construite, d'après Martène et Durand en 1724, "sur le modèle de Sainte Sophie de Constantinople". Selon la chronique de François Laurenty, Henri de Leez l'aurait consacrée le lendemain des obsèques de Wibald, le 26 août 1159. Au XVIIIe siècle, Pierre-Lambert Saumery la trouvait "extrêmement jolie"; elle conservait alors les chartes de l'abbaye. Un chirographe de 1173 liait les abbés de Stavelot à un maître-verrier (*fenestrarius*). Alors qu'il était coûtre, Erlebald était entré en conflit avec Alard, *fenestrarius*, à propos des revenus concédés à sa charge. Quand Erlebald deviendra abbé, il convoquera Simon, le fils d'Alard, pour lui confier la restauration des verrières de l'abbatiale et augmentera ses revenus. En 1131 le relevé des dépenses de la coûtrerie mentionnait les 16 deniers de cens annuels pour le maître-verrier. La

découverte archéologique de fragments de vitraux du XIIe siècle confirme la décoration verrière de l'abbatiale, tout comme les parallélismes avec le vitrail de Châlons-sur-Marne.

Les châsses mosanes, un patrimoine artistique et historique

Dans le diocèse de Liège, la dévotion exceptionnelle envers les reliques des saints n'est pas sans parallélisme avec l'âge d'or de l'art mosan aux XIe et XIIe siècles. Découvrir le moment le plus fort de ce phénomène est question d'appréciation subjective. Les évêques de Tongres-Maastricht-Liège manifestent leur dévotion aux reliques de façon quelquefois spectaculaire, tel Raoul de Zähringen qui emporta avec lui en croisade une relique de saint Lambert (1189-1191). Cette relique a échoué à Fribourg-en-Brisgau, lieu d'origine de l'évêque, où elle fut insérée dans un buste-reliquaire remanié au XVIe siècle. A suivi le même chemin l'autel portatif de l'évêque, orfèvrerie mosane contemporaine du prélat, de forme presque carrée d'une vingtaine de centimètres de côté, fait en son centre d'une pierre brune de calcite entourée d'une âme en bois recouverte de plaques d'argent doré repoussé aux motifs zoomorphes.
Le culte des saints est un tout, ce qui donne une impression d'intensité. La splendeur des édifices religieux a pour but de favoriser l'éclat de l'office divin et chaque église ainsi dotée des bâtiments claustraux et des services indispensables à son fonctionnement encourage la pratique des vertus religieuses. Dans ce vaste programme, les reliques occupent une place centrale.

La châsse, du latin *capsa, caisse*, est un des types les plus spectaculaires de reliquaires, surtout quand elle est de grandes dimensions. Le coffre allongé surmonté d'un toit à double versant est l'héritier du sarcophage ou du cercueil qui abritait à l'origine le corps saint, le squelette le plus complet possible du saint patron local. Dans le cours du XIIIe siècle les châsses évoluent vers des formes et des structures architecturales, qui reproduisent de véritables églises-miniatures, en pleine efflorescence de l'art gothique. Elles cachent parfois tout un trésor de reliques les plus diverses. La châsse de Notre-Dame de Huy renferme une multitude d'authentiques encore inédites. Le terme "fierte", du latin *feretrum*, *ferre*, "porter", insiste sur la mobilité de la châsse, sur la possibilité de l'emmener en procession. Michel Parisse s'est un jour amusé à dresser une cartographie des grandes châsses en Lotharingie et Daniel Thurre en a donné un tableau du XIe au XIIIe siècle d'après leurs dimensions, qui varient approximativement d'une longueur d'un à deux mètres, d'une largeur de 30 à 60 cm et d'une hauteur de 50 cm à un mètre.

Les évêques de Liège ont procédé à maintes élévations ou translations de reliques : Maastricht en 1039, Celles en 1046(?), Huy en 1066 et 1172/1173, Fosses en 1086, Gembloux en 1110, Brogne en 1131, Saint-Trond en 1169, Liège en 1143 et 1185… Les documents historiques sont nombreux à côté des quelques œuvres d'art seulement conservées. Comme tout autre école artistique, l'art mosan a été sinistré. L'élévation - *elevatio* - est la reconnaissance par l'évêque de la sainteté d'un personnage qui peut dès lors prétendre à un culte sur les autels. *Vox populi, vox Dei* : à l'époque il n'y a pas encore de canonisation formelle et canonique organisée et de réserve papale de ce droit. L'évêque fait la loi. La translation - *translatio* - implique un voyage des reliques dans un but déterminé ou le transfert d'une châsse à une autre.

Les châsses sont des orfèvreries utilitaires : elles "vivent" et ont subi des adaptations séculaires en fonction des circonstances, et des besoins de leurs déplacements. Au cours du Moyen Age et pendant tout l'Ancien Régime les restaurations ont pu transformer et parfois défigurer bon nombre d'entre elles. Les châsses de saint Mengold et de saint Domitien de Huy en sont un bon exemple avec leurs "restaurations" successives.
On ne compte plus les interversions d'éléments décoratifs voire de statuettes survenues au cours des siècles: les inscriptions en deviennent incompréhensibles, le programme iconographique originel perturbé…Ces réparations grossières ont été exécutées par des artisans peu compétents en la matière à la suite d'accidents qui attestent la vie de ces châsses, aujourd'hui difficilement conciliable avec le caractère muséal qu'elles ont acquis. Parfois la chance veut qu'un orfèvre de qualité intervienne pour pallier à ces avatars.

Ces cercueils orfèvrés ne sont-ils pas idéalement conçus pour les processions? A l'instar des cortèges funèbres, le corps porté sur une civière. L'évolution étymologique du terme *feretrum* atteste cette évolution : il signifia d'abord le brancard avec la dépouille mortelle avant de désigner la *fierte* mosane. Et au-delà la référence existe avec l'arche d'alliance gardée derrière ses tentures dans le temple de Salomon. La pratique existait au Moyen Age de recouvrir les châsses d'une étoffe. Les archives apportent des mentions pour les châsses de Huy. Une des scènes du buste-reliquaire de saint Lambert montre ainsi la procession de la châsse recouverte d'une grande draperie.

L'histoire de l'achèvement d'une châsse peut, le cas échéant, mettre en évidence le travail d'ateliers oeuvrant à des époques différentes, le travail étant demeuré inachevé faute de moyens. Dans ce cas, l'hétérogénéité peut transparaître dans les détails, même si le programme théologique et iconographique préalablement défini a été généralement suivi. Robert Didier et Albert Lemeunier ont détecté trois orfèvres, trois mains différentes, pour la réalisation des scènes des huit reliefs des longs côtés de la châsse de saint Hadelin au XIIe siècle (1165-1170 et vers 1180). Le chantier des châsses n'est-il pas finalement un peu à l'image du chantier des constructions d'églises, progressif selon les moyens financiers et les conditions historiques? Mais toujours avec ce même souci utilitaire de pouvoir se servir des objets sacrés malgré leur inachèvement momentané.

Malgré ses dimensions réduites, l'épigraphie est très présente sur les châsses. Sa fonction ornementale et esthétique n'est pas à négliger. Les inscriptions en latin - on l'oublie trop souvent - ne sont lisibles que de près, par ceux… qui savent lire; elles ne sont donc accessibles qu'à des initiés à même de les comprendre, dans leurs allusions et références, quand elles ne se limitent pas simplement à donner l'identité du saint personnage représenté. Le cas de Stavelot est ici exemplaire avec le nom du saint inscrit sur le rampant de la niche, au-dessus de chaque statuette des longs côtés, sur fond d'émail bleu azur. Mais les textes sont là pour être vus, pas toujours pour être lus. Comme le Père Baudouin de Gaiffier l'a fait avec les prologues de *Vies* de saints, il serait intéressant de réfléchir à "l'orfèvrerie et son public". D'une part le public lettré et savant qui peut approcher l'œuvre de près et savourer la théologie et l'hagiographie illustrées; d'autre part les fidèles illettrés qui aperçoivent la châsse de loin et doivent être impressionnés par cette "orfèvrerie de l'illusion" dont nous reparlerons. Les inscriptions ont pu de la sorte renforcer le caractère sacré des objets et par là accroître le mystère qui les entoure. Avec Clément Bayer on suivra la disposition des inscriptions par rapport à l'image dans une tradition typologique établie dès l'Antiquité, indépendamment du domaine artistique. Plusieurs principes de mise en place existent. En latin, en prose ou en vers, l'épigraphie désigne, explique ou interprète l'iconographie. Les liens entre texte et image sont complexes. Parfois son support figuré est un phylactère ou un livre ouvert tenu par un

personnage. L'imagier traduit ainsi un message spirituel, un commandement ou une citation biblique; les anges porteurs des béatitudes sur la toiture de la châsse de saint Mengold sont un bon exemple. Parfois même un dialogue s'instaure entre personnages, comme sur l'autel portatif de Stavelot. Les inscriptions peuvent aussi participer à l'iconographie; les cas les plus connus sont le titulus de la croix (INRI) et le scripteur du tau (T) de l'épisode biblique de la dixième plaie d'Egypte. L'effet esthétique peut être recherché par rapport au cadre et au champ de l'image : les lettres remplissent l'espace libre de manière ornementale, comme sur les scènes de la châsse de saint Hadelin.

La liaison de l'orfèvrerie à l'hagiographie est évidente. L'inspiration repose sur les textes, que les ecclésiastiques connaissent parfaitement par une fréquentation quotidienne, tout comme la Bible, la source principale.

Le symbolisme présent dans tout l'art roman prend, en pays mosan, une dimension supplémentaire forgée à l'aune de la pensée théologique, conjointement à une sensibilité humaine qui va aller croissant. Cet état d'esprit s'exprime déjà vers l'an mil chez Hériger de Lobbes, bras droit de l'évêque Notger. L'Hérodote liégeois est aussi théologien à ses heures. A propos de la prédestination, il conçoit que l'homme puisse avoir un rôle à jouer pour son salut dans des rapports de confiance avec Dieu. Cette sorte de libre arbitre avant la lettre imagine un Dieu bon, juste et miséricordieux. Selon l'expression de Guy Philippart, le saint est un "partenaire des projets salutaires de Dieu" et Hériger d'établir "une religion de la confiance, de la jouissance et de l'espoir". L'Incarnation prend ici tout son sens et la dignité humaine en est exaltée. Aussi des thèmes sont chers à l'art mosan : la passion du Christ, sa crucifixion, sa résurrection et la rédemption par la croix, amplifiés par toutes les concordances entre l'Ancien et le Nouveau Testament, thème de prédilection s'il en est, sublimé par l'émaillerie et par l'enluminure. Le triomphe de l'Eglise sur le mal s'accomplit par le sacrifice de la Croix. Les arts précieux mettent en scène l'harmonie entre l'ancienne et la nouvelle Loi avec un sens allégorique, très intellectualisé. La personnification des vertus est fréquente dans l'art mosan. Philippe Verdier caractérise le symbolisme des "quaternités", imposant sa forme aux œuvres (les quatre évangélistes, les quatre vertus cardinales, les quatre fleuves du paradis, les quatre arbres du paradis, les quatre bêtes….) et souligne cette richesse de l'iconographie mosane dans la magistrale synthèse *La Wallonie. Le pays et les hommes*, sous la direction de Rita Lejeune et de Jacques Stiennon. Au XIIe siècle le "salut par l'art" chez Wibald deviendra au XIIIe siècle "le Christ chanté par l'art de l'orfèvre" chez Hugo d'Oignies. Joyce Brodsky parle de "révolution visuelle", aussi bien stylistique que programmatique, de l'art de la seconde moitié du XIIe siècle, une sorte de nouvel humanisme.

Pour l'histoire, l'orfèvrerie est documentaire lorsqu'elle fournit des renseignements. Dans le cas de la châsse de saint Hadelin, on en obtient sur la coule monastique de Remacle que l'on comparera au témoignage de Martène et Durand, sur les édifices de Stavelot ou de Celles évoqués, sur l'armement des guerriers accompagnant Pépin ; dans le cas du retable de Stavelot sur les bâtiments de Stavelot et de Malmedy, sur l'investiture par la crosse… L'orfèvrerie reflète le cérémonial des funérailles des saints, apothéose d'une vie terrestre exemplaire, racontée par l'hagiographie. Nous en avons défini les étapes essentielles pour Poppon, "mort précieuse" et naissance à la vie éternelle. C'est le jour choisi pour célébrer la fête du saint et inscrire son nom au calendrier. Hadelin sur sa châsse, Remacle sur le retable de Stavelot, Ode sur sa châsse… le lien est également établi entre le tombeau, représenté sur ces scènes de funérailles, lieu d'ensevelissement primitif, et la châsse, nouveau réceptacle des reliques.

La plus ancienne du groupe des grandes châsses mosanes, la châsse de saint Hadelin de Celles est aujourd'hui à Visé, par suite du transfert du chapitre de chanoines en ces lieux en 1338. Ses deux pignons, réalisés sans doute vers 1046, montrent, l'un la figure du Christ guerrier entouré de l'Alpha et de l'Oméga, pignon théophanique, et l'autre le Christ couronnant Remacle et son disciple Hadelin, pignon hagiophanique. Sur ses longs côtés du XIIe siècle se déroule l'histoire d'Hadelin. La figure du Christ guerrier, accompagné, selon l'inscription, du lion, de l'aspic et du basilic, ces monstres issus de l'Ecriture, frappe par sa singularité iconographique et n'a pas encore fini de faire couler l'encre. Le décor de la châsse est sobre, voire austère. Sur ses longs côtés, à travers la vie, les miracles et la mort du saint, est évoqué le monde agricole, - la terre-, dont l'importance au Moyen Age est capitale : les moissonneurs abreuvés et la cession du domaine de Guiza.
Comment comprendre le dossier de la châsse de Celles sans tenir compte du culte de saint Remacle de Stavelot et de son impact sur celui de son disciple Hadelin ? De ces événements gardent mention les textes. Outre son pignon hagiophanique, la châsse montre aussi la visite d'Hadelin à son maître Remacle à Stavelot. Des liens de confraternité sont établis dans le souvenir de la filiation spirituelle entre le maître Remacle et son disciple Hadelin. La cérémonie de dédicace de la nouvelle abbatiale de Stavelot en 1040 et la découverte sensationnelle de l'ancien tombeau de Remacle à Stavelot en 1042 sont des dates capitales pour comprendre le souci semblable des chanoines de Celles à l'égard de leur saint patron. Quelques années plus tard, vraisemblablement en 1046, à l'instar de leurs confrères de Stavelot, ils font consacrer leur nouvelle église par l'évêque de Liège Wazon, et transfèrent les reliques de saint Hadelin dans une nouvelle châsse.

A Stavelot l'ancienne ou plutôt les anciennes châsses de saint Remacle ont disparu. Les seuls vestiges d'une châsse antérieure sont des fragments de crétage, en cuivre doré ajouré, montrant des animaux et végétaux, récupérés et intégrés à la châsse du XIIIe siècle. Est-ce le savant correspondant de Wibald, l'orfèvre *G.*, qui réalisa l'un des retables dont deux médaillons, l'un à Berlin, l'autre à Francfort, et deux lames avec inscriptions au vernis brun au Trésor de Stavelot, nous sont seulement parvenus? Les médaillons émaillés historiés, un ange vu à mi-corps personnifiant *Fides-Baptismus,* l'autre l'*Operatio,* selon les inscriptions, - la foi, le baptême et les œuvres,- sont facilement repérables sur le dessin très précis de l'ensemble exécuté au XVIIe siècle. Sur l'intrados de l'archivolte, ce document, à finalité juridique, porte une longue énumération des domaines fonciers de l'abbaye. En fonction des éléments sauvés, on estime la dimension de ce chef d'œuvre à environ 2, 75 mètres carrés, ce qui est considérable, tout comme le poids en métal précieux indiqué sur le dessin : plus d'une douzaine de kilos d'argent et près d'un kilo d'or.
Deux lettres des moines de Stavelot à leurs confrères de Solignac, en 1263 et en 1268, et le contexte historico-économique de l'abbaye au XIIIe siècle permettent de bien cerner et de comprendre la réalisation de la nouvelle châsse de saint Remacle, la seule qui ait aujourd'hui survécu. La frise ajourée de l'ancienne châsse a été récupérée, sous forme de plinthe, sur la nouvelle. Ce remploi s'inscrit bien dans la logique des événements. Depuis longtemps on a souligné des similitudes avec les parties les plus récentes de la châsse de Notre-Dame d'Aix avant 1240. L'orfèvre, sûrement âgé, a peut-être été formé à Aix, dont les liens avec Stavelot sont étroits au cours de l'histoire. Il ne faut pas oublier que l'abbaye possède un refuge dans la ville impériale. La châsse de Stavelot est très conservatrice, homogène dans sa conception générale comme dans son décor. Elle n'a pas évolué vers les constructions architecturales – les mini-édifices – que l'on trouve à l'époque. Bien sûr l'orfèvre tente d'interpréter des modèles des années 1260 – on pense en particulier à la châsse de Notre-Dame de Huy, mais l'empreinte romane prédomine. Les pignons sont ainsi réservés au Christ en majesté et à la Vierge à

l'Enfant ; la toiture montre des scènes narratives au programme iconographique très classique, de l'Annonciation à l'Ascension. Mais le saint patron trouve maintenant place, symétriquement à saint Lambert, au milieu des longs côtés, parmi les statuettes des apôtres. Pourquoi en effet relater l'histoire de Remacle alors qu'à proximité, dans l'église, un retable, réalisé sous l'abbatiat de Wibald (1130-1158), l'illustre et la raconte parfaitement? Quant aux souvenirs de saint Lambert, ils sont vivaces à Stavelot, depuis son exil de sept ans au monastère, rapporté par sa *Vita antiquissima*. Vers 1263, *terminus a quo,* et 1268, *terminus ad quem*, pour la réalisation de la châsse de saint Remacle, c'est Henri de Gueldre, élu de Liège, qui est à la tête de l'abbaye de Stavelot. Aussi, replacée dans cette perspective, la présence, sur la châsse, de saint Lambert, prédécesseur d'Henri et patron du diocèse dont Stavelot fait partie, prend une tout autre signification. On ajoutera que le cardinal-légat Hughes de Saint-Cher fit la visite de l'abbaye en 1253 : dans quel état a-t-il trouvé l'ancienne châsse de saint Remacle? On se souviendra par ailleurs que Marie-Caroline Jancloes avait suggéré qu'un des motifs de la châsse de Lierneux, domaine de Stavelot, pourrait faire allusion au chevalier au cygne, thème revendiqué par la famille de Gueldre. Seraient-ce des interventions d'Henri de Gueldre, dont l'entourage lettré de *magistri*, aux dires d'Alain Marchandisse, était capable de pareils conseils? Henri de Gueldre a-t-il été le premier à cumuler les mandats principautaires de Liège et de Stavelot-Malmedy, début d'une série de princes-évêques princes-abbés surtout fournie aux XVIe et XVIIe siècles? Nous comptons bientôt revenir en détail sur cette nouvelle approche du dossier dans une perspective pluridisciplinaire.

A Huy les deux châsses de saint Domitien et de saint Mengold à Huy, vers 1170, aujourd'hui au Trésor de la Collégiale de Huy, sont l'œuvre de l'orfèvre Godefroid. C'est son style que l'on retrouve aussi sur le pignon de l'ancienne châsse de sainte Ode d'Amay aujourd'hui à Londres; l'autre est à Baltimore, à moins qu'il ne s'agisse seulement que de simples pignons lipsanothèques, comme ceux de Maastricht actuellement aux Musées Royaux d'art & d'Histoire de Bruxelles. Comme à Stavelot, le crétage de l'ancienne châsse de Domitien a été récupéré sur la nouvelle.
Sous l'épiscopat de Raoul de Zähringen, évêque de Liège (1167-1191), les saints patrons hutois, Domitien, évêque de Tongres-Maastricht, et Mengold, chevalier-martyr légendaire, eurent droit à une élévation de leurs reliques. Contrairement à la *Vita Mengoldi*, les *Vitae Domitiani* apportent des témoignages précis sur l'activité qui se déployât autour des reliques de Domitien sous l'épiscopat de Raoul. C'est la *Vita Domitiani secunda*, contemporaine des événements, qui, la première, parle de la translation effectuée par Raoul : elle la fixe au 8 juin 1172, mais elle précise toutefois que le 15 juin, jour-anniversaire de la première translation du saint, probablement effectuée au Xe siècle, fut conservé pour commémorer la fête. La cérémonie se déroula le 8 juin [1172], à huit jours d'intervalle, soit une octave, de la date de commémoration de la première translation du saint. Depuis le Xe siècle, le 15 juin était en effet la date traditionnelle, commémorée dans la liturgie, et sur laquelle s'étaient probablement greffées des coutumes ou des manifestations. A titre de comparaison, la deuxième élévation des reliques des saints Trudon et Eucher par le même évêque Raoul avait eu lieu le même jour que la première élévation; ce regroupement évitait de multiplier les fêtes commémoratives. A Huy, pour des raisons qui nous échappent mais qui accréditent l'explication de l'hagiographe de la *Vita secunda*, l'évêque anticipe la fête de la première translation. Rares sont les textes qui parlent de la translation de Mengold. Une notice du martyrologe du Neufmoustier, monastère hutois, est la seule source à associer au même jour d'une même année les deux translations de Domitien et de Mengold. D'autres chroniques pourtant diffèrent légèrement la date de la translation de Mengold par rapport à celle de Domitien, mais la placent néanmoins sous le même épiscopat. Sur le plan liturgique, le 15 juin est réservé à la translation de Domitien, le 14

à celle de Mengold. De tout ceci il ressort que la date du 8 juin 1172 paraît bien établie pour la translation de Domitien; quant à celle de Mengold, dont le culte nous semble relever d'une initiative personnelle de l'évêque, elle eut lieu entre 1172 et 1189. En avril 1189, en effet, Raoul de Zähringen quitta Liège pour participer à la croisade et il mourut, sur le chemin du retour, en Forêt Noire le 5 août 1191.
Nous nous sommes interrogé sur l'attitude du chapitre collégial de Huy envers le culte de Mengold. Les nombreuses sources hagiographiques relatives à Domitien, qui datent de la seconde moitié du XIIe siècle, sont muettes sur Mengold. A la même époque, la *Vita Mengoldi* est un panégyrique du saint destiné à promouvoir son culte et surtout à justifier son association à Domitien dans le patronage de Huy. Ecrits dans son prolongement, ses *Miracles* sont un témoignage privilégié pour favoriser l'essor du pèlerinage d'un saint, dont le corps entier reposait à Huy. Une concurrence s'est-elle développée entre Domitien, patron local, protecteur attitré de la collégiale, soutenu par le chapitre, et Mengold, le saint nouveau "importé" et imposé par l'évêque, et dont les textes vantaient un idéal au goût du jour?
En 1185, la châsse de Domitien vint seule à Liège, après l'incendie de la cathédrale Saint-Lambert, et, en remerciement, Raoul éleva la fête du saint au rang des fêtes diocésaines.

Selon l'inventaire du trésor dressé par le chanoine-coûtre Jean d'Aps en 1274, les châsses de saint Domitien et de saint Mengold étaient placées sur l'autel dans le chœur de la collégiale de Huy. Elles ont participé aux diverses processions jusqu'au XXe siècle et sont aujourd'hui conservées au Trésor de Huy et regardées comme des pièces archéologiques et muséales.
La *Vita Domitiani secunda* parle d'un *feretrum novum*. Vers l'an mil, Hériger de Lobbes est le premier chroniqueur à parler de l'ensevelissement de Domitien à Huy. Willigise de Mayence, archevêque, chancelier et archichapelain d'Otton Ier (+ 1011), sortit le corps de terre pour l'élever sur les autels, ce qui suppose une première châsse.
Le 24 août 1066, les évêques de Liège et de Cambrai procédèrent à la dédicace de la nouvelle collégiale de Huy dédiée à sainte Marie et à saint Domitien. Les reliques de l'évêque y furent transférées en grande pompe. Le 3 mai 1091, la vente de l'alleu de Gesves au chapitre de Huy par le comte Baudouin de Hainaut est faite devant les reliques de Domitien, *in presentia corporis sanctissimi confessoris Christi et episcopi Domitiani*. Une châsse précédait donc celle réalisée pour la translation de 1172.
Le prologue de la *Vita Mengoldi* parle d'un *feretrum sancti Mengoldi* à l'époque où la collégiale de Huy est détruite, soit entre 1053 et 1066, mais nous pensons qu'il s'agit d'un transfert littéraire chronologique opéré par l'hagiographe du XIIe siècle pour justifier l'antiquité du culte de Mengold, thème principal de son prologue. L'auteur utilise le même procédé plus loin dans la *Vita* et le culte de Mengold n'est attesté à Huy qu'à partir du XIIe siècle, et plus précisément sous l'épiscopat de Raoul de Zähringen (1167-1191).
C'est la note de l'obituaire du Neufmoustier qui attribue la paternité de deux châsses de la collégiale à l'orfèvre Godefroid. Obituaire et martyrologe sont réunis dans le "Livre du Chapitre" de cet établissement religieux aux portes de Huy; le manuscrit est aujourd'hui conservé au Musée Curtius de Liège. Il y a de bonnes raisons pour reconnaître dans les deux oeuvres mentionnées les châsses de Domitien et de Mengold, aujourd'hui conservées au Trésor de la collégiale de Huy.

Les châsses de Huy affectent la forme classique d'un coffre-sarcophage avec toiture en bâtière. L'âme de chêne sert de support aux plaques d'argent et de cuivre dorés, finement clouées. Une amputation d'un sizième de leur longueur originelle nous prive d'un caisson. A l'origine, en effet, trois compartiments de deux caissons montraient six statuettes, chacune deux par deux séparées par une colonnette, des saints militaires accompagnant Mengold, et

des saints apôtres ou confesseurs Domitien. Aux pignons l'effigie du saint patron, Mengold ou Domitien, et, de l'autre, respectivement selon leur châsse la Vierge à l'Enfant et le Christ en majesté. Domitien est présenté assis sur un trône, une sorte de cathèdre épiscopale aux extrémités des accoudoirs en forme de tête de serpent. Mengold est une figure en pied en argent repoussé très remaniée. Elle a fait l'objet de recherches héraldiques vu la précocité des trois léopards d'Angleterre sur son haubert et de l'aigle bicéphale de l'Empire sur son bouclier s'ils appartenaient à la seconde moitié du XIIe siècle, époque de confection de la châsse. Or nous avons mis cette figure en relation avec la visite à Huy en 1258 de Richard de Cornouailles, roi des Romains. Second fils de Jean sans Terre et d'Isabelle d'Angoulême, Richard de Cornouailles (1209-1272) était en effet le propre frère du roi d'Angleterre Henri III, et fut élu roi des Romains en 1257. L'évêque de Liège Henri de Gueldre soutenait sa candidature. Comment ne pas être frappé par la similitude avec les liens légendaires de parenté attribués à Mengold, fils du roi d'Angleterre et neveu de l'empereur ? L'orfèvre qui a conçu cette figure de Mengold ne fut-il pas influencé par cet événement à la vue des blasons des visiteurs? Soulignons qu'il ne s'agit ici que d'une *hypothèse* lancée dans la féconde littérature relative à cette châsse. C'est la plus ancienne iconographie de saint Mengold, archétype de toutes les autres.
Dans le tympan du pignon, au-dessus de la tête du saint patron, une plaque d'émail champlevé entoure un cabochon en cristal de roche. Les pignons sont sommés de crétages ajourés ; pour Mengold le faîte de la toiture est un crétage fleuronné, surmonté de trois pommes de pin réparties l'une au centre, les autres aux extrémités; celui de la châsse de Domitien, un crétage ajouré fait d'animaux fantastiques affrontés, a été récupéré sur l'ancienne châsse; il est particulièrement beau. Les chanfreins estampés sont en argent .
Sur la toiture en argent repoussé au décor de palmettes et d'acanthes, quatre médaillons laissent voir des anges en buste tenant un phylactère avec des textes des béatitudes. Une intéressante décoration de vernis bruns est présente aux nimbes, lésènes, bordures des toitures et encadrements. La confection quasi simultanée des châsses, leurs dimensions semblables et leur proximité ont fait en sorte que des éléments décoratifs et même des statuettes ont été déplacées de l'une à l'autre au cours des siècles.
Leur détérioration séculaire empêche en effet de se rendre compte de leur état originel. Leur restauration entreprise dans les années 90 à l'Institut Royal du Patrimoine Artistique à Bruxelles, par Ghislaine Dewanckel et son équipe permet, sinon une résurrection totale selon la philosophie suivie, critiquable, du moins une réelle redécouverte et un avis plus objectif.

A Maatricht la châsse de saint Servais, entre 1160 et 1190, qui a fait l'objet d'un imposant ouvrage de Renate Kroos, présente sur sa toiture un programme iconographique basé sur les béatitudes, les œuvres de miséricorde et le jugement dernier. Les quatre pignons-lipsanothèques provenant de l'église Saint-Servais de Maastricht et aujourd'hui aux Musées Royaux d'Art & d'Histoire de Bruxelles présentent les figures d'évêques de Tongres-Maastricht dont les bustes de Monulphe et Gondulphe. Ces derniers, de grande qualité, ont été réalisées non pas selon la technique du repoussé, comme la plupart des statuettes de châsses, mais coulés à la cire perdue. Le couronnement des élus est un thème cher à l'art maastrichtois puisque Monulphe et Gondulphe reçoivent aussi la couronne des justes en récompense de leurs mérites terrestres. Un même couronnement est présent au pignon de la châsse de saint Servais et sur l'autre le Christ en majesté ; sur les longs côtés les apôtres leur font escorte. Des variantes stylistiques permettent d'identifier plusieurs mains mais indéniablement au sein d'un même atelier qui travailla à la châsse et aux pignons.

Hormis Visé, Stavelot, Huy, et Maastricht, l'histoire des châsses mosanes est aussi

l'histoire de *membra disjecta* dont s'enorgueillissent les musées européens ou américains. Les châsses de l'ancienne cathédrale de Liège n'ont pas survécu à la Révolution, tout comme celles d'autres abbayes telles Saint-Laurent et Saint-Jacques de Liège, Lobbes, Saint-Trond, et Malmedy. L'inventaire du trésor de Saint-Lambert en 1025 mentionne une châsse "en or" et pas moins de six "en argent". Le coffre ancien de la châsse de saint Lambert, qu'une dendrochronologie trop rapide faite lors de l'ouverture de 1985 placerait vers l'an mil, est contenu dans la châsse de 1896, réalisée par la Maison Wilmotte de Liège et actuellement conservée à la cathédrale, alors que l'âme en bois d'une châsse de saint Lambert privée de son orfèvrerie, exposée au Trésor, daterait du XVe siècle. Stavelot a remplacé sa châsse au XIIIe siècle, tout comme Amay. Le temps marque ainsi de son empreinte les trésors d'église en renouvelant et en adaptant au goût du jour les précieux réceptacles. Les inventaires des trésors sont rarement détaillés mais ils attestent l'existence de châsses importantes, aujourd'hui disparues comme à Gembloux ou à Fosses.

Au XIIe siècle, cinq châsses ornaient le maître-autel de l'abbatiale de Malmedy : les vicissitudes des siècles nous ont privés d'un pareil trésor. Aujourd'hui seule une châsse de bois de 1698 de saint Quirin est conservée dans l'ancienne abbatiale et, à la Chapelle de la Résurrection à Malmedy, une autre châsse du même genre, coupée en deux parties égales, qui ont recueilli d'autres reliques du monastère.

A partir de la *Lectio in translatione beati Bertuini,* écrit rédigé au début du XIIIe siècle, Jacques Stiennon a sorti de l'ombre et de l'oubli un orfèvre mosan, Jourdain de Liège, qui exécuta une nouvelle châsse pour saint Bertuin. Le nom de Bertuin est lié à Malonne sur la Sambre, au sud-ouest de Namur, dans un vallon agreste et resserré, siège d'un établissement ecclésiastique dont la fondation remonte à saint Bertuin à la fin du VIIe siècle. Le fondateur avait été enterré près de l'oratoire qu'il avait, paraît-il, construit de ses propres mains. Sa dépouille fut ensuite transférée dans l'église dédiée à saint Pierre et saint Paul. L'orfèvre Jourdain souffrait des mains et se les lava dans de l'eau qui avait été en contact avec les ossements du bienheureux. Guéri par saint Bertuin, en guise de remerciement il exécuta la nouvelle châsse et la translation solennelle des restes du fondateur de Malonne eut lieu en 1200, en présence de nombreux dignitaires ecclésiastiques et laïques. La première châsse de saint Bertuin fut remplacée en 1601 par une nouvelle châsse, œuvre de l'orfèvre namurois Henri Libert. Fortement influencée par la châsse médiévale, dans sa forme comme dans sa décoration – crêtage, pommeaux, bas-reliefs historiés…. Cette nouvelle châsse ne conserve malheureusement aucun vestige de l'anciennne. Elle fut ouverte le 9 décembre 1991, les reliques du saint furent reconnues mais aucun important document ancien ne fut mis au jour. Le dernier inventaire datait de 1885. La châsse-copie de 1601 de saint Bertuin permet de souligner la tradition de toutes ces châsses mosanes et le respect qui leur est manifesté. Un autre exemple est la scène du songe de saint Hadelin sur sa châsse, refaite au XIVe siècle, mais selon la composition du XIIe. Nous avons évoqué des dispositions semblables à propos des réparations de la clé de saint Hubert.

Le trésor de l'abbaye bénédictine de Florennes, liée à l'histoire liégeoise, a fait l'objet des recherches de Robert Didier qui y recense plusieurs œuvres importantes parmi lesquelles la châsse de saint Maur (vers 1220), le triptyque-reliquaire de la Vraie Croix et d'un clou de la Passion (vers 1220) aux Musées Royaux d'Art & d'Histoire, les bras-reliquaires de saint Aubain et de saint Apolinnaire (vers 1230-1240) à Tournai, et un reliquaire-monstrance d'une phalange de saint Jean-Baptiste (début du XVIe siècle) toujours conservé à Florennes. La châsse de saint Maur est un monument aujourd'hui émigré en Tchèquie. Comme à Amay, cette châsse montre

deux cycles iconographiques différents, l'un de saint Maur, et l'autre sur saint Jean-Baptiste, premier et principal patron de l'abbaye, répartis sur chaque versant de la toiture dans douze médaillons repoussés et ciselés en cuivre doré. Saint Maur, martyr rémois, est présent en statuette au pignon de la châsse, pignon hagiophanique, et sur l'autre le Christ en majesté, pignon théophanique.

De dimensions plus petites, la châsse de saint Simètre de Lierneux, bien étudiée par Marie-Caroline Jancloes, remplace une châsse plus ancienne, déjà mentionnée lors du *Triumphus sancti Remacli*. Les reliques de saint Simètre ont en effet accompagné celles de saint Remacle à Liège en 1071. L'intérêt historique de la châsse réside dans l'évocation de ces événements sur les bas-reliefs narratifs de sa toiture, en argent repoussé. C'est pourquoi ils nous ont naguère servi à illustrer le triomphe de saint Remacle à Liège, même si, par son style, la châsse date du milieu du XIIIe siècle. Le martyre de saint Simètre se partage les autres reliefs. Quant aux longs côtés, ils présentent les apôtres en pied, toujours dans le même genre de relief repoussé et ciselé et non en statuettes comme on les trouve généralement sur d'autres châsses. Aux pignons, un calvaire et une Vierge à l'Enfant. L'abbatiat d'Henri de Gueldre (1247-1271) doit servir à situer chronologiquement l'œuvre : au chevalier au cygne dont nous avons déjà parlé, nous ajouterons qu'une fausse bule du pape Vitalien fut rédigée à cette époque pour expliquer le transfert de Rome à Lierneux des reliques de Simètre.

L'orfèvrerie mosane à la gloire des reliques

Les châsses ne constituent pas toute l'orfèvrerie religieuse mosane. Il faut aussi compter avec les phylactères, les tableaux-reliquaires, les staurothèques, les autels-portatifs, les pignons-lipsanothèques, les reliquaires anthropomorphiques et tant d'autres. On le voit : les reliques ont des relations privilégiées avec les arts précieux.

Au XIIe siècle, les orfèvres-émailleurs mosans produisent un type particulier de reliquaire, appelé "phylactère" au XIXe siècle. Etienne Bertrand s'est consacré à leur étude. Dans l'épaisseur de l'âme de bois qui sert de support à l'orfèvrerie, une cavité est ménagée pour abriter des reliques. Du phylactère de Namur, vers 1150, originaire de Waulsort à celui récemment redécouvert et vraisemblablement originaire de Lobbes, ces reliquaires étaient peut-être suspendus au-dessus de l'autel, comme on sait que l'étaient au XVIe siècle certaines reliques de Stavelot devant l'autel de saint Remacle. La forme quadrilobée des phylactères, particulièrement appréciée, et leur jeu géométrique complexe, se retrouvent sur des enluminures, des vitraux et des orfèvreries de l'époque, sur le retable et sur l'autel portatif de Stavelot, sur un pignon-lipsanothèque de Maastricht. Comme le souligne pertinemment Etienne Bertrand, le schéma utilisé "permettait de regrouper des scènes de manière particulièrement démonstrative et symbolique en représentant au centre la scène principale et autour les scènes complémentaires". On pense ici aux compositions élaborées de l'art mosan, telle, par exemple, l'une des plus belles miniatures de la Bible de Floreffe, vers 1165-1180, représentant les trois vertus théologales et les sept dons du Saint-Esprit, qu'a disséquée avec brio Jacques Stiennon. Les concordances vétéro-et néo-testamentaires sont mises à l'honneur et la richesse du contenu spirituel n'est pas sans évoquer l'enseignement des célèbres écoles liégeoises ou du théologien Robert de Saint-Laurent alias Rupert de Deutz. A travers tout cet enseignement, celui de maîtres comme Egbert de Liège ou l'écolâtre Gozechin, que Jacques Stiennon a si bien commenté, apparaissent les liens directs de la création artistique avec la formation intellectuelle et scientifique. L'architecte Hézelon de Liège donnera un

rayonnement réputé à ce savoir dans un art dit "majeur", l'architecture, par sa construction de l'abbatiale de Cluny III, le plus vaste édifice de la chrétienté médiévale.

Les staurothèques, comme l'étymologie du mot l'indique, exaltent le *lignum vitae,* le bois de la sainte Croix. Leur forme peut varier et leur iconographie du Jugement dernier fut analysée par Philippe Verdier. L'art mosan eut une prédilection pour les triptyques-reliquaires. Le plus célèbre, conservé aujourd'hui à la Pierpont Morgan Library à New York, a été réalisé à la demande de Wibald. Ses superbes émaux champlevés retracent l'histoire de l'invention de la sainte Croix. L'abbé de Stavelot le fit adapter pour recevoir et servir d'écrin aux reliques rapportées de Constantinople dans leurs reliquaires respectifs : *De ligno D(omi)ni, De sepulchro D(omi)ni, De vestimento s(an)c(t)e Marie V(irginis)*. Un triptyque aujourd'hui aux Cloisters à New York organise un décor émaillé de Jugement dernier autour du réceptacle de la Croix. Ses volets sont décorés de vernis bruns remarquables faits de cercles et losanges entrelacés de motifs végétaux, du type espalier.

Au début du XIIIe siècle, le triptyque de Florennes au sommet trilobé combine pour son ornementation différentes techniques stylistiquement plus proches du style de Nicolas de Verdun. Son revers est orné d'un décor figuré au vernis brun.

Comme celui du Musée de Nantes, le tableau-staurothèque des Musées Royaux d'Art & d'Histoire, vers 1200, est l'héritier des boîtes-reliquaires byzantines. Il présente sur sa face une croix à double traverse ornée de filigranes et de cabochons, entourée de larges volutes à circonvolutions internes et externes gravées sur son fond en cuivre doré, et à la base des lignes ondulées évoquant les fleuves du paradis ; le tout dans un cadre surmonté d'un trilobe et coiffé d'un pommeau en cristal de roche. Sous ce trilobe un buste du Christ les mains ouvertes avec le soleil et la lune. Emaux, cabochons, filigranes et vernis brun décorent l'ensemble. La staurothèque de Tongres, du début du XIIIe siècle, étudiée par Sophie Balace, est munie de volets qui protègent la relique. Sur la face extérieure des volets sont gravés en vis à vis deux anges thuriféraires. Les bustes en émail champlevé des dix premiers évêques de Tongres, identifiés par des inscriptions, alternent avec dix panneaux gravés dont le programme iconographique vise à la glorification de la Vraie Croix. Sur les bords extérieurs et intérieurs du chanfrein du cadre une inscription dédicatoire mentionne ce présent d'une relique de la Croix de Liège à Tongres. L'esprit historique dans lequel a été conçue cette œuvre a depuis longtemps attiré l'attention des historiens à son égard et il n'est pas exclu que le mystère de sa création soit un jour résolu. La dévotion à la sainte Croix a été accentuée en ce XIIe siècle par les croisades.

Les croix-reliquaires peuvent ne conserver que des reliques du précieux Bois, ou diversifier celles-ci selon les lieux de culte d'où elles émanent. La sainte Croix prime pourtant dans l'organisation générale iconographique de l'œuvre. On pense d'abord à ces somptueuses croix émaillées, aujourd'hui à Londres, Baltimore ou Berlin. Sur celle de la Walters Art Gallery, sur une croix-arbre de vie le Christ est crucifié entre quatre vertus, allégories angéliques ailées en bustes, l'Espérance, l'Innocence, la Foi et l'Obéissance. L'orfèvrerie est l'illustration émaillée de commentaires scripturaires ou exégétiques, spécialement créée pour des connaisseurs, et vraisemblablement dans le cadre d'un culte de la sainte Croix. A Saint-Hubert à la fin du XIe siècle, nous l'avons vu, les croix ont fait, paradoxalement et indirectement, les frais de la croisade. Le très célèbre pied de croix provenant de l'abbaye de Saint-Bertin au Musée de Saint-Omer, somptueuse orfèvrerie mosane, serait une réplique réduite du socle monumental de la croix au corpus d'or de Suger à Saint-Denis. Cette croix triomphale rappelle la croix-étendard de la victoire du Christ que l'on mettra en parallèle avec une relique de la Vraie Croix qui précède le cortège des reliques de saint Lambert en 1141 à

Bouillon, expédition fortement marquée par l'esprit de croisade, comme l'a bien démontré Paul Nisin. La croix de Solières est elle-aussi dépositrice de reliques; encore faut-il savoir depuis quand?

Les autels-portatifs, eux aussi, incorporaient des reliques. Des plaques d'émaux de plusieurs d'entre eux sont disséminées dans les musées européens et américains. A prélat important, souvent en voyage sur les routes, autel portatif prestigieux. Wibald se taille ici aussi la part du lion avec le superbe autel conservé aujourd'hui à Bruxelles, dont le démontage a permis la mise au jour dans l'âme de bois de la cavité destinée à abriter les reliques, malheureusement vide. L'ivoire peut intervenir dans l'élaboration de ces objets liturgiques précieux et raffinés, comme celui conservé à Namur. L'autel portatif de Jacques de Vitry du début du XIIIe siècle comporte encore sur tout le pourtour de sa face une inscription en vernis brun qui énumère les reliques qui y sont incluses.

Quant aux reliquaires anthropomorphiques ou "parlants", le bras-reliquaire de Charlemagne, aujourd'hui au Louvre, est un coffre recouvert de plaques de cuivre repoussé alternant les figures de saints et d'empereurs en bustes sous de larges arcades aux écoinçons émaillés. Le symbolisme du reliquaire est évident dans le contexte de la canonisation de l'empereur en 1165, événement politique dont parla si bien Robert Folz.

Phylactères, triptyques, croix-reliquaires ou autels portatifs sont des œuvres de petites dimensions, des travaux d'orfèvres, qui s'adaptent parfaitement à une dévotion privée, l'oratoire d'un prélat, qui appréciait leur programme théologique et iconographique et la préciosité de leur art.

L'art de l'orfèvre

L'art mosan a la chance, rare au Moyen Age, d'avoir conservé le nom de quelques artistes. Autour de leur souvenir des oeuvres furent stylistiquement regroupées. Comme l'écrit Félix Rousseau, "l'orfèvrerie est l'art mosan par excellence. Le XIIe siècle est son âge d'or". Dans ces siècles où un souffle créateur favorise le pays mosan, les orfèvres connus s'appellent Renier de Huy, Godefroid de Huy, Jourdain de Liège, Nicolas de Verdun, Gérard, Hugo d'Oignies... . De certains d'entre eux, seul le nom nous est parvenu. Avec Jacques Stiennon et Jean-Louis Kupper, nous avons reconstitué leur carrière.

L'obituaire du Neufmoustier près de Huy est la source historique principale sur l'orfèvre mosan Godefroid de Huy. Sur base d'une note de cet obituaire, la paternité des deux châsses de saint Domitien et de saint Mengold lui est reconnue. La translation des deux saints patrons de Huy eut lieu entre 1172 et 1189. Godefroid réalisa aussi un reliquaire de saint Jean-Baptiste pour le Neufmoustier. Contrairement à plusieurs études qui ont remis en question le témoignage de la note, nous en avons démontré l'historicité sur deux points précis.

Tout d'abord la personnalité d'Amalric de Sidon : ce chanoine fut vers 1135 le premier abbé du monastère prémontré de Saint-Abacuc, ou Saint-Joseph d'Arimathie, avant de succéder en 1153 à Bernard comme évêque de Sidon. Ce sont ces dernières fonctions que retient l'obituaire du Neufmoustier. Godefroid aurait réalisé quelques vases remarquables pour Amalric qui lui aurait fait don d'une articulation de saint Jean-Baptiste, patron du Neufmoustier.
A son retour de croisade, vers 1100, Pierre l'Ermite aurait érigé à Huy un sanctuaire dédié à saint Jean-Baptiste. Il aurait en effet obtenu de son ami Arnoul de Choques, patriarche de

Jérusalem, des reliques du protomartyr et un privilège adressé à Otbert, évêque de Liège, permettant aux pèlerins incapables de gagner la Terre Sainte, d'accomplir leur voeu dans l'église qu'il comptait bâtir dès son retour en pays mosan. En 1130, on trouve la première mention de l'*ecclesia sancti Johannis Baptiste*. Autour du sanctuaire, appelé bientôt *Novum monasterium*, ou *Neuf moustier*, se constitua une communauté de chanoines réguliers de saint Augustin.
En 1145 avait eu lieu l'invention des reliques de saint Jean-Baptiste à Sébaste en Palestine.
Les listes de reliques du Neufmoustier mentionnent les reliques de saint Jean-Baptiste ainsi que de nombreuses reliques de Terre Sainte. Parmi celles-ci, une "sainte croix qui est exposée à l'église" et qui contient une série impressionnnante de souvenirs des lieux saints, dont une relique *de lapide Sancti Abacuc de quo maneat oleum*. Il s'agit vraisemblablement d'une pierre de Saint-Abacuc, monastère prémontré fondé en Palestine par Amalric vers 1137-8. Il y a une probabilité très grande pour que cette relique soit parvenue au Neufmoustier par l'intermédiaire de Godefroid de Huy. Plus loin encore, dans l'énoncé de la liste des reliques des prophètes, le rapprochement entre Abacuc et Joseph d'Arimathie, qui, loin d'être un prophète, est l'autre patron du monastère prémontré de Terre Sainte, ne laisse aucun doute sur l'origine de ces reliques. Voilà une preuve supplémentaire des relations entre Amalric et Godefroid l'orfèvre.
L'enquête historique devient quasi policière par la découverte et l'exploitation d'indices si probants.

Ensuite, l'information de la note : elle émane certainement, directement ou non, de Maurice, chanoine de Neufmoustier vers 1230-1251; il a fréquenté à Huy Jacques de Vitry, évêque d'Acre, bien informé sur la Terre Sainte et notamment sur la carrière d'Amalric, à travers l'oeuvre littéraire de Guillaume de Tyr. Manifestant un grand intérêt pour l'histoire et pour l'art, Maurice a sans doute voulu sauvegarder le souvenir du célèbre orfèvre qu'il aurait pu connaître ou, tout au moins, dont il a connu le fils, Simon, lui aussi commémoré dans l'obituaire.

Jean d'Outremeuse peut-il compléter notre information sur l'orfèvre Godefroid, "le plus subtil ouvrir de monde"? La plus grande prudence reste de mise avec cet historiographe liégeois (1338-1400), qui sait toujours tout sur tout.
C'est Jean d'Outremeuse qui introduisit le surnom de Godefroid *de Claire*. Jean Lejeune en a démonté le mécanisme de création : dans *Ly Myreur des Histors*, l'orfèvre est simplement appelé Godefroid; dans la *Geste*, chronique rimée, Jean d'Outremeuse a besoin d'une laisse en "aire" : *Godefroit fut nommeis fis à Johan de Claire/ Qui at de Huy esteit, par longtemps devant, maire*. Le nom était vraisemblable à Huy où il existait un lieu-dit *Clairlieu*. Dans la *Chronique en bref*, Godefroid est surnommé "le noble orfèvre", et, en 1641, Laurent Mélart, digne continuateur de Jean d'Outremeuse, renchérit : "Godefroid de Claire, dit le noble". On le voit : cette appellation, pour toute poétique qu'elle soit, n'en est pas moins sans fondement pour établir les origines de l'orfèvre.
Si les *Gesta abbreviata*, Gilles d'Orval et la note de l'obituaire ont fourni à Jean d'Outremeuse l'essentiel de son information sur Godefroid, trois points pourtant restent obscurs.
D'abord, *Geste* et *Chronique* avancent que Godefroid a servi Lothaire et Conrad. Jean Lejeune faisait pertinemment remarquer que, si l'historiographe liégeois "ignore tout de Wibald et jusqu'à son nom, il cite les deux premiers monarques dont l'abbé de Stavelot avait été le conseiller puissant et écouté". Ce qui a conduit les historiens à identifier l'orfèvre G., destinataire d'une lettre adressée par Wibald en 1148, avec Godefroid de Huy.
Ensuite, selon le *Myreur*, Godefroid resta 27 ans hors Huy. Or, lorsqu'on déduit 27 ans de 1172, date de la translation de Domitien, le calcul égale 1145, date du buste-reliquaire du pape Alexandre, dont la date précise nous est fournie par le *titulus* que nous avons réédité.
Enfin, le commanditaire des châsses est identifié pour la première fois par Jean d'Outremeuse avec l'évêque Raoul de Zähringen. En suivant notre démonstration et en voyant en Raoul

l'inititateur d'un culte à saint Mengold, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que l'évêque ait fait réaliser la châsse de ce dernier. Pour Domitien, c'est moins évident; ici, de toute manière, nous devons avouer notre ignorance sur l'initiative.

La réputation des orfèvres mosans était célèbre. Vers 1145, Suger, abbé de Saint-Denis, appelle à son service des orfèvres lotharingiens. Le mécénat du conseiller royal a pour équivalent celui de son contemporain Wibald, conseiller impérial. La correspondance de l'abbé de Stavelot conserve deux lettres de celui-ci adressées en 1148 à un orfèvre *G.*; cette initiale *G.* désigne le destinataire de la lettre, comme c'est souvent le cas dans les documents diplomatiques du Moyen Age. Les deux lettres font apparaître les liens d'amitié et de confiance établis entre les deux hommes; Wibald s'y montre fin connaisseur d'art. Il se rappelle au bon souvenir de l'artiste car le temps passe et sa commande n'arrive pas ; il demande aussi des nouvelles de la famille de l'orfèvre. *G.* lui répond dans un latin correct qui dénote son instruction et son savoir-vivre. L'identification de *G.* avec l'orfèvre Godefroid de Huy, très tôt faite par les historiens, fut réfutée par certains historiens de l'art.
Deux détails n'avaient jusqu'ici jamais été relevés : dans l'énoncé des délais nécessaires à la commande de l'abbé, l'orfèvre prend comme points de repères dans l'année la fête de saint Lambert et celle de sainte Marguerite. Le choix de saint Lambert prouve peut-être des attaches liégeoises, au sens diocésain du terme, mais sans certitude aucune au vu de l'ampleur du culte. Par contre, pourquoi avoir choisi la fête de sainte Marguerite, dans un énoncé qui nous semble être fait un peu au hasard et non pas à quelques jours près, sinon parce que cette fête représente un repère bien connu et important pour l'artiste? Lorsqu'on étudie le culte de cette sainte dans le diocèse de Liège, on s'aperçoit tout d'abord qu'à l'époque il n'est pas très répandu; on constate ensuite que Marguerite est la patronne de l'église de Tihange, localité périphérique de Huy, où le Neufmoustier avait d'importants biens. Bien sûr on ignore à quand remonte ce patronage même si Tihange est citée comme localité bien avant le XIIe siècle, mais la coïncidence mérite d'être relevée.

Bien sûr, l'étude technique spécialisée des oeuvres met en évidence la notion d'atelier(s) d'orfèvrerie, elle établit les échanges et interactions entre ceux-ci. Par exemple la technique de la fonte à la cire perdue, expliquée par Théophile, est pratiquée par les fondeurs de cloches, dont les premiers sont des moines, les "saintiers" selon Eric Sutter, qui sont itinérants, en fonction de la demande et de la difficulté de déplacer de pareils objets. L'élaboration du chef d'œuvre génère ainsi autour de lui l'organisation de tous les corps de métier. On a vu la diversification des tâches, qui, parfois, seront assimilées par le même artisan : fondeur, batteur, imagier-modeleur, doreur, graveur, orfèvre, comme les envisage Daniel Thurre à propos d'Agaune en Suisse. Toutefois, qui dit atelier, dit aussi chef d'atelier. Or, le souvenir d'un chef d'atelier tel Godefroid de Huy, "le plus subtil ouvrir de monde", mérite de retenir l'attention. En cernant la biographie de ces orfèvres d'exception, nous enrichissons notre connaissance de la filiation des oeuvres d'art.

Depuis le XIXe siècle, les craintes et doutes des historiens de l'art, l'élargissement ou le rétrécissement du catalogue de l'oeuvre de l'orfèvre se succèdent dans la littérature; les châsses de Huy tiennent la vedette selon la (dé)considération qu'on leur avait porté généralement. Le nom d'un orfèvre a finalement peu d'importance en soi qu'il s'appelle Godefroid ou Renier; l'oeuvre, quant à elle, reste et atteste finalement du fait primordial : la maîtrise de l'orfèvrerie dans la région mosane au XIIe siècle, spécialement dans son troisième quart. Toutefois on ne pouvait sans cesse remettre en cause les renseignements de cette notice biographique de l'obituaire du Neufmoustier. Seules des informations historiques extérieures

pouvaient en établir l'historicité.

Si l'orfèvre trouve grâce aux yeux de l'histoire et qu'il a la chance de pouvoir être rétabli dans son siècle et resitué dans son milieu, son art dans sa globalité est plus difficile à cerner.

Le matériau tout d'abord : alternance et "abondance d'or, d'argent, d'émaux, de pierres précieuses et de joyaux de toutes espèces"… rien n'est trop beau pour rendre hommage aux corps saints, comme l'écrit l'hagiographe de saint Lambert au VIIIe siècle lorsqu'il décrit le mausolée du saint patron à Liège. Dans la documentation qu'il a réunie sur les orfèvres, John Cherry exprime bien la haute considération du métal précieux, depuis les temps bibliques et à travers tout le Moyen Age, à partir du psaume 12, verset 6 : "Les paroles de Dieu sont des paroles pures, comme de l'argent affiné dans un fourneau de fusion en terre, épuré sept fois". L'or et l'argent confinent au divin. Marie-Madeleine Gauthier l'exprime admirablement dans un style qui n'a d'égal que sa science : "Inaltérable, luisant, chaleureux, l'or, substance où semble s'être incorporée la lumière du soleil, en a restitué la splendeur au cœur des sanctuaires chrétiens et jusque dans l'obscurité des cryptes, tout au long du Moyen Age et de l'âge classique. Sur les murs, sur les ornements, sur les autels, sur les tombeaux, sa présence a semblé indispensable pour manifester le rayonnement du sacré. Vibrant sous la flamme des cierges, il ajoute son symbole impérieux à l'ordre liturgique".

Tout comme leurs dimensions, proportionnelles à la fortune des établissements religieux dans le cours de leur histoire, la grammaire iconographique et décorative des châsses varie d'une à l'autre. Symétrie de décoration, apôtres et saints disposés par groupes structurés sur les longs côtés, statuettes en argent repoussé et ciselé. Cycle narratif hagiographique, avec des parallélismes issus de l'Ecriture Sainte, sur les longs côtés ou sur la toiture. Alternance des plaques iconographiques et des zones décoratives. Filigranes, plaques d'émaux historiées ou géométriques pour rehausser l'œuvre de couleurs et lui donner sa rutilence polychrome. Vernis brun, "l'orfèvrerie du pauvre" qui donne lieu à des compositions ou ornementations décoratives et graphiques raffinées, ou plutôt "l'orfèvrerie de l'illusion", de même pour l'argent, le laiton ou le cuivre dorés qui imitent l'or. L'argent, en grande partie doré, devait faire scintiller la châsse. Une nuance est apportée avec la technique du "pseudo-nielle", ainsi baptisée par Robert Didier, pour caractériser ce glacis niellé et poli, découvert notamment sur les statuettes et bas-reliefs du toit de la châsse de Notre-Dame de Huy. Il adoucit les surfaces et met mieux en évidence les statuettes par rapport au fond, en faisant réapparaître l'or par endroit et en soulignant les reliefs de la sculpture par un subtil jeu de lumière. Cette châsse de Huy, datable des années 1260-1270, est à la charnière entre l'art roman et l'art gothique : l'influence française, en particulier rémoise, se fait sentir dans sa plastique, comme l'explique bien Robert Didier dans son étude, très novatrice en 1970.

Les pignons de châsses montrent des figures trônantes ou en pied, significatives de la dévotion voulue et marquée selon la position occupée par la châsse au sein d'un retable comme à Stavelot, sur un jubé comme à Liège, sur un autel, ou dans une niche de la crypte comme à Celles. La filiation spirituelle des "hommes de Dieu" est soulignée : Hadelin et Remacle sur la châsse de saint Hadelin, Remacle et Pierre sur l'ancienne châsse de saint Remacle, Trudon et Remacle sur le retable de Stavelot, Mengold et les Thébéens…

Le crêtage des châsses est ajouré ou ciselé. La récupération d'un crétage d'une châsse ancienne sur une nouvelle est intéressante à concevoir comme passage de témoin, passage

sans doute symbolique mais aussi liturgique : l'orfèvrerie a été sacralisée par son contact avec les reliques. La gravure peut accentuer certains traits des motifs principalement végétaux ou zoomorphes. Ainsi suggère-t-elle les plumes de l'oiseau représenté sur le fragment de la frise en cuivre doré ajouré de l'ancienne châsse de saint Remacle, aujourd'hui au Musée Curtius à Liège; l'oiseau est présenté sous une arcade en plein cintre. Le reste de la frise récupéré est fixé sur la plinthe de l'actuelle châsse de Stavelot. Comment ne pas évoquer ici des parallélismes stylistiques et iconographiques avec la clé de saint Hubert ou avec la sculpture mosane, nous pensons au cancel de Saint-Jacques de Liège ou aux fragments de la collection Govaert. Il est superflu d'insister sur les liens et connections entre tous les arts qui fleurissent à l'époque dans le même terreau mosan.

Le toit des châsses peut être garni de pommeaux qui prennent la forme de pommes de pin. Une décoration supplémentaire, et plus rare, intervient sur l'actuelle châsse de saint Remacle avec des pommeaux émaillés, ou décorés de nielle sur la châsse de Notre-Dame de Huy. La toiture n'est pas toujours orfèvrée, c'est le cas à Celles/Visé, mais qu'en était-il à l'origine? A Maastricht, comme à Florennes, le métal utilisé n'est plus l'argent mais le cuivre et le laiton dorés. Des particularités s'affichent sur chaque châsse. La châsse de Florennes présente des écoinçons émaillés dont le programme iconographique vétérotestamentaire, indépendant du restant de la châsse, est très en faveur dans l'émaillerie mosane du XIIe siècle, comme nous l'avons vu. Des bustes d'anges ont été estampés pour entourer les médaillons historiés de la toiture, au départ de deux matrices, l'une pour le corps, l'autre pour les ailes. Ce qui peut aussi permettre de se servir de la première matrice pour estamper des corps d'autres personnages.

Les éléments décoratifs foisonnent et font la splendeur de l'orfèvrerie médiévale, plus encore dans les détails et dans le soin apporté à leur exécution : colonettes avec bases et chapiteaux, et leurs arrière-plans ou lésènes, filets perlés, chanfrein estampé, croisettes fleurdelysées, quadrilobes dorés, bordures en argent et plates-bandes gravées, repoussées ou estampées…. Cette abondance de décoration et cette horreur du vide sont caractéristiques. Les châsses alternent et entremêlent les techniques : repoussé, gravure, ciselure, estampage, poinçonné, émaux cloisonnés, champlevés ou mixtes, nielle, filigranes, et vernis bruns.

Les techniques de mise en œuvre, procédés de fabrication, et les techniques du décor des objets en métal, ont été détaillées et expliquées par Catherine Arminjon et Michèle Bilimoff. Sans entrer dans le détail, leur énumération permettra de mieux appréhender tout l'art de l'orfèvre.

Vers 1100 le moine Théophile est l'auteur d'un traité *De diversis artibus* dont le Livre III, le plus long, concerne les procédés techniques de l'art du feu. Le travail du repoussé y est bien décrit : le relief est obtenu en étirant et en battant la feuille de métal, souvent d'argent, amincie. En repoussant le métal directement de l'envers sur l'endroit, on fait ressortir les formes, en bas relief ou en ronde-bosse. De la poix de repousseur est moulée dans le creux de revers pour en consolider les reliefs. Certaines ont été retrouvées lors de restaurations comme à Visé ou Maastricht. Pour la châsse de saint Mengold, l'analyse de l'IRPA a révélé un matériau de remplissage originel fait d'un mélange de cire et de brique pilée. La ciselure peut compléter le travail.

La ciselure est un décor de traits et de surfaces enfoncés, pratiqué sur l'endroit d'un métal sans enlèvement de matière, contrairement à la gravure qui, elle, entame le métal. La ciselure est visible en négatif à l'envers de la feuille.

L'estampage se distingue notamment par le caractère répétitif d'un décor défini à partir d'une matrice, pour donner aux lamelles d'argent une forme stéréotypée et parfaite, par

exemple aux bordures des châsses. On trouve parfois la fleur de lys, motif héraldique ornemental à la mode en France, comme dans le fond des niches des châsses de Stavelot et de Notre-Dame à Huy. Ces fonds gaufrés sont réalisés à l'aide d'une matrice en acier qui porte en creux l'ornement à obtenir en relief. Le motif peut aussi être poinçonné sur la feuille d'argent et la feuille enroulée pour confectionner des colonnettes de décoration sur la châsse.

Le poinçonné est un estampage au poinçon, sorte de ciselet qui comporte un motif gravé, mais par l'avers ; il s'apparente ainsi plus à la ciselure. D'un orfèvre ou d'un atelier à l'autre, les matrices d'estampage, comme les moules, les poinçons ou les recettes, sont empruntées et l'on retrouve des décors semblables sur des œuvres différentes. Ainsi peuvent voyager les motifs, souvent naturalistes (acanthes, palmettes et dérivés). Pour s'aider dans leur tâche, les orfèvres ont pu se servir de "cahiers de modèles" comme le pseudo-psautier conservé à Berlin.

L'émaillerie champlevée, dont l'apogée en pays mosan se situe dans le troisième quart du XIIe siècle, consiste à creuser la plaque de laiton ou de cuivre afin d'y aménager des cavités,- des champs,- pour y disposer la poudre d'émail à chauffer. La grande époque de l'émaillerie mosane, essentiellement religieuse, analysée avec science par Neil Stratford, est le XIIe siècle et le mécénat de Wibald nous en a laissé les témoins principaux. A partir du XIIIe siècle prennent le relais d'autres techniques déjà connues, comme le filigrane et le nielle, mais qui seront davantage privilégiées, notamment par l'orfèvre Hugo d'Oignies qui les sublimera.

Le nielle est une incrustation d'une matière de couleur noire, aux nuances allant du gris au bleu (sulfures métalliques), dans les traits gravés en creux d'une plaque de métal. Le terme désigne aussi bien le procédé technique que le décor obtenu.

La technique du filigrane, bien décrite par Danielle Gaborit-Chopin, consiste à travailler par un ou en groupe des fils métalliques, d'or ou d'argent, découpés en minces lanières ou filaments, lisses, striés ou torsadés, afin de former un décor ajouré de volutes soudées au fond de plaques, selon de nombreux types. Ils peuvent se terminer en granule, gland, fruit grenu, ou fleurette et servir à sertir les pierres, comme sur la belle croix dite d'Oignies du Trésor de la Cathédrale de Liège; sur les châsses ils forment des motifs végétaux qui enserrent les bâtes, aux bords parfois décorés, dans lesquels s'insèrent les pierres; ils décorent aussi les vêtements des statuettes sur les châsses de Stavelot et de Florennes, ou le pallium de saint Domitien au pignon de sa châsse à Huy.

Quant au vernis brun, étudié par Albert Lemeunier, ici aussi les termes désignent le procédé comme le décor obtenu. La technique consiste à appliquer sur le cuivre poli une ou plusieurs couches d'huile de lin que l'on chauffera pour obtenir un glacis uniforme. L'opération est répétée selon la tonalité de "brun" souhaitée, qui peut varier du pourpre au noir. Ensuite, par grattage, les motifs de décoration sont dégagés pour être dorés à l'amalgame, ou bien les fonds sont dégagés, selon l'effet positif ou négatif désiré. Théophile décrivait aussi cette technique. La dorure au mercure, qui nécessite une chauffe moins élevée que celle de l'huile de lin, est pratiquée en dernier lieu. Le vernis brun apparaît sur les châsses dans l'encadrement du décor, selon un répertoire essentiellement végétal, rinceaux ou palmettes, mais une autre de ses fonctions est épigraphique : il sert à indiquer le nom des saints sur une châsse ou des reliques contenues dans un reliquaire, comme sur le tableau des Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles. Sur les longs côtés de la châsse de saint Hadelin, les inscriptions en vernis brun commentent les scènes. Avec la châsse de saint Mengold, dans le troisième quart du XIIe siècle, Albert Lemeunier parle d'une "troisième dimension" des vernis bruns : l'univers végétal des motifs se déploie dans un monde tridimensionnel. On peut se demander si les parallélismes établis avec la tradition carolingienne des manuscrits empourprés - or sur fond pourpre - ne devraient pas être poussés

plus avant et si l'encre des manuscrits, en théorie noire, en réalité roussâtre jusqu'au XIIe siècle, n'est pas une autre explication du succès de cette technique, renforcée par la sacralisation de l'écrit au Moyen Age. L'ostension des chartes médiévales lors des cérémonies est faite pour impressionner et marquer l'opinion. Le vernis brun a aussi servi pour le revers des phylactères, comme la pièce superbe conservée à l'Ermitage, d'autels-portatifs ou de triptyques tels les deux triptyques-reliquaires mosans de Beaufays (?) du Petit-Palais à Paris, expertisés par Neil Stratford, ou celui de la Sainte-Croix à Liège. Comme l'émail, il peut servir pour des éléments rapportés comme les nimbes des personnages sacrés. Ici aussi la technique peut être mêlée à d'autres et la gravure, par exemple, peut venir accentuer certains reliefs. Le mélange de toutes ces techniques et le principe de leur alternance est fréquent dans l'orfèvrerie mosane, ce qui induit à des influences réciproques entre les différents métiers ou à l'assimilation par un même artisan de tous ces procédés. Mais la technique n'explique pas tout l'art de l'orfèvre et le chef d'œuvre est ailleurs. Qualité du style, raffinement et préciosité, esthétique et intellectualisme de la création en feront la fameuse réputation.

L'artiste est-il l'exécutant passif d'un scénario écrit à l'avance par le théologien ou le coauteur du programme iconographique suivi ? Quelle part y prend le commanditaire de l'œuvre ? A partir d'exemples précis Piotr Skubiszewski nuance cette question délicate "qui touche au mystère de l'acte de création artistique". En 1086 à Fosses le prévôt Bérenger donne ses instructions à l'orfèvre pour la châsse de saint Feuillen et trace le programme du décor. Même démarche avec Jourdain de Liège qui reçoit des conseils théologiques du chanoine Grégoire lorsqu'il réalise la châsse de saint Bertuin. Mais l'artiste peut aussi être un ecclésiastique, tel ce moine-orfèvre (?) de Saint-Hubert ressuscité par le *Cantatorium*, le célèbre Théophile, l'orfèvre Godefroid qui finit sa vie au monastère du Neufmoustier ou le frère Hugo d'Oignies. L'instruction de Godefroid, attestée par sa correspondance avec Wibald, a pu contribuer à sa promotion sociale, comme le fait remarquer Joseph Demarteau. Ensuite comment l'atelier d'orfèvrerie s'organise-t-il ? Où est-il situé ? Quel est son outillage ? Les orfèvres mosans sont-ils des artistes polyvalents qui pratiquent les différentes techniques ? Se spécialisent-ils ? Le savoir-faire de l'orfèvre fait l'admiration de ses contemporains. Enfin quelle part y joue la tradition ? Tradition romaine, carolingienne mais aussi l'apport des techniques nouvelles, dont on peut suivre l'évolution en ce Moyen Age classique en pays mosan. Les relations avec les ateliers monétaires avérés sont aussi à prendre en considération : Celles, Huy, Maastricht… le parallélisme géographique est significatif. L'art mosan oscille aussi entre les traditions carolingiennes et les modèles byzantins.

L'inventaire des châsses et reliquaires de l'ancien diocèse de Liège

Depuis la prestigieuse exposition *Rhin Meuse. Art & civilisation 800-1400* organisée à Cologne et à Bruxelles en 1972, de nombreuses études d'histoire de l'art ont bien établi la typologie des châsses mosanes voire lotharingiennes. *Loculus, capsa, theca, scrinium, lipsana, feretrum*…Dietrich Kötzsche a développé des recherches particulièrement performantes sur tous les arts précieux mosans. Nous ne pourrions rien y ajouter… si ce n'est comment ouvrir une châsse!
Sans vouloir établir une primauté absolue de l'histoire, il faut bien reconnaître que les fondements les plus importants de certains dossiers de châsses conservées dans nos régions reposent d'abord sur des documents historiques qui se rencontrent dans les dépôts d'archives, officiels ou privés, mais aussi dans les châsses elles-mêmes qui en sont devenues les

meilleurs "conservatoires" séculaires. A titre d'exemple l'*integra restauratio* de la châsse de saint Domitien de Huy est connue par un petit document de 1560 trouvé dans la châsse et publié au siècle dernier par Jules Helbig; nous l'avons longtemps recherché, avant de le retrouver égaré dans les archives du presbytère de Huy. Hâtons-nous d'ajouter que nous l'avons remis au plus vite dans la châsse, lieu secret et sûr pour sa conservation. Nous avons d'ailleurs partout adopté la même démarche. Le coffre à reliques est accessible, le plus souvent par le dessous ou par le toit, plus rarement par un côté. En effet, au cours des siècles, il est nécessaire de pouvoir "reconnaître" les reliques, soit pour les présenter plus intimement à la vénération des fidèles, – toucher ou baiser les reliques –, soit pour en prélever un fragment pour satisfaire une dévotion ou accomplir un but liturgique, une consécration d'église par exemple.

L'étude du contenu des châsses apporte très souvent beaucoup d'informations sur l'œuvre d'art. Seuls ces inventaires exhaustifs des reliquaires permettront de clôre le sujet. Pareil travail est en cours pour l'ancien diocèse de Liège. Est-il besoin de rappeler qu'il s'agit au cas par cas d'une vraie fouille archéologique, avec toute l'interdisciplinarité requise?

Parmi les documents archéologiques découverts dans les châsses, les tissus de haute époque occupent sans doute une place importante. Leur étude systématique et la présentation au sein du nouveau Trésor de la Cathédrale de Liège d'un grand nombre d'entre eux, restaurés par les soins attentifs de l'Institut Royal du Patrimoine Artistique à Bruxelles sous la direction de notre collègue Françoise Pirenne, permettent une évocation plus générale de la splendeur et de l'histoire de la soie.

Depuis la fin des années 70, nous procédons à un inventaire systématique des châsses et reliquaires de l'ancien diocèse de Liège, c'est-à-dire un cadre géographique très vaste qui dépasse largement les frontières nationales belges actuelles. Jusqu'à présent nous n'avons raisonné qu'en termes de publications, et il est bien sûr que nous continuerons à présenter des articles sur ce sujet. Toutefois nous avons voulu aller plus loin et procéder à la constitution d'une base informatique de données concernant les reliques de saints.

Etablir un corpus des sources écrites permettant l'identification des reliques couvrant l'ancien diocèse de Liège est déjà ambitieux, tant le cadre géographique est vaste et la matière abondante. L'étude des reliques transcende aussi les périodes chronologiques traditionnelles de l'histoire : un document du XIXe voire du XXe siècle peut avoir une importance capitale pour le Moyen Age.

Nous avons commencé dans les années 80 à la Commission Royale d'Histoire de Belgique l'édition de sources permettant l'identification des reliques des saints. C'était une première en Belgique qui permit de mettre au point les règles d'édition pour ce genre très spécifique de documents, en tirant profit des expériences étrangères et en bénéficiant des conseils des membres de la Commission. Les recherches originales que nous avons publiées jusqu'à présent concernent les abbayes de Stavelot-Malmedy et de Saint-Trond, de Saint-Jacques et de Saint-Laurent de Liège, Saint-Hubert en Ardenne, Salzinnes, les chapitres collégiaux de Tongres, Visé, Huy, Amay, et de Saint-Martin de Liège, sans oublier de nombreuses paroisses : Lierneux, Bra-sur-Lienne, Momalle, Lustin….
L'enquête en cours sur le terrain et dans les archives a permis la réunion de nombreux matériaux. Les études d'hagiographie ont connu ces dernières années un développement considérable. Des initiatives multiples ont vu le jour. La multiplication de bases de données

informatiques a attiré notre attention sur le fait que les reliques n'en ont pas encore fait l'objet pour nos régions. C'est le projet auquel nous travaillons actuellement, qui prend pour fondement notre expérience acquise dans ce domaine.

Une base informatique de données concernant les multi-reliques de saints est en cours de constitution à l'Université de Liège ainsi qu'un corpus des sources écrites permettant l'identification des reliques des saints. Les premiers documents insérés dans la base sont les "authentiques", inscriptions sur matériaux divers (parchemin, papier, métal, pierre...) identifiant la relique, principalement par le nom du saint, et/ou l'authentifiant, avec parfois en sus l'autorisation officielle de sa vénération. Prennent ensuite place les listes et catalogues de reliques qui dressent un état descriptif précis des trésors d'églises, tout comme les inventaires d'oeuvres d'art qui mentionnent généralement des reliquaires avec identification des saints. Les procès verbaux d'ouverture de châsses ou de reliquaires sont des documents souvent plus récents mais très instructifs sur le contenu exact des coffres et pouvant permettre des recoupements diachroniques et une étude quasi stratigraphique des apports successifs des siècles. Enfin viennent les inscriptions dédicatoires d'autels qui quelquefois incorporent des mentions explicites de reliques incluses dans les autels. Relevons le caractère épigraphique de nombre de ces documents; de même le caractère diplomatique de certains d'entre eux est à souligner.

Nous espérons voir s'établir une collaboration internationale qui pourrait déboucher sur d'autres initiatives, et les recoupements ne pourraient qu'être salutaires à une étude générale du culte des saints. Plusieurs institutions scientifiques ont été contactées de manière à pouvoir développer le projet sur une aire géographique plus large. Le culte des saints n'est-il pas sans frontières? Les contacts personnels établis laissent à penser que les reliques et tous les documents y relatifs ne seront pas les parents pauvres de l'informatique.

L'importance des multi-reliques tient au contexte historique et archéologique dans lequel elles s'insèrent mais aussi à leur appartenance à l'hagiologie au sens le plus large du terme. Seule une typologie fera reconnaître l'intérêt profond de ces objets sacrés.
Le lieu quelquefois exceptionnel de leur conservation, à la fois public mais aussi secret - cacher pour suggérer -, les châsses et reliquaires, nécessite un inventaire systématique qui permette la mise au jour de documents inédits, précieux témoins de l'évolution d'un culte multiforme. De multiples domaines de recherche sont concernés et la pluridisciplinarité est indispensable à mettre en oeuvre pour ce genre d'études.

Le lancement par nos soins d'un projet international d'une banque informatique de données relative aux reliques, résultat de nombreuses collaborations scientifiques, leur donnera peut-être enfin droit un jour à une reconnaissance à part entière dans le champ historique et les sortira définitivement des stéréotypes tenaces hérités de la Réforme ou du Siècle des Lumières.

A l'Université de Liège des contacts existent entre l'Institut interuniversitaire des Sciences Nucléaires, et le Département des Sciences Historiques pour le développement d'un programme de recherches d'analyse au cyclotron des oeuvres d'art. Les contacts avec l'histoire de l'art sont en effet susceptibles de développement dans un esprit de pluridisciplinarité pour les reliques que l'on tient pour des oeuvres d'art. D'autres documents que des sources écrites peuvent également être découverts lors de l'inventaire des reliquaires et doivent recevoir l'étude adéquate, nous pensons principalement aux tissus de haute époque.

Enfin, sur le plan religieux, nous bénéficions d'autorisations qui nous ont été accordées avec bienveillance par plusieurs évêques dont les diocèses font partie de l'ancien diocèse de Liège. Ces autorisations pourraient être sollicitées pour d'autres circonscriptions religieuses. L'inventaire systématique du contenu des châsses et reliquaires est le seul à pouvoir rendre public des documents jusqu'ici inédits. En outre, nous souhaiterions ultérieurement nous positionner par rapport à quelques grandes entreprises internationales remarquables actuellement en cours, et recevoir leur appui, ainsi que de concrétiser tous les contacts établis.

En quittant un instant l'ancien diocèse de Liège, pour celui de Tournai, nous voudrions évoquer l'ouverture en novembre 1997 de la châsse de sainte Waudru à Mons. Elle a surtout permis d'avoir une idée générale du contenu pour envisager les recherches futures. L'ouverture des châsses de saint Vincent et de saint Landry à Soignies a quant à elle été suivie par toute une équipe scientifique qui obtint des autorités ecclésiastiques toutes les autorisations indispensables pour étudier à l'aise les documents découverts. Il est encourageant de constater que culte actuel et recherche scientifique peuvent cohabiter pour une meilleure connaissance de l'histoire. A ce propos ces ouvertures dans le diocèse de Tournai ont permis une analyse génétique, bienvenue quand on connaît les liens familiaux entre les saints étudiés.

Bien d'autres châsses que nous avons ouvertes ou de dossiers dont nous nous sommes occupé mériteraient commentaires. Les documents historiques permettent aussi de dresser un inventaire des châsses sinistrées. Nous pensons aussi aux âmes de bois de châsses de saint Lambert ou de sainte Madelberte au Trésor de la Cathédrale de Liège, vestiges intéressants à inventorier également.

La recherche pluridisciplinaire nous conduit à nous intéresser aujourd'hui, avec nos amis physicien et chimiste Georges Weber, Lucien Martinot et Joseph Guillaume, à l'émaillerie mosane. En 1999 la préparation du déménagement des collections du Musée Curtius de Liège a offert des conditions particulièrement favorables à des recherches d'archéométrie sur les œuvres d'orfèvrerie mosane. C'est l'émaillerie qui a principalement retenu l'attention dans le choix de quatre pièces des collections : l'Evangéliaire de Notger, l'Evangéliaire d'Arenberg, la Croix de Kemexhe et un reliquaire dit d'Amay. En effet, si les émaux mosans sont bien connus, le corpus de références des analyses de laboratoire les concernant est assez pauvre. Quant aux textes médiévaux qui traitent du sujet, ils sont eux aussi rares et incomplets. Il fallait profiter de l'opportunité offerte par les circonstances et d'une exceptionnelle conjoncture de compétences pluridisciplinaires mises ensemble au travail, pour engranger un maximum de résultats d'analyses et pour les publier, ce qui ne saurait tarder. On insistera sur le caractère expérimental de ces recherches dont la synthèse est difficile, comme un constant défi du vrai dialogue indispensable à nouer entre les spécialistes des différentes disciplines.

La boîte à reliques de Momalle, lipsanothèque mosane du XIIe siècle

La boîte à reliques de Momalle, devenue aujourd'hui une pièce de musée et conservée à Liège, n'est pas à proprement parler une œuvre d'art. C'est un objet historique et

archéologique très intéressant à de nombreux points de vue.
Boîte en plomb de forme cylindrique (H. 10 x diam. 11 cm.) munie d'un couvercle à bords droits, elle fut découverte lors de la démolition du maître-autel de l'église de Momalle, localité entre Liège et Waremme. Ce reliquaire, aujourd'hui privé de son contenu, est identifiable par une longue inscription gravée sans grand soin, sur son couvercle et son pourtour.
Sur le couvercle est nommé Pierre de Momalle, chanoine de la cathédrale Saint-Lambert de Liège - cité depuis 1176 - et prévôt - dès 1185 - de la collégiale Saint-Paul; il est expressément qualifié de *investitus ecclesie de Momalia* c'est-à-dire curé de Momalle en 1182; il mourut avant 1193. Le couvercle de la boîte retient aussi l'attention par la menace d'excommunication pour vol de reliques qui y est inscrite. C'est une pratique fréquente; à titre d'exemple, le retable de Stavelot (vers 1135-1155) comprenait aussi pareille formule. Comme l'a bien démontré Hubert Silvestre, l'hypothèse du vol de la boîte n'a pas été prise en considération mais seulement celle de la subtilisation d'une ou plusieurs reliques, "pieux larcin" plus inaperçu, encouragé aussi par la spécialisation assez marquée de la thaumaturgie des saints.
Sur le pourtour de la boîte la longue inscription, qui identifie la collection de reliques, est significative des cultes des saints rencontrés et de leur évolution en pays mosan. On ignore l'époque exacte d'acquisition des reliques; au plus tard ont-elles été acquises par Pierre lui-même qui profita de ses hautes fonctions pour enrichir le trésor de son église.
Selon l'énoncé, qui respecte approximativement l'ordre liturgique, après les reliques dominicales et reliques mariales, on distinguera plusieurs saints, à propos desquels nous formulerons les remarques suivantes liées à la chronologie du reliquaire.
Jean-Baptiste : les souvenirs du saint sont nombreux en Terre Sainte et notamment à Sébaste; en 1145, une lettre du patriarche Guillaume de Jérusalem y relate la découverte de reliques; Florennes en obtient à l'époque et on se rappellera aussi que vers 1170 l'orfèvre Godefroid de Huy rapporte de Terre Sainte une *iunctura sancti Johannis Baptiste* au Neufmoustier où il se retire.
Pierre et Paul : les apôtres martyrs romains.
Jacques : "le frère du Seigneur", c'est-à-dire saint Jacques le Mineur, alors que le culte du Majeur progresse en pays mosan, comme nous l'avons vu à propos de l'abbatiale de Liège.
Mathieu : l'apôtre (Fête le 21 septembre).
Etienne, protomartyr : son culte est bien attesté dans la région. A titre d'exemples parmi tant d'autres, une authentique de Lierneux, d'une écriture du XIe-XIIe siècle, la mention *De sanguine sancti Stephani prothomartyris* dans l'inventaire de Malmedy au XIIe siècle, *De corpore* - dans la liste des reliques de la chapelle Saint-Vith et dans le titre d'un autel en 1030 à Stavelot, ainsi qu'un petit reliquaire en argent (fin XIIe-début XIIIe siècle) dans la châsse de saint Remacle. En 1117, *de vestimentis* - : à Saint-Trond et à Waulsort une relique à la fin du XIIe siècle. Saint Étienne est patron de Waha, dont l'inscription dédicatoire sur pierre date de 1050.
Laurent : le patron de l'abbaye bénédictine de Liège dont l'évêque Raoul de Zähringen, contemporain de Pierre de Momalle, reconsacra, après l'incendie de 1182, l'église.
Denis : le saint céphalophore parisien, patron d'une des collégiales de Liège.
Vincent : le diacre martyr (Fête le 22 janvier), patron des vignerons; son culte est bien attesté dans le pays mosan.
Sébastien : le martyr romain (Fête le 20 janvier); on constatera, mais sans plus, que les reliques de Vincent et de Sébastien se suivent dans l'énoncé comme dans la *Vita Notgeri*.
Maurice et ses compagnons : dont nous avons démontré l'essor du culte, de même que pour *Géréon* : saint thébain.

BIaise : l'évêque-martyr de Sébaste (+ vers 316 /Fête le 3 février), dont des reliques sont présentes à Malmedy au XIIe siècle.
Léger : l'évêque d'Autun (+ seconde moitié du VIIe siècle / Fête le 2 octobre) dont la *Vita* est connue en pays mosan.
Abdon et Sennen : martyrs à Rome (vers 250/251 / Fête le 30 juillet).
Marcellin : pape martyr (+ 304 / Fête le 26 avril).
Adrien : le martyr de Nicomédie (+ au début du IVe siècle / Fête le 8 septembre) dont des reliques sont conservées à Saint-Trond en 1117 et à Lobbes au XIIe siècle.
Pierre : évêque d'Alexandrie, martyr (+ 311 / Fête le 26 novembre) .
Domitien et Mengold : les patrons hutois.
Martin : évêque de Maastricht, un pseudo-évêque du début du IVe siècle, homonyme de l'évêque de Tours et vénéré comme saint, évoqué par Hériger, enseveli à Maastricht; une *Vita* lui fut composée au XIIe siècle. D'après sa légende, évangélisateur de Horion et des Awirs en Hesbaye, pas très éloignés de Momalle.
Gilles : le culte du saint provençal est en plein essor en pays mosan au XIe siècle; témoins la fondation de Saint-Gilles à Liège, la nouvelle dédicace (1064) de l'église paroissiale de Saint-Hubert par l'abbé Thierry de retour d'un pèlerinage au Gard, et l'autel de la tour de l'église abbatiale de Stavelot (1087). Des reliques *De stola sancti Egidii* se trouvent dans la châsse de Lierneux (1185-1216).
Nicolas : son culte est en plein essor au XIe siècle en pays mosan.
Servais : on notera une fois encore une nouvelle châsse vers 1160.
Remacle et *Willibrord* : dont nous avons parlé.
Sévère : il y a tout lieu de penser qu'il s'agit du prêtre de Vienne du Ve siècle (8 août) dont des reliques étaient honorées à Meeffe, près de Hannut. Leur plus ancienne mention à Meeffe date de 859, puis en 1149 dans l'acte de donation à l'abbaye Saint-Laurent de Liège, dont la ratification eut précisément lieu en 1171 par l'évêque Raoul de Zähringen.
Airy : en dehors de Verdun et de son diocèse, les traces de culte de ce saint évêque, patron d'une abbaye de la ville mosane, sont rares; on en repère dans le collectaire de Stavelot (1035) et dans les litanies du XIe siècle, ainsi que dans le calendrier-obituaire de Saint-Laurent de Liège (XIe siècle).
Ursmer : l'abbé de Lobbes (+ 713), important centre bénédictin sur la Sambre à la frontière du diocèse.
Marie-Madeleine : l'extension de son culte se manifeste dans nos régions au XIIe siècle
Onze Mille Vierges : dont nous avons montré l'essor du culte.
Gertrude : la patronne de Nivelles.
Brigide : sans doute la sainte d'Irlande (Ve-VIe siècle / Fête le 1er février) dont le culte fut favorisé dans les établissements en rapport avec les moines irlandais.
Ode : la veuve d'Amay, dont nous allons parler.
Julienne : beaucoup de solutions existent pour son identification, mais il s'agit sans doute de la vierge-martyre de Nicomédie (+ vers 305), inscrite au propre de Liège et dans les anciens calendriers au 16 février.
Adèle : la patronne d'Orp-le-Grand, où elle est ensevelie et dont le culte est toujours très vivace.

Le pourtour de la boîte fait l'énumération de tous ces saints. La seconde moitié du XIIe siècle est une période féconde en translations de reliques. Plusieurs grandes châsses mosanes datent de cette époque et Pierre de Momalle a peut-être enrichi le trésor de l'église dont il avait la charge, pratique que lui permirent ses hautes fonctions, sans pour autant affirmer qu'il acquit personnellement l'ensemble de ces reliques.

La présence de certaines reliques traduit les influences diverses auxquelles est soumis le pays mosan à l'époque. D'abord avec Cologne, métropole spirituelle et commerciale du pays mosan par le culte des Thébains et des Onze Mille Vierges. Ensuite avec Rome et/ou la Terre sainte d'où proviennent directement ou non les reliques dominicales. Avec Verdun dont les liens séculaires trouvent ici une concrétisation supplémentaire. L'essor des pèlerinages provençal et vézelien se manifeste par la présence de reliques de saint Gilles et de sainte Marie-Madeleine. La relance ou la continuité de cultes locaux s'y perçoit également avec sainte Ode d'Amay, saint Martin de Tongres, et sainte Adèle d'Orp. Enfin, les rapports avec les grands centres religieux du pays comme Lobbes, Maastricht, Nivelles sont tout aussi évidents.

La boîte à reliques de Momalle, par son inscription, est un document historique exceptionnel. Elle permet un panorama hagiographique très large et contribue à mieux connaître les différents cultes des saints vénérés en pays mosan. On regrettera seulement que, dans une intention louable, Pierre de Momalle ait fait disparaître les authentiques qui accompagnaient les reliques qui, par leur contenu et la datation de leur écriture, auraient pu encore affiner notre recherche.

Textiles & reliques

Les textiles découverts dans les châsses et reliquaires peuvent être répartis en deux grandes catégories : d'une part, les vêtements et ornements des saints ou réputés tels, et d'autre part, les tissus ayant servi à emballer leurs reliques.

A côté des reliques corporelles des saints, on conserve aussi très souvent des vêtements ou ornements leur ayant appartenu ou tout au moins réputés tels. Les reliques "historiques" comprennent tout objet personnel ou présumé du saint : son bâton pastoral, sa cuillère, sa crosse, sa coupe, son calice, son étole, ses ornements et bien sûr ses vêtements. Ainsi chaque grand saint possède son trésor de reliques historiques ou en sera finalement affublé. Le désir de ne pas fragmenter abusivement les corps saints a sans doute favorisé le phénomène. Ces reliques historiques peuvent être conservées hors châsse et *ipso facto* être plus accessibles afin de satisfaire toute demande pieuse. A la lecture des inventaires de trésors, on ne compte plus les mentions de fragments de vêtements de saints : à Maredsous, une authentique du Xe siècle, originaire de Brogne *Reliquiae de casula s(an)c(t)i Ansb(er)ti ep(iscop)i quae in sepulcro ejus fuit;* à l'Evêché de Liège, une authentique du XIe siècle : *De s(an)c(t)o Chuniberto (et) de alba (et) d[e casu]l(a);* à Saint-Trond, en 1117: [...] *de vestimentis sancti Stephani prothomartyris, de vestimentis sanctorum Trudonis et Eucherii*; à Saint-Laurent de Liège, dans l'inventaire du XIIe siècle : *De vestimento sancti Servatij, de pallio sancti Willebrordi et casula eius, de stola sancti Maximini*; au Neufmoustier à Huy, un inventaire du XVe siècle : *de sancto Martino episcopo et confessore et de casula ipsius*; à Notre-Dame de Huy une mention du XVIIe siècle: *de pallio sancti Trudonis*. En présence de tous ces fragments, une question vient immédiatement à l'esprit: comment se présentaient ces vêtements à l'origine ?

Le cas de saint Remacle est évocateur. Les vêtements de saint Remacle ou ceux réputés tels semblent avoir connu un vrai succès. A Saint-Sauveur de Prum en 1003, *de vestimentis Remagli*.. Parmi les authentiques du XIe siècle de Lierneux : *De casula s(an)c(t)i*

Remacli et *De cappa beati Remagli.* En 1263, un fragment "de la chasuble avec laquelle il fut enseveli" est envoyé à Solignac. A Waulsort, en 1615, "une pièce de la chasuble de S. Remacle". L'inventaire de 1619 de la sacristie de Stavelot révèle l'existence d'une *Cappa beati patris Remacli cum toga, casula et pannis quibus fuit involutus.* Dans "quelques remarques curieuses touchant notre église et la caisse de notre patron saint Remacle", adressées en 1702 à Dom Mabillon, l'auteur inventorie les "habits et ornements que nous conservons de nostre patron S. Remacle, sa robe domestique, sa chasuble, 2 chappes, 3 étoles, un manipule, quelques sandales, deux peignes d'ivoir que l'on croit d'avoir servi à son usage". En 1724, les bénédictins Martène et Durand rapportent : "Outre le corps de Saint Remacle, on montre encore dans le trésor sa chasuble, son étole, son manipule, sa chappe, ses sandales, sa cucule et son peigne. Rien au monde ne m'a tant touché que de voir sa cucule. Elle est d'une étoffe très grosse, de couleur brune et tout rapetassée. C'étoit-là l'habit d'un homme qui dans le siècle avoit paru avec éclat à la cour de nos rois, et qui après avoir joui plusieurs années d'un très-grand et très-riche evêché, s'étoit retiré dans une solitude affreuse, pour y vivre dans les exercices d'une rigoureuse pénitence. La forme de la cucule est semblable à celle des anciennes chasubles, c'est-à-dire qu'elle couvre tout le corps et qu'il n'y a pas de manches, avec cette différence qu'il y a au dessus un petit capuce pointu, qui y est attaché. C'est le plus precieux monument d'antiquité que nous ayons en ce genre, et il m'a paru si respectable, que j'ai cru faire plaisir aux lecteurs de le représenter ici". Dom Martène parle ailleurs encore de cuculle monastique, avec son capuce pointu, attribuée à saint Remacle, "faite d'une étoffe grossière, presque semblable à celle dont les capucins confectionnent aujourd'hui leurs vêtements et de même couleur". Il avoue n'avoir jamais rencontré ailleurs pareil monument d'antiquité; Mabillon non plus. C'est pourquoi il juge bon de la reproduire pour la postérité *ad futurorum instructionem et aedificationem* . Les ossements sont conservés dans la châsse, les reliques historiques hors châsse sont plus accessibles et satisfont plus rapidement la dévotion au saint. En 1654, l'archiviste de Stavelot, Dom Benoît delle Rive s'écriait : "Ici se trouvent l'habit, l'étole et les sandales de S. Remacle; venez, voyez et palpez !". En 1781, on s'aperçoit lors d'une visite des reliquaires qu'un fragment de la cuculle de saint Remacle a disparu. On n'hésite pas à le remplacer par un autre morceau taillé dans l'habit même du saint. D'après une authentique du XVIIIe siècle, le Trésor de Tongres conserve un morceau de la chemise de saint Remacle. Il s'agit d'un fragment d'étoffe de lin, d'Europe occidentale, antérieur au XIe siècle. Indépendamment de tous ces vêtements du saint, des tissus enveloppaient ses reliques. Ceux-ci ont malheureusement disparu. Déjà au XVIIIe siècle on apprend la perte de ceux-ci : "On at ouvert la dite caisse l'an 1609 et l'an 1657 pour changer le coffre de bois dans lequel les sacrés ossements sont enfermés et pour renouveler les loques qui les enveloppent".

L'ouverture de la châsse de saint Hadelin à Visé mit au jour l'étole dite du saint. Robert Didier y voit une soie tissée en Sicile ou à Cologne au XIe ou au XIIe siècle, de fils d'argent et d'or, d'une longueur de +/- 3 mètres sur 4 cm de large. Sur fond blanc se trouve une succession de motifs argent et or représentant un lion stylisé couronné sous une arcade. Lorsqu'on parle d'étole, on pense immédiatement à l'étole miraculeuse de saint Hubert. L'inventaire des reliques de la basilique de Saint-Hubert en 1989 en équipe pluridisciplinaire nous a fait découvrir une étole en fort mauvais état de conservation. L'Institut Royal du Patrimoine Artistique à Bruxelles s'est chargé de sa restauration. L'étole est l'ornement liturgique propre à ceux qui ont reçu le sacrement de l'ordre. Avec le développement du culte du saint patron des chasseurs elle servait à la pratique de la "taille" contre la rage. La "taille" était encore en usage au XIXe siècle. Quoiqu'aujourd'hui très endommagé, on peut aisément imaginer la beauté de cet ornement liturgique et restituer l'éclat de cet objet sacré dû au raffinement de son dessin rehaussé d'or et de soie. La gouache qu'en a réalisée Jules Helbig,

conservée au Trésor de la Cathédrale de Liège, a été reproduite en pleine page et en couleurs dans les *Acta Sanctorum* de novembre de 1887. Le fait est suffisament rare dans cette prestigieuse collection d'éditions commentées de textes hagiographiques pour qu'il mérite d'être souligné. Françoise Pirenne la date du XIe-XIIe siècle. La légende de son origine céleste est née au XVe siècle. Au XVIIIe siècle en l'église de Saint-Pierre à Liège, où le saint avait été primitivement enterré, on croyait encore conserver une "étole qui a été l'usage de S. Hubert". D'après sa *Vita,* écrite au milieu du VIIIe siècle, le saint fut enseveli "revêtu de l'aube et de la chasuble" et son corps fut trouvé intact à ses élévations en 743, et 825, comme le représente par exemple la célèbre peinture du XVe siècle de la National Gallery de Londres. Cette étole fut si célèbre qu'elle suscita des convoitises quant à son utilisation puisqu'une étole de saint Forannan, abbé de Waulsort, est proposée dès le XIe siècle, vraisemblablement, comme antidote à la rage.

La *Vita prima Domitiani,* écrite vers 1066, rapporte que les fidèles voulaient toucher les vêtements de saint Domitien, de son vivant déjà. Lors de son ensevelissement, c'est à une vraie scène de pillage de reliques que l'on assiste; certains n'hésitent pas à couper dans les habits-mêmes du saint. L'auteur de la *Vita* transpose ensuite chez son héros Domitien les circonstances de l'élévation de saint Servais par l'archevêque Willigise de Mayence (975-1011): alors qu'une odeur suave s'exhale, l'invention du corps est faite *lineis sericis involutum* et parmi les objets retrouvés, sa mitre et son suaire : *infulam* et *sudarium.* On notera qu'un suaire dit de saint Domitien est toujours conservé au Trésor de Huy: soierie hispano-mauresque avec un décor dense et animé d'éléments géométriques variés et d'oiseaux pourpre stylisés et s'affrontant inscrits dans des médaillons, sur un fond vert sombre; le galon montre des lions affrontés. D'après l'inventaire du trésor de la collégiale de Huy avant la Révolution, on y conservait "les ornements sacerdotaux qui avaient servi à saint Domitien"; au XVIIIe siècle, le chanoine Gossuart écrit que ces ornements réputés avoir appartenu à Domitien sont en réalité ceux de Théoduin. Parmi ceux-ci, nous avons retrouvé en 1980 à l'Evêché de Liège des restes de la chaussure de l'évêque de Théoduin (+1075). Au siècle dernier, Jules Helbig en avait dessiné une reconstitution.
A Saint-Servais de Maastricht, parmi les *Servatiana,* objets associés au souvenir de saint Servais, se trouvent les trois tissus "célestes" déposés par des anges sur le corps de l'évêque.

Plus récents sont les inventaires, plus de détails, souvent sinon toujours anachroniques, nous obtenons. Ainsi, à la cathédrale de Saint-Lambert de Liège, dans un *Répertoir des meubles de la sacristie et de la trésorerie,* dressé en 1713, des ornements de saint Lambert, patron du diocèse, étaient conservés : "une chape chargée et enrichie des perles, une chasuble, étolle, manipule, toille d'or, chargée de perles, une mittre ornée des perles et des pierreries, le pallium episcopale". Le *superpellicium* ou *choorcleet* dit de saint Lambert du Trésor de Notre-Dame de Maastricht est une sorte de manteau de mandarin chinois, dont l'étude technique en cours sera intéressante à replacer dans le contexte historique du culte de saint Lambert.
Parmi les vêtements, le cas le plus intéressant jusqu'ici rencontré est sans doute celui de sainte Madelberte. Les reliques de cette sainte contemporaine de saint Lambert sont conservées dans une châsse moderne de la cathédrale de Liège. D'après un inventaire de 1489, on y trouve: sa coule, son voile, sa ceinture - des textiles noirs, dit le texte - un capuchon et un autre voile, deux grandes pièces de son habit et des restes de ses ornements. Malheureusement ces tissus ont subi les ravages des siècles mais l'Institut Royal du Patrimoine Artistique, spécialiste des puzzles de 3000 pièces et plus, les a sauvés. De même l'Institut a traité, en provenance du Musée Diocésain de Namur, le bonnet de sainte Begge d'Andenne et le bonnet plus célèbre de saint Pierre.

Des textiles ont servi à envelopper des reliques réelles (les ossements): bourses, décoration de bustes, ...; ensuite, les étoffes frottées aux tombeaux des saints - des *brandea* - sont devenues des reliques dites représentatives. Certaines bourses ou aumônières ont à l'origine un usage profane, ce qui explique leur décoration laïque. L'exemple de Tongres est significatif. Enfin, la richesse de l'ornementation de ces bourses est à mettre en corrélation avec la valeur accordée aux reliques, comme au haut Moyen Age, ces soies polychromes originaires d'Orient, rares et très prisées, qui ont servi de suaires aux saints de nos régions

Les deux suaires de saint Lambert comptent parmi les œuvres majeures du Trésor de la Cathédrale de Liège. L'âme en bois de l'ancienne châsse du saint a en effet révélé, lors de son ouverture au XIXe siècle, deux importants textiles autour des reliques du saint patron du diocèse de Liège. Le plus ancien suaire est une soierie iranienne post-sassanide datée du VIIIe siècle et mesurant 190 x 110 cm. Le décor est formé de motifs étoilés constitués d'éléments foliés de formes variées inscrits dans des médaillons, séparés par des dessins cruciformes. Dans les bordures se présentent des motifs floraux stylisés, sorte de palmettes fréquentes sur d'autres tissus de même origine.
Dans un état de conservation remarquable le second suaire de saint Lambert (300 x 135 cm) est une soierie dont la chaîne pièce est en lin. Son décor rouge sur fond jaune est formé de cercles perlés figurant deux quadrupèdes adossés, tournant la tête l'un vers l'autre, de part et d'autre de végétaux stylisés, souvenir du "hôm", l'arbre sacré des anciennes civilisations orientales. Quatre palmettes, motifs d'origine sassanide forment une croix dans les espaces intercalaires. Récemment, des analyses au carbone 14 réalisées à l'Institut Royal du Patrimoine Artistique à Bruxelles datent le suaire, avec 95% de probabilité, entre 950 et 1030. Ce qui fait écrire à Françoise Pirenne que ce suaire serait le premier samit façonné bicolore byzantin ou islamique tissé en armure 3 lie 1 réalisé aussi tôt et, - serait-il téméraire de l'ajouter ? - peut-être un cadeau de Notger (972-1008) au saint patron du diocèse.

Le Trésor de la Cathédrale de Liège conserve une collection unique de textiles de haute époque. De l'ancienne châsse de saint Simètre à Lierneux proviennent fragments et bourses à reliques s'étalant du VIIe au XIIe siècle. De même, l'ancienne châsse de sainte Madelberte, exposée au Trésor de la cathédrale de Liège, a livré des textiles exceptionnels, dont le célèbre tissu au monogramme de l'empereur byzantin Héraclius (610-641). De la châsse de sainte Ode d'Amay ont été extraites deux soieries dont nous parlerons plus loin. Les châsses de l'ancienne collégiale de Huy ont livré de nombreux samits façonnés, dont le suaire de saint Mengold, aux agneaux affrontés de part et d'autre du "hôm", inscrits dans des cercles. Soierie très mal exposée au Trésor de Huy, elle est le chef de file du groupe appelé "zandaniji" : elle porte au revers une inscription en arabe dérivée du nom de la ville de Zandane située à proximité de Boukhara, qui produisit jusqu'au Xe siècle des soieries de valeur.
De Saint-Trond, le Trésor de la Cathédrale de Liège conserve plusieurs fragments d'un samit bicolore, au décor fait d'oiseaux affrontés (XIIIe siècle), dont d'autres furent retrouvés dans l'ancienne châsse de saint Trond.
On se rappellera que c'est de l'abbaye de Munsterbilzen, vraisemblablement fondée par sainte Landrade dans la seconde moitié du VIIe siècle, que provient le samit aux quadriges et biges des VIIe-VIIIe siècles que dessina Jules Helbig, de même que d'autres fragments achetés en 1900 à la Fabrique d'église par les Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles.
En 1492 un chapelain de Dortmund reçut à Rome la tête de sainte Pétronille, qui aboutit à l'église Saint-Pierre de Rekem (Lanaken) où elle est aujourd'hui conservée dans un reliquaire-tourelle gothique en bois, à dais, doré et polychromé et peint au revers d'une effigie en pied de la sainte. En 1621 une armoire métallique fut réalisée pour l'abriter. Le 2

novembre 1627 le prince-évêque de Liège Ferdinand de Bavière autorisa une procession annuelle de la relique. La relique était protégée par plusieurs étoffes anciennes dont un lampas italien de soie vert, blanc et beige , d'époque, au joli motif répété d'oiseaux et de quadrupèdes affrontés. En 1629, Nicolas Nessels publie son *Trésor Spirituel de la Teste Sacrée de Sainte Petronelle,* supposée fille naturelle de saint Pierre. La pièce a fait l'objet d'une restauration à l'Institut. Ces crânes décorés de textiles sont nombreux au bas Moyen Age, notamment au XIVe siècle, à cette époque où sont confectionnés d'importants retables abritant des bustes-reliquaires des Onze Mille Vierges, comme à Saint-Trond. Le dossier est ici aussi fécond pour les textiles que pour les documents écrits. Même intérêt à l'abbaye cistercienne de Roermond, dont le trésor de reliques vient d'être redécouvert et étudié.

Les dessins de Jules Helbig sont devenus une source historique. Ainsi, dans un article sur les châsses de Domitien et Mengold à Huy, Helbig avait répertorié deux textiles dans la châsse de Mengold. Un seul est aujourd'hui conservé à Huy; l'autre est perdu. Quelle ne fut pas notre surprise en retrouvant un dessin par Helbig de ce tissu dans nos collections. Faute de pouvoir analyser la pièce, les spécialistes opteraient pour le XIIIe siècle. Quel intérêt, hormis archéologique, ce tissu peut-il avoir ? Il nous inspire plusieurs hypothèses. Deux tissus dans une châsse peuvent laisser penser qu'il y eut deux élévations de reliques. Sur l'une d'entre elles, on est informé. Pour l'autre, nous nous heurtons au mutisme des sources historiques. Or des remaniements ont été apportés à la châsse de saint Mengold au XIIIe siècle, notamment quant à son héraldique . Ce court exemple pour montrer une fois encore, si besoin en est, la richesse d'un dossier hagiographique au sens le plus large du terme. Dossier ici rouvert sur base d'une découverte d'un document relatif à un textile.

A Amay, du sanctuaire païen à la fondation de Chrodoara. Les châsses de sainte Ode (XIIe-XIIIe siècles)

L'apport historique des reliques est fondamental dans de nombreux dossiers : création d'œuvres d'art, contacts humains, fondation de lieux de pèlerinages… Quelques exemples en sont particulièrement significatifs pour nos régions. Ainsi l'élévation des reliques de sainte Ode d'Amay par l'évêque de Liège Floribert donnerait une fourchette chronologique - vers (727-736/8) - pour la réalisation du sarcophage de Chrodoara, comme Alain Dierkens l'a suggéré. Sans doute l'une des plus intéressantes découvertes archéologiques des dernières années dans la région, cette pièce exceptionnelle s'inscrit dans un copieux dossier hagiographique. La synthèse compte en histoire. De ce grand puzzle heuristique il faut agencer les pièces, celles que l'on a retrouvées et qui permettent le survol des siècles : un testament de 634, un sarcophage du début du VIIIe siècle, le bâton de sainte Ode du VIIe-VIIIe siècle, deux pignons de châsse du XIIe siècle, un dessin du XVIIe siècle d'un tombeau roman aujourd'hui disparu, une châsse du XIIIe siècle,les tissus des XIIe-XIIIe siècles retrouvés dans la châsse, le témoignage succinct des sources historiques depuis les *Annales Lobbienses* (XIe siècle) et *Stabulenses*, la *Vita Odae*, les documents écrits des ouvertures de châsse, et les ossements contenus dans la châsse.
Mais ne pourrait-on pas procéder différemment, et plutôt songer aujourd'hui aux pièces disparues du puzzle? L'imagination a aussi sa place en Histoire, ou plus exactement l'"imagination scientifique" chère à Jacques Le Goff. Le Père Maurice Coens montrait l'exemple en supposant en 1947 un chaînon manquant entre Chrodoara et Ode. Depuis vingt cinq ans nous savons qu'il s'agit d'un sarcophage. Emboîtons le pas au Père Coens et essayons de visualiser l'ensemble.

En 634 Adalgisel-Grimo, diacre de l'église de Trèves, clerc de l'église de Verdun et résidant à Longwy, apparenté au clan des Chrodoïnides, parle dans son testament de sa tante enterrée en la basilique de Saint-Georges à Amay. Un imposant sarcophage en pierre y est découvert en 1977; sur son couvercle la représentation d'une femme tenant en main un bâton et une inscription l'identifiant : *sancta Chrodoara*. Les travaux historiques de Jacques Stiennon rapprochent vite la tante de Grimo et Chrodoara. Le sarcophage daterait de l'épiscopat de l'évêque de Liège Floribert (727-736/8) qui procéda à l'élévation des reliques de sancta Chrodoara/sainte Ode, élévation connue par la *Vita Odae* dont ce serait le seul résidu historique exploitable. On est passé de Chrodoara à Ode. Il faut ensuite rappeler que les invasions normandes ont touché Amay et sans doute perturbé le culte. Le tombeau revélé par le dessin du héraut d'armes Henri Van den Berch doit s'envisager comme un soubassement destiné à encadrer le sarcophage, à la manière du tombeau de Poppon de Stavelot (+ 1048), de saint Mengold de Huy (vers 1170) ou de sainte Alène de Forest (vers 1190). Par l'iconographie d'une scène de sa toiture, la châsse de sainte Ode du XIIIe siècle nous donne quelque précision sur ce point, à l'instar de la châsse de saint Hadelin de Visé pour la sépulture primitive d'Hadelin. On y découvre en effet une évocation de ce tombeau en pierre dont les deux vestiges, conservés jusqu'au XVIIe siècle, faisaient environ un mètre carré.

Dans la seconde moitié du XIIe siècle s'opère un changement profond de dévotion; il n'est pas propre à Amay; il s'insère dans un contexte historique semblable qui, de Huy à Maastricht, sort les reliques de terre pour mieux les montrer aux pèlerins, pour exalter ces reliques, du tombeau à la châsse. Une châsse- *fierte* est mobile, les processions peuvent la promener à travers l'édifice ou à l'extérieur.

Comme beaucoup d'écrits hagiographiques, la *Vita Odae* est difficile à dater avec précision. Elle fut rédigée après la *Vita Lamberti*, rédigée par le chanoine de Liège Nicolas vers 1144-1145, et elle a été mise depuis longtemps en rapport avec la châsse du XIIIe siècle. Le danger est que l'historien recherche une date en histoire de l'art et vice versa. Si les liens entre texte et image sont envisageables, leur tentative de datation doit être dissociée. La *Vie* de sainte Ode, écrite par un chanoine d'Amay, servit sans doute de panégyrique de la sainte, donnée en lecture au chapitre collégial en l'église d'Amay; comme l'évoque le texte, les reliques de la sainte sont "sur le maître-autel dans l'église où nous sommes rassemblés", *in maiori altari ecclesie in qua congregati sumus*.

Au XIIIe siècle un nouveau changement s'opère encore selon des contingences à la fois pratiques et esthétiques. En bref, selon une mode doublée d'un souci de commodité. L'édifice amaytois - ne l'oublions pas - n'est pas vaste. Tout le monde doit pouvoir voir, faute de pouvoir toucher. Et ce beau Dieu d'Amay qui s'érigeait peut-être au centre d'un jubé, ce beau Dieu du XIIIe siècle, montait-il la garde sur la nouvelle châsse dans une vision christologique et cosmogonique de l'univers qui n'aurait pas déplu aux théologiens? A Stavelot au XIIe, à Liège au XIVe siècle, la châsse du saint patron est ainsi placée au centre d'un jubé qui sépare choeur et nef. A Amay au XIIIe siècle une liturgie avec l'ostentation théâtrale typique de l'époque mettait sûrement en valeur la nouvelle châsse de la sainte patronne, une châsse au goût du jour, accompagnée de pignons-reliquaires plus anciens mais dans la plinthe desquels on prit soin d'insérer des reliques de saints locaux ou de saints en corrélation avec Ode, comme Elisabeth de Hongrie, à l'idéal de sainteté si semblable.

Il n'est pas simple de détecter dans un dossier historique le facteur humain qui peut

présider à pareilles évolutions. Où sont passés les chanoines amaytois responsables et... coupables?! Des personnages se trouvent un peu trop dans l'ombre et il serait temps de les en sortir. Car ces volontés de changement doivent avoir une origine. Un point de chute historique solide peut permettre une hypothèse et peut faire avancer le dossier. Or nous ne trouvons pas de personnalités fortes au sein du monde canonial amaytois; dès lors ne peut-on tourner le regard vers l'évêque? L'obituaire d'Amay ne commémore que deux évêques de Liège : Henri de Leez et Hugues de Pierrepont. Le fait assez symptomatique mérite d'être relevé et doit être expliqué. Un obit atteste des liens particuliers entre une communauté et un personnage. Ces liens sont d'autant plus forts si le personnage commémoré a été un bienfaiteur de la communauté; c'est parfois uniquement à ce titre que sa mémoire est rappelée et conservée.

Seuls deux évêques de Liège ont droit aux suffrages des chanoines d'Amay.

Henri de Leez (1145-1164) est d'ailleurs le personnage le plus ancien cité dans l'obituaire, comme l'a fait remarquer Claire Moreau, et, l'obit précise "qu'il termina la construction de la nouvelle tour de l'église" *qui perfecit novam turrim ecclesie Amaniensis*. Cette intervention notoire dans l'histoire d'Amay est-elle unique? Faut-il chercher plus loin le commanditaire de la châsse du XIIe siècle? A quelques kilomètres d'Amay on fera appel à l'orfèvre Godefroid et/ou à son atelier pour le pignon de sainte Ode, aujourd'hui au British Museum; la patte stylistique de l'artiste y est indiscutable. Le chanoine Nicolas dans sa *Vita Lamberti* insiste sur les liens entre Lambert, Hubert et Ode. L'on voit sainte Ode, pareille à Marie de Béthanie, s'asseoir aux pieds du saint évêque et recueillir avidement la doctrine évangélique qui devait produire en elle des fruits si abondants. Ce trait nouveau ajouté par Nicolas à l'activité apostolique de saint Lambert n'est pas sans doute pas innocent quand on connaît le cercle de lettrés proche d'Henri de Leez, auquel le chanoine appartenait et son rôle politique important.

Amay apparaît la première fois dans un diplôme impérial en 1155 et en 1157 Arnould, prévôt du chapitre d'Amay et Thierry d'Amay sont mentionnés dans l'entourage de Henri de Leez.

Le second évêque commémoré dans l'obituaire d'Amay est Hugues de Pierrepont (1200-1229) *pro quo habemus XXI modios spelte supra decimam de Goiegnee territorio de Jehain*. Il faut ici rappeler qu'en 1205 c'est Hugues qui fonda la chapelle de Lexhy près de Grâce-Hollogne dont on sait, par des sources plus tardives, que sainte Ode en était la titulaire. Mais n'en était-elle pas la patronne originelle - un changement de patronyme est chose plutôt rare sinon patente; nous obtiendrions ainsi un témoignage probant de la dévotion de Hugues à la sainte amaytoise.

D'autres événements sont à mettre en rapport avec Hugues de Pierrepont.

Tout d'abord si la *Vita* fait d'Ode un des plus beaux fleurons de la couronne de France, un des textiles anciens, naguère conservés dans la châsse et aujourd'hui exposés au Trésor de la Cathédrale de Liège, est précisément lié par son iconographie à la Maison de France : il s'agit d'un samit façonné dont le décor présente sur fond rouge des écus jaunes ornés de motifs héraldiques, trois fleurs de lys et les tours crénelées d'un "castillo", meubles séparés par une rosette et emblèmes respectifs de la monarchie française et de la Castille, blasons assemblés de Louis VIII (1187-1226) et de Blanche de Castille (1188-1252), parents de saint Louis (1214-1270). L'autre textile espagnol, lampas orné d'oiseaux et de quadrupèdes, est actuellement rajeuni au XIIe siècle par les études les plus récentes, ce qui pourrait laisser à penser que chaque élévation de reliques nécessita l'utilisation d'une nouvelle étoffe pour envelopper les reliques, comme nous l'avions déjà constaté pour d'autres saints mosans.

Ensuite c'est Hugues de Pierrepont qui orchestra l'échange de Saint-Trond entre Liège et Metz. Faut-il rappeler que sainte Ode est la mère de saint Arnoul de Metz? Saint Arnoul est commémoré très tôt dans le calendrier de Saint-Trond. Les liens familiaux d'Arnoul et d'Ode,

bien mis en évidence par Nancy Gauthier, et connus à travers les fausses généalogies carolingiennes du IXe siècle ne doivent pas être oubliés. Quel prestige pour la sainte amaytoise de ces liens de parenté avec un saint messin et carolingien si important, et titulaire d'une abbaye où furent ensevelis épouse et filles de Charlemagne ainsi que Louis le Pieux.

Faut-il s'aventurer plus loin? Deux dossiers vont successivement retenir notre attention : celui des châsses et celui de la *Vita Odae*. Intéressons-nous d'abord à la châsse du XIIIe siècle. Aucun argument jusqu'ici invoqué par les études réalisées sur cette châsse ne nous convainc péremptoirement de sa réalisation vers 1240-1250, dernières dates qui lui furent assignées. Quel argument peut s'opposer à une réalisation plus ancienne que l'on pourrait placer sous l'épiscopat de Hugues de Pierrepont? L'influence française manifeste dans le diocèse à l'époque trouverait en cette châsse une concrétisation remarquable et explicable. Les dates de 1240-1250 pour la réalisation de la châsse sont aussi hypothétiques que les essais de datation vers 1230 de la *Vita Odae*, et le rajeunissement subit de la croix d'Oignies à la même époque ne doit pas non plus faire illusion. Il s'agit d'une croix fleuronnée, aujourd'hui conservée au Musée des Arts Anciens du Namurois à Namur, au verso de laquelle une longue inscription gravée énumère une série de saints dont elle contenait les reliques. Les arguments stylistiques invoqués peuvent-ils soustraire cette oeuvre à l'atelier de l'orfèvre Hugo, c'est-à-dire à la période du début du XIIIe siècle? D'autant plus que parmi les reliques incluses se trouvaient celles d'Ode et de Georges, donc manifestement des apports originaires d'Amay. Comme intermédiaire dans tous ces contacts, on peut très raisonnablement penser à Jacques de Vitry, si lié au prieuré d'Oignies. Ami d'Hugues de Pierrepont, originaire comme lui du Laonnois, il fut son exécuteur testamentaire et était présent au décès de l'évêque à Huy en 1229.

Observons la toiture de la châsse de sainte Ode : cet évêque que l'orfèvre représente alors qu'il officie lors de l'ensevelissement de la sainte, dans son esprit, c'est peut-être Hugues. Et ce fameux pèlerin affublé des attributs traditionnels des marcheurs de Dieu et accueilli par sainte Ode, n'est-il pas aussi Hugues de Pierrepont qui entreprit le pèlerinage de Compostelle? On pourrait pousser plus loin encore, et, avec Alain Marchandisse - qui constatait la générosité exceptionnelle d'Hugues de Pierrepont envers tout le clergé susceptible de participer à l'élection épiscopale de son successeur, son neveu et favori Jean d'Eppes - , nous pourrions suggérer et imaginer que la châsse d'Amay, est un pion dans cette partie d'échecs jouée entre l'évêque et son chapitre cathédral, avec lequel les rapports furent constamment mauvais.

Enfin on parle de "châsse de sainte Ode" mais la moitié du programme iconographique de la châsse est consacré à saint Georges. Cette présence d'un saint militaire est-elle innocente, à l'époque de la bataille de Steppes, de Bouvines et des autres guerres du début du XIIIe siècle? Hugues de Pierrepont, prélat "au caractère mondain et ostentatoire", savait aussi manier les armes et conduire ses troupes au combat; en 1213, avec l'appui des milices communales, il vainc à Steppes l'ennemi héréditaire des Liégeois, le duc de Brabant, et sa victoire sera célébrée pendant tout l'Ancien Régime. Restons toutefois prudent : le patronyme de saint Georges remonte, ne l'oublions pas, à l'époque mérovingienne; rien n'empêche pourtant une revitalisation de son culte au XIIIe siècle en fonction des circonstances que nous venons de rappeler.

Une question reste essentielle : la *Vita Odae* peut-elle être datée? Depuis 1947 et malgré l'immense respect que nous avons toujours manifesté aux recherches du Père Maurice Coens, les études d'hagiographie ont profondément évolué. L'hagiographe, auteur de la *Vita Odae*, se trouvait face à un fait incontournable : le culte à Amay d'une riche veuve, patronne fondatrice d'une église devenue collégiale. Par sa *Vita*, la consécration liturgique sous forme de lectures à

l'office va s'accomplir. Comment va-t-il procéder? Le prologue, comme c'est souvent le cas, est révélateur de ses objectifs. Il y affirme la place des veuves, à côté des vierges, dans l'hagiographie féminine et dans la liturgie. Dès les origines du culte chrétien, collaboratrices des apôtres, les veuves sont incorporées à la hiérarchie ecclésiastique; elles constituent "une catégorie de communauté au service des Eglises locales" mais sans service liturgique précis. Les veuves sont ainsi une catégorie reconnue par les livres liturgiques dès le haut Moyen Age; leur modèle est la prophétesse Anne. Les vertus d'Ode correspondent aux qualités requises des veuves dans les bénédictions du Haut Moyen Age. De plus elles ont assuré un rôle liturgique. Le chapitre 4 de la *Vita* le définit. Le chapitre 5 affirme que Ode a fait le voeu de continence perpétuelle.
Ode appartient à la catégorie des *viduae velatae*; aux IXe-Xe siècles elles deviendront des *sanctimoniales*. Ode reste veuve laïque. C'est cet idéal de sainteté - un modèle de viduité laïque - qui va être chanté par l'hagiographe. Il présente d'abord rapidement le personnage dont la généalogie très élaborée sera explicitée : Ode est une descendante de Clovis, fille de Childebert et soeur de Dagobert, mère d'Arnoul, ancêtre des carolingiens. Le portrait tracé de la sainte regorge de *topoï* hagiographiques : piété, dévotion, humilité de la sainte depuis sa plus tendre enfance. Parmi les vertus (théologales) prêtées à Ode, deux se distinguent plus particulièrement : la charité sous forme d'hospitalité et de souci des pauvres, et la foi sous forme d'une immense piété. Le Père Coens avait relevé des emprunts aux *Vies* de sainte Gertrude, de saint Lambert et de saint Léonard.

Il est possible de repérer quelques éléments datables à la lecture de la *Vita Odae*. Nous l'avons déjà dit, le *terminus a quo* remarqué par le Père Coens est la *Vita Lamberti* du chanoine Nicolas de 1144-1145. La famine dont parle l'hagiographe au c. 10 ne pourrait-elle avoir pour modèle les famines qui désolèrent nos régions en 1146 et 1151? De plus, rares sont les *Vitae* qui n'exaltent pas la charité, une "charité de riches". La conclusion de l'épisode mettant en valeur l'inépuisable prodigalité et bienfaisance d'Ode se termine par le jeu de mots bien connu sur son nom : *Sic Oda Domino dignas dans odas, a Domino grata et accepta caelestium datur odis*.
Une autre caractéristique de la *Vita Odae* est l'évocation de Charlemagne, vibrant éloge de l'empereur et la convergence chez Ode des arbres généalogiques mérovingiens et carolingiens. Ne peut-on la mettre en corrélation avec la canonisation en 1165 de l'empereur dans le contexte politique que l'on connaît. La *Vita Sancti Karoli*, plaidoyer et démonstration de la sainteté de l'empereur, contient une généalogie à partir de saint Arnoul de Metz.

L'idéal de sainteté développé dans la *Vita* n'est-il pas en adéquation avec son époque, un reflet de la seconde moitié du XIIe siècle? Le programme théologique de la châsse du XIIIe siècle met en relief deux vertus de sainte Ode, la charité et la piété. On retrouve l'*elemosina* et la *caritas*, allégories du pignon de la châsse du XIIe siècle. A la fin du XIIe et au début du XIIIe siècle on constate un phénomène d'émergence d'une sainteté laïque féminine balayant progressivement l'image négative de la femme véhiculée par une littérature religieuse misogyne. C'est à partir du XIIe siècle que le changement s'opère, sous l'influence de la spiritualité mariale en plein essor. La pénitence et la charité sont précisément les vertus mises en exergue alors. Mais Ode appartient à ces "dames mérovingiennes" issues d'éclatantes et riches familles dont les *Vies* furent le plus souvent rédigées au XIe siècle, fondatrices de monastères comme Begge, Amalberge, Waudru ou Rictrude.

L'idéal de sainteté laïque féminine va évoluer au XIIIe siècle et se teinter d'un mysticisme que l'on ne trouve pas dans la *Vita Odae*. Marie d'Oignies, Juette de Huy ou

Julienne de Cornillon appartiennent à ces *mulieres religiosae* du diocèse de Liège au XIIIe siècle. Juette (+ 1228) aussi est veuve, refuse de se remarier et devient recluse à côté d'une léproserie. Mais son ascétisme exacerbé est au-dessus de la piété d'Ode; sa charité va jusqu'au don de sa personne au service des lépreux, sans crainte de la maladie. En germes dans la *Vita Odae*, des thèmes vont se développer en rapport avec "un Christ dont la pauvreté, la souffrance et la générosité étaient remises à l'honneur à la même époque" selon les constatations d'Isabelle Cochelin. Quant à la critique du clergé ou tout au moins les nouvelles aspirations à un rôle plus actif des laïcs, il n'y en a aucune trace dans la *Vita Odae*.

Bref, à la lecture de la *Vita Odae*, on perçoit des thèmes communs à des *Vitae* des XIe et XIIe siècles. Mais le faisceau chronologique 1144-1145-1146-1151-1165 devrait encore être étayé. Toutefois la rédaction de la *Vita Odae* sous l'épiscopat de Henri de Leez n'aurait pas lieu de nous surprendre; tout au moins l'initiative d'une mise par écrit de la *Vie*, simultanément à celle de la réalisation des pignons de châsse. La question classique est de savoir combien de temps il fallut pour l'achèvement du projet.

Après avoir mis en évidence les deux évêques de Liège commémorés dans l'obituaire, nous voudrions *a contrario* revenir sur un autre évêque de Liège Henri de Verdun.
On ne sait rien d'historique de son intervention à Amay. Ici encore on ne peut que supposer, mais c'est troublant. Cet évêque avait une prédilection pour Huy où il sera enterré. Frère du comte de Champagne et de Toul, et apparenté à Hermann de Metz, archidiacre de Verdun, voilà autant de lieux qui pourraient expliquer une quelconque attention que ce soit pour Adalgisel-Grimo ou saint Arnoul. Mais il y a mieux : la date de 1089 comme date traditionnelle de fondation de la collégiale d'Amay se place sous son épiscopat, sans que l'on puisse la justifier historiquement. Enfin sainte Ode trouve commémoration dans ce que Hans Wellmer considérait comme l'obituaire-calendrier personnel de l'évêque. D'où la question : faut-il l'ajouter aux évêques qui du VIIIe au XIIIe siècle ont succombé aux charmes d'Amay?

Des lumineuses ténèbres du Moyen Age à la pieuse nostalgie du XIXe siècle

Avec Hugo, Hugues de Walcourt/Hugo d'Oignies, talentueux orfèvre du début du XIIIe siècle, les informations historiques sont plus nombreuses. Sur sa famille d'abord, originaire de Walcourt : Hugo avait une sœur et trois frères prêtres, dont Gilles, prieur d'Oignies, petit établissement religieux de la basse Sambre. Sur son activité ensuite : l'extraordinaire ensemble de reliquaires conservé aujourd'hui chez les Sœurs de Notre-Dame à Namur : le trésor d'Oignies.

Le cardinal Jacques de Vitry (+ 1240) fut un riche mécène. Prédicateur parisien, il prêcha la croisade contre les albigeois en 1213 et la cinquième croisade en 1216, et fut légat pontifical et évêque de Saint-Jean d'Acre. Jacques de Vitry fait lui aussi partie de ces "fous de reliques" dont nous avons parlé. C'est le grand pourvoyeur de reliques d'Orient du jeune prieuré d'Oignies et, comme l'écrit Fernand Courtoy, "il est vraisemblable que Jacques de Vitry par ses dons de reliques a contribué à l'éclosion du talent de l'orfèvre" Hugo. Marie d'Oignies (+1213) entretient au prieuré un climat de religiosité et de mysticisme très favorable à la création artistique. Trois œuvres sont signées sous le nom d'Hugo suivi de la mention *Orate pro eo*; sur

l'une d'elles *frater* Hugo, c'est-à-dire qu'Hugo devint vraisemblablement *frère* convers à la fin de sa vie (?) dans le prieuré dirigé par son frère aîné; il s'est représenté sur la plaque de couverture de l'évangéliaire comme offrant le livre au Christ et à saint Nicolas, patron du prieuré. *Hugo [de Walcuria] qui fuit in arte auri fabricae operator famosissimus* grave de sa main sur la couverture de l'évangéliaire, qu'il "chante le Christ par son art".

Ce groupe cohérent d'objets de la fin du XIIe et du début du XIIIe siècle se compose majoritairement d'œuvres en rapport avec les reliques. Des procédés déjà connus précédemment sont habilement mis en œuvre par Hugo et acquièrent grâce à lui un accent personnel et rajeuni : les filigranes sont surhaussés, et assouplis en des rinceaux délicats qui enserrent les pierres précieuses comme une véritable broderie végétale. Il raffine la décoration. Ses nielles sont d'amirables petites pièces ornées de figures, dont la sienne. Ses admirables dessins au revers des phylactères de sainte Marguerite, de saint Hubert et de saint André ont une indéniable parenté avec l'art de Villard de Honnecourt, l'architecte magistral de l'ère gothique. Enfin plusieurs reliquaires sont anthropologiques : côte de saint Pierre, pied de saint Jacques, et pied de saint Blaise.

Un autre orfèvre d'origine mosane se situe dans l'évolution générale de l'art en Europe occidentale et, plus spécialement, dans celle de l'art mosan, par son style qui marque le passage de l'art roman vers l'art gothique : Nicolas de Verdun. Son activité d'orfèvre est attestée de 1181 à 1205. La première de ces dates coïncide avec l'exécution de l'ambon de Klosterneubourg, la seconde avec celle de la châsse de Notre-Dame conservée à la cathédrale de Tournai. Entre ces chefs-d'œuvre, il est hautement probable que l'artiste a collaboré à la création de la monumentale châsse des Rois Mages conservée au Dom de Cologne. Il met également en valeur les liens étroits entre la technique de l'émaillerie et celle de la sculpture orfèvrée. Enfin, et surtout dans l'ambon de Klosterneubourg en Autriche, l'action d'un conseiller spirituel met en valeur un programme iconographique fortement influencé par les concordances entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Cette Bible en images, remarquablement analysée par Jacques Stiennon, se compose de cinquante et un panneaux d'émaux champlevés qui retracent, sur une longueur de cinq mètres et une hauteur d'un mètre, l'histoire du monde répartie en trois grandes périodes : avant la Loi (a*nte legem*), sous la Loi (s*ub lege*) et sous la Grâce (s*ub gratia*) - se conformant ainsi à une tradition bien ancrée dans l'évolution de l'art mosan, qui entend établir des concordances frappantes entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

On le voit : à l'époque des changements importants commencent à se manifester. La mémoire de l'orfèvre, aussi brève soit-elle dans les sources, témoigne de la haute considération portée au travail de l'artiste. Nicolas de Verdun est qualifié de *magister Nicolaus*, le "maître", l'artisan spécialisé qui domine son art. Il finira par signer son œuvre, la marque ou les poinçons ne sont pas loin. L'individualisation poursuit son cours.
Le commanditaire lui aussi a droit à toute notre attention. Sans lui l'artiste n'a guère la possibilité de donner la pleine mesure de son talent. Ainsi du XIIe au XIIIe siècle Raoul de Zähringen et le chapitre collégial hutois pour les châsses de Huy, Jacques de Vitry et Marie d'Oignies pour le trésor d'Oignies, Henri de Leez et Hugues de Pierrepont pour les châsses d'Amay…
A côté du commanditaire, parfois confondu avec lui, il y a l'inspirateur des images auprès de l'orfèvre, la confrontation des idées entre l'idéologue et l'artiste, et toute la typologie des programmes théologiques que les œuvres d'art reflètent. "Je sais que mon art recommande la foi, que mon œuvre poursuit la Vérité" écrivait *G*(odefroid). L'inspiration créatrice d'un Wibald

rejoint celle d'un Suger. L'un et l'autre furent des hommes de très haute culture qui évoluèrent dans l'entourage des rois.

La nouveauté du XIIIe siècle : l'art gothique et les reliques

A Cologne, puis à Paris, fut présentée une remarquable exposition *Un trésor sorti des décombres (Schatz aus den Trümmern). La châsse en argent de Nivelles et le gothique rayonnant européen*. Considérée comme détruite lors d'un bombardement le 14 mai 1940, la châsse de sainte Gertrude de Nivelles était un chef d'oeuvre de l'orfèvrerie gothique du XIIIe siècle et la plus prestigieuse des châsses connues pour le gothique rayonnant.
Le Schnütgen-Museum de Cologne et le Musée National du Moyen Age et des Thermes de Cluny de Paris se sont associés afin de présenter, pour la première fois, les vestiges de cette châsse "sortis des décombres" remarquablement étudiés par Robert Didier et toute une équipe de spécialistes de niveau international. Importante fondation pippinide du diocèse de Liège, l'abbaye mérovingienne de Nivelles deviendra un chapitre de chanoinesses nobles. Le 18 septembre 1272, pour remplacer une ancienne châsse, le chapitre en commande une nouvelle et plus importante, en argent doré, pour contenir le corps de la première abbesse Gertrude (+ 659), sa sainte patronne, fille de Pépin le Vieux et d'Itte, et soeur de sainte Begge, fondatrice et patronne d'Andenne. Il convient de signaler, car le fait est rarissime, que nous sommes bien renseignés sur cette commande et les modalités prévues pour l'exécution grâce au texte du contrat. Celui-ci nous est connu par une transcription du XVe siècle. C'est ainsi que nous apprenons que Jacques, moine à l'abbaye bénédictine d'Anchin, était chargé de concevoir le projet et que cette châsse devait être exécutée par l'orfèvre Colard de Douai, aidé par Jakemon de Nivelles. Mais ce n'est qu'à la veille du 30 mai 1298 que la châsse sera terminée par d'autres orfèvres qui ont effectué la plus grande partie du travail en très peu de temps. A l'époque, dans sa présentation, la châsse de Nivelles n'était pas sans évoquer la Sainte-Chapelle de Paris et sa grande châsse. Cette référence à la Sainte-Chapelle est aussi à mettre en relation avec un reliquaire qui ne nous est pas parvenu mais dont on sait qu'il fut réalisé par un moine-orfèvre de l'abbaye d'Anchin dans les années 1250. A cet orfèvre on attribue des reliquaires commandés à l'époque pour les collégiales de Mons et de Soignies par Marguerite de Constantinople, comtesse de Flandre et de Hainaut, et à ce dernier titre, abbesse du chapitre noble de Sainte-Waudru de Mons dont les liens sont attestés avec Nivelles grâce à la parenté des saintes Gertrude et Waudru. La comtesse de Hainaut fut en rapport avec saint Louis et son frère Charles d'Anjou et a pu influencer le chapitre de Nivelles dans le choix de son orfèvre.

Chef d'oeuvre d'orfèvrerie, la châsse de Nivelles se présentait telle une cathédrale gothique en miniature et comptait parmi les plus grandes châsses par sa taille et son poids d'argent. La décoration de la châsse était complétée par des pierreries et de remarquables émaux cloisonnés or, pour la plupart conservés; certains du XIe siècle sont d'une extrême rareté et d'autres de grand luxe, dits *de plique* (du mot latin *plicatum*, "compliqué"), sont caractéristiques de l'atelier de Guillaume Julien, orfèvre parisien du roi de France Philippe le Bel. A l'exposition, pour mieux comprendre les conditions d'exécution et le contexte artistique de la châsse, une cinquantaine d'autres oeuvres d'art, provenant de plusieurs pays, furent mises en relation autour d'elle. Ainsi planté, le décor était superbe. Synthèse de cet art, la châsse de Nivelles annonce aussi celui du XIVe siècle.

Le trésor de la Sainte-Chapelle de Paris fut constitué par saint Louis autour de la Couronne d'épines et des reliques majeures de la Passion du Christ qui provenaient du trésor impérial du palais de Constantinople, acquises par le roi à partir de 1239. La Sainte-Chapelle, consacrée en 1248, fut édifiée par le saint roi pour abriter ce trésor à la fois royal et liturgique, l'un des plus prestigieux de l'Occident médiéval, qui connut un rayonnement européen jusqu'à sa dispersion sous la Révolution. Les reliques qui subsistent aujourd'hui sont conservées à Notre-Dame de Paris. En 2001, une exposition au Louvre a évoqué ce trésor dans son ensemble et a retracé son évolution depuis le XIIIe siècle. Un remarquable catalogue rassemble plusieurs contributions scientifiques réunies autour de cinq grands thèmes : *Les reliques impériales de la Passion à Constantinople et leur translation à Paris au XIIIe siècle*; *La Sainte-Chapelle de saint Louis*; *Le grand trésor gothique, XIVe et XVe siècle*; *Heurs & malheurs, XVIe-XVIIIe siècles* ; et *Après la Sainte-Chapelle*.

A travers les siècles Jannic Durand se livre ainsi à une véritable traque archéologique des reliques et reliquaires pour reconstituer l'état primitif du trésor. Ce qui frappe d'emblée, outre les renseignements transmis par les sources écrites, c'est la très riche iconographie de la documentation.

La relique de la Sainte Croix de la Sainte-Chapelle est particulièrement grande. Le tissu byzantin au monogramme de l'empereur Héraclius, conservé au Trésor de la Cathédrale de Liège, dont la reconstitution graphique du XIXe siècle est aujourd'hui confirmée par la découverte de nouveaux fragments porteurs du monogramme, nous inspire une hypothèse. Quand on sait qu'Héraclius ramena en 635 la sainte Croix de Jérusalem à Constantinople, ce tissu à son monogramme n'aurait-il pu servir à emballer les saintes Esquilles? Ainsi s'expliquerait sa redécouverte à proximité de reliques. Dans le cas de Liège, les morceaux du saint Bois ont été enchâssés au XVe siècle dans un nouveau reliquaire et le tissu d'Héraclius "recyclé" comme textile-relique dans une des châsses de l'ancienne cathédrale. Les inventaires de la Sainte-Chapelle mentionnent d'ailleurs l'habitude d'envelopper la précieuse relique dans une étoffe mais ne nous donnent malheureusement pas la précision archéologique souhaitée.

Le monument aux reliques de Soignies, bien étudié par Jean-Claude Ghislain, est représentatif d'un type de mobilier gothique que l'on retrouve à Sainte-Gertrude de Nivelles et déjà dans l'abbatiale de Saint-Trond vers 1169-1172, avec cette surélévation des reliquaires sur une simple plate-forme portée par des colonnettes et associée à l'arrière d'un autel. La Sainte-Chapelle de Paris, et son influence, est dans tous les esprits.
Les gravures commentées des *Acta Sanctorum Julii* montrent les chefs-reliquaires de sainte Waudru de Mons et de saint Vincent de Soignies (1250) détruits à la Révolution. Robert Didier insiste sur ce qui est exceptionnel dans la longue série des chefs-reliquaires : "ces deux reliquaires rompent on ne peut plus radicalement avec le type et la tradition séculaires. En effet à la représentation du chef ou éventuellement du buste du saint ou de la sainte s'est substituée une véritable micro-architecture dans laquelle prennent place des statuettes". S'il s'agit d'une innovation, il faut souligner qu'elle n'eut pas de suite. Le buste-reliquaire de saint Lambert du Trésor de la Cathédrale de Liège est là pour l'attester, même si l'architecture gothique envahit toutes les niches de son socle. Le pied-reliquaire de sainte Marthe de l'abbaye d'Anchin fut lui aussi transformé en une micro-architecture à l'image de la Sainte-Chapelle *quae visitur Parisis* comme disent les textes.

Nivelles, Mons et Soignies font partie du diocèse actuel de Tournai. Les liens avec Liège sont historiquement présents, même à Soignies, où pour ne prendre qu'un exemple, il faudra encore expliquer pourquoi et comment un chanoine de Liège a donné en 1243 des reliques constantinopolitaines à la collégiale.

Hormis les œuvres exceptionnelles dont nous avons traité ici, l'époque gothique en pays mosan est encore mal connue dans tous ses détails et nécessitera des recherches préliminaires et complémentaires, un peu à l'exemple de ce qu'Elisabeth Taburet-Delahaye a fait pour la France ou Johann Michael Fritz pour l'Allemagne. De 1250 à 1450 deux siècles sont à explorer et notre programme d'expositions temporaires au Trésor de la Cathédrale de Liège s'inscrit dans cette optique.

Un bijou d'orfèvrerie "à la gloire de Monseigneur sainct Lambert " : le reliquaire dit de Charles le téméraire (vers 1467-1471)

La complexité des dossiers d'œuvres d'art majeures du patrimoine fait souvent que cohabitent à leur propos de nombreuses idées dont à force de temps a fini par s'emparer la légende pour les brouiller tout à fait. Le visiteur se trouve alors souvent démuni dans sa soif d'apprendre, même s'il reste sans cesse ébloui par la splendeur de l'œuvre d'art qui a traversé les siècles. Le reliquaire de Charles le Téméraire, fleuron du Trésor de la Cathédrale de Liège, est de leur nombre.

En 1849-1852, le comte de Laborde publie ses trois volumes sur *Les ducs de Bourgogne* en exploitant pour la première fois le matériel archivistique de la chancellerie ducale. Pionnier en 1883, l'historien de l'art liégeois, Jules Helbig, fait, le premier, le rapprochement entre l'œuvre d'art et l'orfèvre lillois, Gérard Loyet. Ce qui impressionne d'emblée, c'est qu'une œuvre de cette qualité et de dimensions aussi réduites ait miraculeusement survécu jusqu'à nous. Des dégâts mineurs survinrent toutefois et le XIXe siècle y apporta quelques restaurations. Un billet retrouvé lors de son démontage à l'Institut Royal du Patrimoine Artistique (IRPA) à Bruxelles en 1980 atteste qu'il fut : "Réparé et remis à neuf par Sauveur orfèvre le 2 mai 1856". La même année le socle fut redoré par C. Jacquet. Les visages des statuettes sont peints au naturel. Le doit-on au même orfèvre Sauveur lorsqu'il procéda de la sorte, en 1849, sur le visage du buste de saint Lambert, lui aussi conservé au Trésor de la Cathédrale de Liège? En 1844 un dessin en est publié. Xavier van den Steen de Jehay, dans les diverses éditions de son étude sur la cathédrale Saint-Lambert de 1843 à 1880 en donne les commentaires avec l'illustration.

Une description complète de l'œuvre n'est pas inutile. Sa restauration auprès de l'IRPA permet d'en relever les principales données techniques. Dimensions : hauteur avec base : 53 cm; largeur totale : 32 cm; profondeur totale : 17,5 cm. Poids total : 5,060 kg, soit environ 2,113 kg d'argent doré du socle et 2, 946 kg d'or.
Sur un haut socle oblong de forme hexagonale sont fixées deux statuettes orfèvrées, comme sculptées : un *Charles le Téméraire* agenouillé, présenté par un *saint Georges* debout.
Sur la face longue, le socle porte de part et d'autre la devise du Téméraire : "JE LAY EMPRI(N)S", c'est-à-dire "Je l'ai entrepris". Sur l'une des faces le texte est scindé entre l'auxiliaire "avoir" et le participe passé de la devise pour faire place vraisemblablement à un écu aujourd'hui disparu - les armes du prince - mais dont la présence est nettement attestée par cet espace laissé libre ainsi que par les deux trous de fixation sur le socle.
Sur les deux faces antérieures du socle hexagonal ont été inscrits un "C" et un "M" réunis entre eux par des fleurs et formant les deux initiales de Charles et de sa troisième épouse Marguerite d'York. Les deux flancs à l'arrière s'ornent des flammes et des briquets de

Bourgogne. Ces inscriptions comme les décorations font voir un remarquable travail d'orfèvrerie, relevant de la technique de l'*opus punctile* ou *pointillé* qui consiste à graver sur le métal, par touches successives de ciseau, des points et des traits, dont le réseau savant dessine ensuite des lettres et des décors, complétés par le subtil jeu des ombres.
Charles est représenté à genoux sur un coussin couvert d'émail translucide, d'un bleu profond, diapré d'or, dont les glands sont tressés en fil d'or. Il tient en mains un réceptacle-reliquaire de forme hexagonale, vitré en son centre de cristal de roche et laissant deviner une relique corporelle, un osselet entouré de soie rouge. Charles porte le collier de la Toison d'Or. Devant lui, sur le socle, est posé son heaume - une salade empanachée de plumes d'or très finement sculptées et réunies par un nœud d'émail bleu – tandis qu'à ses côtés, de part et d'autre du coussin, sont posés ses gantelets. Claude Blair y voit la fidèle reproduction d'une "armure milanaise typique de l'époque, en partie recouverte par un gilet court à manches longues, garni peut-être à l'origine d'émaux représentant les armes de Bourgogne". Ces armes et l'épée de Charles ont disparu, ainsi que l'attestent des marques de fixation visibles sur l'œuvre et les mentions dans les textes d'archives.
Par-derrière le duc se dresse saint Georges, son attribut iconographique habituel, le dragon, en émaux d'un bleu profond et vert, sur ronde bosse, enroulé autour de ses pieds. De sa main gauche, il touche l'épaule de Charles, qu'il présente de la sorte. De l'autre main, il soulève son casque en guise de salut. Plus élaborée, son armure est décorée de superbes gueules de lion. La lance, l'étendard et, sur le dos, le bouclier, tout a disparu, ainsi qu'en témoignent une fois de plus les traces de fixation et les mentions d'archives.

L'orfèvre est Gérard Loyet, orfèvre lillois, dont Hugo van der Velden a retracé avec soin la carrière. Même si les sources d'inspiration sont bien connues, il peut n'être pas superflu de les rappeler. La peinture célèbre de la *Madone au chanoine (Joris* en flamand, pour *Georges) van der Paele* (Bruges, Musée Groningue, vers 1435) de Jean van Eyck montre un saint Georges semblable, en saint patron du chanoine. Les portraits d'orants, présentés par leur saint patron, ne manquent pas. Sur la tombe d'Englebert Ier de Nassau (Breda, + 1443), saint Georges présente le défunt en prières et soulève son casque. Le saint patron des chevaliers, à qui le duc témoigne une profonde dévotion, est omniprésent dans l'iconographie bourguignonne.
D'autre part l'orfèvrerie d'époque fournit quelques beaux exemples d'œuvres apparentées par la technique, le sujet ou l'intention exprimée : le *Golden Rössel* à Altöting en Bavière, le reliquaire de Louis XI à Halle ou celui de Marguerite d'York à Binche.

Pour la datation de la pièce étudiée, on doit tenir compte : des paiements effectués à Loyet en décembre 1467, en même temps que du mariage de Charles et de Marguerite célébré le 3 juillet 1468 et du don du reliquaire à la cathédrale de Liège, le 14 février 1471.

Depuis Liège en 1881 jusqu'à Beaune en 2000-2001, les expositions furent l'occasion d'un intérêt encore plus soutenu pour une œuvre qui, peu à peu, s'impose comme la carte de visite du patrimoine artistique de Liège. N'est-il pas paradoxal de constater que c'est précisément dans la ville qu'il a mise à sac en 1468, que Charles conserve aujourd'hui son plus beau portrait?
Ayant emprunté l'œuvre au *Victoria & Albert Museum* en 1980, Claude Blair et Maria Campbell ont entamé une réflexion de fond sur le dossier. Ils ont reconstitué l'environnement historique et artistique de l'époque, puis suggéré que le reliquaire dans les mains du duc n'était pas l'objet qu'il tenait à l'origine, mais qu'il fallait plutôt imaginer une épée ou les clés de la cité de Liège.

Dans un remarquable ouvrage publié en 1999, Hugo van der Velden pousse l'enquête plus avant. Historien de l'art, il a relu les sources historiques après les avoir patiemment réunies. Il reconstitue, de la sorte, la chronique des événements politiques qui peuvent rendre compte de la création de l'œuvre. Après sa victoire à Brustem, le 28 octobre 1467, sur les Liégeois, Charles rend visite aux reliques de saint Lambert, en novembre de la même année, et veut faire un don au saint patron, pour s'acquitter de son vœu et par gratitude. De décembre 1467 date le paiement à l'orfèvre Gérard Loyet pour la confection d'une "image d'or", peut-être l'effigie du duc que d'autres objets, en or ou en cire, montrent aussi en guise d'ex-votos à des centres de pèlerinage, importants aux yeux du duc.
La reprise des hostilités avec les Liégeois, en 1468, changea l'esprit de la commande. Dès juillet 1468 le mariage de Charles s'ajouta comme un événement à commémorer.

A l'analyse de plusieurs spécialistes, le "reliquaire" est atypique. Bien sûr l'iconographie de donateurs tenant en mains des reliques sont plutôt rares. La singularité de l'œuvre réside pourtant, à notre avis, ailleurs.
Après le Traité d'Oleye en septembre 1466, Liège doit recevoir Charles, lieutenant des armées de son père, comme son "souverain gardien et avoué". Cette expression ne peut manquer de nous faire penser à l'Avoué de Hesbaye qui, en temps de guerre, allait chercher sur le maître-autel, dans la cathédrale de Liège, l'étendard de saint Lambert, fédérateur des troupes liégeoises, selon un cérémonial grandiose et bien organisé. Claude Gaier a bien montré qu'en cette fin du Moyen Age le "gonfanon" remplaçait, sur les champs de bataille, les reliques de saint Lambert, qu'on y portait jadis pour stimuler l'enthousiasme des soldats. En 1141, 1151 et 1213 saint Lambert eut ses "triomphes", c'est-à-dire que la victoire était attribuée à son intercession. Les Liégeois n'étaient-ils pas dans la même expectative lorsque, le 13 octobre 1467, ils célébrèrent le "triomphe" de Steppes, à la veille de leur combat contre les troupes bourguignonnes? A Steppes toujours mais en 1213, ils avaient défait l'armée brabançonne. Cette victoire liégeoise de 1213 est l'un des grands faits d'armes de l'Ancien Régime, commémoré à travers toute une liturgie religieuse et politique. En 1467 ils conduisirent en procession la statue de Notre-Dame de Steppes de Montenaeken jusqu'à la cathédrale.
De plus, la visite du Téméraire à Liège, en novembre 1467, afin de vénérer les reliques de saint Lambert, lui permet peut-être d'acquérir un doigt du saint, relique corporelle chargée d'une haute signification. L'étendard du duc, à l'image de saint Georges, est symboliquement suspendu dans la cathédrale en signe de sa protection. La même année, 1467, l'année de son avènement comme duc de Bourgogne, le Téméraire veut offrir un ex-voto à la cathédrale, "à Monseigneur saint Lambert". L'ex-voto va, peu à peu, se changer en reliquaire. Hugo van der Velden a décrit l'évolution des événements politiques. Il faut cependant ajouter que la présence d'une telle relique entre les mains du duc est significative, à plus d'un titre. Durant le Moyen Age, saint Lambert est considéré comme le véritable propriétaire de la terre de l'Eglise de Liège, la "terre de saint Lambert". Dans une société si fortement imprégnée de symbolique, le Téméraire veut montrer aux Liégeois qu'il est devenu le maître du pays. Charles vient de tailler en pièces les milices liégeoises et il veut clamer, haut et fort, sa victoire et sa mainmise sur la principauté de Liège. Imposer son image à la face des Liégeois et, en outre, tenir entre ses mains une relique de leur saint patron, voilà bien une double provocation"pieuse" de la part du Téméraire ! Avec tout le respect dû à saint Lambert : le duc est à genoux, il a ôté ses gantelets, et saint Georges le salue.
Il restait à ouvrir le reliquaire pour voir ce qu'il contenait. Nous l'avons fait avec l'autorisation de Monseigneur Houssiau, au retour de l'exposition de Beaune. Dans un fragment de tissu rouge est enfermé avec soin le troisième métacarpien d'une main droite,

dont l'épiphyse proximale est en partie détruite, selon l'identification que nous en a faite le Docteur Jean-Pierre Pirenne. La relique est accompagnée d'une authentique sur parchemin (24 X 7 mm), collée sur un papier, avec l'inscription d'une écriture du XVe siècle (?) très difficilement lisible *S(ancti) Lambert(i)*, retranscrite au XIXe siècle à l'encre rouge sur le papier.

Nous sommes bien de l'avis formulé par Hugo van der Velden quand il démontre que le reliquaire tenu en mains par Charles est originel. Maintes occasions furent offertes au duc, lui permettant d'acquérir une relique du saint. N'a-t-il pas, au dire des chroniqueurs, pris lui-même la défense de la châsse de saint Lambert lors du sac de Liège? Le don d'une relique, en cadeau de remerciement de la part des chanoines, n'aurait rien d'étonnant dès lors qu'on sait que son lieutenant Humbercourt obtiendra pareil présent pour lui-même .
Selon Hugo van der Velden, Charles n'aurait pas rendu, sous cette forme, à la cathédrale, la relique de saint Lambert, qu'on lui avait offerte. Il opte pour des reliques de saint Adrien, mentionnées dans les archives, pour lequel le duc éprouvait une grande dévotion. Ce don s'inscrirait dans un élan pour restituer le butin prélevé sur les églises du pays, en 1468, encouragé par le pape.
L'identification de la relique avec une relique de saint Lambert ne remonte pas au-delà de l'ouvrage de Jean Chapeauville, en 1616. En 1610, déjà, on sait que le Téméraire tient entre ses mains "quelques saintes reliques". Il faut attendre 1616 pour trouver mention de saint Lambert. Quant à l'identification du doigt du saint, les travaux contemporains y font également référence. Le retard dans l'identification peut-il s'expliquer du reste, si ce n'est par l'intention primitive du duc, que nous avons essayé de reconstituer, et que les chroniqueurs s'évertuent à masquer sous le prétendu désir d'expiation pour le sac de Liège, en 1468. En effet, depuis 1471, l'interprétation prévaut à Liège. Ce mensonge valut, sans aucun doute, la sauvegarde de l'œuvre.

Une autre idée peut avoir joué qui, jusqu'à présent, n'a jamais été relevée. Le mariage de Charles et de Marguerite est commémoré sur l'objet par les initiales des nouveaux époux. Or, très tôt, cent cinquante ans après sa mort (696-705), saint Lambert passe pour le défenseur de la fidélité conjugale, et connaît son heure de gloire, dans cette fonction, au Grand siècle. Charles place ainsi son récent mariage sous la protection du saint. La dévotion du Téméraire est notoire et, au sein d'une cour aussi raffinée et cultivée que celle des ducs de Bourgogne, nul doute que ces "hystoires de saincts" soient connues.
Tout cela correspond parfaitement au portrait moral que Hugo van der Velden trace du Téméraire. Les effigies en or et en cire étaient "le résultat d'une combinaison de dévotion et d'assurance personnelle, de superstition et de vanité : Charles était égocentrique, ambitieux, pieux et plein d'ostentation".

Charles le Téméraire offrit d'autres effigies en or à Notre-Dame de Boulogne, Notre-Dame de Hal, Notre-Dame de Scheut, Notre-Dame d'Aardenburg, Saint-Claude dans le Jura, Saint-Adrien de Grammont, Saint-Sébastien de Linkebeek, ou en cire à Grammont, Paray-le-Monial et Florence… comme preuves de son pouvoir, et de son prestige. Seule son "image d'or", qu'il avait offerte à Liège, survécut.

On s'étonne souvent du décalage qui existe entre les recherches spécialisées et leur réception dans le grand public. Récemment encore un ami du Trésor se demandait si le reliquaire était bien un cadeau fait par le duc pour expier le sac de Liège en 1468. Or l'on sait que l'interprétation donnée en ce sens remonte à 1471 et l'on ne peut que constater la

longévité du mensonge, un pieux mensonge certes puisqu'il sauva probablement l'œuvre de la destruction.

Saint Lambert en personne

Le Concile de Trente (1545-1563) sonne le glas de certains cultes de saints et la réforme entreprise dans l'Eglise catholique règlemente fortement le domaine hagiographique. Le culte des saints officiels sera sublimé avec l'ostentation de l'art baroque. Mais le Moyen Age a la vie longue : il se prolonge dans certaines mentalités jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Le contraste est quelquefois saisissant entre ces extraordinaires collections de reliques de saints au XVIIIe siècle et l'essor des idées des Lumières. Si la Révolution française est iconoclaste, elle a parfois été anticipée dans certains lieux ou est parfois moins virulente que l'on aurait pu le croire. Le XIXe siècle est nostalgique et réparateur pour les œuvres d'art, donc pour les reliques. L'historicisme qu'il charrie développe l'art au service de l'Eglise dans des créations "néo" qui n'ont rien à envier au Moyen Age, le tout dans un esprit prosélyte que Vatican II a voulu remiser au placard et dont la mise en application trop stricte a malheureusement privé les lieux de culte de témoins intéressants de leur histoire. Mais n'est-ce pas le lot de tous les changements? Ce raccouci historique sera notre fil d'Ariane pour sortir du Moyen Age. Mais peut-on "en finir avec le Moyen Age" lorsqu'on constate la persistance de certaines attitudes dans le domaine qui nous occupe ?

Au début de la Renaissance, saint Lambert trouve une parfaite synthèse à la fois iconographique et cultuelle dans un prestigieux buste-reliquaire à la cathédrale de Liège. par Par son symbolisme cette oeuvre exceptionnelle du début du XVIe siècle concrétise tout l'héritage médiéval. Le message pourrait se résumer ainsi : Lambert un martyr fondateur pour Liège, des reliques à la base d'une cathédrale, et une identité pour les Liegois. A la fois prince et évêque, le souverain liégeois, successeur de saint Lambert, exerce des droits temporels et spirituels. Sur les terres concédées par l'empereur germanique - la principauté de Liège, la "terre de saint Lambert" -, il rend la justice et maintient l'ordre, bat monnaie, lève l'impôt, convoque l'armée...; dans son diocèse - circonscription ecclésiastique bien plus vaste -, il use de son pouvoir de juridiction, procède aux ordinations, bénédictions et consécrations. Le glaive et la crosse sont des symboles de ces deux pouvoirs.

La réalisation de bustes-reliquaires, destinés à abriter un fragment ou le crâne d'un saint, ou d'autres reliques, est ancienne. Le prouve par exemple le célèbre buste-reliquaire de saint Maurice, conservé à Vienne-en-Dauphiné jusqu'au XVIIe siècle, cadeau de Boson, roi de Provence (879-887). Pour nos régions le mécenat de Wibald de Stavelot nous a valu le buste-reliquaire du pape Alexandre… et que dire des nombreux bustes des Onze Mille Vierges.
Déjà vers 1050 l'empereur Henri III disposait à Goslar d'un buste-reliquaire de saint Servais. Les villes d'ostensions septennales de reliques disposèrent aussi de bustes-reliquaires : celui de Charlemagne de 1349 d'Aix-la-Chapelle, et vers 1360 ceux du pape Corneille de Cornelimünster et de saint Jean-Baptiste de Burtscheid. Le buste-reliquaire de saint Servais, aujourd'hui conservé dans son église éponyme de Maastricht, date des années 1579-1587 et réincorpore huit reliefs d'argent illustrant la vie du saint et provenant du piédestal d'un buste antérieur du début du XVe siècle, selon les études de Jos Koldeweij. Le buste de saint Servais est promené en procession.

C’est le lieutenant de Charles le Téméraire, Guy de Brimeu, qui lance en 1472 l’idée d’un reliquaire particulier pour le crâne de saint Lambert, à l’instar de saint Servais, mais il faudra attendre Erard de la Marck pour faire mettre en chantier le projet vers 1508. Le 28 avril 1512, fête de la Translation de saint Lambert, le buste est porté processionnellement à travers la cité.

Le Buste-reliquaire de saint Lambert, une des oeuvres majeures du Trésor de la Cathédrale de Liège, a été réalisé à Aix-la-Chapelle par l'orfèvre Hans von Reutlingen. Le buste abrite l'insigne relique du crâne du saint. Selon la *Vita antiquissima Lamberti*, un soldat grimpé sur le toit assèna au prélat le coup fatal. Le coup touche la tête du saint, comme l'atteste le trou dans le crâne du saint que l’on peut découvrir dans un reliquaire inséré dans la tête, dûment authentifié, lorsqu’on en ôte la mitre. Pierre Colman a bien décrit et étudié l'orfèvrerie en argent repoussé, ciselé et gravé, en partie doré, montée sur une âme en bois, et décorée de pierres précieuses. Au centre, en bas sur la plinthe, est représenté le donateur, Erard de la Marck, prince-évêque de Liège (1505-1538). Les poinçons de l'orfèvre et d'Aix-la-Chapelle sont visibles à l'arrière du rational, cette pèlerine crénelée que porte l'évêque, au bas du fanon dorsal médian. La crosse a été refaite au XIXe siècle; la polychromie du visage date vraisemblablement du XVIIIe siècle et a été encore rafraîchie ultérieurement.

C'est le plus grand buste-reliquaire de l'époque gothique tardive conservé en Europe. Il s'y perçoit déjà l'influence du style Renaissance : autour des armoiries du prince-évêque et au sommet des six gros piliers sont représentés des *putti*, angelots, porteurs des instruments de la Passion. Les joyaux ont été acquis par Erard de la Marck en 1509 à Venise.

Symbole par excellence de la patrie liégeoise, le Buste-reliquaire de saint Lambert assiste aux grandes cérémonies d'Ancien Régime. Une gravure de 1653 du célèbre artiste liégeois Michel Natalis a popularisé le buste à travers toute l'Europe.

Le saint patron du diocèse est présenté à mi-corps en évêque, posé sur un socle dont les six niches, à l’architecture gothique très présente, racontent sa vie, comme dans les caissons des retables sculptés d’époque : enfance avec miracles de l'eau et du feu, épiscopat avec l'épisode de l'exil et de la pénitence de Stavelot, martyre, châtiment des meurtriers pendant l'ensevelissement du saint à Maastricht, translation des reliques à Liège par saint Hubert, évêque successeur et vénération des reliques.

Saint Lambert en personne est présent aux cérémonies et soutient ses fidèles sujets.

A la Renaissance, le culte des saints face au protestantisme

Dans notre heuristique des manuscrits des *Vita & Miracula Mengoldi*, nous avons eu la chance de retrouver un manuscrit ancien originaire du Chapitre collégial de Huy du XVIe siècle. Le chapitre hutois jugea sans doute utile de faire exécuter une copie de ces textes importants dans une écriture plus lisible, une belle humanistique. On appelle ainsi le renouveau d’une écriture de type caroline à la Renaissance. C'est à la même époque que l'on recopia dans les Recès capitulaires hutois toute une série de textes issus du Moyen Age et en même temps l'Obituaire de la collégiale retranscrit par le chanoine Gérard Lozé en 1530. Le manuscrit ancien, sinon autographe, des *Vita & Miracula Mengoldi* a disparu, c'est dire l'intérêt de la présente copie d'autant plus qu'elle est garantie par l'autorité de deux actes.

Dans une première étape, Jean de Theux, abbé du Neufmoustier, est appelé à témoigner de la valeur d'une copie des *Vita & Miracula Mengoldi*. Seconde étape, la copie est envoyée à l'évêque de Liège, Erard de La Marck, qui, par son autorité, le 9 novembre 1526,

certifie en même temps les mérites du saint martyr.

On peut s'interroger sur les motivations exactes de ces documents. Des saints à la carrière aussi fabuleuse que Mengold furent-ils la cible des hérétiques à l'époque? … et pour défendre la gloire de leur saint patron, les chanoines de Huy ont-ils recherché l'appui épiscopal? Aucune information ne permet de corroborer cette hypothèse, hormis les principes-mêmes de la Réforme et certains événements contemporains. En 1487, la Paix de Saint-Jacques énumérait les mesures à prendre contre "tous cheux qui blasphèmeront Dieu, les sains et sainctes"; en 1530 une liégeoise était accusée d'avoir prononcé des paroles blasphématoires à l'égard de la Vierge Marie, et les *Miracles* de saint Quirin parlent de cet hérétique maastrichtois qui ne croyait ni à l'intercession des saints ni à l'utilité des pèlerinages. Des préoccupations liturgiques sont-elles à la base de cette requête? Il ne fait aucun doute que le manuscrit retrouvé avait à Huy un usage liturgique. Cet usage apparaît toutefois nettement moins clairement que pour saint Domitien dont la *Vie*, dans le manuscrit du XVIIe siècle sur papier relié à la suite des feuillets de parchemin qui nous occupent, a été par la suite scindée en huit *lectiones* pour l'office. Saint Mengold entre très tôt dans le Missel liégeois, dès 1485 au moins; des séquences rimées y reconstituent les grands traits de la *Vita*; il faut toutefois attendre 1746 pour voir son entrée dans le Bréviaire liégeois avec une simple *commemoratio*.

On connaît la prédilection d'Erard de La Marck pour Huy. La voûte du chœur de la collégiale hutoise fut décorée en 1523 et, au-dessus du maître-autel, tout porte à croire que Mengold est représenté parmi les quatre personnages, surplombant l'endroit où jadis était exposée sa châsse. Or, on se rappellera que l'évêque avait donné une somme de 350 florins de Huy pour aider à la construction des voûtes de l'église collégiale. Par ailleurs, en 1515 et en 1528 la châsse du saint subit des restaurations. Enfin, en 1529, dans son Catalogue des Evêques de Tongres-Maastricht-Liège Jean Placentius incorpore Mengold sous l'épiscopat d'Etienne vers 904.

Replacé dans le contexte religieux de l'époque, ce regroupement de divers témoignages de dévotion envers saint Mengold sous l'épiscopat d'Erard de la Marck (1505-1538) nous semble attester un désir de réhabilitation d'un saint issu des "ténèbres" du Moyen Age, en proie peut-être à des critiques que la connaissance historique du personnage à l'heure actuelle ne désavouerait sûrement pas.

De la même manière nous pourrions parler de la constitution du recueil de pièces hagiographiques relatives à Quirin, conservé aux Archives de l'Etat à Liège, au sein duquel se trouve la retranscription des miracles, dont nous avons déjà parlé. C'est en effet par une copie du XVIIe siècle que nous en avons connaissance. Plusieurs stades apparaissent nettement : tout d'abord la composition et la rédaction originelles des textes, ensuite leur copie au XVIIe siècle, puis leur regroupement, vraisemblablement au XVIIIe siècle d'après les numéros inscrits, et enfin leur assemblage en un recueil cartonné, sans doute lors de l’exil des archives de Stavelot-Malmedy à Düsseldorf en 1930. Le folio 68r, qui sert de couverture à notre livret, porte le titre : *Continuatio miraculorum s(anc)ti Quirini martyris et gloriosi Patroni nostri*, écrit par une main du XVIIe siècle mais différente de celle qui a recopié les miracles. Le texte des miracles, au folio suivant (69r), commence par : *Eodem mense*. Il est difficile d'en tirer des conclusions définitives. Sur le folio 67 est retranscrit, sur un autre papier et par une autre main, le texte latin racontant le Triomphe de saint Quirin à Waimes en 1470. Tout en bas du folio 67v, le mot *Miracula* est écrit, ce qui pourrait être un point de repère dans l'agencement de ces archives sur saint Quirin. Ce Triomphe est un miracle, ce qui pourrait expliquer le terme *Continuatio*. Y aurait-il référence aux miracles survenus lors de la translation des corps saints de Normandie à Malmedy et connus par l'oeuvre hagiographique évoquée plus haut? Ou bien nous manque-t-il

le début d'un autre livret de miracles? La numérotation du XVIIIe siècle des archives est très incomplète et peut en permettre l'hypothèse.

Cela nous amène à réfléchir sur l'utilisation de ces copies au Grand Siècle. Au XVIIe siècle on recopie une série de miracles survenus grâce à l'intercession de saint Quirin entre 1515 et 1545. L'utilisation liturgique nous paraît à exclure : dans pareil cas les textes auraient été plus visiblement découpés en séquences et des points de repère apparaîtraient comme au folio 11 du recueil où la "légende" de saint Quirin est découpée en leçons pour les nocturnes. Le premier texte du recueil est la copie d'un imprimé de *La Vie et Martyre de S. Nigaise premier Archevesque de Rouen, S. Quirin prestre, et S. Scuvicule diacre [...]*, publié à Rouen en 1643. Manifestement au XVIIe siècle à Malmedy on a voulu réunir un dossier documentaire sur le saint patron du monastère. Dans quel but? Usage interne, préparation d'un livre, demande spécifique...
Notre livret de miracles prend bonne place dans ce recueil. Dans la première moitié du XVIe siècle, un hagiographe anonyme rapporte les miracles survenus grâce à l'intercession de saint Quirin, sous le prince-abbé Guillaume de Manderscheit (1501-1546), artisan de réforme comme Erard de la Marck.

La Réforme catholique à l'oeuvre

La Réforme catholique s'accomplit pleinement au XVIIe siècle. A Liège Ferdinand de Bavière (1612-1650), prince-évêque dévôt, en est un artisan. Nous en avons déjà perçu les effets en pays mosan, à Huy, Andenne ou Dinant.

A Stavelot-Malmedy les reliques connaissent une nouvelle heure de gloire. Poppon, le réformateur lotharingien du XIe siècle, voit enfin sa sainteté pleinement reconnue : en 1624, Etienne Strecheus, évêque suffragant de Liège, retire le corps de l'abbé de son tombeau de la crypte de l'abbatiale de Stavelot. On garde un récit détaillé de la cérémonie. Un buste-reliquaire est construit pour abriter les reliques, œuvre en argent repoussé, ciselé et partiellement doré et peint, de l'orfèvre liégeois Jean Goesin (1625-1626). Le saint abbé bénédictin, le visage au naturel, le crâne largement tonsuré, tient d'une main une maquette de son abbatiale et, de l'autre, une crosse flanquée d'une mitre. Sa vie est illustrée sur le socle. Pierre Colman a bien détaillé le contrat de l'orfèvre et la réalisation de l'oeuvre. Le même orfèvre a réalisé pour Visé un buste-reliquaire de saint Hadelin et pour les Croisiers de Huy un buste-reliquaire de sainte Odile (1627). On voit sans doute ce dernier avec les châsses sur la gravure colonaise de 1654 dont nous avons parlé plus haut.
Vers 1650 le chroniqueur François Laurenty donne un impressionnant inventaire du trésor de Stavelot et de Malmedy. Après l'incendie de 1689 à Malmedy, et les troubles des guerres de Louis XIV, le 6 octobre 1698 les reliques de saint Quirin et de saint Just sont officiellement reconnues. Des châsses en bois doré sont confectionnées. Une nouvelle abbatiale sera construite au XVIIIe siècle. L'église paroissiale Saint-Géréon a aussi été incendiée en 1689. Reconstruite elle sera reconsacrée en 1709. En 1712 des reliques thébaines sont données par Cologne : un buste-reliquaire de saint Géréon en bois sculpté et peint, enrichi de plaques d'argent repoussé et ciselé, est réalisé en 1731 et quatre bustes-reliquaires de soldats thébains en 1777.

Toutes ces reconnaissances de reliques nécessitent la présence de spécialistes en anatomie. En 1624, à Stavelot, Maître Waleran, chirurgien, assiste à l'élévation de saint Poppon ; lors des ouvertures postérieures du buste-reliquaire en 1733 un médecin est présent ; en 1774 L. Cornesse, docteur en médecine et L. Gillard, chirurgien. A Liège en 1622 François Blavier,

docteur en médecine et Pierre Jacobi, chirurgien, furent associés à l'inventaire des reliques de sainte Eve. Nous en reparlerons. A Huy, en 1663, Maître Jean Tixhon, "chirurgien sermenté" procède à l'inventaire des reliques de saint Maur. Les ossements attirent l'attention : le creâne de saint Lambert montré aux mauristes Martène et Durand vers 1724 ou celui de saint Remacle, exposé et porté en procession en 1698, puis replacé dans la châsse. Déjà au IXe siècle le chef du saint patron de Stavelot semble avoir été l'objet d'une vénération particulière.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, on exhibera à nouveau les reliques. Certains autels seront garnis de grands tableaux-reliquaires. Dans ces cadres sont présentés, en alignement soigneux, les fragments d'ossements, avec identification hagiographique, et souvent au centre une désignation générale sous la forme RELIQUIAE SANCTORUM, comme dans les abbayes cisterciennes féminines de Roermond (Munsterkerk) ou de Salzinnes. Dans ce dernier cas l'inventaire de reliques est associé à la charte de fondation pour mettre ainsi en évidence les fondements spirituel et temporel de l'établissement. A Herkenrode les reliques sont fixées sur des pyramides.

L'image de l'évêque Domitien, saint patron de Huy, évolue aussi à l'Epoque Moderne. Une double évolution affecte la thaumaturgie du saint. Evolution géographique d'abord : au Moyen Age, les miracles se produisaient soit directement auprès des reliques du saint, soit à l'extérieur de Huy mais dans ce cas, ils impliquaient généralement un pèlerinage de reconnaissance auprès de la châsse du saint à la collégiale ; à l'Epoque Moderne, les miracles se localisent essentiellement à la Fontaine Saint-Domitien. Evolution ensuite dans la spécificité thaumaturgique : au Moyen Age, le saint est surtout, comme la plupart des saints compatissant à tous les maux ; à l'Epoque Moderne, il est invoqué à Huy principalement contre les fièvres.

De la "fontaine Sainct-Domitian", le bourgmestre de Huy Laurent Mélart atteste que " […] plusieurs ayans beu de son eau, notoirement ont esté gueris de fievres, ce qui s'est fait par ses merites, & par la foy qu'ils ont eu en son assistance". En 1672, les archives communales fournissent une mention de "la fontaine Saint-Domitiane tant celebre pour les miracles qui ont esté faits et se font encore par la vertu de ses eaux". Au début du XVIIIe siècle, une chronique liégeoise parle d' "une tres belle et claire fontaine […] miraculeuse guérissant des fièvres et d'autres maladies, et laquelle est encor connue présentement".

Une procession allait s'organiser le jour de la fête de Domitien, le 7 mai, à Huy. Dans son répertoire des "principales et des plus solemnes processions" hutoises, Mélart cite "le iour Sainct Domitian, que l'on chomme le septième de may, où il y a des pelerins, qui suivent en chemise, pieds nus, et un cierge ardant en la main la procession, en recognaissance de la guerison, qu'ils ont reccuë par la miseriocorde de Dieu, prieres et faveurs dudit Sainct, des fievres dont ils avoient esté atteints et allictez longuement". Les "Gouverneur, Mayeur, Bourguemaistres, Jurez, Eschevins, Officiers et Mestiers de la Ville" et tous les "ordres des religieux" assistent à la grand'messe célébrée en la collégiale.

Le XVIIe siècle à Liège. Une quête de reliques en Sardaigne (1634-1652)

Un fait divers est significatif des comportements à Liège à l'égard des reliques. En 1634 le prieuré Saint-Léonard aux portes de Liège est le théâtre d'un exorcisme et de la guérison d'un jeune homme Henri Le Rond. En 1642 ce jeune homme décide de partir pour la

Sardaigne afin d' y quérir des reliques pour l'église du prieuré Saint-Léonard. Cette quête de reliques a fait l'objet d'une relation très circonstanciée que nous avons éditée : *Declaration de Mons(ieur) Henri Le Rond cavallier clerc de Malte touchant son voyage en l'Isle de Sardaigne et l'invention du corps de sainct Eloy martyr soldat romain*. On y suit pas à pas dans son périple européen et méditerranéen Henri Le Rond, devenu chapelain des Chevaliers de Malte.

Le spectaculaire exorcisme pratiqué par un prêtre sur Le Rond écarte un revenant, l'âme de sa grand-mère paternelle, qui déambule sous forme humaine à Liège et qui dialogue même avec l'exorciste. Le revenant exige que trois messes soient célébrées par trois prêtres le Vendredi saint à Notre-Dame de la Sarte à Huy. La voix finit par réclamer avec insistance une messe à Saint-Léonard. Le prêtre l'exhorte à libérer le jeune homme et finalement après des scènes dignes du meilleur roman d'épouvante, Le Rond retourne sain et sauf chez lui.

De la mention de Notre-Dame de la Sarte dans le texte, on retiendra la réputation grandissante de ce lieu de pèlerinage hutois. Pour rappel c'est vers 1621 qu'eurent lieu les premiers faits merveilleux à la Sarte, le "miracle du fagot" suivi de la première guérison d'Anne de Nandren, la naissance du pèlerinage, la retentissante guérison de Marie de Maecht, le 29 août 1624, suivie d'une enquête canonique qui dura jusqu'en 1657. La Sarte s'inscrit dans ce courant d'intense ferveur mariale du XVIIe siècle, orienté vers des sanctuaires privilégiés par des grâces exceptionnelles.

Si l'on se rallie à l'opinion de Jean-Claude Schmitt selon laquelle "les croyances et l'imaginaire dépendent avant tout des structures et du fonctionnement de la société et de la culture à une époque donnée", c'est-à-dire si l'on traite de la question des revenants comme d'un problème d'histoire sociale, il est indispensable, pour mieux comprendre, d'éclairer quelque peu le contexte historique de ce début du XVIIe siècle liégeois.

D'un point de vue politique tout d'abord. A Liège, pendant l'épiscopat de Ferdinand de Bavière (1612-1650), les tensions politiques entre les deux partis, Grignoux et Chiroux, - en grossissant fortement le trait : entre le peuple et les partisans du prince -, conduiront aux troubles de 1636 et au retentissant assassinat du bourgmestre Sébastien La Ruelle en 1637. L'horrible guerre de Trente Ans (1618-1648) déchire l'Allemagne; l'Espagne et les Provinces Unies sont à nouveau en guerre depuis 1621 et la Principauté de Liège a beau être neutre, elle constitue un couloir d'accès naturel entre la France et la Hollande et une importante place d'armes et de ravitaillement. En 1632 les troupes soldées par la Hollande assiègent et prennent Maastricht, pénètrent dans les "quartiers" d'Outremeuse.

D'un point de vue religieux ensuite. Ferdinand est un prince-évêque dévôt. Sous son épiscopat se produit l'efflorescence la plus spectaculaire de fondations religieuses - une bonne vingtaine de nouvelles maisons -, au point que le chapitre cathédral et le Magistrat s'en inquiètent et s'efforcent de freiner cette politique épiscopale et cette "invasion mystique". Les soeurs hospitalières augustines de Bavière s'insèrent dans ce courant religieux. Dans un élan de charité, "grandes consolatrices des âmes et des corps", elles procurent le soin aux malades en cette période profondément touchée par la guerre.

La morale religieuse est centrée sur la notion de péché. Le défunt doit avoir satisfait à une pénitence complète. L'Eglise réagit contre les mutiples dysfonctionnements possibles de la bonne mort chrétienne, donc contre le phénomène des revenants. La croyance se répand dès le Moyen Age du retour du mort-fantôme qui vient s'acquitter d'une souillure de sa vie terrestre. L'Eglise finit par accepter cette croyance et l'intègre dans un fonctionnement social de la

mémoire des morts qui établit une communication entre l'ici-bas et l'au-delà. Ces récits de revenants favorisent le développement de la piété. Notre texte liégeois s'inscrit également dans la droite ligne de la Réforme catholique qui réprime toute déviation religieuse.
Ici l'allusion et l'illusion du diable - "Je ne suis pas un diable", s'écrie le revenant - méritent d'être relevées à une époque où le diable est partout, peut-être plus encore dans les milieux populaires ou ruraux. La population subit un climat de violence, de peur et de terreur qui entraîne une recrudescence de croyances et de pratiques magiques. Cette nouvelle démonologie forgée par les clercs est bien exprimée dans le rituel liégeois, livre liturgique consacré à l'administration des sacrements.
A Saint-Hubert les "guérisons miraculeuses" sont décrites par Romuald Hancart au début du XVIIe siècle; sur la célèbre gravure de Jean Valdor de 1622, l'enragé enchaîné se débat violemment et le diable quitte le malade. A Saint-Hubert une foule nombreuse assiste fréquemment à de véritables spectacles d'exorcisme.
A Malmedy le rassemblement au début du XVIIe siècle d'une documentation sur les miracles médiévaux de saint Quirin concourt à populariser le culte du saint patron du monastère; parmi les pèlerins on relève des possédés. La Réforme catholique s'exprime aussi à Stavelot avec le "nouveau" culte de saint Poppon récemment élevé sur les autels par l'évêque suffragant de Liège (1624); selon sa légende, le saint abbé avait été plusieurs fois aux prises avec le diable : les scènes représentées sur son buste-reliquaire tout neuf (1625-1626) en perpétuent la mémoire.
A Liège, à l'abbaye bénédictine de Saint-Laurent, le phénomène est semblable. L'ouvrage de Gilles du Monin daté de 1618 et intitulé *Sacrarium celeberrimi D. Laurentii juxta Leodium cenobii ordinis Sancti Benedicti* inventorie le trésor de reliques, mentionne les célébrités de l'abbaye et prélude à l'invention, en 1656, du corps de l'évêque de Liège Wolbodon (+ 1021), en présence du nonce apostolique.
Ainsi le culte des saints, stimulé par le Concile de Trente, apporte réconfort à une population déstabilisée et désemparée.
Au climat de terreur, de peur et de violence s'ajoute une obsession de la mort dont témoigne abondamment l'iconographie : représentations allégoriques, emblèmes et figures de la mort, efflorescence du macabre... Le livre d'heures de Gérard van der Stappen, abbé de Saint-Laurent de Liège (1520-1558) présente, en face de l'office des morts, une belle illustration du thème de la rencontre des Trois Vifs et des Trois Morts : trois jeunes cavaliers voient se dresser devant eux leurs doubles morts qui leur enjoignent de se préparer au trépas; ces revenants sont campés dans un paysage au centre duquel se dresse le perron liégeois. Les fermoirs en argent de ce livre d'heures portent les armoiries d'Oger de Loncin, abbé de Saint-Laurent (1586-1633). Et que dire des impressionnantes pierres tombales du temps!

Le prieuré de Saint-Léonard est omniprésent dans notre document. La vénération envers saint Léonard dans le faubourg nord de Liège est ancienne. La fondation privée et la dédicace d'une chapelle à saint Léonard remonte à l'épiscopat d'Otbert vers 1093-1094. Le plus connu des saints du nom de Léonard est saint Léonard de Noblat dont le patronage des prisonniers est célèbre. Donnée aux moines de Saint-Jacques, la chapelle est le théâtre de miracles dès le XIIe siècle. Le succès du nouveau pèlerinage est sans doute renforcé par le cadre campagnard du quartier dans lequel s'élevait le prieuré, aux portes de la cité, cadre pittoresque complètement sacrifié par la révolution industrielle du XIXe siècle. L'église n'existe plus et la statue du saint patron, transférée à l'église voisine de Sainte-Foy, a aujourd'hui disparu. L'ancienne église Sainte-Foy avait été reconstruite vers 1624 .
C'est aussi de la première moitié du XVIIe siècle que datait la statue du saint patron des lieux : revêtu de la dalmatique et portant la crosse, Léonard s'était vu adjoindre une cage de bure et

des mineurs qui remplaçaient les traditionnelles chaînes des prisonniers. Le culte et l'iconographie de saint Léonard évoluent précisément à la fin du Moyen Age et à l'Epoque Moderne au moment-même où la délivrance de toutes sortes de "prisons" matérielles ou morales, dont celle des possédés, est assimilée à la délivrance des prisonniers.
En 1605 survient à Saint-Léonard à Liège la guérison miraculeuse d'un petit garçon et l'on perçoit donc, en ce début du XVIIe siècle, une activité religieuse renouvelée.

A la suite de sa guérison , Henri Le Rond décide de partir en Sardaigne pour y chercher des reliques pour l'église Saint-Léonard de Liège. Il considère cet enrichissement du trésor de reliques de l'église conventuelle comme un geste débiteur de remerciements et d'actions de grâces envers ses bienfaiteurs. Dès les premières lignes, il l'exprime clairement : […] *ie m'at trouvé poussé intérieurement d'une volonté forte d'emplier tout mon pouvoir a rechercher quelque corps sainct, ou bien quelque relicque notable, à effect de les rapporter si Dieu me faisoit la grâce de retourner ung iour et en honorer l'Eglize des RR. et VV.les Chanoines Réguliers, dédiée a l'honneur de Dieu et de Sainct Léonard aux faubourgs de Liege*.

Arrivé à Gênes et entré au service du doge, il s'informe auprès de religieux sur les chances de son entreprise. Le Père récollet Laurent de Botte l'avertit que deux capucins venant de Rome sont arrivés à Gênes *pour retourner en l'Isle de Sardaigne en laquelle (comme ils me disoient) pendant les grandes persécutions des tyrans contre les Chrestiens auroient esté martyrizé plusieurs milles […] En l'Isle de Sardaigne on avoit grande quantité de corps saincts et qu'ils esperoient qu'on en pouldroit encore trouver, mais que a ceste effect il conviendroit employer bonne somme d'argent […]* . De l'argent pour des reliques : le moyen n'est pas neuf. De tous temps s'est développé un trafic de ces objets sacrés.
Le Rond les convainc d'accepter sa compagnie et ils s'embarquent tous les trois pour la Sardaigne. Après un jour et demi de mer, une grande tempête rompt l'arbre du navire et, *estant abandonnes a la misericorde de Dieu et des ondes tempestueuses* , ils tombent aux mains des Turcs, six galères en route pour Tunis. Le Rond y reste *l'espace de septante chincq iours esclave et miserablement traicté avec des chesnes au col et au pied pesantes soisante livres*.
A Tunis un marchand de Livourne *trafficquant avec les Turques* le reconnaît; il l'avait connu à Gênes chez son fils Joseph Romane, lui aussi marchand. Sa délivrance est achetée pour 1500 sequins . Par le premier bateau pour la Sardaigne, avec un des deux capucins, l'autre étant mort des mauvais traitements, Le Rond arrive à Cagliari, capitale de l'île. Il est logé au Couvent des Récollets. Le lendemain, accompagné des religieux, il expose sa requête à l'archevêque. La permission n'est pas simple à obtenir. Il part pendant plusieurs jours pour faire pratiquer des fouilles dans les campagnes avoisinantes. Sans succès, quelque peu découragé de ne rien trouver, Le Rond s'éloigne des ouvriers; dans la campagne, appuyé contre un olivier, il prie Dieu de l'exaucer. Un capucin s'approche et lui dit *de prendre bon couraige, m'assurant qu'en cas ie ne trouveroit pas de corps sainct, que l'Archevesque m'en donneroit ung hors de la grotte de son Eglize où il y en at quantité*.

Retourné auprès des ouvriers, guidé par Dieu, il frappe inopinément la terre du pied *laquelle fit quelque resonance, ce qu'entendant, ie frappa la deuziesme fois le terre ung peu plus fort, laquelle retentit, et donnat ung son plus claire qu'a la premiere fois; de quoy tout esmeu et inspiré (comme ie croy) de Dieu, fit venir tous les ouvriers et fossoyent au dict lieu* .
Un sépulcre couvert de trois pierres est dégagé. Le Rond en avertit l'archevêque qui défend d'y toucher hors sa présence. L'archevêque arrive sur les lieux et ordonne à Le Rond de

descendre dans la fosse; il soulève la pierre du sépulcre : de la lumière s'en échappe, un corps *si beau* est révélé. L'archevêque rappelle Le Rond et envoie à sa place quatre prêtres pour sortir le corps du sépulcre. Ils ne réussissent pas à le déplacer et Le Rond est à nouveau mandaté par l'archevêque pour résoudre l'affaire. Il chante les litanies des saints, demande à l'archevêque sa bénédiction et redescend dans la fosse où, avec l'aide d'un capucin, *sans difficulté aulcune, i'eslevat la teste des ossements et assisté dudict Pere capucin les enveloppit d'une gordinne d'armoisin rouge en une kaisse de sapin a ce preparee, en laquelle ils sont encore presentement*. Le Rond aperçoit sur le sommet du sépulcre *une couronne taillée avec deux palmes sortantes d'icelles en bas de laquelle y avoit ung escripteau en langue du pays (comme on parloit anciennement) lequelle escripteau fut leu et interpresté en langue latinne par ung vieux Prestre present*. Pendant trois jours les reliques sont exposées dans la cathédrale à la vénération d'*un grand concours du peuple*. Le quatrième jour une procession présidée par l'archevêque conduit le corps jusqu'au bateau qui l'emporte vers Gênes.

Arrêté à la douane de Gênes, Le Rond fut contraint d'ouvrir la *kaisse*, ce qu'il fit en présence de l'archevêque-cardinal de Gênes, qui authentifia les sceaux et documents de son confrère de Cagliari, et y apposa à son tour ses sceau et signature. Ce contrôle nous vaut la chance exceptionnelle d'avoir pu retrouver dans les Archives de Gênes les traces du passage d'Henri Le Rond : douze pages de procès verbaux réalisés à l'ouverture des reliquaires.

Après Gênes, Le Rond regagne Rome, Livourne, puis Malte où il séjourne jusqu'au 27 juin 1650. De Malte il rentre à Liège par la France et par Bruxelles. Et la relation se termine par la phrase suivante : *Le sainct corps est arrivé en nostre Couvent de Saint Léonard lez Liege le 26 d'Aoust 1650*, phrase que l'on retrouve écrite à deux autres endroits du manuscrit, comme une sorte de point de repère chronologique de toute l'aventure.

Ce mémoire est suivi d'une série de documents justificatifs, qui apportent plusieurs précisions sur le voyage de retour. Les lettres de Le Rond attestent sa fidélité de pèlerin envers le prieuré liégeois. Malgré les hautes sollicitations qu'il reçoit de confier çà et là les reliques inventées, c'est à Saint-Léonard de Liège qu'il les destine, envers et contre tous. Les aumônes reçues par dévotion au nouveau saint serviront à la construction d'une nouvelle église conventuelle. La captivité de Le Rond dura 75 jours à Tunis et s'acheva le 14 octobre, fête de saint Calliste, patron de la cathédrale de Cagliari. Racheté par un marchand italien, il va offrir ses chaînes à la Vierge de la *Santa Casa* de Lorette, lui rendant grâce pour sa délivrance. Son séjour à Rome permet son engagement dans l'Ordre de Malte, avec de surcroît la bénédiction papale. Le Rond transmet à Liège les preuves de la sainteté du martyr Eloi : l'authentique des reliques signé par l'archevêque de Cagliari, mais aussi des preuves des miracles opérés par l'intercession du saint. En 1649 une possédée est guérie et, un an plus tôt, à Rome, une odeur de sainteté s'échappait du corps saint en présence d'une foule de fidèles. Dès l'arrivée de la caisse de reliques à Liège le 26 août 1650, on apprend aussi que Le Rond en a promis quelques fragments à Toulon.

Revenons sur le fil des événements.

Tout d'abord la personnalité d'Henri Le Rond.
"Brodeur de son mestier", exorcisé et guéri par le prêtre Erard Matthei, Le Rond part pour Gênes et entre au service du doge. Le Rond devient chevalier de Malte. Il existe plusieurs catégories de chevaliers; Le Rond est chapelain. Les chapelains célébraient les offices dans la

cathédrale de La Valette et les aumôniers des galères de l'Ordre étaient choisis parmi eux. Pour certaines catégories, les preuves de noblesse n'étaient pas indispensables.
Les archives conservées à Gênes confirment l'existence historique d'*Enricus Leron, quondam dominus urbani de civitate Liege*, citoyen liégeois.

Ensuite la démarche : une quête de reliques.
Manifestement , nous l'avons vu avec la guérison de Le Rond, le prieuré Saint-Léonard veut promouvoir le culte de son saint titulaire.Outre la vénération du saint patron des prisonniers et des possédés, existe-t-il à Saint-Léonard de Liège un autre attrait pour un pèlerinage et le développement d'un culte? On mentionnera qu'en quittant le couvent de Sainte-Elisabeth vers 1489, le prieur Jean Hermann transféra dans l'église de Saint-Léonard le corps d'Olivier de Campo qui fut inhumé dans un tombeau portant l'épitaphe suivante : *Hic jacet sepultus Frater Oliverius de Campo, frater professus domus de Bethleem prope Lovanium, qui reformavit domum Bonorum Puerorum in Leodio, qui obiit anno Domini MCCCCL, die X Maii. Orate pro eo*. "Il faut interpréter ce geste pieux comme un dernier hommage rendu à l'éminent religieux qui, en réformant la Maison des Bons-Enfants et en l'incorporant à la Congrégation de Windesheim, avait bien mérité d'en être considéré comme le vrai fondateur", comme l'écrit Léon Halkin. Loin de nous l'idée d'y voir un saint mais pour le peuple les frontières entre la simple admiration et la sainteté sont quelquefois ténues. Parmi les rares sources d'archives, l'inventaire du Couvent Saint-Léonard dressé le 24 novembre 1772 mentionne seulement "deux reliquaires d'argent en forme de remonstrance, un autre representant Saint Leonard en argent, item un autre en forme de bras couvert d'argent" […] "deux grands reliquaires de bois doré, item quatre autres petits", et, dans les *Comptes des revenus (1773-1775)* de brèves mentions de reliquaires en bois et en argent sans autre identification.
Le Rond, quant à lui, veut plus : ramener une relique insigne et lointaine, un corps entier capable de susciter un nouveau pèlerinage en l'église Saint-Léonard. Comme au haut Moyen Age, mieux vaut un corps entier, plus impressionnant et plus rare, qu'une collection de reliques infimes et variées que chacun peut se procurer facilement. La Sardaigne est décrite comme une terre riche en reliques. La crypte de la cathédrale de Cagliari regorge de corps saints. Au début du XVIIe siècle une activité intense se manifeste effectivement en Sardaigne dans ce domaine. A Cagliari, des fouilles furent pratiquées en 1614 qui révélèrent une inscription *S...inum* interprétée comme *Sancti innumerabiles*. L'archevêque en personne y assista ainsi que de nombreuses personnalités. Des travaux furent entrepris dans la cathédrale pour y déposer très solennellement en grande pompe les saintes reliques en novembre-décembre 1618. Hommage fut rendu au corps du patron saint Saturnin. Ces recherches de reliques à Cagliari furent imitées dans d'autres lieux de Sardaigne (Fordongianus, Terranova, Cuglieri). Il est intéressant de mettre ces faits en parallèle avec notre texte, même si les noms de saints cités, tout comme les événements, ne correspondent pas. L'exemple vient d'en haut!
Reste l'identité du nouveau saint "inventé" par Le Rond : Eloi, soldat romain martyr. L'homonymie avec "le bon saint Eloi", numéraire du roi Dagobert, n'est pas pour déplaire dans nos régions; elle peut même faire illusion. Un pèlerinage apportera l'argent nécessaire à la reconstruction de l'église Saint-Léonard : *[…] a cetfin que ledict St Eloy vous fasse bastir une eglize avec toutes les aulmosnes que ce pouldront faire icy pour le respect dudict Sainct […].* Les circonstances du voyage sont données : recommandation de Le Rond à l'étranger, tempête, turcs, contacts divers, embarquement… L'emprisonnement à Tunis, terriblement pénible et même fatal pour un des capucins, permet à Le Rond de suggérer que les infidèles auraient pu empêcher sa pieuse entreprise mais que sa "volonté forte" a finalement triomphé du paganisme. L'antagonisme des deux mondes, catholique et musulman, s'inscrit parfaitement dans l'état d'esprit des Chevaliers de Malte et prélude à l'engagement de Le Rond

dans l'Ordre. La découverte d'un saint martyr des grandes persécutions chrétiennes participe au même mouvement.

Enfin cette histoire apporte aussi un témoignage sur le culte des saints après la Réforme catholique. Quelques détails supplémentaires sont intéressants à relever. En premier lieu la coïncidence du jour de libération d'Henri Le Rond des mains barbaresques avec la fête de saint Calliste de Cagliari (14 octobre) est une sorte de prémonition du succès de son entreprise en Sardaigne. La dévotion à Notre-Dame de Lorette vient après. Puis les preuves de sainteté nécessaires pour la reconnaissance du culte de saint Eloi à Liège. C'est à Rome, en présence d'une foule nombreuse qu'une odeur de sainteté se révèle, et un chanoine de Saint-Jean de Liège, de séjour à Rome, l'atteste par écrit; à ce texte vient s'ajouter l'authentique officielle de l'archevêque de Cagliari. Le Rond a promis des reliques au prieur de Saint-Léonard, mais aussi à plusieurs personnes à Toulon où son bateau a accosté au retour de Sardaigne; les chevaliers de Malte ne sont pas restés insensibles au précieux trésor et souhaiteraient l'acquérir mais Le Rond l'a promis à Liège. De retour dans sa patrie, Le Rond n'en sera pas pour autant tranquille. Il semble en effet que la dévotion au nouveau saint Eloi ne s'implanta pas sans problèmes à Liège et suscita même des réserves. Le prince-évêque dut intervenir...

Certaines attitudes ne peuvent manquer d'évoquer la mentalité médiévale. Des fouilles permettent une surprenante découverte providentielle d'un sépulcre duquel s'échappe une lumière. La prière renforce Le Rond dans sa démarche : il est conduit au sépulcre. Le laïc s'efface un instant devant les religieux qui tentent de sortir le corps du tombeau mais les reliques sont indéplaçables. L'archevêque rappelle alors Le Rond, seul habilité par le Ciel à pareille translation. Ce dernier prend toutes les précautions nécessaires : il chante les litanies des saints et requiert la bénédiction de l'archevêque, avant de réussir l'opération. Les deux mondes religieux et laïque réconciliés se rejoignent : Le Rond accomplit la translation avec l'aide d'un capucin et le don de reliques est acquis pour Liège. Un périple de celles-ci s'organise jusqu'au lieu prédestiné : l'église conventuelle de Saint-Léonard à Liège. Toutes les preuves d'authenticité des reliques - authentique et palme du martyr - sont fournies et corroborées par l'archevêque. Des témoignages sur les miracles opérés grâce aux reliques sont opposés au scepticisme d'autrui. Saint Eloi peut commencer sa nouvelle carrière liégeoise.

Le culte des reliques est de tous lieux et de tous temps; il s'est toujours révélé un excellent baromètre religieux et sociologique et sa contribution à l'histoire globale est majeure, quand on sait son importance pour l'histoire de l'art et toutes les sciences auxiliaires de l'histoire. Dans le cas d'Henri Le Rond on renoue avec les récits médiévaux de quêtes de reliques, avec les translations de saints si profitables au pays mosan, avec ces événements merveilleux, fondements de la piété populaire et repères sacrés des routes de la foi de l'Europe occidentale.

Le XVIIIe siècle à la collégiale Saint-Martin de Liège

L'évêque de Liège Eracle (959-971) voulait déplacer la cathédrale sur le Publémont et l'église qu'il y avait fait élever devait être ainsi primitivement dédiée à Notre-Dame et saint Lambert. Pour diverses raisons, ce changement n'eut pas lieu. L'église du Publémont où Eracle reçut sépulture, deviendra collégiale et sera dédiée à saint Martin. Vers 1056, dans sa

chronique, le chanoine Anselme parle de la collégiale Saint-Martin, fondation d'Eracle. Le titre de saint Martin apparaît pour la première fois dans un acte diplomatique sous l'épiscopat de Notger (972-1008).

Né en Hongrie, élevé à Pavie, Martin, d'abord soldat romain, fut ensuite tenté par l'érémitisme. Il fonda à Ligugé près de Poitiers le premier monastère gaulois. Evêque de Tours, il mourut en 397 et sa sépulture à Tours devint le grand pèlerinage depuis les Mérovingiens jusqu'aux Capétiens. Patron des Francs, patron de la France, saint Martin eut des biographes célèbres, Sulpice Sévère, Paulin de Périgueux, Sidoine Apollinaire, Grégoire de Tours… qui favorisèrent l'un des cultes les plus importants d'Occident.

Des hypothèses sur les raisons du choix de Martin comme titulaire d'une collégiale liégeoise ont été formulées par Jean-Louis Kupper. La conjonction de plusieurs éléments intéressants semble en effet significative. Tout d'abord, par ce choix, Notger honorerait un saint "robertien", saint protecteur des princes capétiens dont l'évêque de Liège souhaitait l'alliance avec la cour impériale. Ensuite, l'évêque est un des familiers de l'impératrice Adelaide (+ 999) qui voue une dévotion particulière à saint Martin. Enfin, "forteresse sacrée" sur le Publémont pour reprendre la belle formule de Godefroid Kurth, la collégiale occupe une place déterminée dans la topographie liégeoise, près d'une porte de la cité sur la route de Huy, et l'on se rappellera, avec Sulplice Sévère, que c'est précisément près d'une porte à Amiens que saint Martin accomplit l'acte de charité qui le rendit célèbre, le partage de son manteau.

Au XIIe siècle, au plus tard, une tradition se fit jour selon laquelle l'évêque Eracle gravement malade obtint sa guérison au tombeau de saint Martin à Tours, et qu'à la suite de ce miracle il fit le vœu d'édifier la collégiale. Le plus ancien manuscrit où se trouve consignée cette tradition est un recueil de *Miracles* de la seconde moitié du XIIe siècle; le premier de ces *Miracles*, relatif à la guérison d'Eracle, veut expliquer la fondation du chapitre. Ces récits ont été rédigés à Tours. Leur descendance littéraire sera longue jusqu'à la belle gravure de Joseph Klauber montrant la "Guérison miraculeuse" d'Eracle pour l'ouvrage de 1746 de Jean Bertholet sur la Fête-Dieu. Un pseudo-acte de 963 retranscrit l'essentiel du miracle et de plus ajoute un paragraphe uniquement consacré à la confraternité établie entre les chapitres de Tours et de Liège, dont ne parle absolument pas le *Miracle*.

Le cistercien Gilles d'Orval est le premier chroniqueur liégeois à faire part de cette tradition en retranscrivant vers 1250 le *Miracle* et l'acte prétendu d'Eracle. On en trouve par ailleurs écho dans un chirographe de 1200 émanant du chapitre de Tours, premier acte diplomatique qui explique et renouvelle la fraternité liant Liège à la cité tourangelle. Des reliques sont accordées : un doigt de saint Brice et des fragments du sépulcre de saint Martin. Si la majorité des historiens penche pour voir dans la tradition de la guérison d'Eracle une "narration ridicule et certainement apocryphe", aucun ne s'est posé la question des raisons de son apparition. Et pour cause, par manque de sources. Toutefois est-il téméraire de conjecturer qu'il était difficile pour un Liégeois d'avant le milieu du XIIe siècle, - date du plus ancien manuscrit qui renferme la légende -, de comprendre les motivations d'Eracle? Son projet de déplacement de la cathédrale est en effet méconnu de l'historiographie médiévale et moderne. Ce sont les historiens contemporains qui l'ont mis en évidence à partir des maigres sources disponibles. Aussi n'aurait-on pas cherché une explication à la fondation et au titre choisi? Pour faire oublier ce téméraire déplacement de cathédrale, on aurait inventé cette histoire à une époque qui devrait se situer entre l'épiscopat d'Eracle (959-971) et le

milieu du XIIe siècle, une fourchette de deux siècles, où, sans argument probant, et fort des hypothèses exprimées plus haut, nous aurions tendance à privilégier l'épiscopat de Notger, celui qui peut-être a "rétabli l'église au milieu du village"! La première mention du titre martinien liégeois apparaîtrait d'ailleurs sous Notger si l'on veut bien faire confiance à l'acte rédigé sous son épiscopat. Reste à expliquer la confraternité établie entre Tours et Liège. Y voir en Eracle l'initiateur serait supposer qu'il ait lui-même renoncé à son projet de déplacement de la cathédrale... alors, ce serait Notger aussi?

Le culte de saint Martin a connu un essor extraordinaire en Europe occidentale. Le diocèse de Liège ne fait pas exception à la règle. C'est un des premiers cultes après celui des martyrs. Les formes de dévotion varient. Les reliques circulent; les patronages se multiplient. Comme l'écrit Dom Jean Leclercq, "la *Vie* de saint Martin par Sulpice Sévère est citée parmi les modèles de la façon dont on doit raconter les saints". Elle est utilisée par les biographes des saints mosans, ainsi par Anson au VIIIe siècle pour la *Vie* de saint Ursmer de Lobbes, par la *Vita Remacli antiquissima*… Elle trouve place sur les rayons des grandes bibliothèques monastiques : à Stavelot ou à Saint-Laurent de Liège par exemple, des manuscrits sont cités dans les inventaires aux XIIe et XIIIe siècles.

L'enrichissement du trésor de la collégiale Saint-Martin de Liège est l'histoire d'une quête séculaire acharnée de reliques de l'évêque de Tours, et accessoirement d'autres reliques à destination principalement de la consécration des autels de l'église.
En 1312 le Mal Saint-Martin avait détruit les reliques. En 1317, faute de pouvoir obtenir une relique réelle de leur saint patron, les chanoines reçoivent une cassette en ivoire avec un morceau du drap qui enveloppe son corps. Il faut attendre le 11 juin 1334 pour qu'ils obtiennent par l'intermédiaire du comte de Flandre une parcelle du chef de Martin, accompagnée d'un fragment de l'étole, dans une boîte en argent confectionnée aux frais de l'un d'entre eux, Guillaume d'Auxone. En 1335, Adolphe de La Marck , évêque de Liège, dans les lettres d'indulgence qu'il accorde à l'occasion de l'arrivée de ces reliques de saint Martin à Liège, s'exclame : "Que notre heureuse cité exulte pour un si grand honneur et un si digne cadeau, que le clergé jubile et que le peuple se réjouisse…!". Nous avons mis en parallèle avec cette translation la confection du frontal historié d'antependium, jadis conservé en la collégiale Saint-Martin de Liège et aujourd'hui aux Musées Royaux d'Art & d'Histoire de Bruxelles. En 1420 l'abbé de Saint-Laurent donne un fragment de la Croix et un ossement de saint Martin. Les chanoines de Tours offrent à nouveau des reliques en 1516 par l'intermédiaire de Jean Gredin, chanoine de Liège qui s'était rendu en pèlerinage dans leur église.
En 1562 Saint-Martin de Tours est pillée par les Huguenots. Guillaume Fanius, chanoine de Saint-Martin de Liège, est sous le choc des événements, lorsqu'il écrit : "et ce qui est plus horrible aux oreilles pieuses, rompant par force és sepulchres des morts, ont print les os du glorieux S. Martin, les ont bruslez, & reduits en cendres, & iceux curieusement r'assemblez, iusques à la derniere pouldre, iectez en la riviere de Loire, pour d'icelles saintes reliques, rasez de dessus la terre le soulas & la memoire". Ce qui n'est pas tout à fait véridique, puisque les reliques du saint ont survécu au pillage.
Le 28 juillet 1622, l'évêque suffragant de Liège vient à la collégiale reconnaître les ossements de sainte Eve. C'est vers cette époque que nous obtenons les premiers renseignements complets sur le trésor par un inventaire sommaire dressé par un visiteur curieux des collégiales du Pays de Liège : "On trouve dans cette église les reliques des saints suivants : un morceau du bois de la sainte Croix, une partie du chef de saint Martin et une de celui de saint Barthélemy, un os long de saint Léger, évêque et martyr, un autre du bras de saint Adrien, des

ossements de sainte Marie-Madeleine, des saints Denis, Nicolas, Ambroise, Sébastien et Laurent, dix têtes des Onze Mille Vierges de la compagnie de sainte Ursule". Est aujourd'hui conservé au presbytère de Saint-Martin un intéressant buste-reliquaire, du début du XVIIIe siècle, qui renferme une pierre *De tumba beatissimi Martini episcopi*.

En 1738, le chanoine liégeois Albert Le Rond entreprend un pèlerinage à Saint-Martin de Tours dans le but principal d'obtenir des reliques du saint. Il a rédigé une relation de ce voyage, un très intéressant "Journal", que nous avons édité avec Pierre Gasnault. Ce document s'inscrit dans la poursuite des liens de confraternité entre Tours et Liège. Le *Journal* de Le Rond décrit par le détail tout le cérémonial qui l'attend à son arrivée à Tours le 19 septembre 1738. Après réceptions et banquets dignes de la réputation de la région, il a enfin droit à une visite de la Trésorerie et la discussion s'engage pour obtenir des reliques de saint Martin. L'affaire est soumise à un chapitre général. Outre des recommandations de la Cour de France et des chanoines de Saint-Martin de Liège, Le Rond développe l'argument suivant : les reliques de saint Martin ont subi les ravages des guerres de religion; en en confiant quelque parcelle à Liège, les chanoines de Saint-Martin de Tours se prémuniraient contre un éventuel mauvais sort qui pourrait encore les affecter dans l'avenir et, dans pareil cas, ils pourraient récupérer quelques reliques données à Liège. Cet argument soutenu avec brio tout au long de la discussion par Le Rond semble avoir porté puisque le procès-verbal d'ouverture de la châsse rappelle qu'il est "aux charges par Messieurs de St-Martin de Liège de conserver précieusement les dittes relicques sans pouvoir les partager avec autres qu'avec ces Messieurs (de Tours) en cas que par quel facheux accident, ils se trouvassent privés de celles qui leur restent". L'accord est finalement donné et l'ouverture de la châsse de saint Martin prévue pour le 23 novembre. Malheureusement la clé de cette châsse est égarée et ce n'est que le lendemain que l'on se décide à forcer la serrure. Un orfèvre scie un morceau du crâne qui est ajouté à un morceau du drap d'or avec lequel le saint fut enseveli; le tout est posé dans une "urne" scellée du sceau du chapitre de Tours. Les dents de la scie utilisée par l'orfèvre seront par la suite insérées dans de petits reliquaires en argent. Une copie du procès-verbal d'ouverture suit le Journal; on y trouve confirmation du contenu du reliquaire. Celui-ci est le buste en argent doré confectionné en 1639 par l'orfèvre parisien Philippe Debonnaire.

Un autre intérêt du *Journal* est l'approche qu'il permet du culte des reliques des saints en cette première moitié du XVIIIe siècle. La scène de l'ouverture de la châsse, décrite avec soin et émotion, est particulièrement significative par les "témoignages publicques de piété" révélés. Mais le voyage de Le Rond s'insère aussi dans un contexte particulier, celui de l'enrichissement du trésor de la collégiale Saint-Martin de Liège. Nous l'avons vu : depuis 1200, au moins, des reliques sont offertes par les Tourangeaux. Cette même passion anime Le Rond lorsqu'il écrit : "Le desire de posseder une portion de ce pretieux Trésor m'en a fait demander, en vertu de l'union étroite de confraternité qu'il y a entre nos églises respectives de Saint-Martin". Les confraternités sont bien à mettre en relation avec les "voyages" des reliques; nous en obtenons ici plus d'une confirmation.
En 1739, pour honorer les reliques rapportées de Tours et à l'approche du jubilé de la Fête-Dieu, dont Saint-Martin de Liège est le berceau, se fait jour un projet d'un buste-reliquaire de saint Martin, projet vite abandonné. On ne conserve aucune trace par la suite des reliques ramenées par Le Rond. Seule en reste la description précise du procès-verbal.

Le *Journal* du chanoine Albert Le Rond et les documents qui le complètent constituent un témoignage de première importance pour une meilleure connaissance de l'abbaye de Saint-Martin de Tours et de la vie tourangelle dans la première moitié du XVIIIe

siècle. A propos des reliques, le texte confirme ce que l'on savait déjà sur les reliques de saint Martin alors conservées "trois fragments considérables d'un crâne humain" et "un petit os du bras" et sur les deux reliquaires qui les renfermaient, ainsi que sur le dépôt de ces deux reliquaires dans le trésor de l'église et non plus dans le tombeau. Pour l'histoire des bâtiments de la collégiale, il est à noter que la cérémonie de l'ouverture du reliquaire du crâne et du partage des reliques se déroula dans la chapelle Saint-Jean du cloître, ancienne salle capitulaire qui est devenue depuis peu le musée Saint-Martin.
Non moins intéressant est le témoignage qu'il fournit sur la ferveur que suscitait toujours le culte de saint Martin chez les habitants de Tours et les pèlerins. Il note ainsi qu'à toute heure du jour des fidèles se pressaient au tombeau du saint et venaient y demander la guérison de leurs maladies, en particulier des fièvres malignes. Ils s'incrivaient en nombre à la confrérie de Saint-Martin afin de recueillir les bénéfices corporels et spirituels de la messe dite chaque jour sur le tombeau du saint pour les confrères; il apporte ainsi un des rares témoignages connus sur cette confrérie.
La dévotion des fidèles se manifesta d'une manière tout particulière lors de l'ouverture du reliquaire, puisqu'au témoignage de Le Rond, ceux-ci se pressèrent pour faire toucher aux reliques leurs livres de prières ou leurs chapelets, voire des morceaux de drap d'or ou d'argent et que certains n'hésitèrent pas à découper des morceaux de leurs pourpoints, de leurs coiffes ou de leurs rubans dans le même but. Les plus zélés obtinrent même de l'orfèvre qu'il insérât dans des petits reliquaires d'argent les dents de la scie qui lui avait servi à découper une parcelle du crâne à l'intention des chanoines de Saint-Martin de Liège et cet orfèvre eut grand peine à en garder pour lui-même. Avec Le Rond nous pouvons conclure : "Voilà de grandes marques de zèle et de piété des habitants de Tours".

Liège est un haut lieu de la Fête-Dieu dont l'institution est l'oeuvre de sainte Julienne de Cornillon. Née à Retinne en 1192, orpheline à 5 ans, Julienne fut confiée à la Léproserie de Cornillon près de Liège. Choisie comme prieure en 1222, elle voulut instaurer dans la Maison une discipline monastique, comme s'en prendre aux privilèges qu'y exerçait la Cité, ce qui lui occasionna des exils jusqu'à sa mort le 5avril 1258. Favorisée de visions, elle s'employa sa vie entière à établir une fête en l'honneur de l'Eucharistie. Soutenue dans sa tâche difficile par Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin, Eve, recluse de la même collégiale liégeoise, et Isabelle, religieuse hutoise, elle obtint aussi l'appui des Frères Prêcheurs, récemment installés à Liège, surtout en la personne d'Hugues de Saint-Cher, provincial donimicain puis légat pontifical. Frère Jean, un prêtre de Cornillon, composa l'office de la Fête-Dieu.
En 1246, un mandement de l'évêque de Liège Robert de Thourotte institua la fête dans le diocèse et ce fut la collégiale Saint-Martin qui en accueillit la première célébration en 1251, les autres églises liégeoises s'étant montrées réservées quant à l'application du mandement épiscopal. Malgré l'universalisation de la Fête-Dieu par un décret de 1264 du pape Urbain IV, ami d'Eve la Recluse, il fallut attendre le début du XIVe siècle pour voir la Fête s'implanter dans toute l'Eglise.

1746 est une année importante dans l'histoire de la collégiale Saint-Martin de Liège avec le jubilé de la Fête-Dieu et les reliques vont aussi recueillir un soin particulier : le 18 février, le corps de sainte Eve fut placé dans un reliquaire en bois sur l'autel de saint Martin; un inventaire exhaustif des reliques du maître-autel et de l'autel Sainte-Catherine fut dressé par le chanoine de Hubens, accompagné du baron de Crassier, dont on connaît l'intérêt de la famille pour l'archéologie et l'histoire. Cet inventaire comporte plusieurs pages. Après l'énoncé des noms des saints, lus sur de petites authentiques et documents dont certains qu'il

estime remonter au quatorzième siècle, il classe les noms par ordre alphabétique puis par ordre liturgique afin de les associer à la célébration de leur office à la collégiale. Le trésor de Saint-Martin conserve ainsi entre autres "de l'huile et du sang de sainte Catherine", "d'une piere qui fut sur le Sepulchre de Jesu Christ", et "de la piere sur quoy la Vierge Marie sasit quand elle enfanta Jesu Christ".

Eve fut enterrée dans la collégiale Saint-Martin de Liège. L'emplacement de sa sépulture est connu dès le Moyen Age, ainsi qu'en témoigne par exemple une mention de 1405 : "ou gist lempieree de S. Martin". Il faut toutefois attendre l'histoire de la Fête-Dieu de Lambert Le Ruite de 1598 pour avoir des renseignements explicites : "Le magnifique monument, selon la comportance du temps de ceste antiquité, mis en nostre eglise, sur le corps d'Eve (de pieuse mémoire) des pierres duquel de marbre, & d'albastre, maintenant depuis la restauration, & entier renouvellement du temple, qui se commença l'an 1542 est érigé & basty l'autel, de la chapelle du S. Sacrement, au centre & ccœurduquel, en memoire perpetuelle, de la chose advenuë, & recognoissance de ses merites & benefices, ses reliques & os venerables, relevez de son tombeau de terre, sont honorablement posez, & reposans iusques aujourd'huy". En 1542 le mausolée fut donc démoli et les restes de la recluse déposés sur le nouvel autel du Saint-Sacrement où était auparavant l'autel dédié à saint Jean-Baptiste et aux Onze Mille Vierges.
Faut-il croire que les développements de la dévotion au Saint-Sacrement dans cette chapelle de la collégiale Saint-Martin s'accomodèrent mal de la présence sur l'autel des reliques d'Eve? Toujours est-il que le 28 juillet 1622, l'évêque suffragant de Liège Etienne Strecheus tire les ossements de l'autel pour les placer dans une châsse "fermée à trois clefs". L'archiduchesse des Pays-Bas Isabelle sollicita une relique et un inventaire des ossements fut dressé par les soins de François Blavier, docteur en médecine et de Pierre Jacobi, chirurgien. Le document rédigé pour cette circonstance est un parchemin de grandes dimensions qui énumère les ossements un à un : "En premier lieu le crâne avec toutes ses parties et trois dents, la mâchoire entière avec quatre dents molaires et une autre, les os du bras supérieur ou l'épaule et les coudes, les os de la cuisse, les deux os de la jambe avec leurs rayons, la clavicule gauche en son entier, mais la droite cassée, sept vertèbres entières de l'épine dorsale et la huitième rompue, les deux os de la cuisse supérieure, la grande appelée yschion, les deux os des intestins, les genoux, quatre petites côtes avec leurs fragments". Des reliques furent distribuées à différentes personnes nommées. La châsse est remisée à la sacristie. En 1746 le corps de la sainte est exposé dans un reliquaire en bois sur l'autel de saint Martin. En 1878 une châsse en bois doré fut faite en même temps que le retable de la sainte pour les abriter. Elle est toujours conservée à la sacristie; elle précéda l'actuelle châsse néo-gothique en cuivre doré des orfèvres Dehin. C'est cette dernière châsse qui fut ouverte en 1986 pour procéder à l'examen anthropologique des ossements de sainte Eve. Parmi les reliques historiques d'Eve, on trouve mention de son cilice mis en sécurité lors du sac de Liège par Charles le Téméraire mais disparu après.

Unies leur vie durant dans le partage d'une même spiritualité, après leur mort Eve et Julienne se retrouvent associées dans un même culte. Ainsi à la veille du jubilé de 1746, les chanoines de Saint-Martin se préoccupèrent de se procurer une relique de sainte Julienne. Ils s'adressèrent à l'abbé de Villers qui ne put les satisfaire, ne pouvant faire ouvrir sans risques le tombeau qui renfermait depuis 1599 les corps saints de l'abbaye et sans savoir à l'avance ce que l'on pourrait y trouver. Les reliques de sainte Julienne de Cornillon ont toute une histoire. Morte à Fosses le 5 avril 1258, Julienne fut enterrée le 7 avril suivant à l'abbaye cistercienne de Villers en Brabant. Son corps fut placé derrière le maître-autel avec les corps des saints de

Villers. Vers 1564, Marguerite de Parme obtint des reliques qui passèrent au Portugal, en France et enfin en Belgique à l'abbaye cistercienne de Saint-Sauveur à Anvers. Quant aux autres reliques restées à Villers, elles furent cachées pendant les guerres de religion. Selon un document de 1590, retrouvé au XVIIIe siècle dans le maître-autel de Cornillon, l'abbé de Villers en aurait déjà transmis à cette époque à la maison liégeoise. Le 17 janvier 1599, toutes les reliques des saints de Villers furent transférées dans un mausolée en marbre noir dans la chapelle Saint-Bernard de l'abbaye. Il semble bien que les ossements furent mélangés. Si le mausolée est encore mentionné en 1794, on en perd toute trace depuis et les projets de fouilles élaborés à Villers au siècle passé paraissent bien sans objet. L'abbaye du Saint-Sauveur à Anvers récupéra des reliques de la sainte. Le 29 janvier 1746, les chanoines reçurent deux petites reliques de Julienne qu'ils furent autorisés le 1er mars à exposer à la vénération publique. Le 1er avril les reliques occupèrent une place de premier plan dans la célébration du jubilé. C'est de ces reliques "retrouvées" que sont issues les parcelles données au XIXe siècle, notamment à Retinne et à la cathédrale de Liège. Après la Révolution, les reliques conservées à Anvers passèrent à l'église Saint-André.

A la lecture des documents, on a l'impression que les chanoines étaient très fiers de la richesse de leur trésor en cette année 1746 du jubilé de la Fête-Dieu. Le 15 mai eut lieu la consécration du nouveau maître-autel par le vicaire-général de Liège et des reliques des saints martyrs Clément et Théodore y sont enfermées. En plein XVIIIe siècle, les reliques ont toujours grande considération.
D'autres consécrations d'autels eurent lieu au cours des siècles. Deux boîtes en plomb découvertes en 1980 des autels latéraux droits de l'église contiennent des poussières et les sceaux de Louis-François Rossius de Liboy, évêque suffragant de Liège de 1698 à 1728 et de Monseigneur Doutreloux, évêque de Liège de 1879 à 1901.

Le XIXe siècle à Liège

A Liège, au XIXe et au début du XXe siècle, la vénération des reliques fut à la base de la constitution de trois fonds importants à l 'Evêché, à l'actuelle cathédrale et à l'abbaye de la Paix Notre-Dame.

L'Évêché tout d'abord. Dans les années 80, Monseigneur Guillaume-Marie van Zuylen nous a chargé de l'inventaire de l'armoire à reliques de l'Évêché. Nous nous trouvons ici directement sur les traces du chanoine Joseph-Ghislain Lupus très sensible aux questions d'histoire et d'histoire de l'art. Nous lui sommes redevables d'une partie importante de notre collection de tissus de haute époque aujourd'hui exposés au Trésor de la Cathédrale de Liège. Dans l'armoire à reliques de l'évêché se trouve en effet partout l'écriture de Lupus qui organisa le fonds et en dressa un inventaire général. Dans les textes des assemblées synodo-décanales de 1871 et de 1872 se trouvaient des instructions relatives à l'inventaire et à la conservation des saintes reliques. Etait prévue l'ouverture des châsses de la cathédrale, de Maaseik, et de Stavelot, dont Lupus tira les tissus de haute époque aujourd'hui conservés au Trésor. Plusieurs paroisses répondirent aussi à l'appel de l'évêque et envoyèrent entre 1871 et 1873 à l'Évêché l'inventaire des reliques qu'elles conservaient. Seule pour Liège, l'église Saint-Antoine est représentée.
Mais revenons à cette armoire à reliques de l'Evêché. Nous y avons trouvé d'anciens

inventaires et authentiques de reliques. Bien mieux nous avons eu la chance d'y retrouver à notre tour d'autres textiles anciens. Nous conservions deux fragments du tissu dit d'Héraclius, provenant de la châsse de sainte Madelberte. La recomposition graphique du dessin du tissu par Jules Helbig laissait en effet apparaître le monogramme de l'empereur byzantin Héraclius (610-641), mais, à partir des fragments conservés, nous ne pouvions le justifier. Les trois fragments supplémentaires que nous avons retrouvés à l'Évêché venaient corroborer la reconstitution du dessin due à Helbig, et le monogramme d'Héraclius. D'autres tissus étaient encore conservés dans cette armoire; confiés par notre collègue Françoise Pirenne, aux soins de l'Institut Royal du Patrimoine Artistique, ils y ont été superbement restaurés. Très intéressants à nos yeux d'historien sont les restes de la chaussure de Théoduin, prince-évêque de Liège, enseveli à Huy en 1075. Nous en conservions un dessin de Jules Helbig : il nous manquait la pièce. Cette chaussure, ajoutée au calice et à la croix que l'on conserve du même prélat permet ainsi la reconstitution d'un ensemble exceptionnel de mobilier funéraire du XIe siècle, bien qu'on ne puisse parler de relique, Théoduin n'ayant jamais eu l'honneur des autels.

Le deuxième lieu privilégié est l'actuelle cathédrale de Liège. S'y trouvent actuellement conservées une série importante de reliques, dans des châsses, les unes en bois, les autres en métal. Toutes ces reliques ont fait l'objet d'une exposition en la cathédrale du 19 au 23 décembre 1870 "à l'occasion des afflictions de l'Eglise et de N.S.P. le pape captif au Vatican" comme l'indique l'"Invitation aux fidèles de la Ville de Liège" publiée à cette occasion. Monseigneur Houssiau a donné au Trésor une aquarelle montrant cet "autel des saintes reliques", dont nous avions retrouvé une photographie d'époque. Parmi tant d'autres le reliquaire de sainte Barbe. D'après le chanoine-historien Thimister "la relique consistant en un os du bras gauche de la glorieuse martyre [...] a été donnée à Mgr de Montpellier, pendant son dernier séjour à Rome, par le cardinal J. A. Trevisanato, patriarche de Venise, dans le diocèse duquel est située l'église de Saint-Martin, en la petite île de Buriano, où repose le corps de la sainte" et il ajoute : "Cette relique est renfermée provisoirement dans une châsse en forme de tourelle, en bois doré et en cristal". Le prospectus-invitation de 1870 parle d'un reliquaire "encore inachevé". Intéressants, ces rapports entre l'iconographie des saints et la forme qu'empruntent leurs reliquaires : l'attribut iconographique de sainte Barbe est une tour, celle de son martyre. Les exemples peuvent être multipliés à travers les siècles. Egalement visibles, sur le gradin supérieur, quatre coffres dorés aujourd'hui détruits; seules les reliques ont survécu. Le deuxième à gauche est l'ancêtre de l'actuelle châsse de saint Lambert puisqu'il rassemblait, comme l'indique le prospectus, "une grande partie des ossements de saint Lambert, des cendres recueillies dans son tombeau, une partie de ses cheveux, son amict ensanglanté etc.". A l'heure actuelle, des bocaux en verre, hors châsse, conservent une partie de ces précieux restes. Certains renferment d'anciens documents écrits. Dans un premier bocal en verre, scellé en 1865 par Mgr de Montpellier, un petit parchemin porte une inscription latine d'une écriture vraisemblablement de la fin du XVe-début du XVIe siècle: "L'amicte pleine de sang du martyre de saint Lambert"; un autre bocal scellé contient sa ceinture identifiée par un parchemin de la même écriture, et ses cheveux sont dans un troisième bocal du même genre, avec un petit parchemin identique.

Enfin le troisième et dernier lieu privilégié de notre enquête est l'abbaye de la Paix Notre-Dame. On peut être surpris de voir ranger le trésor des Bénédictines de Liège parmi les trésors de reliques du siècle dernier et du début de ce siècle. Evidemment tous les reliquaires conservés ne datent pas de cette époque mais dans les murs de l'église ont été aménagées des vitrines qui exhibent un nombre impressionnant de reliquaires. Ces reliquaires, longtemps

exclus des expositions, datent pour la plupart du début du XIXe siècle. La majorité de ces reliquaires sont en laiton doré et ornés de pierre de couleurs. L'inventaire auquel nous nous sommes livré nous a fait constater l'extrême originalité des formes empruntées par ces reliquaires. Partant du simple gobelet lié sur une assiette en verre que l'on peut exposer grâce à un support de même matière, le tout dûment scellé, on passe à des os, crâne, mâchoire, fémur… dans des reliquaires de plus en plus représentatifs, pour aboutir à des coffrets en forme de petites châsses, des reliquaires en forme d'ampoules sur pied, surmontés d'une statuette du saint, d'autres en forme de pendules, de labarum, voire même en forme de perrons liégeois. Les orfèvres, comme les Frères Dehin par exemple, auteurs de plusieurs œuvres, proposaient à leurs clients un choix de modèles de reliquaires néo, selon leur goût et leurs moyens. Le plus extraordinaire est le rassemblement dans un même lieu de tous ces reliquaires et … l'histoire de ces reliques, car ces reliques ont une histoire qu'une religieuse mit par écrit en 1910. Nous avons pu en contrôler les phases essentielles. Après la Révolution, en 1793, les reliques furent déposées dans une cachette sous l'autel, dans des reliquaires en bois et dans des cartons. Ces reliques provenaient de l'ancienne communauté des Clarisses de Liège et des Chartreux. Ces reliques de la Chartreuse sont sans doute parvenues au couvent par l'intermédiaire de Guillaume-Martin Hannet, en religion Bruno, procureur de la Chartreuse en 1788, que l'on trouve le 26 janvier 1810 "au couvent des Bénédictines-sur-Avroy". Mademoiselle Gérard, nièce de l'ancien curé de Saint-Remacle à Liège, avait aussi donné au couvent un carton contenant un grand nombre de reliques non enchâssées provenant de la Chartreuse de Liège. Le crâne de saint Félix a été donné à la communauté par Monsieur l'abbé Bertho, curé de Herstal à la Révolution. C'est une fois encore le chanoine Lupus qui fit retirer les reliques de l'autel pour en dresser un minutieux catalogue. Dans son histoire des reliques écrite en 1910, la moniale bénédictine en arrive à l'année 1888 quand les anciens devants d'autel furent remplacés par un autel en chêne. Les reliques furent alors déposées à la bibliothèque en attendant qu'on eût les ressources nécessaires pour se procurer de nouveaux reliquaires. Elle écrit: "En 1898, Monseigneur Rutten, alors vicaire général, étant venu pour présider la réélection de la révérende Mère Isidorine Doreye, on lui montra toutes les reliques que nous possédions. Monseigneur conseilla de faire l'impossible pour les mettre en honneur, car toutes étaient revêtues des marques de la plus grande authenticité. En 1899 et les années suivantes, grâce au zèle ardent pour la beauté de la maison de Dieu et à l'initiative de Dame Constance Géradon, prieure du monastère, on fit percer et arranger les armoires qui se trouvent dans les murs des deux chapelles latérales de l'église. Alors le chanoine Wagemans, notre vénéré directeur, prit la chose à coeur et, sa grande générosité aidant, les armoires se remplirent peu à peu des magnifiques reliquaires qu'on y admire. La communauté rivalisa de zèle, et quand on voulait faire un cadeau aux religieuses, elles demandaient toujours que ce fût un reliquaire. De sorte qu'en 1906, année de la mort de Monsieur le chanoine Wagemans, le travail était à peu près terminé, toutes les saintes reliques insignes étaient enchâssées. En ce jour, 1910, le 16 juillet, il ne reste plus que des parcelles de reliques non enchâssées, elles sont déposées dans un carton à ce destiné. Il y a 618 reliques". De cette histoire, nous retiendrons une fois encore le rôle initiateur de Lupus dans l'inventaire des reliques. Mais aussi le souci de Monseigneur Rutten, avant même son épiscopat; lui qui devenu évêque délivrera à la communauté bénédictine une série impressionnante d'authentiques pré-imprimées où il ne manque plus qu'à écrire le nom du saint. L'hagiographie contemporaine trouvera aussi dans cette histoire le récit d'un miracle, bien dans la tradition médiévale ; en 1910 la religieuse rapporte en effet à propos du crâne de saint Félix : qu'"une des plus anciennes religieuses racontait que, lorsqu'on ouvrit la boîte qui contenait cette relique insigne, un doux parfum se répandit dans la place où elle se trouvait et se fit sentir longtemps".

C’est grâce à Monseigneur Zaepffel que l’on rapatria les trésors émigrés de la cathédrale pendant la période révolutionaire. Monseigneur de Montpellier soutint les projets du chanoine Lupus ; dès juin 1856, il lançait l’idée d’un inventaire des châsses du diocèse. Monseigneur Rutten distribua une série importante de reliques de saints avec leurs authentiques imprimées si caractéristiques. A Liège le souci épiscopal pour les reliques est à l'origine de la réalisation de toute une orfèvrerie et d'autres œuvres d'art à la gloire des saints mosans.

Reliques & arts précieux en pays mosan

"Ainsi parle le Seigneur Dieu à ces ossements : " Voici que j’introduis en vous le souffle et vous devrez venir à la vie ", Ezechiel, 37, 5.

L'hagiologie est-elle une "spécialité belge"? On pourrait le croire quand on évoque les Bollandistes, les études publiées chez les Bénédictins de Maredsous ou de Saint-André, dans de vénérables revues scientifiques au nom encore national, ou à la respectable Commission Royale d'Histoire. Pourquoi? Peut-être, - sûrement -, parce que nous habitons un des terroirs les plus fertile en hagiographie *strito sensu, lato sensu*. En 1643 sortirent de presse les deux premiers volumes des *Acta Sanctorum* et leur éditeur, le jésuite Jean Bolland, originaire de Bolland près de Herve, n'imaginait sans doute pas l'ampleur et la longévité de l'entreprise qu'il venait de lancer. On mesure aujourd'hui tout le chemin parcouru, mieux encore à la lumière des manuels et encyclopédies d'hagiographie. L'éditeur belge Brepols s'investit de plus en plus dans l'édition de travaux hagiographiques. Depuis une vingtaine d'années les progrès de l'hagiologie sont étonnants. En 2000, avec nos amis, nous avons montré dans le livre *Liège. Autour de l'an mil, la naissance d'une principauté (Xe-XIIe siècle)* combien à cette époque le pays mosan était passionné pour les reliques des saints ; nous avons souligné l’apport fondamental à l’art et à l’histoire de ces objets sacrés.

Au Moyen Age, le culte des saints imprègne toutes les mentalités. Les saints y ont acquis une importance que l'on a peine à imaginer de nos jours. Si ce que l'on appelle les "coordonnées hagiographiques" - à savoir un lieu de culte et une date anniversaire - sont simples et précises, le culte d'un saint est, quant à lui, multiforme. Il constitue un tout, qui doit être considéré dans son ensemble : élévation ou acquisition de reliques, construction d'un sanctuaire pour les abriter, confection d'une châsse et d'oeuvres d'art pour les mettre en valeur, organisation d'un pèlerinage, développement de la liturgie et de la littérature hagiographique... Son étude exige temps et patience. Nous avons aussi insisté sur la nécessité d’inscrire l’enquête dans le temps, indépendamment des périodes historiques traditionnelles, à travers ce survol que nous venons d’opérer, du IVe au XXe siècle, dans l’espace commode du pays mosan.

Les reliques sont un sujet historique à la mode. Le lieu souvent exceptionnel de leur

conservation, à la fois public mais aussi secret, - les châsses et reliquaires -, nécessite un inventaire systématique, avec ouverture selon des règles du droit civil et du droit canon, qui permette la mise au jour de documents inédits. Complété par les archives et sources diverses, cet inventaire préparera la constitution progressive d'une base de données informatique susceptible de rendre bien des services aux chercheurs. L'étude du culte d'un saint nécessite des recherches dans des domaines si multiples et divers que l'on pourrait rarement prétendre en avoir fait tout le tour**.** De sa dépouille mortelle, vénérée sur le lieu de son ensevelissement, aux mentions des calendriers et martyrologes, le saint est commémoré sous des formes variées dont les plus populaires - pèlerinages et iconographies - ont quelquefois survécu jusqu'à nous, certaines d'entre elles vivotant à travers le folklore religieux.

Le plus neuf pour la recherche scientifique est l'analyse minutieuse des échanges, des contacts mentionnés dans les sources historiques et corroborés par les reliques retrouvées et les reliquaires conservés. Nous l'avons souvent démontré avec toutes les personnalités évoquées au cours des siècles. A cet égard les confraternités se sont avérées très utiles. Une confraternité est l'union spirituelle de deux établissements religieux dans la prière commune et réciproque pour les vivants et les morts. Elle permet aussi une entraide matérielle dont les modalités varient. Les confraternités apportent un témoignage concret des liens qui unissent deux établissements religieux et nous avons pu constater, à partir du cas de Stavelot-Malmedy, que les transferts de reliques ont suivi le même chemin, suscités ou favorisés par ces associations, parfois de manière fortuite. Tout ceci s'inscrit largement dans cette anthropologie médiévale chère à Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt.

Les disciplines, naguère appelées "auxiliaires", sont à l'honneur avec l'ouverture des reliquaires. Cette dernière opération n'est pas neuve ; ce qui l'est, c'est la problématique actuelle : l'enquête canonique encourage l'enquête historique, archéologique et même bio-chimique : on en arrive même aujourd'hui à pouvoir déterminer l'ADN du saint !

"La théologie des reliques" est encore à écrire. Elle nécessitera un dépouillement systématique des Pères de l'Eglise et des auteurs du Moyen Age et surtout leur réception dans les différentes régions. Quitte à s'engager dans un contre-courant théologique, l'historien n'hésitera pas à penser que les reliques sont encore plus intéressantes lorsqu'elles sont fausses. En effet, il faut alors expliquer les raisons qui ont motivé les déviations. En outre, quand elles suscitent des vols, l'enquête devient quasi policière. Il y a cinquante ans Hubert Silvestre, en publiant un article novateur sur le "Commerce et vol de reliques au Moyen Age", attirait l'attention sur le sujet. Les *furta sacra*, chers à Patrick Geary, sont aujourd'hui passés jusque dans la littérature romanesque. Outre ces aspects strictement religieux, les pistes de recherche sont multiples. Nous en avons entrevu quelques unes. La signification, l'importance et la fonction des " trésors" dans la société médiévale se révèlent progressivement. La problématique relative aux reliques concerne aussi les insignes du pouvoir, qu'il soit pontifical, impérial, royal, comtal ou même simplement seigneurial.

Ce qui frappe dans tous les ouvrages et articles sur les reliques, c'est la multiplicité - le mot est faible - des exemples retenus. A l'image des reliques données comme remèdes à tous les maux, on exhibe toujours l'un ou l'autre saint dont l'histoire et la légende sont aptes à illustrer une démonstration. Une banque de données informatique qui reprendrait toutes les mentions de reliques et les trierait par région et époque serait la seule apte à prétendre à l'exhaustivité et à la rigueur scientifique. Eviter la mosaïque anachronique, rétablir l'homogénéité du propos. Mais quelle entreprise de documentation et quels risques encourus

au cas où l'on oublierait l'une ou l'autre information importante! *Mutatis mutandis*, n'est-ce pas un peu l'entreprise qu'ont lancée au XVIIe siècle les Bollandistes ? L'éventail est plus large et ce qui jadis était réservé au "Commentaire préliminaire" d'un dossier hagiographique des *Acta sanctorum* fait aujourd'hui l'objet de nombreuses recherches. La difficulté majeure est, en effet, le nombre de secteurs concernés, - de l'hagiographie à l'archéologie, - et la nécessité de réunir des spécialistes de tout bord. Par ailleurs les dossiers hagiographiques mosans sont très nombreux, très riches et très variés.

L'interdisciplinarité est nécessaire pour l'étude des reliques, objets sacrés dont les arts précieux se sont emparé. L'orfèvrerie, la première, brille de tous ses feux dans les trésors d'églises. L'histoire de l'art, par l'archéométrie mais aussi par la numérisation photographique, accomplit actuellement de grands progrès. La comparaison des œuvres s'avère bien plus facile et la recherche est incomparativement plus révélatrice de détails restés jusqu'ici inexploités. Seule cette démarche interdisciplinaire – empreinte de modestie intellectuelle - peut établir le dialogue indispensable pour faire progresser la recherche, sans remettre nullement en cause une certaine "spécificité" de chaque science. Mais l'approche fondamentale a changé : l'ostracisme ou la rivalité entre disciplines, la myopie voire le goût du "scoop", n'ont plus aucun sens à notre époque. C'est un peu comme si, au Moyen Age, le fondeur voulait travailler sans l'orfèvre, ou réciproquement. Ces propos qui paraissent anodins et qui constituent souvent le fondement de grandes déclarations de principes – souvent trop ronflantes pour être sincères - sont difficiles à mettre concrètement en œuvre. L'histoire ne se répète jamais, mais elle se souvient. Ce qui est par contre réellement spécifique, c'est la période historique choisie. En effet le contexte historique global est indispensable à connaître et à assimiler pour bien comprendre. Quel aveu que celui d'un médiéviste qui vient d'embrasser toute l'histoire, jusqu'à notre époque! L'aveu n'est pourtant pas difficile à exprimer. Tout simplement parce que le phénomène des reliques a ses racines au Moyen Age et que les attitudes se retrouvent de façon récurrente, à travers les siècles. Simplement aussi parce qu'une œuvre du XIXe siècle peut se "raccrocher" au Moyen Age, par de multiples manières.

A n'en pas douter, les reliques des saints sont vraiment devenues un nouvel objet d'histoire. Les publications se multiplient et deviennent… aussi nombreuses que les reliques qu'elles étudient ! A l'instar de l'abbé Wibald, fort soucieux de maintenir intactes ses possessions monastiques de Stavelot, nous pourrions adapter le vocabulaire de sa correspondance – *dispersa congregare et congregata conservare* – au domaine particulier des reliques . Répétons-le : la tâche est immense, le terrain n'est qu'en friche. Les "chasses gardées" – l'amphibologie est savoureuse – sont ridicules et vont à l'encontre d'une nouvelle forme de déontologie facile à créer.

En terminant, nous voudrions à nouveau insister sur ce qui nous paraît primordial : la publication systématique des "trésors" d'églises. La regrettée Marie-Madeleine Gauthier, éminente historienne de l'art, l'avait bien compris lorsqu'elle se passionnait pour le travail de ses prédécesseurs, de l'époque humaniste au siècle des positivistes, de tous ces chercheurs qui avaient commencé le lent, mais si précieux, travail de répertoire et d'étude des œuvres d'art. Parallèlement nous voulons le proclamer : "Ouvrez les châsses avec doigté archéologique, inventoriez-en le contenu avec rigueur scientifique, conservez toutes les multi-reliques avec un soin muséologique, et le miracle tant attendu se produira : les saints vous parleront". Faute de quoi, vous ne découvrirez que poussière…

Orientation bibliographique

Ce livre part d'une synthèse des travaux originaux que nous avons publiés sur ces sujets dans des articles spécialisés, où l'on trouvera toutes les références nécessaires aux sources et la bibliographie utile.

* *Un nouvel objet historique : les reliques des saints. Essai de typologie, dans Les reliques : objets, cultes, symboles*, Boulogne-sur-Mer, éd. Brepols, 1997, p. 229-237.
* *Les reliques sur ordinateur*, dans *Le médiéviste et l'ordinateur*, Paris, CNRS, n° 34, 1996-1997, p. 21-23.
* *De l'hagiographie. De ses sources, de ses méthodes et de son histoire. A propos de publications récentes*, dans *Revue Belge de Philologie & d'Histoire*, t. LXXVI, 1998, p. 1063-1069.
* *Le culte des saints [en pays mosan]* dans *Liège. Autour de l'an mil, la naissance d'une principauté (Xe-XIIe siècle)*, Liège, 2000, p. 102-103.
* *Les reliques des saints. Publications récentes et perspectives nouvelles*, dans *Revue Belge de Philologie & d'Histoire*, t. LXXX, 2002, p. 485-513.

Les routes de la foi en pays mosan

* *Saint Lambert. Culte & iconographie*, Liège, 1980.
* *Jalons pour l'histoire d'un culte : saint Mengold de Huy*, dans les *Annales du Cercle Hutois des Sciences & Beaux-Arts*, t. XXXIV, 1980, p. 121-184.
* En collaboration avec Ch. CHARLIER, *Ouverture des châsses des saints Domitien & Mengold au Trésor de Notre-Dame de Huy*, dans les *Annales du Cercle Hutois des Sciences & Beaux-Arts*, t. XXXVI, 1982, p. 31-75.
* *Saint Lambert : un saint, un culte, une identité*, Sentelie (France, Somme), 1982, 8 p..
* *Noble, chevalier, pénitent, martyr : l'idéal de sainteté d'après une* Vita *mosane du XIIe siècle*, dans *Le Moyen Age*, t. LXXXIX, 1983, p. 357-380.
* *Hagiographie hutoise*, dans *Huy. Trésors d'Arts Religieux*, Huy, 1984, p. 14-18.
* *Hadelin, saint mosan par excellence. Pour une histoire de son culte*, dans *Trésors d'Art Religieux au Pays de Visé et saint Hadelin*, Visé, 1988, p. 73-85.
* *I Tesori della Diocesi di Liegi. Sante Reliquie*, dans *Storia*, Rome, t. IV, février 1989, p. 37-39.
* *Liège. Histoire d'une Eglise*, Strasbourg, Editions du Signe, 1990, t. I, p. 25-49.
* *Entre Meuse, Rhin et Moselle. Aux origines du culte de saint Mengold de Huy*, dans *Publications de la Section Historique de l'Institut Grand Ducal*, Luxembourg, t. CV, 1991, p. 5-19.
* *Les routes de la foi en pays mosan (IVe-XVe siècles). Sources, méthode et problématique*, dans *Cahiers du Centre de recherches sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Age*, Cahier n° VI, *Les Trésors de sanctuaires de l'Antiquité à l'époque romane*, éd. CAILLET (J.-P.), Université de Paris X-Nanterre, 1996, p. 83-121, paru également sous la forme de *Feuillets de la Cathédrale de Liège*, n° 18-20, 1995.

** Saint Remacle, évangélisateur en Ardenne (ca. 650). Mythe et réalité,* dans *Bibliothèque de l'Institut Historique belge de Rome,* Bruxelles-Rome, t. XXXVIII, 1996, p. 47-70.
** Saint Quirin de Malmedy. Pour une histoire de son culte,* dans *Art & Histoire. De l'Occident médiéval à l'Europe contemporaine,* Malmedy, 1997, p. 173-176.
** A Liège, le 9 mai 1071, le triomphe de saint Remacle,* dans *Liège. Autour de l'an mil, la naissance d'une principauté (Xe-XIIe siècle),* Liège, 2000, p. 80-92.
** L'iconographie du meurtre de saint Lambert de Liège* dans *Actes du Colloque international du British Centre for Historical Research in Germany au Max-Planck-Institut für Geschichte de Göttingen* Bischofsmord im Mittelalter, Ed. Université de Darmstadt, 2002, sous presse.
* Compte-rendu des *Actes du Colloque de Tours* Grégoire de Tours et l'espace gaulois, dans *Le Moyen Age,* t. CVIII, 2002, sous presse.
** Reliques et frontières sacrées en pays mosan au Moyen Age,* dans les *Journées Lotharingiennes de Luxembourg,* 2002, à paraître.

En Lotharingie, les fous de reliques

** Erlebald (+ 1193), gardien des reliques de Stavelot-Malmedy,* dans *Le Moyen Age,* Paris-Bruxelles, t. XC, 1984, p. 375-382.
** Maledictio adversus ecclesiaeDei persequtores. A propos d'un ouvrage récent,* dans *Revue Belge de Philologie & d'Histoire,* t. LXXIII, 1995, p. 1011- 1017.
** Sigebert de Gembloux,* dans le *Lexikon des Mittelalters,* Munich, t. VII, 1995, col. 1879-1880.
** Les moines face à l'éternité,* dans *Le Moyen Age,* t. CIV, 1998, p. 125-130.
**Un réformateur lotharingien de choc : l'abbé Poppon de Stavelot (978-1048),* dans *Revue Mabillon,* nv. sér. 10, t. LXXI, 1999, p. 89- 111.
* En collaboration avec Jean-Louis KUPPER, *Wibald (1098-1158), abbé de Stavelot-Malmedy (1130-1158), du Mont-Cassin (1137) et de Corvey en Saxe (1146-1158),* dans *Liège. Autour de l'an mil, op. cit.,* p. 62-63.
**Les reliques de Stavelot-Malmedy à l'honneur vers 1040.* Dedicatio & Inventio Stabulensis,éd. A. WAGNER & M. GOULET, sous presse.
* Avec Jean-Louis KUPPER, *Hagiographie & politique. L'évêque Notger et l'abbaye de Stavelot-Malmedy* dans les *Mélanges Guy Philippart,* sous presse.

Trésors d'églises et chambres de reliques

** Textiel en relieken* dans *Tongeren. Basiliek van O.-L.- Vrouw Geboorte. Textiel van de vroege middeleeuwen tot het Concilie van Trente,* Tongres, 1988, p. 46-62 .
** Le trésor des reliques de l'abbaye de Stavelot-Malmedy (Belgique). Réflexions en marge d'une édition,* dans *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France,* Paris, 1988, p.377-388.
** Les reliques de Stavelot-Malmedy. Nouveaux documents,* Malmedy, 1989.
** De reliekenschat van de Benedictijnerabdij van Sint-Truiden,* dans *Stof uit de kist. De middeleeuwse textielschat uit de abdij van Sint-Truiden,* Saint-Trond, Provinciaal Museum voor Religieuze Kunst, 1991, p. 10-38.
** A Saint-Trond, un import-export de reliques des Onze Mille Vierges dans la seconde moitié du XIIIe siècle,* dans *Bulletin de la Société Royale Le Vieux-Liège,* t. XII, n° 253, 1991, p. 209-228.
** Documents inédits sur le trésor des reliques des abbayes bénédictines de Saint-Laurent & de Saint-Jacques à Liège (XIe - XVIIIe siècles),* dans *Bulletin de la Commission Royale*

d'Histoire, Bruxelles,t. CLVIII, 1992, p. 1-49.
* *Les reliques de Lierneux. Un patrimoine à découvrir*, dans *Patrimoine religieux du Pays de Lierneux*, Lierneux, 1992, p. 16-27.
***** En collaboration avec Lucien MARTINOT & Georges WEBER, *La clé de saint Hubert*, dans *Feuillets de la Cathédrale de Liège*, n° 21-23, 1996.
* *Le trésor des reliques de l'abbaye du Val Saint-Georges à Salzinnes. Les cisterciennes et le culte des reliques en pays mosan*, dans *Annales de la Société Archéologique de Namur*, t. LXXIV, 2000, p. 77-114.
* *Le trésor des reliques de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne*, dans *Etudes & Documents. Monuments & Sites, Région Wallonne*, t. VII, *L'ancienne église abbatiale de Saint-Hubert*, 2001, p. 173-175.

Des corps saints aux miracles

* Vies & Miracles *de saint Domitien (ca. 535-549), évêque de Tongres-Maastricht et patron de la ville de Huy*, dans *Analecta Bollandiana*, Bruxelles, t.CIII, 1985, p. 305-351 et t. CXIX, 2001, p. 5-32.
* *Les* Miracles *de saint Mengold de Huy, témoignage privilégié d'un culte à la fin du XIIe siècle*, dans *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, Bruxelles, t. CLII, 1986, p. 25-48
* *Les* Miracles *de saint Quirin de Malmedy, un livret médiéval au coeur du XVIe siècle*, dans *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, Bruxelles,t. CLXIV, 1998, p.1-29.
* *La vie quotidienne à Stavelot-Malmedy autour de l'an mil. Moines & société à travers les* Miracula Remacli, dans *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, sous presse.
* *Un moine est mort : sa vie commence.* Anno 1048 obiit Poppo abbas Stabulensis, dans *Le Moyen Age*, t. , 2002 , p. 000-000.

L'art et les reliques

* *Un reliquaire, "souvenir" du pèlerinage des Liégeois à Compostelle en 1056 ? provenant du trésor de Saint- Jacques et conservé à Liège*, dans *Revue Belge d'Archéologie & d'Histoire de l'Art*, Bruxelles, t. LVII, 1988, p. 5-21.
***** *Textiles du Moyen Age, plus particulièrement dans la région Meuse-Rhin* : *Découverte de textiles médiévaux en Euregio*, dans Colloque d'Alden-Biesen (1989), Saint-Trond, 1990, p. 11-29.
* *Textiles du Moyen Age*, dans *Le Moyen Age*, t.XCVI, 1990, p.137-146.
* *Deux reliquaires historiques (XIe & XIIe siècles) conservés à Liège*, dans *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, Paris, 1990, p. 368-377.
* *La Sainte Croix à Liège au XIe siècle,* dans *Bollettino d'Arte, Tudi di Oreficeria*, Rome, *Supplemento al n. 95, Mélanges Marie-Madeleine GAUTHIER*, Rome, 1996, p. 39-48.
* *"Le plus subtil ouvrir de monde" Godefroid de Huy, orfèvre mosan*, dans *Cahiers de Civilisation Médiévale,* Poitiers, t. XXXIX, 1996, p. 321-338.
* *Des reliques aux œuvres d'art* et *Les châsses mosanes* , dans *Liège. Autour de l'an mil, la naissance d'une principauté (Xe-XIIe siècle)*, Liège, 2000, p. 149-155
* Avec Jacques STIENNON et Jean-Louis KUPPER, *Les orfèvres mosans devant l'histoire (XIe-XIIIe siècle*), dans *Bulletin de la Société Royale Le Vieux-Liège*, t. XIV, n° 288, 2000, p.

5-25.
* *Le dossier historique des châsses en Wallonie,* dans *Actes du Symposium Les châsses en Wallonie (1999),* Gerpinnes, 2002, p. 39-51.
* *De sancta Chrodoara à sainte Ode. Réflexions sur le dossier hagiographique amaytois,* Amay, *Journée d'études Chrodoara* (1997), sous presse à la Région Wallonne.
* *Le bâton de christianisation en pays mosan,* dans *Mélanges Michel Parisse,* Paris, sous presse.

Des lumineuses ténèbres du Moyen Age à la pieuse nostalgie du XIXe siècle

* *Saint Domitien. Contribution à l'étude du culte et de l'iconographie des saints mosans,* dans *Annales du Cercle Hutois des Sciences & Beaux-Arts,* t. XXXVII, 1983, p.173-176.
* *Thaumaturgie de saint Domitien de Huy. Pèlerinage & culte à l'époque moderne,* dans les *Annales du Cercle Hutois des Sciences & Beaux-Arts,* t. XXXIX, 1985, p. 115-150.
* *Une transcription des* Vita & Miracula Mengoldi *au début du XVIe siècle (1526),* dans *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire,* t. CLI, 1985, p. 49-60.
* *Saint Lambert et les saints mosans,* dans *Treasures from Liege. Trésors de Liège,* Hamilton-Québec, 1985, p. 65-82.
* *Le culte des saints [à Saint-Martin de Liège]* dans *Saint-Martin. Mémoire de Liège,* Liège, 1990, p. 87-109.
* En collaboration avec Pierre GASNAULT, *Aller en pèlerinage à Saint-Martin de Tours au XVIIIe siècle,* dans *Bulletin de la Société Royale Le Vieux Liège,* Liège,t. XII, n° 261, 1993, p. 425-430, et, en collaboration avec Pierre GASNAULT : *Journal de la réception d'un chanoine de Saint-Martin de Liège par le noble chapitre de Saint-Martin de Tours,* dans *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine,* t. XLIII, 1992, p. 631-655.
* *Le paradis d'une ville au siècle de Louis XIV,* dans *Annales du Cercle Hutois des Sciences & Beaux-Arts,* t. XLVIII, 1994, p. 139-154.
*"*Saint Lambert au banquet de Jupille". Auguste Chauvin (1810-1884) et la peinture d'histoire,* t. XIII, 1997, n°276, p. 580-600.
* *Quête de reliques en Sardaigne pour le prieuré Saint-Léonard de Liège (1642-1650),* dans *Bulletin de la Société Royale Le Vieux Liège,* Liège, t. XIII, n° 285, 1999, p. 869-874.
* *Le reliquaire de Charles le Téméraire du Trésor de la Cathédrale de Liège. Un message à déchiffrer,* dans *Annales de Bourgogne* t. LXXIII, n° 292, 2001, p. 471-000.
* *Revenant et exorcisme à Liège. Quête de reliques en Sardaigne (1634-1652)* dans *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire,* t. CLXVII, 2001, p. 253-305.

Remerciements

Nous devons des remerciements très vifs et chaleureux à tous ceux qui nous ont encouragé et soutenu.

Sur le plan religieux, Monseigneur Guillaume-Marie van Zuylen, Evêque émérite de Liège, a accédé à nos demandes d'ouverture des châsses et reliquaires, entreprise poursuivie sous ses successeurs Monseigneur Albert Houssiau et Monseigneur Aloys Jousten, et dans les

diocèses voisins actuels avec son appui. Nous ne pouvons oublier tous les chanoines entraînés dans cette "aventure" : Messieurs les Doyens Joseph Boxus, Maurice Devos, Roger Dutilleul et André Renson, les chanoines Joseph Cottiaux, Fernand Bruiers et André Lanotte, les Conseils de Fabrique et les desservants des paroisses concernées, nous pensons tout particulièrement à Messieurs les Doyens Joseph Goffinet, Louis Houssa, Alex Ledur, Joseph Mockels, Edmond Pochet, Jean Rutten, et Albert Sevrin, et Messieurs les Curés Léon Ledent et Willy Wenders, sans oublier les Communautés monastiques de la Paix Notre-Dame à Liège, Mère Marie-Christine, Sœur Myriam et Sœur Bruno, et du Carmel de Mehagne à Chaudfontaine, Sœur Marie-Céline.

Sur le plan scientifique, les encouragements et conseils sont venus de Messieurs les Professeurs Jean-Louis Kupper, Doyen de la Faculté de Philosophie & Lettres, et Jacques Stiennon, Professeur émérite de l'Université de Liège, qui a eu l'idée du livre. Tous deux ont droit à notre très vive reconnaissance et nous croisons sans cesse les profonds sillons de leurs recherches scientifiques. Notre collègue, et néanmoins amie, Françoise Pirenne, Conservateur des Textiles Anciens à la Cathédrale de Liège, nous a "converti" aux textiles, et ensemble nous travaillons à l'inventaire des châsses et reliquaires de l'ancien diocèse de Liège.
La Commission Royale d'Histoire a publié nos premiers travaux à une époque où rares encore étaient les études scientifiques sur ce sujet; elle nous a distingué par l'octroi du Prix Henri Pirenne de l'Académie Royale de Belgique.
Nous avons tiré grand profit d'échanges avec Louis-Pierre Baert, Clément Bayer, Arnoud-Jan Bijsterveld, Jan Buntinx, Jean-Pierre Caillet, Patrick Corbet, André Deblon, Baudouin de Gaiffier, Robert Didier, Alain Dierkens, Ludwig Falkenstein, Robert Godding, Jan Goossens, Monique Goullet, Georges Hansotte, Jean-Jacques Hoebanx, Dominique Iogna-Prat, Reinhold Kaiser, Jean-Loup Lemaître, Guy Lobrichon, Lucien Martinot, Ludo Milis, Daniel Misonne, Eef Overgaauw, André Ozer, Michel Parisse, Monique Paulmier, Guy Philippart, Henri Platelle, Walter Prevenier, Daniel Russo, Pierre Riché, Christian Sapin, Pierre-André Sigal, Neil Stratford, Daniel Thurre, Baron van Caenegem, Joseph van der Straeten, Adriaan-E. Verhulst, Jean Vezin, Georges Weber, sans oublier tous ceux qui, cités dans l'ouvrage, nous ont ouvert quelque perspective nouvelle.

C'est feu notre maître Dom Jacques Dubois qui nous a plus particulièrement orienté vers l'étude historique des reliques, secondé par la regrettée Marie-Madeleine Gauthier qui nous a épaulé pour l'histoire de l'art.

A l'Institut Royal du Patrimoine Artistique à Bruxelles, son Directeur Madame Liliane Masschelein a toujours mis gracieusement à notre disposition les ressources de son institution, en particulier dans les contacts avec le Département des Textiles dirigé par Madame Vera Verrecken et, en ce qui concerne le Limbourg, Mesdames Christina Ceulemans et Els DeKoninck.

D'un point de vue technique et pratique, Messieurs Georges Goosse et Hubert Gérin ont droit à toute notre reconnaissance par leur maîtrise de l'informatique qui nous a rendu de grands services, de même que Mademoiselle Séverine Monjoie, Collaboratrice scientifique au Trésor de la Cathédrale. Monsieur Hubert Gérin a réalisé la couverture de l'ouvrage et a mis en page les illustrations couleurs, avec la maîtrise qu'on lui connaît. Monsieur Alain Boos, photographe, a réalisé pour la presse les deux clichés en Noir & Blanc qui ont été utilisés ici au verso de couverture et à la page 000.

Enfin comment ne pas saluer toute la famille George-Raschevitch, mon épouse et mes enfants, qui m'ont vu à l'œuvre et ont supporté une rédaction souvent suspendue et entrecoupée entre la maison et le travail à l'Université ou au Trésor de la Cathédrale de Liège.

Copyright Max Burlet, Alain Boos, Joseph Collard, IRPA à Bruxelles, Jacques Jeanmart, Trésor de la Cathédrale de Liège.

Table des matières

Préface par Jacques STIENNON
L'apport des reliques à l'histoire des mentalités

Introduction
Sur les traces des saints mosans

Le pays mosan, terroir hagiographique privilégié
Sancta Legia Ecclesiae Romanae Filia
Les Mérovingiens et le "Siècle des Saints"
Les Carolingiens, ces "gens de l'Est"
Le Moyen Age "inventeur" de reliques
Les reliques au cœur des batailles : les "Triomphes" des saints mosans
Archéologie et typologie historique des reliques : les "multi-reliques"

Les routes de la foi en pays mosan

La problématique d'une géographie de la foi
Grégoire de Tours et nos régions. A Maastricht saint Servais
A Liège, Lambert l'évêque martyr
Hubert, de l'histoire à la légende
A Huy, Domitien l'évêque confesseur
En Ardenne, saint Remacle l'évangélisateur. Entre mythe et réalité
A Stavelot, du corps saint à la collection de reliques
A Malmedy, saint Quirin contre saint Remacle
A Dinant, Perpète l'évêque confesseur
A Andenne-aux-sept églises, sainte Begge
A Aldeneik-sur-Meuse, les saintes Harlinde et Relinde
Hadelin, saint mosan par excellence
Le paradis hutois
A Saint-Trond, un import-export des Onze Mille Vierges
En pays mosan le culte de la Légion thébaine
D'innombrables saints mosans

En Lotharingie, les fous de reliques

Les Lotharingiens, jaloux du Sud, réservoir de reliques
Un réformateur de choc : l'abbé Poppon de Stavelot (978-1048)
Sigebert de Gembloux (+1112) et l'hagiographie
Wibald, abbé de Stavelot-Malmedy, du Mont-Cassin et de Corvey en Saxe (1098-1158)
Erlebald, gardien des reliques de Stavelot-Malmedy (1158-1192)
Un propagateur zélé, Guillaume de Ryckel, abbé de Saint-Trond (1249-1272)
Les ordres religieux et les reliques

Trésors d'églises et chambres de reliques

Tongres et son cérémonial des reliques
Stavelot et Malmedy, solidarité et concurrence hagiographique
Saint-Hubert en Ardenne, une renommée internationale
Saint-Laurent à Liège, au croisement des routes de Rome et des confraternités
Saint-Jacques à Liège, sur les chemins de Compostelle
Saint-Pierre à Liège : la clé de saint Hubert, palladium de la cité épiscopale
A Salzinnes, des reliques de Constantinople
De Celles à Visé : un trésor transféré, sauvé et distribué

Des corps saints aux miracles

Les *Miracula Remacli* , miroir de la société autour de l'an mil
Hubert le chasseur et la rage
Domitien l'évêque thaumaturge
Les *Miracles* de saint Mengold, témoignage privilégié d'un culte à la fin du XIIe siècle
Les *Miracles* de saint Quirin de Malmedy, un livret hagiographique médiéval au coeur du XVIe siècle
Les Miracles de saint Perpète "en l'an 1599 et quelque peu auparavant"
Les Miracles de saint Hadelin (XVIIIe-XXe siècles)

L'art et les reliques

Le bâton de christianisation en pays mosan
L'autorité épiscopale et les saints : Notger de Liège (972-1008)
La Sainte Croix à Liège (XIe-XIIe siècles)
L'architecture au service des reliques : l'abbatiale romane de Poppon à Stavelot (1040)
L'embellissement des lieux de culte : le mécénat artistique de Wibald (1130-1158)
Les châsses mosanes, un patrimoine historique et artistique
L'orfèvrerie mosane à la gloire des reliques
L'art de l'orfèvre
L'inventaire des châsses et reliquaires de l'ancien diocèse de Liège
La boîte à reliques de Momalle, lipsanothèque mosane (vers 1182)
Textiles & reliques
A Amay, du sanctuaire païen à la fondation de Chrodoara. Les châsses de sainte Ode (XIIe-XIIIe siècles)

Des lumineuses ténèbres du Moyen Age à la pieuse nostalgie du XIXe siècle

La nouveauté du XIIIe siècle : l'art gothique et les reliques
Un bijou d’orfèvrerie "à la gloire de Monseigneur sainct Lambert" : le reliquaire dit de Charles le Téméraire (vers 1467-1471)
Saint Lambert en personne
A la Renaissance, le culte des saints face au protestantisme
La Réforme catholique à l’oeuvre
Le XVIIe siècle à Liège. Une quête de reliques en Sardaigne (1634-1652)
Le XVIIIe siècle à la collégiale Saint-Martin de Liège
Le XIXe siècle à Liège

Conclusion
Reliques & arts précieux en pays mosan

Orientation bibliographique

Liste des photographies

L'ouvrage est illustré de 145 photographies en noir & blanc placées à proximité du texte, ce qui nous dispense de légendes. Il nous a paru cependant nécessaire de dresser une liste générale de l'illustration pour la facilité pour le lecteur. La mention "Trésor" signifie que les œuvres sont conservées au Trésor de la Cathédrale de Liège.

1. Châsse de Lierneux
2. Meuse-Moselle-Rhin d'après D. Staerk, 1972
3. Diocèse de Tongres-Maastricht-Liège par D. Staerk, 1972.
4. Passionnaire de 1488. Trèves, Bibliothèque du Séminaire.
5. Hadelin rencontre Remacle. Châsse de Visé.
6. Le plus ancien manuscrit conservé de la *Vie* de saint Lambert, Paris, Bibliothèque Nationale.
7. Plaque du XIIe siècle. Châsse de saint Lambert au Trésor.
8. Plaque du XIIe siècle. Châsse de saint Lambert au Trésor.
9. Authentique de saint Monulphe
10. Chaussures et suaires de saint Lambert dans l'ouvrage de X. van den Steen sur la cathédrale, éd. in-fol. de 1880
11. Figure de saint Servais sur sa châsse.
12. Confrérie Saint-Lambert à Paris, Vaugirard. Paris, Bibliothèque Nationale.
13. Le songe du pape Serge. Malibu, The J. Paul Getty Museum.
14. Domitien dans H. ROSWEYDE, *Generale legende der Heylighen*, Anvers, 1640.
15. Reliquaire d'un doigt de Domitien, vers 1870. Maastricht, Trésor de Saint-Servais.
16. La coule de saint Remacle dans MARTENE & DURAND.
17. Le corps de saint Remacle en position anatomique.
18. Le corps de saint Quirin en position anatomique.
19. Drapelet de pèlerinage de saint Quirin d'après l'ouvrage d'E. VAN HEURCK.
20. Sainte Begge. Trésor, Fonds du Val-Dieu.
21. Châsse mérovingienne d'Andenne. Namur, Musée diocésain.
22. Les ciseaux d'Harlinde et Relinde dans leur châsse à la cathédrale de Liège.
23. Peigne et étole dits de saint Hadelin dans sa châsse à Visé.
24. Calice dit de saint Hadelin, XVe-XVIe siècle. Namur, Musée diocésain.
25. Juette de Huy par Adriaan Collaert. Trésor, Fonds du Val-Dieu.
26. La vision de Jean Novelan. Gravure de 1656. Liège, Eglise Saint-Jacques.
27. Arrivée des reliques et exposition à Huy. Ibidem.
28. Châsse en bois de saint Trudon. Saint-Trond.
29. Têtes des Onze Mille Vierges de Saint-Trond.
30. Bras-reliquaire de sainte Silia. Saint-Trond.
31. Le martyre des Onze Mille Vierges, gravure de 1656, *op. cit.*.
32. Le martyre des Onze Mille Vierges, gravure XVIIe siècle. Trésor, Fonds du Val-Dieu.
33. La chambre dorée à Cologne.

34. Les reliques des Onze Mille Vierges sur le placard tongrois d'après J. BRASSINNE.
35. Authentiques inédites de la châsse de Notre-Dame à Huy.
36. Crâne de saint Albert de Louvain.
37. Tombeau de Poppon, détail du buste-reliquaire. Stavelot, Eglise Saint-Sébastien.
38. Procession de saint Guibert. Bruxelles, Bibliothèque Royale.
39. Bras-reliquaire de saint Jacques à Gembloux.
40. Chaussure dite de saint Remacle. Bruxelles, Musées Royaux d'Art & d'Histoire.
41. Catalogue des reliques de Lierneux.
42. Insigne de pèlerinage de saint Remacle. Huy, Musée Communal.
43. Guillaume de Ryckel, gravure XVIIe siècle. Trésor, Fonds du Val-Dieu.
44. Transfert des reliques d'Odile et ses compagnes à Huy. Gravure de 1656, *op. cit.*.
45. Châsse de sainte Odile à Kerniel.
46. Croix-reliquaire de Robermont. Liège, Abbaye de la Paix Notre-Dame.
47. Le crâne de Capitaine en 2002, présenté par Sœur Marie-Céline. Carmel de Mehagne.
48. Ancienne présentation du Trésor vers 1990.
49. Pierre à reliques d'Eben-Emael.
50. Ostension septennale d'Aix-la-Chapelle, 1930 : la tunique de la Vierge. Photographie Trésor, Fonds du Val-Dieu.
51. Ostension septennale de Cornelimünster, 1930. Idem.
52. Notre-Dame de Tongres sur le placard tongrois, *op. cit.*.
53. Authentiques de Tongres.
54. Abbaye de Saint-Laurent, gravure par Michel Natalis, 1663. Trésor, Fonds du Val-Dieu.
55. Boîte à reliques arabe.
56. Gotha, manuscrit de Saint-Jacques. Inventaire des reliques.
57. Clé de saint Hubert.
58. Le rational de saint Lambert sur une xylo du XVIe siècle, Paris, Bibliothèque Nationale.
59. La clé au cyclotron de l'Université sous la direction de Georges Weber.
60. Croix de Salzinnes.
61. Reliques de Salzinnes, Namur, Musée Diocésain.
62. Ouverture de la châsse de Visé.
63. Gravure de Valdor. Les miracles de saint Hubert.
64. Statue de saint Domitien XVe siècle. Huy, Trésor de la Collégiale.
65. Le corps de saint Domitien en position anatomique.
66. Saint Domitien au Bassinia, fontaine publique de la Grand'Place à Huy.
67. Tombeau de saint Mengold, d'après Van den Berch
68. Gravure de saint Perpète par Jean Galle, Anvers, 1663. Liège, Université, CICB.
69. Buste de saint Hadelin à Visé.
70. Bâton de saint Materne sur le placard de Tongres, *op. cit.*.
71. Blokboek de saint Servais.
72. Saint Jean l'Agneau. Peinture, XVIIIe siècle. Tihange, église.
73. Châsse de saint Hadelin. Miracle de l'eau.
74. Statue de saint Hadelin, XIVe siècle, à Celles.
75. Reliquaire de saint Hadelin à Franchimont.
76. Débris du bâton de sainte Ode.
77. Triptyque-reliquaire de Sainte-Croix à Liège.
78. Croix du Triptyque.
79. Avers et
80. Revers du reliquaire de la Sainte-Croix du Trésor.
81. Retable de Stavelot, Liège, Archives de l'Etat.

82. Triptyque de Stavelot. New York, Pierpont Morgan Library.
83. Châsse de saint Mengold.
84. Enterrement de saint Hadelin sur sa châsse.
85. Châsse de saint Hadelin.
86. Pignon de la châsse de saint Hadelin.
87. Statuette de saint Remacle sur sa châsse à Stavelot.
88. Long côté de la châsse de saint Remacle à Stavelot.
89. Ame en bois de la châsse de saint Remacle.
90. Procession septennale à Huy.
91. Pignon de la châsse de Domitien.
92. Crétage de la châsse de saint Domitien.
93. Châsse de saint Servais.
94. Ouverture de la châsse de saint Bertuin.
95. Triptyque de Florennes, partie centrale.
96. Châsse de Lierneux.
97. Phylactère de Waulsort.
98. Tableau-reliquaire mosan, Bruxelles, Musées Royaux d'Art & d'Histoire.
99. Croix des MRAH.
100. Pied de croix de Saint-Omer.
101. Obituaire du Neufmoustier, Liège, Musée Curtius.
102. Châsse de Notre-Dame de Huy.
103. Châsse de Notre-Dame de Huy.
104. Châsse de saint Remacle. Crétage.
105. Document de la "*restauratio*" de 1560 de la châsse de saint Domitien.
106. Carte de l'Inventaire des châsses et reliquaires.
107. Boîte à reliques de Momalle.
108. Exhumation de saint Hubert. Londres, National Gallery.
109. Chaussure de Théoduin au Trésor.
110. Tissus de saint Servais.
111. Tissu de saint Mengold.
112. Un des tissus de saint Simètre au Trésor.
113. Sarcophage de Chrodoara à Amay.
114. Fragment du tombeau de sainte Ode.
115. Enterrement de sainte Ode sur sa châsse.
116. Châsse de sainte Ode à Amay.
117. Tissu d'Amay.
118. Pèlerin de saint Jacques sur châsse d'Amay.
119. Saint Georges sur la châsse d'Amay.
120. Pignon de châsse de sainte Ode à Londres, British Museum
121. Gravure de sainte Ode au Trésor, Fonds du Val-Dieu.
122. Plat de reliure d'Hugo d'Oignies.
123. Châsse des Rois Mages à Cologne.
124. Tissu d'Héraclius.
125. Gravure de saint Lambert. Paris, Cabinet des Estampes.
126. Intérieur du buste-reliquaire de saint Lambert.
127. Le martyre de saint Lambert sur son buste-reliquaire au Trésor.
128. Gravure de Michel Natalis au Trésor.
129. Peinture de la voûte du chœur de la collégiale de Huy, 1523.
130. Buste de saint Poppon à Stavelot.

131. Châsses de Malmedy, Chapelle de la Résurrection.
132. Chronique liégeoise du XVIe siècle d'une collection privée.
133. Livre d'Heures de Gérard van der Stappen à la Bibliothèque de l'Université de Liège.
134. Statue de saint Léonard, naguère à Sainte-Foy à Liège, aujourd'hui volée.
135. Klauber illustre la Fête-Dieu, 1746. Le miracle d'Eracle, Trésor, Fonds du Val-Dieu.
136. Ibidem, Sainte Julienne.
137. Dessin par Fuchs de l'antependium de Saint-Martin au Trésor.
138. Ouverture de la châsse d'Eve à Saint-Martin de Liège.
139. Jean Valdor illustre la Fête-Dieu, 1625. Trésor, Fonds du Val-Dieu.
140. Reliques de la cathédrale en 1870. Aquarelle.
141. Reliquaire de sainte Barbe. Cathédrale.
142. Reliques de saint Lambert hors châsse à la cathédrale.
143. Reliquaires de l'abbaye de la Paix Notre-Dame à Liège.
144. Procession de reliques. Archives de l'Etat à Liège, manuscrit 15..
145. Buste reliquaire de saint Lambert. Trésor.

Les photographies en couleurs sont rassemblées en 8 planches. Mêmes remarques que pour l'illustration en noir et blanc. Dans l'ordre :

1. La vénération envers les reliques à travers : manuscrit du XVe siècle d'une Vie de saint Hubert, peinture du XVIe siècle de saint Agilolf
2. Chef-reliquaire du pape Alexandre et autel portatif de Stavelot.
3. Pignon de la châsse de saint Mengold.
4. Croix-reliquaire dite d'Oignies du Trésor.
5. Suaires de saint Lambert, casula d'Aldeneik.
6. Reliquaire de Charles le Téméraire.
7. Chef-reliquaire d'un Thébéen. Malmedy, Cathédrale.
8. Crâne de saint Lambert, châsse du XIXe siècle et coffre intérieur.